ABRÉGÉ DES MÊMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU JACOBINISME,

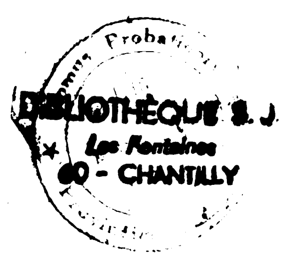
Nouvelle Édition,

REVUE, CORRIGÉE, ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE ;

PAR M. L'ABBÉ BARRUEL.

TOME PREMIER.

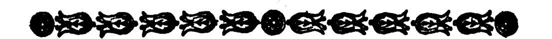




PARIS.

LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE D'AD. LE CLERE ET C[ie],
QUAI DES AUGUSTINS, N° 35.

1829.



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

APPARITION DES JACOBINS.

Sous le nom désastreux de *Jacobins*, une secte a paru dans les premiers jours de la révolution française, enseignant que *les hommes sont tous égaux et libres;* au nom de cette égalité, de cette liberté désorganisatrice, foulant aux pieds les autels et les trônes; au nom de cette même égalité, de cette même liberté, appelant tous les peuples aux désastres de la rebellion et aux horreurs de l'anarchie.

Dès les premiers instans de son apparition, cette secte s'est trouvée forte de trois cent mille adeptes, soutenue

de deux millions de bras qu'elle faisoit mouvoir dans toute l'étendue de la France, armés de torches, de piques, de haches et de toutes les foudres de la révolution.

C'est sous les auspices, c'est par les mouvemens, l'impulsion, l'influence et l'action de cette secte, que se sont commises toutes ces grandes atrocités qui ont inondé un vaste empire du sang de ses pontifes, de ses prêtres, de ses nobles, de ses riches, de ses citoyens de tout rang, de tout âge, de tout sexe. C'est par ces mêmes hommes que le roi Louis XVI et la reine son épouse, la princesse Elisabeth sa sœur, abreuvés d'outrages et d'ignominie dans une longue captivité, ont été solennellement assassinés sur l'échafaud, et tous les souverains du monde fièrement menacés du même sort. C'est par eux que la révolution française est devenue le fléau de l'Europe, la terreur des puis-

sances vainement combinées pour mettre un terme aux progrès de ces armées révolutionnaires, plus nombreuses et plus dévastatrices que l'inondation des Vandales.

Qu'est-ce donc que ces hommes sortis, pour ainsi dire, tout à coup des entrailles de la terre, avec leurs dogmes et leurs foudres, avec tous leurs projets, tous leurs moyens et toute la résolution de leur férocité? Qu'est-ce que cette secte dévorante? D'où lui viennent tout à la fois et cet essaim d'adeptes et ces systèmes, et ce délire de la rage contre tous les autels et tous les trônes, contre toutes les institutions religieuses et civiles de nos ancêtres? Aussi nouveaux que leur nom même, les Jacobins ne sont-ils devenus les plus terribles instrumens de la révolution, que parce qu'ils en sont les premiers nés et les enfans chéris? ou bien, antérieurs à la révolution, si

elle est leur ouvrage, que furent-ils eux-mêmes avant de se montrer? Quelle fut leur école et quels furent leurs maîtres? Quels sont leurs projets ultérieurs? Cette révolution française terminée, cesseront-ils enfin de tourmenter la terre, d'assassiner les rois et de fanatiser les peuples?

IMPORTANCE DE LEUR HISTOIRE.

Ces questions ne sont rien moins qu'indifférentes pour les nations, et pour les hommes chargés de leur bonheur ou du maintien de la société. J'ai cru qu'il n'étoit pas impossible de les résoudre; mais c'est dans ses annales mêmes que j'ai cru devoir étudier la secte, ses projets, ses systèmes, ses complots et ses moyens. C'est à les dévoiler que je consacre ces Mémoires.

J'aurois vu les sermens et les conspirations des Jacobins se borner aux désastres qu'ils ont déjà produits; j'au-

rois vu des jours plus sereins se lever et annoncer le terme de nos maux avec celui de la révolution française, je n'en croirois pas moins à l'importance, à la nécessité de dévoiler les ténébreux complots auxquels nous la devons.

POUR LA POSTÉRITÉ.

Les fastes affligeans de la peste et de ces grands fléaux qui, à certaines époques, ont désolé la terre, alors même que les peuples croyoient enfin respirer tranquillement, ne sont pas le simple objet d'une curiosité inutile. L'histoire des poisons révèle ordinairement les remèdes qu'il faut leur opposer; celle des monstres nous dit par quelles armes ils ont été domptés. Quand les fléaux antiques reparoissent, et tant qu'il est à craindre de les voir reparoître, il est toujours utile de savoir quelles causes ont hâté leurs ravages, quels moyens auroient pu en arrêter le cours,

et quelles fautes peuvent encore les rappeler. Les générations présentes s'instruisent par les malheurs passés; dans l'histoire des nôtres, il faut que nos neveux trouvent les leçons nécessaires pour être plus heureux.

POUR LA GÉNÉRATION PRÉSENTE. — PREMIÈRE ERREUR A DISSIPER SUR LA CAUSE DE LEUR RÉVOLUTION.

Mais il est pour nous-mêmes des malheurs plus pressans à prévenir; il est pour la génération présente des illusions à dissiper, qui peuvent redoubler le fléau à l'instant même où elle s'en croira délivrée. Nous avons vu des hommes s'aveugler sur les causes de la révolution française. Nous en avons connu cherchant à persuader que toute secte révolutionnaire et conspirante, avant cette révolution même, n'étoit qu'une secte chimérique. Pour ceux-là, tous les maux de la France et toutes les terreurs de l'Europe se succèdent, s'enchaînent par le simple concours de

circonstances imprévues, impossibles à prévoir. Il leur semble inutile de chercher des complots et des agens qui aient ourdi la trame et dirigé la chaîne des évènemens. Les acteurs qui dominent aujourd'hui ignorent les projets de ceux qui les ont devancés, et ceux qui les suivront ignoreront de même les projets de leurs prédécesseurs.

Préoccupés d'une opinion si fausse, remplis d'un préjugé si dangereux, ces prétendus observateurs diroient volontiers aux nations diverses : Que la révolution française ne vous alarme plus, c'est un volcan qui s'est ouvert sans qu'on puisse connoître le foyer où il s'est préparé ; mais il s'épuisera de lui-même, avec son aliment, sur les contrées qui l'ont vu naître. Des causes inconnues dans vos climats, des élémens moins propres à fermenter, des lois plus analogues à votre caractère, la fortune publique mieux assurée, vous

annoncent que le sort de la France ne peut pas devenir le vôtre, et si vous deviez un jour le partager, en vain chercheriez-vous à l'éviter; le concours et la fatalité des circonstances vous entraîneroient malgré vous; ce que vous auriez fait pour vous y soustraire appelleroit peut-être le fléau, et ne feroit que hâter vos malheurs.

Croiroit-on que j'ai vu dans une erreur si propre à rendre les nations victimes d'une fatale sécurité, jusqu'à ces hommes mêmes que Louis XVI avoit placés auprès de sa personne pour l'aider à détourner les coups que la révolution ne cessoit de lui porter? J'ai entre les mains le Mémoire d'un ex-ministre consulté sur les causes de cette révolution, et en particulier sur les principaux conspirateurs, qu'il devoit mieux connoître, et sur le plan de la conspiration. Je l'ai vu prononcer qu'il seroit inutile de chercher, soit des

hommes, soit une association d'hommes qui eussent médité la ruine de l'autel et du trône, ou formé aucun plan que l'on puisse appeler conjuration. Infortuné monarque! quand ceux mêmes qui doivent veiller pour vous ignorent jusqu'au nom et jusqu'à l'existence de vos ennemis, de ceux de votre peuple, est-il bien étonnant que vous et votre peuple en soyez la victime?

VÉRITÉS A OPPOSER A CETTE PREMIÈRE ERREUR.

Appuyés sur les faits, et munis des preuves qu'on trouvera développées dans ces Mémoires, nous tiendrons un langage bien différent. Nous dirons et nous démontrerons ce qu'il importe aux peuples et aux chefs des peuples de ne pas ignorer. Nous leur dirons : Dans cette révolution française, tout jusqu'à ses forfaits les plus épouvantables, tout a été prévu, médité, combiné, résolu, statué; tout a été l'effet

...

de la plus profonde scélératesse, puisque tout a été préparé, amené par des hommes qui avoient seuls le fil des conspirations long-temps ourdies dans des sociétés secrètes, et qui ont su choisir et hâter les momens propices aux complots. Dans ces évènemens du jour, s'il existe quelques circonstances qui semblent moins l'effet des conspirations, il n'en étoit pas moins une cause et des agens secrets qui appeloient ces évènemens, qui savoient profiter de ces circonstances ou bien les faire naître, et qui les dirigeoient toutes vers l'objet principal. Toutes ces circonstances ont bien pu servir de prétexte et d'occasion; mais la grande cause de la révolution, de ses grands forfaits, de ses grandes atrocités, en fut toujours indépendante: cette grande cause est toute dans des complots ourdis de longue main.

En dévoilant l'objet et l'étendue de

ces complots, j'aurai à dissiper une erreur plus dangereuse encore. Dans une illusion funeste, il est des hommes qui ne font pas difficulté de convenir que cette révolution française a été méditée; mais ils ne craignent pas d'ajouter que, dans l'intention de ses premiers auteurs, elle ne devoit tendre qu'au bonheur et à la régénération des empires; que si de grands malheurs sont venus se mêler à leurs projets, c'est qu'ils ont trouvé de grands obstacles, c'est qu'on ne régénère pas un grand peuple sans de grandes secousses; mais qu'enfin les tempêtes ne sont pas éternelles, que les flots s'apaiseront et que le calme renaîtra; qu'alors les nations, étonnées d'avoir pu redouter la révolution française, n'auront qu'à l'imiter, en s'en tenant à ses principes.

SECONDE ERREUR SUR LA NATURE DE LEUR RÉVOLUTION.

Cette erreur est surtout celle que les coryphées des Jacobins s'efforcent le

plus d'accréditer. Elle leur a donné pour premiers instrumens de la rebellion toute cette cohorte de constitutionnels, qui regardent encore leurs décrets sur les droits de l'homme comme un chef-d'œuvre de droit public, et qui ne perdent pas encore l'espoir de voir un jour tout l'univers régénéré par cette rapsodie politique. Elle leur a donné un nombre prodigieux de sectateurs dans cette espèce d'hommes, plus aveugles encore que furieux, que l'on auroit pu prendre pour d'honnêtes gens, si la vertu pouvoit se combiner avec tous les moyens de la férocité, dans l'intention seule d'un avenir meilleur. Elle leur a donné tous ces hommes dont la stupide crédulité, avec toutes ses bonnes intentions, ne voit qu'un malheur nécessaire dans les horreurs du 10 août et dans la boucherie du 2 septembre. Elle leur donne enfin tous ces hommes qui, encore aujourd'hui, se consolent

de trois ou quatre cent mille assassinats, de ces millions de victimes que la guerre, la famine, la guillotine, les angoisses révolutionnaires ont coûtées à la France; tous ces hommes qui, encore aujourd'hui, se consolent de cette immense dépopulation, sous prétexte que toutes ces horreurs amèneront enfin un meilleur ordre de choses.

VÉRITÉS OPPOSÉES A LA SECONDE ERREUR.

A cet espoir fallacieux, à toutes ces prétendues intentions de la secte révolutionnaire, j'opposerai ses vrais projets et ses conspirations pour les réaliser. Je dirai, parce qu'il faut bien enfin le dire, parce que toutes les preuves en sont acquises : la révolution française a été ce qu'elle devoit être dans l'esprit de la secte. Tout le mal qu'elle a fait, elle devoit le faire; tous ses forfaits et toutes ses atrocités ne sont qu'une suite nécessaire de ses principes et de ses

systèmes. Je dirai plus encore : bien loin de préparer dans le lointain un avenir heureux, la révolution française n'est encore qu'un essai des forces de la secte; ses conspirations s'étendent sur l'univers entier. Dût-il lui en coûter partout les mêmes crimes, elle les commettra; elle sera également féroce : il est dans ses projets de l'être partout où le progrès de ses erreurs lui promettra les mêmes succès.

VRAIE CONSÉQUENCE DE CES VÉRITÉS.

Si parmi nos lecteurs il en est qui concluent : Il faut donc que la secte des Jacobins soit écrasée, ou bien que la société toute entière périsse, et que partout, sans exception, à nos gouvernemens actuels succèdent les convulsions, les bouleversemens, les massacres et l'infernale anarchie de la France; je répondrai : Oui, il faut s'attendre à ce désastre universel ou écraser la

secte; mais je me hâterai d'ajouter : Ecraser une secte n'est pas imiter ses fureurs, sa rage sanguinaire, et l'homicide enthousiasme dont elle enivre ses apôtres; ce n'est pas égorger, immoler ses adeptes, et diriger contre eux toutes les foudres dont elle les armoit. Écraser une secte, c'est l'attaquer dans ses écoles mêmes, dissiper ses prestiges, mettre au jour l'absurdité de ses principes, l'atrocité de ses moyens, et surtout la scélératesse de ses maîtres. Oui, anéantissez le Jacobin, mais laissez vivre l'homme. La secte est toute entière dans ses opinions; elle n'existe plus, elle est doublement écrasée, quand ses disciples l'abandonnent pour se rendre aux principes de la raison et de la société.

La secte est monstrueuse, mais ses disciples ne sont pas tous des monstres. Les soins mêmes qu'elle prenoit pour cacher au grand nombre ses derniers

projets, les précautions extrêmes dont elle usoit pour ne les révéler qu'aux élus de ses élus, nous démontrent assez combien elle craignoit de se voir sans moyens et sans force, et d'être abandonnée par la multitude de ses disciples, s'ils venoient à pénétrer dans toute l'horreur de ses mystères. Je n'en ai pas douté un seul instant : quelque dépravation qui régnât parmi les Jacobins, la plus grande partie auroit abandonné la secte, s'ils avoient su prévoir à quel terme et par quels moyens on vouloit les conduire; et ce peuple français surtout, comment eût-il suivi de pareils chefs, s'il eût été possible alors de lui dire et de lui faire entendre : Voilà les projets de vos chefs, voilà jusqu'où s'étendent leurs complots et leurs conspirations?

INTÉRÊT DES PEUPLES A CONNOITRE LES PROJETS DES JACOBINS.

Si la France, aujourd'hui fermée comme l'enfer, ne peut plus entendre

d'autre voix que celle des démons de la révolution, au moins est-il encore temps de prévenir une partie des autres nations. Elles ont entendu parler des forfaits et des malheurs de cette révolution; il faut bien qu'elles sachent le sort qui les attend elles-mêmes, si la secte des Jacobins prévaut; il faut bien qu'elles sachent aussi que leurs propres révolutions ne font pas moins partie du grand complot que celle de la France, et que tous ces forfaits, toute cette anarchie, toutes ces atrocités qui ont suivi la dissolution de l'empire français, ne sont qu'une partie de la dissolution qu'on leur prépare à toutes; il faut bien qu'elles sachent que leur religion, ainsi que leurs ministres, leurs temples, leurs autels et leurs trônes, ne sont pas moins l'objet de cette même conspiration des Jacobins, que la religion, les prêtres, les autels et le trône des Français.

INTÉRÊT DES PUISSANCES.

Lorsque les simulacres de paix sembleront mettre fin à la guerre entre les Jacobins et les puissances combinées, il faudra bien aussi que ces puissances connoissent à quel point elles peuvent compter sur leurs traités. Alors, plus que jamais, il sera important de revenir sur l'objet de ces guerres faites par une secte qui envoyoit ses légions bien moins pour s'emparer des sceptres que pour les briser tous, qui ne promettoit pas à ses adeptes la couronne des princes, des rois, des empereurs; mais qui exigeoit d'eux le serment de broyer les couronnes, les princes, les rois, les empereurs. Alors, plus que jamais, il faudra réfléchir qu'avec les sectes, la plus dangereuse des guerres n'est pas celle qui se poursuit au champ de Mars. Quand la rebellion et l'anarchie sont dans les élémens des sectaires, les

bras peuvent bien être désarmés; mais l'opinion reste, la guerre est dans les cœurs. Une secte réduite à se cacher ou à se reposer n'en reste pas moins secte. Elle pourra dormir, mais son sommeil sera le calme des volcans : ils ne vomissent plus au dehors leurs torrens et leurs flammes, mais les feux souterrains serpentent, travaillent de nouvelles issues et préparent de nouvelles secousses.

L'objet de ces Mémoires n'est donc précisément ni cette paix, ni cette guerre qui se font de puissance à puissance. Alors même que le danger subsiste tout entier, je sais qu'il est des temps où il faut que le glaive de la mort se repose, je sais qu'il est des ressources qui s'épuisent. Je laisse aux chefs des peuples les moyens de la force à discuter; mais je sais, quels que soient les traités, qu'il est une espèce de guerre que la sécurité de ces

traités peut rendre plus funeste, et cette guerre est celle des complots, des conspirations secrètes, dont les traités publics n'effacent pas les vœux et les sermens. Malheur à la puissance qui aura fait la paix sans avoir même su pourquoi son ennemi lui avoit déclaré la guerre! Ce que les Jacobins ont fait avant d'éclater une première fois, ils le feront encore avant d'éclater de nouveau; ils poursuivront dans les ténèbres le grand objet de leurs conspirations, et de nouveaux désastres apprendront aux peuples que toute la révolution française n'étoit que le commencement de la dissolution universelle que la secte médite.

OBJET DE CES MÉMOIRES.

Voilà ce qui a fait des vœux secrets des Jacobins, de la nature même de leur secte, de leurs systèmes, de leurs voies sourdes et ténébreuses, enfin de

leurs conspirations souterraines, l'objet plus spécial de mes recherches. On a vu le délire, la rage et la férocité des légions de la secte; on les connoît assez comme instrumens de tous les crimes, de toutes les dévastations, de toutes les atrocités de la révolution française; on ne sait pas assez quels maîtres, quelle école, quels vœux et quels complots les ont successivement férocisés. Il ne sera que trop longtemps facile à nos neveux de juger du fléau par ses effets. Le Français qui voudra retracer le tableau des ravages n'aura, long-temps encore, qu'à regarder autour de lui. Assez long-temps encore les débris des palais et des temples, les décombres des villes, les ruines d'un vaste empire éparses dans les provinces, attesteront la barbarie des modernes Vandales. L'épouvantable liste du prince et des sujets tombés sous les décrets de la proscription, la

solitude des cités et des campagnes, assez long-temps encore rappelleront le règne des fatales lanternes, de la vorace guillotine, des bandits assassins et des législateurs bourreaux.

Ces détails, humilians pour la nature et flétrissans pour l'ame, n'entrent point dans l'objet de ces Mémoires. Ce que j'aurai à dire plus spécialement, ce n'est point ce qu'ont fait les légions infernales des Marat, des Robespierre, des Sieyes : ce sont les conspirations et les systèmes, les écoles, les maîtres; c'est tout ce qui a fait les Sieyes, les Condorcet, les Péthion, et qui prépare encore à chaque peuple de nouveaux Marat, de nouveaux Robespierre. Ce que je me propose, c'est que la secte des Jacobins et ses conspirations connues, ses forfaits, n'aient plus rien d'étonnant; que sa facilité à répandre le sang, que ses impiétés contre l'autel, et ses frénétiques fu-

reurs contre le trône, et ses atrocités contre les citoyens, soient aussi naturelles que les ravages de la peste, afin que désormais les peuples n'aient pas moins d'attention à se préserver de l'une que de l'autre.

C'est pour atteindre cet objet important que j'ai dirigé mes recherches sur la secte et ses chefs, son origine, ses projets, ses complots, ses moyens, ses progrès, sur tout ce qu'elle a fait pour arriver à la révolution, bien plus que sur les détails mêmes de la révolution.

TRIPLE CONSPIRATION A DÉVOILER ET PLAN DE CES MÉMOIRES.

Le résultat de ces recherches et de toutes les preuves que j'ai puisées, surtout dans les archives des Jacobins et de leurs premiers maîtres, a été que leur secte et leurs conspirations ne sont en elles-mêmes que l'ensemble, la coalition d'une triple secte, d'une

triple conspiration, dans lesquelles, long-temps avant la révolution, se tramèrent et se trament encore la ruine de l'autel, celle du trône, et enfin celle de toute la société civile.

1° Bien des années avant cette révolution française, des hommes, qui se firent appeler philosophes, conspirèrent contre le Dieu de l'Évangile, contre tout christianisme, sans exception, sans distinction du protestant ou du catholique, de l'anglican ou du presbytérien. Cette conspiration avoit pour objet essentiel de détruire tous les autels de Jésus-Christ. Elle fut celle des sophistes de l'incrédulité et de l'impiété.

2° A cette école des sophistes impies se formèrent bientôt les sophistes de la rebellion, et ceux-ci à la conspiration de l'impiété contre les autels du Christ, ajoutant la conspiration contre tous les trônes des rois, se réunirent

à l'antique secte dont les complots faisoient tout le secret des arrière-loges de la franc-maçonnerie ; mais qui, depuis long-temps, se jouoit de l'honnêteté même de ses premiers adeptes, en réservant aux élus des élus le secret de sa profonde haine contre la religion du Christ et contre les monarques.

3° Des sophistes de l'impiété et de la rebellion naquirent les sophistes de l'impiété et de l'anarchie, et ceux-ci conspirèrent, non plus seulement contre le christianisme, mais contre toute religion quelconque, même contre la religion naturelle; non plus simplement contre les rois, mais contre tout gouvernement, contre toute société civile, et même contre toute espèce de propriétés.

Cette troisième secte, sous le nom d'*Illuminés*, s'unit aux sophistes conjurés contre le Christ, aux sophistes et

aux maçons conjurés contre le Christ et contre les rois. Cette coalition des adeptes de l'*impiété*, des adeptes de la *rebellion*, des adeptes de l'*anarchie*, forma les clubs des Jacobins. Sous ce nom, commun désormais à la triple secte, les adeptes réunis continuent à tramer leur triple conspiration contre l'autel, le trône et la société.

Telle fut l'origine, et tels sont les progrès, les complots de cette secte devenue si désastreusement fameuse sous le nom de *Jacobins*.

L'objet de ces Mémoires sera de dévoiler séparément chacune de ces conspirations, leurs auteurs, leurs moyens, leurs progrès, leurs adeptes et leurs coalitions.

CONSÉQUENCES DE CES CONSPIRATIONS.

Je sais qu'il faut des preuves quand on dénonce aux nations des complots de cette nature et de cette importance;

quelque abrégées que soient ici celles que j'ai extraites des premières éditions de mes *Mémoires sur le Jacobinisme*, elles seront encore plus que suffisantes pour m'autoriser à dire à mes lecteurs : « A quelque religion, » à quelque gouvernement, à quelque » rang de la société civile que vous » apparteniez, si le jacobinisme l'em- » porte, si les projets, les sermens de » la secte s'accomplissent, c'en est fait » de votre religion et de votre sacer- » doce, de votre gouvernement et de » vos lois, de vos propriétés et de » vos magistrats. Vos richesses, vos » champs, vos maisons, jusqu'à vos » chaumières, jusqu'à vos enfans, tout » cesse d'être à vous. Vous avez cru la » révolution terminée en France, et » la révolution, en France même, n'est » qu'un premier essai des Jacobins, et » les vœux, les sermens, les conspi- » rations du jacobinisme s'étendent

» sur l'Angleterre, l'Allemagne, l'Ita-
» lie, sur toutes les nations, comme
» sur la nation française. »

Qu'on ne se hâte pas de crier au fanatisme, à l'enthousiasme, je n'en veux ni dans moi, ni dans mes lecteurs. Je demande qu'on juge de mes preuves avec tout le sang-froid qu'il m'a fallu pour les recueillir et pour les rédiger. Pour dévoiler les conspirations que je dénonce, je suivrai le même ordre que la secte a suivi pour les tramer. Je commence par celle qu'elle a formée d'abord, qu'elle poursuit encore contre toute la religion de l'Évangile, et que j'appelle *conspiration antichrétienne*.





ABRÉGÉ DES MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DU JACOBINISME.

PREMIÈRE PARTIE.

CONSPIRATION CONTRE LE CHRISTIANISME.

PREMIERS AUTEURS DE LA CONSPIRATION ANTICHRÉTIENNE.

Vers le milieu du siècle où nous vivons, trois hommes se rencontrèrent, tous trois pénétrés d'une profonde haine pour le christianisme. Ces trois hommes étoient Voltaire, d'Alembert et Frédéric II, roi

de Prusse. Voltaire haïssoit la religion, parce qu'il jalousoit son auteur et tous ceux dont elle a fait la gloire; d'Alembert, parce que son cœur froid ne pouvoit rien aimer; Frédéric, parce qu'il ne l'avoit jamais connue que par ses ennemis.

Il faut à ces trois hommes en ajouter un quatrième. Celui-ci, appelé Diderot, haïssoit la religion, parce qu'il étoit fou de la nature; parce que, dans son enthousiasme pour le chaos de ses idées, il aimoit mieux se bâtir des chimères et se forger lui-même ses mystères, que de soumettre sa foi au Dieu de l'Évangile.

Un grand nombre d'adeptes furent dans la suite entraînés dans cette conspiration. La plupart n'y entrèrent qu'en qualité d'admirateurs stupides ou d'agens secondaires. Voltaire en fut le chef; d'Alembert, l'agent le plus rusé; Frédéric, le protecteur et souvent le conseil; Diderot, l'enfant perdu.

VOLTAIRE.

Le premier, François Arouet de Voltaire, étoit né à Paris le 20 janvier 1694.

Nul homme n'étoit né avec plus de talens, nul n'annonça plus tôt le déplorable usage qu'il en feroit un jour. Il étoit encore simple étudiant de rhétorique au collège de Louis-le-Grand, et déjà il avoit mérité de s'entendre dire par le Jésuite Le Jay, son professeur : *Malheureux! tu seras, le porte-étendard de l'impiété.* Ses écrits licencieux annoncèrent bientôt ses dispositions à vérifier la prophétie. Forcé de chercher un asile hors de sa patrie, il se réfugia en Angleterre; il y trouva des hommes se disant, comme lui, philosophes, parce qu'ils étoient tous impies comme lui. En s'unissant à eux, sa haine contre Jésus-Christ se fortifia de tous leurs sophismes. Si nous en croyons Condorcet, dès-lors il fit serment de *renverser la religion, et il tint parole;* « dès-lors il étoit » las d'entendre répéter que douze hommes » avoient suffi pour établir le christia- » nisme, et il avoit envie de leur prou- » ver qu'il n'en faut qu'un pour le dé- » truire. » De retour à Paris, il se croyoit si sûr de réussir, que M. Hérault, lieu-

tenant de police, lui ayant dit un jour : « Vous avez beau faire, Monsieur, quoi » que vous écriviez, vous ne viendrez pas » à bout de détruire la religion chré- » tienne, » il n'hésita pas à répondre : *C'est ce que nous verrons.*

Cependant cet homme, si résolu à renverser le christianisme, ne laissoit pas d'en pratiquer les actes toutes les fois que son intérêt sembloit l'exiger. On le vit, pendant un certain temps, simuler l'homme pénitent, fréquenter les églises, assister aux sermons, se frapper la poitrine avec tout l'air de la componction religieuse. Il avoit alors un frère très-riche, mais zélé jansénisté, et disant hautement qu'il ne vouloit pas laisser son bien à un impie. Ce frère étoit malade et languissant; il crut Voltaire converti, il le fit héritier : Voltaire recueillit l'héritage, et redevint impie comme auparavant. Dans les jours mêmes de son impiété et de sa conspiration la plus ouverte contre Jésus-Christ, pour faire illusion à quelques ames simples, se jouant d'un sacrilège atroce, il

venoit, aux jours marqués, s'asseoir à la table des saints, et ne rougissoit pas ensuite d'écrire lui-même à ses confidens : « J'ai soixante-sept ans, je vais à la messe, » j'édifie mon peuple..... Je bâtis une » église, je communie..... Eh bien! cuistres, qu'avez-vous à me dire? Appelez-» moi hypocrite tant que vous voudrez, » je communierai à Pâque; oui, pardieu, » je communierai avec Mme Denis et » Mlle Corneille. » (Lettr. du 14 janvier 1761.) Voilà ce que Voltaire écrivoit à ses confidens, et quand les impies mêmes lui reprochoient ce sacrilège, il leur répondoit : « Ce que j'ai fait cette année, » je l'ai déjà fait plusieurs fois, et, s'il » plaît à Dieu, je le ferai encore. » Ainsi se trouvoient réunies dans Voltaire ces deux grandes qualités d'un conjuré antireligieux, la plus profonde haine de Jésus-Christ et la plus lâche hypocrisie.

D'ALEMBERT.

D'Alembert, le second des conspirateurs antichrétiens, étoit né d'un inceste.

...

Son père est incertain; mais il avoit pour mère la dame de Tencin, religieuse apostate. La nuit de sa naissance, déposé sur le seuil d'une petite église de Paris, appelée *Saint-Jean-le-Rond*, il en porta le nom pendant sa jeunesse. Élevé par les soins et la charité de l'Église, il mordit le sein de sa nourrice, dès qu'il put la connoître. Il se fit, en qualité de géomètre, une grande réputation; dans tout le reste, ses talens restèrent au-dessous du médiocre. Il eut le malheur de connoître Voltaire : il ne fut son égal et son émule que par sa haine contre le christianisme; il n'eut ni son génie ni sa hardiesse, mais il fut plus rusé. Voltaire, en quelque sorte, peut être regardé comme l'Agamemnon des impies, d'Alembert comme leur Ulysse. Si la comparaison est trop noble, on peut se contenter de celle du renard.

Hardi, bouillant, colère, impétueux, Voltaire auroit *voulu mourir sur un tas de bigots immolés à ses pieds*; ce sont ses propres termes. D'Alembert, souple, adroit, dissimulé, craignoit une défaite;

il prenoit la fuite, ou il se cachoit même en frappant. Il ne servit guère son parti que par ses intrigues et ses perfidies. Un seul trait suffira pour le faire connoître. Ni lui ni Diderot ne s'étoient fait encore cette réputation, qu'ils durent bien plus à leur impiété qu'à leurs talens. Les cafés publics étoient alors le théâtre de leur impiété. Là, ils amenoient adroitement la conversation sur quelque matière de religion. Diderot attaquoit, d'Alembert faisoit semblant de défendre; l'objection étoit forte, et la réponse d'une foiblesse extrême. Les oisifs se mêloient à la dispute. Diderot, pressant ses argumens, prenoit un ton d'assurance qui lui donnoit tout l'air de la victoire; d'Alembert finissoit par l'humble aveu que sa théologie ne lui fournissoit pas une réponse bien satisfaisante, et sortoit avec l'air d'un homme honteux de sa défaite. Bientôt les deux champions se rejoignant alloient dans un autre café jouer la même scène et faire de nouvelles dupes. Enfin la police fut instruite de ce manège, elle le fit cesser;

mais il avoit été trop répété, la jeunesse parisienne y avoit déjà pris de funestes leçons.

FRÉDÉRIC II.

Le troisième de ces conjurés étoit ce Frédéric II, que les sophistes appelèrent pendant quelque temps le Salomon du Nord, et qui auroit pu l'être, s'il se fût moins laissé aveugler par ceux qui le lui dirent. Il y avoit, ce semble, deux hommes dans ce prince. L'un étoit le roi de Prusse, le héros qui, après avoir étonné l'Europe par ses victoires, s'occupoit à rendre heureux ses peuples, et à faire oublier, par la sagesse de son gouvernement, des triomphes peut-être plus éclatans que justes; l'autre étoit le personnage le moins convenable à la dignité d'un monarque : c'étoit le philosophe, l'allié des sophistes, l'écrivain impie, l'incrédule conspirateur. Frédéric, né avec l'esprit des Celse et des Porphire, auroit eu besoin de trouver à sa cour des Tertullien ou des Justin capables de défendre la religion, et il n'y attira que de prétendus esprits

forts, qui la calomnièrent. Gâté par leur commerce, peu content du rôle des Césars, il sembla quelquefois préférer à leur gloire celle des sophistes; il prit tout leur orgueil, leurs travers, leur pédanterie même; il en eut jusqu'à la mobilité et aux contradictions. Dans sa prévention contre la religion chrétienne, il écrivoit à Voltaire que, « si elle étoit toujours protégée en » France, la rouille de la superstition » acheveroit de détruire un peuple d'ail- » leurs aimable et né pour la société. » Il eût rencontré plus juste, s'il avoit dit que ce peuple, d'ailleurs aimable, au moment où il perdroit cette religion, épouvanteroit l'univers par ses forfaits. Au reste, ce roi philosophe eut aussi ses caprices, et les sophistes mêmes s'en ressentirent plus d'une fois. Voltaire n'avoit pas été bien des années à sa cour, et il sentoit déjà que le rôle de courtisan a aussi ses amertumes. *On presse l'orange*, avoit dit Frédéric en parlant du poète, *et on jette l'écorce*. Ces paroles blessèrent profondément Voltaire, à qui le philosophe

Lamétrie avoit eu soin de les répéter; alors il écrivit à Mme Denis : « Je ne songe qu'à » déserter honnêtement... Je crois qu'on » a pressé l'orange, il faut penser à sau- » ver l'écorce, Je vais me faire un dic- » tionnaire à l'usage des rois. *Mon cher* » *ami* veut dire *vous m'êtes plus qu'in-* » *différent*. Entendez par *je vous rendrai* » *heureux, je vous souffrirai tant que* » *j'aurai besoin de vous*. *Soupez avec* » *moi ce soir* signifie *je me moquerai de* » *vous ce soir*. Sérieusement, cela serre » le cœur... Dire à un homme les choses » les plus tendres, et écrire contre lui des » brochures! que de contrastes! Et c'est » là l'homme que j'ai pu croire philoso- » phe! et je l'ai appelé le Salomon du » Nord! Vous souvient-il de cette belle » lettre? Vous êtes philosophe, disoit-il, » je le suis aussi. — Ma foi, Sire, nous ne » le sommes ni l'un ni l'autre. » (Lettr. du 18 décembre 1752.)

Voltaire, qui n'a jamais rien dit de plus vrai, quitta la cour de Berlin peu de temps après cette lettre. Le Salomon du Nord

fit courir après lui; le poète, atteint à Francfort, y reçut un affront qui le rendit la fable et la risée de l'Europe. Cependant il oublia cet outrage, ou fit semblant de l'oublier. Le disciple et le maître ne tardèrent même pas à renouer leurs complots. Sans se revoir, au moins ils s'écrivirent assidument, et leur correspondance atteste toute l'activité avec laquelle ils pressoient l'un et l'autre la ruine des autels.

DIDEROT.

Diderot, dont j'ai déjà parlé, vient se placer de lui-même à côté de ces trois conspirateurs. Une tête emphatique, un enthousiasme, un désordre dans ses idées pareil à celui du chaos, sa langue et sa plume suivant tous les élans et toutes les secousses de son cerveau, le montrèrent bientôt à d'Alembert comme l'homme dont il avoit besoin. Il se l'associa pour lui faire ou pour lui laisser dire tout ce qu'il n'oseroit pas dire lui-même. Diderot ne trompa point ses espérances. Jamais homme ne prononça plus affirmativement que ce

sophiste le oui et le non, le pour et le contre sur la même question. Il se croyoit le sage de la nature. Il ne crut jamais plus fermement prononcer ses oracles que lorsqu'il décidoit d'un ton de philosophe qu'*entre l'homme et son chien il n'y a de différence que l'habit.* (VIE DE SÉNÈQUE.)

Tels sont les hommes qui se proposèrent de renverser le christianisme. Avec toute leur haine contre Jésus-Christ, ils eurent encore cela de commun, qu'il seroit impossible de les montrer constans et fixes dans un seul de ces dogmes qu'ils opposoient à ceux de l'Évangile. Alternativement déistes, athées, matérialistes ou sceptiques, ils purent s'accorder pour détruire l'édifice de la religion; jamais ils ne convinrent de ce qu'il faudroit mettre à sa place.

Voltaire avoit vécu bien des années seul ou presque seul, enivré de sa haine contre Jésus-Christ, lorsqu'il se rendit auprès de Frédéric; mais dès-lors, c'est-à-dire en 1750, ses sarcasmes et ses sophismes lui avoient fait bien des sectateurs. En par-

tant pour Berlin, il en laissoit déjà un bien grand nombre en France. Il y laissoit surtout d'Alembert et Diderot. Aussi impies que lui, ces deux sophistes commencèrent dès-lors leur coalition. Livrée à leurs talens, elle eût été trop foible; il leur falloit cet homme qui valoit à lui seul une armée d'impies. Il passa peu d'années en Prusse : ce fut à son retour, et lorsqu'il fixa son séjour à Ferney, que se forma plus spécialement leur conjuration antichrétienne. C'est à cette époque que nous la voyons prendre tous les traits qui la caractérisent. Dès-lors, elle eut pour chef Voltaire; Frédéric en devint le protecteur et le conseil; d'Alembert en fut l'agent infatigable, et Diderot l'enfant perdu. Une foule d'adeptes y entrèrent dans la suite, comme admirateurs stupides ou comme agens secondaires.

Ce n'est pas ici une de ces assertions vagues que l'imagination enfante et que l'examen détruit. Je ne dis rien que les conjurés ne nous aient appris eux-mêmes : ce sont leurs archives qui ont fourni toutes

mes preuves; c'est dans leur correspondance, d'abord secrète, et ensuite imprimée avec pompe, que je trouve et les différens rôles qu'ils jouèrent, et tous les grands moyens qu'ils employèrent. Quelque volumineuse que soit cette collection, quelque art qu'on ait mis à en supprimer une partie, elle est publique; il est aisé d'y saisir les fils de la trame que j'annonce. J'invite avec confiance tout lecteur à vérifier les textes que je cite, les rapprochemens que j'en fais, et je procède à la démonstration qu'ils me fournissent.

Tous les conspirateurs ont ordinairement leur langage secret; tous ont un mot du guet, une espèce de formule inintelligible au vulgaire, mais dont l'explication secrète dévoile et rappelle sans cesse aux adeptes le grand objet de leur conspiration. La formule choisie par Voltaire pour exprimer la sienne fut dictée par le démon de la haine, de la rage et de la frénésie. Elle consistoit dans ces deux mots: *Écrasez l'infâme;* et ces mots, dans sa bouche, dans celle de d'Alembert, de Fré-

déric et de tous les adeptes, signifièrent constamment : *Écrasez Jésus-Christ, la religion de Jésus-Christ*, et toute religion qui adore Jésus-Christ. Les preuves de ce fait se rencontrent à chaque page dans la correspondance de Voltaire.

Quels sont ceux en effet qu'il appelle à son secours pour *écraser* ce prétendu *infâme?* Ce sont les Diderot, les d'Alembert, les Damilaville, les Condorcet, les Helvétius, et tous ceux qui se sont le plus distingués par leur haine contre le christianisme. Et contre qui les invite-t-il tous à se réunir? Contre les auteurs, soit catholiques, soit protestans, qui se sont rendus célèbres par leurs écrits en faveur du christianisme. Quelle peut être son intention, lorsque, pour animer ses *chevaliers* dans la guerre contre l'*infâme*, il ne rougit pas de leur écrire : « Allons, brave » Diderot, intrépide d'Alembert, joignez- » vous à mon cher Damilaville; courez sus » aux fanatiques et aux fripons? Plaignez » Blaise Pascal, méprisez Houtteville et » Abadie, *autant que s'ils étoient des*

» *saints Pères.* » (LETTR. A DAMILAV., ann. 1765.) Quel objet peut-on lui supposer, lorsque, pour désigner ceux qu'il faut initier dans sa guerre contre l'*infâme*, il exalte sans cesse les Bolynbrook, les Spinosa ou Julien l'Apostat; lorsque, pour marquer tous ses succès dans cette guerre, il se félicite de voir que dans Genève il n'y ait plus que des *gredins à croire au consubstantiel*, ou même qu'*il n'y ait plus un chrétien de Genève à Berne*, ou bien encore qu'il n'y ait *plus de défenseur de la religion que dans la Sorbonne et la Grand'Chambre*; (LETTR. A D'AL., 8 fév. 1776, *et passim.*) ou bien encore, lorsqu'il ne supplée à sa formule ou à son mot du guet ordinaire, que par celui de *Christ-moque*, et lorsqu'il pousse l'impiété jusqu'à se plaindre que les conjurés ne fassent pas contre Jésus-Christ autant que les apôtres ont fait pour ce Dieu des chrétiens, et qu'il ne rougit pas d'appeler *douze faquins* ces douze apôtres? (LETTR. AU MÊME, 24 juill. 1760.) Oui, quel peut être enfin l'objet d'un homme qui, pour

faire l'éloge de son adepte conjuré, Damilaville, a l'impudeur d'écrire que cet impie *avoit l'enthousiasme de saint Paul, et n'en avoit ni l'extravagance ni la fourberie?* (LETTR. AU MÊME, 13 janv. 1769.)

Lors donc qu'on voit Voltaire finir presque toutes ses lettres aux sophistes par l'atroce formule, signer jusqu'à trois fois la même lettre par ces mots : *Écrasez l'infâme, écrasez l'infâme, écrasez l'infâme* (LETTR. A DAMIL.), qu'on ne s'y méprenne pas, et qu'on ne croie pas surtout à des exceptions en faveur du calviniste, de l'anglican ou du luthérien. Le calvinisme pour Voltaire n'est pas autre chose que les *sottises de Jean Chauvin*, et ses disciples ne *sont pas moins fous pour lui que les sorboniqueurs*. Quelquefois même *il ne voit rien de plus atrabilaire et de plus féroce que les huguenots*. (LETTR. AU MARQUIS D'ARGENS DE DIRAC, 2 mars 1763.) C'est surtout à Genève, à Londres et dans le nord de l'Allemagne, qu'il s'applaudit de voir sa conspiration

contre l'*infâme* avoir plus de succès, parce qu'il croit y avoir aussi plus de déistes ou d'athées, parce qu'il s'en tient à ce que Frédéric lui écrivoit, que, dans les *pays protestans, on va plus vite* dans cette guerre contre le christianisme. (LETTR. CXLIII.)

Ce Frédéric ne se méprenoit pas au sens de la formule. Pour le sophiste couronné, tout comme pour Voltaire et d'Alembert, *le christianisme, la secte chrétienne, la superstition christicole et l'infâme à écraser* ont toujours le même sens. (Voyez *Lettres du roi de Prusse à Volt.* CXLIII, CXLV, CLIII, ann. 1677, etc.)

A ce mot du guet, désignant constamment le vœu d'écraser tout christianisme, sans distinction comme sans exception des catholiques ou des protestans, les conjurés joignirent une manière spéciale de se désigner les uns aux autres, sans être connus du public. Dans leur correspondance, Frédéric est appelé *du Luc*, d'Alembert *Protagoras* ou *Bertrand*, et Diderot *Platon* ou *Tonplat*. Le mot de *Cacouac* est le nom général des conjurés. Sous tous

les noms possibles, c'est un secret impénétrable qui doit servir de voile à leur complot. « Les mystères de Mytra, leur » écrivoit leur chef, ne doivent point être » divulgués. Il faut qu'il y ait cent mains » invisibles qui percent le monstre (la re- » ligion), et qu'il tombe sous mille coups » redoublés. — Confondez l'*infâme*; dites » hardiment tout ce que vous avez sur le » cœur; *frappez, mais cachez votre main*: » on ne pourra pas vous convaincre. Le » Nil cachoit sa tête, et répandoit ses eaux » bienfaisantes, *faites-en autant*; *je vous* » *recommande l'infâme*. » (LETTRES A D'ALEMB., A HELVÉTIUS, AU MARQUIS DE VILLEVIEILLE, etc.)

Jamais personne ne donna si souvent et ne suivit si exactement que Voltaire ces lâches conseils. Chaque jour, enfantant quelque diatribe contre la religion ou contre les prêtres, il désavouoit avec une impudence extrême les productions impies le plus incontestablement sorties de sa plume. En les faisant passer aux frères, il leur défendoit d'en nommer l'auteur, fût-

ce même pour le louer, de peur d'être trahi par leurs loges.

Dans toute cette guerre contre le Christ, ce n'étoit pas assez pour les sophistes que de cacher leur main en lançant tous leurs traits, il leur falloit surtout de l'accord, de l'union, de la constance et de l'ardeur dans l'attaque; et de là ces avis répétés de leur chef : « O mes philosophes, il fau» droit marcher serrés comme la phalange » macédonienne. — Que les philosophes » fassent une confrérie comme les francs» maçons; qu'ils s'assemblent, qu'ils se sou» tiennent : cette académie vaudra mieux » que celle d'Athènes et toutes celles de » Paris; mais chacun ne songe qu'à soi, » et on oublie le premier des devoirs, qui » est d'anéantir l'*infâme.* » (LETTR. A D'ALEMB., 20 avril 1761.) « Ah! pauvres » frères, les premiers fidèles se condui» soient mieux que nous. Dieu nous bé» nira, si nous sommes unis. »

De là encore cette attention à ranimer leur zèle, et ces exhortations si pressantes : « J'ai peur que vous ne soyez pas assez

» zélés. — Vous enfouissez vos talens; » vous vous contentez de mépriser un » monstre qu'il faut abhorrer et détruire. » C'est à Méléagre à tuer le sanglier; lan» cez la flèche sans montrer votre main. » — Telle est notre situation, que nous » sommes l'exécration du genre humain, » si nous n'avons pas pour nous les hon» nêtes gens. *Il faut donc les avoir à » quelque prix que ce soit. Travaillez » donc à la vigne; écrasez l'infâme.* » (LETTR. A D'ALEMB., 28 septemb. 1763, 13 fév. 1764.)

INTOLÉRANCE DES SOPHISTES CONJURÉS.

C'est ainsi que, dans cette guerre des sophistes contre l'autel, tout porte l'empreinte d'une vraie conspiration. Voltaire lui-même ne le cachoit pas aux adeptes, il ne vouloit pas qu'ils l'ignorassent; il avoit soin de leur dire *que, dans la guerre qu'ils avoient entreprise, il falloit agir en conjurés, et non en zélés.* Fidèles aux leçons de leur chef, ces conjurés se gardèrent bien de choquer trop tôt

et trop hardiment les vérités reçues; ils ne demandèrent d'abord que de l'indulgence pour leurs productions. A peine sembloient-ils avoir l'intention de faire prévaloir leurs systèmes. A les entendre, ils vouloient seulement engager les hommes à se pardonner mutuellement leurs erreurs, et à se supporter les uns les autres. Bienfaisance, justice, humanité, raison, tolérance, sembloient être le mot de ralliement, et on les crut sur leur parole. Cependant tout annonce dès-lors que, s'ils avoient eu la force en main, les spoliations, les attentats et les massacres révolutionnaires n'auroient fait que seconder leurs intentions. Malgré leur profonde dissimulation, malgré leurs cris de tolérance, le secret d'une haine atroce dans ses voeux leur échappe plus d'une fois. C'est ainsi, par exemple, que l'on voit d'Alembert souhaiter la destruction d'une nation entière, parce qu'elle est attachée à la religion. « *Je voudrois* » *voir*, écrit-il à Voltaire, *tous les Au-* » *trichiens anéantis avec la superstition* » *qu'ils protègent.* » Frédéric, il est vrai,

se montre quelquefois ennemi de toute spoliation, de toute violence; mais d'autres fois aussi, il n'en donne pas moins les projets à suivre pour dépouiller l'Eglise. Il avoue que la révolution antichrétienne, à laquelle Voltaire travaille si assidument, ne peut être achevée que *par une force majeure;* il n'en excite pas moins Voltaire à travailler pour cette révolution; il n'en travaille pas moins lui-même à la hâter par ses productions.

Quant au philosophe de Ferney, c'est peu pour lui d'écrire au roi de Prusse : « Plût à Dieu que Ganganelli eût quelque » bon domaine dans votre voisinage, et » que vous ne fussiez pas si loin de Lo- » rette! Il est beau de savoir railler ces » arlequins faiseurs de bulles; j'aime à les » rendre ridicules; *j'aimerois mieux les* » *dépouiller.* » (8 juin 1770.) Il savoit ajouter : « Hercule alloit combattre les » brigands, et Bellérophon les chimères, » *je ne serois pas fâché de voir des Her-* » *cules et des Bellérophons délivrer la* » *terre des chimères catholiques.* » (3 mars

1757.) — *Si j'avois cent mille hommes, je sais bien ce que je ferois.* (16 février, ann. 1761.)

Toute la bienfaisante et douce tolérance de Voltaire ne l'empêchoit pas d'écrire encore : *Quand verrons-nous tous les Jésuites précipités au fond des mers avec un Janséniste au cou?* (LETTR. A CHABANON.)

Quand les sophistes conjurés expriment des vœux de cette espèce, on est au moins tenté de soupçonner que dès-lors toute leur tolérance et leur humanité n'auroient pas été bien révoltées de voir les prêtres ou massacrés aux Carmes de Paris par les brigands et les Bellérophons de Robespierre, ou entassés dans ces vaisseaux que Jean Lebon faisoit percer pour les engloutir tous au fond des eaux. Mais le temps des grandes violences n'étoit pas arrivé, les conjurés sentirent qu'il falloit d'abord s'y prendre autrement pour détacher les peuples des autels et des prêtres.

PREMIER MOYEN DES CONJURÉS, L'ENCYCLOPÉDIE.

Le premier grand moyen de séduction, imaginé par d'Alembert et Diderot, fut le recueil de tous leurs sophismes dans cette immense collection qu'il leur plut d'appeler *Encyclopédie*. L'objet public de cet énorme dictionnaire sembloit être d'en faire le trésor de toutes les connoissances humaines; son but secret fut d'en faire l'arsenal de l'incrédulité. Le monde littéraire le reçut avec enthousiasme, et le regarda comme un chef-d'œuvre, renfermant en lui seul tout ce que l'esprit humain avoit jamais conçu de noble et de grand; le monde religieux n'y vit qu'un assemblage monstrueux de tous les sophismes et de tous les systèmes, soit anciens, soit modernes, les plus opposés à la religion. L'impiété, sans doute, ne se montroit pas ouvertement, surtout dans les prémiers volumes de cette *Encyclopédie*; mais à chaque instant elle y tendoit des piéges au lecteur, à chaque instant elle abusoit de sa crédulité pour renverser tous les

principes de la religion et de la morale. Elle s'enveloppoit tellement du manteau de l'hypocrisie, elle étoit présentée avec tant d'adresse et tant d'art, que les yeux les plus exercés avoient de la peine à la reconnoître. La ruse et l'artifice consistoient à la faire parler, bien moins dans ces articles où le lecteur pouvoit la craindre, que dans ceux où il ne la soupçonnoit pas. Des renvois ménagés avec art dirigeoient sa marche, et lui insinuoient ce qu'il devoit penser de certaines vérités religieuses que l'on n'osoit pas combattre dans leur place naturelle. Ainsi, par exemple, au-dessus des articles traités avec orthodoxie, les rédacteurs avoient soin de nous dire : *Voyez l'article* PRÉJUGÉ, *voyez* SUPERSTITION, *voyez* FANATISME. Ainsi sous le nom de *Dieu* se trouvoient les preuves directes, physiques et métaphysiques de l'existence d'un être suprême; mais aux articles *Démonstration* et *Corruption*, on voyoit disparoître successivement toute cette doctrine, et le lecteur, au lieu du Dieu de l'Évangile, ne trouvoit

plus que le dieu de Spinosa ou celui d'Épicure. Ainsi encore, les articles *Ame* et *Liberté* étoient traités à peu près comme ils doivent l'être par tout philosophe religieux; mais les articles *Droit naturel*, *Locke*, *Animal*, préparoient l'esprit au matérialisme; comme les articles *Fortuit*, *Évidence*, le menoient au système de la fatalité.

On ne pouvoit guère attendre une autre doctrine d'un ouvrage auquel présidoient Diderot et d'Alembert, et qui étoit rédigé par des hommes qu'ils avoient choisis. A la réserve d'un petit nombre, qui, comme M. de Jaucourt, avoient une réputation honorable et bien méritée, tous ces rédacteurs étoient flétris dans l'opinion publique par leur philosophisme. C'étoit un Raynal, chassé par les Jésuites à raison de son philosophisme; c'étoit un de Prades, obligé de s'enfuir en Prusse pour avoir voulu tromper la Sorbonne même, en affichant les thèses de son impiété pour celles de la religion; un Morellet, que Voltaire appeloit *Mords-les*, parce que, sous pré-

texte de s'élever contre l'inquisition, il avoit osé s'élever contre l'Église; un Dumarsais, si diffamé par son irréligion, que l'autorité publique s'étoit vue forcée de détruire une école qu'il avoit établie, bien moins pour instruire que pour pervertir ses élèves. C'étoit surtout Voltaire, dont le nom seul annonce tout ce que devoient être ses associés.

Je ne discute point le mérite littéraire de leur compilation; Diderot l'a jugée lui-même, en nous parlant de « cette race » détestable de travailleurs, qui, ne sa-» chant rien, mais se piquant de tout sa-» voir, se jetèrent sur tout, gâtèrent tout, » et firent de ce prétendu dépôt des scien-» ces un gouffre, où des espèces de chif-» fonniers jetèrent pêle-mêle une infinité » de choses mal vues, mal digérées, bon-» nes, mauvaises, incertaines, et toujours » incohérentes. » Cet aveu est précieux, quant à la valeur intrinsèque de l'*Encyclopédie;* mais sur l'intention de ses principaux auteurs, il en est un plus précieux encore du même Diderot, lorsqu'il parle

des peines qu'il en a coûté pour insinuer tout ce qu'on ne pouvoit pas dire ouvertement, sans révolter *les préjugés reçus*, c'est-à-dire sans heurter de front les vérités religieuses. On ne sauroit d'ailleurs se tromper sur cette intention, lorsqu'on voit d'Alembert écrire à Voltaire : « Nous » demandons à votre hérétique la permis» sion de faire *patte de velours* dans les » endroits où il aura un peu trop montré » la griffe. *C'est le cas de reculer pour » mieux sauter*... Nous avons sans doute » de mauvais articles de théologie et de » métaphysique ; mais avec des censeurs » théologiens, je vous défie de les faire » meilleurs. *Il y a d'autres articles, moins » au jour, où tout est réparé ; le temps » fera distinguer ce que nous avons pensé » de ce que nous avons dit*.... Qui ne sait » pas d'ailleurs que ces sortes de phrases » sont de style de notaire, et ne servent » que *de passeport aux vérités qu'on veut » établir? D'ailleurs personne au monde » n'y est trompé.* » (LETTR. DE D'ALEMBERT, 21 juillet 1757, 10 octobre 1764.)

...

L'intention de cette monstrueuse compilation est encore moins équivoque, lorsque Voltaire écrit à d'Alembert : « Pendant la guerre des parlemens et des » évêques, les philosophes auront beau » jeu ; vous aurez le loisir de farcir l'*En-* » *cyclopédie* de vérités qu'on n'auroit pas » osé dire il y a vingt ans. » Ou bien, lorsqu'il dit à son Damilaville : « Je vou- » drois *un bon livre de philosophie qui* » *écrasât pour jamais l'infâme. Je mets* » *toutes mes espérances dans l'*Encyclo- » pédie. » (LETTR. A D'ALEMB., 13 novemb. 1756 ; A DAMILAV., 23 mai 1764.)

Enfin elle parut cette énorme compilation de tant d'erreurs et de sophismes, recueillis avec tant d'artifices. Les journaux du parti remplirent le monde de sa renommée ; le grand objet des auteurs fut rempli : les impies subalternes se hâtèrent de fouiller dans cet arsenal ; ils en firent passer toutes les impiétés dans leurs brochures, et de leurs brochures, ils n'épargnèrent rien pour les faire passer dans l'esprit du peuple.

Les conjurés s'applaudissoient de ce premier moyen, sans se dissimuler qu'il existoit des hommes dont le zèle pouvoit encore faire avorter leur conspiration. L'Église avoit ses défenseurs dans le corps des évêques, dans le clergé du second ordre et dans ses corps religieux. Les Jésuites surtout s'étoient si fort distingués dans ces combats contre l'impiété, que le roi de Prusse les appeloit *les gardes du corps du Pape.* (LETTR. DU ROI DE PRUSSE A VOLTAIRE, n° 154, ann. 1767.)

SECOND MOYEN DES CONJURÉS, DESTRUCTION DES JÉSUITES.

Ces religieux, en effet, formoient un corps de vingt mille hommes répandus dans tous les pays catholiques. Ils étoient spécialement dévoués à l'éducation de la jeunesse. Ils se livroient aussi à la direction des consciences. Par un vœu spécial, ils s'engageoient à faire les fonctions de missionnaires partout où les papes les enverroient prêcher l'Évangile. La manière dont ils remplissoient toutes ces fonctions peut s'apprécier par le témoignage que

leur rendit l'assemblée du clergé, composée de cinquante prélats, cardinaux, archevêques ou évêques français, lorsqu'il fut question de détruire cette société. « Les » Jésuites, répondit cette assemblée, sont » très-utiles à nos diocèses pour la prédi- » cation, pour la conduite des ames, pour » établir, conserver et renouveler la foi et » la piété, par les missions, les congréga- » tions, les retraites qu'ils font, avec notre » approbation et sous notre autorité. Par » ces raisons, nous pensons, Sire, que » leur interdire l'instruction, ce seroit por- » ter préjudice à nos diocèses. Il seroit » très-difficile de les remplacer avec la » même utilité, surtout dans les provinces » où il n'y a point d'université. » (AVIS DES ÉVÊQUES, ann. 1761.)

Les raisons qui faisoient désirer aux évêques la conservation de ces religieux, et surtout la facilité que l'éducation publique leur donnoit d'élever la jeunesse dans des sentimens chrétiens furent précisément celles qui décidèrent les conjurés à commencer par eux la destruction de tous les

corps religieux. Le duc de Choiseul et la marquise de Pompadour, qui régnoient alors en France, sous le nom et à l'ombre de Louis XV, étoient *dans tous les secrets des conjurés*. (LETTR. DE VOLTAIRE A MARMONTEL, 13 août 1761.) La courtisane avoit à se venger du Jésuite Sacy, qui refusoit de lui administrer les sacremens, à moins qu'elle ne réparât, en quittant la cour, le scandale de sa vie publique avec Louis XV. Le ministre étoit un de ces hommes dont toute la conduite décèle l'impiété. La partie fut liée; les Jansénistes furent les dogues ou la meute lancée pour aboyer, et pour étourdir le public de leurs cris contre les Jésuites; les parlemens prononcèrent la destruction. J'ai à montrer la part qu'y eurent les conjurés sophistes; il suffit pour cela d'ouvrir leurs lettres.

Écoutons d'abord d'Alembert écrivant à Voltaire : « Écrasez l'infâme, me répétez-» vous sans cesse (*c'est-à-dire, écrasez la* » *religion*). Eh! mon Dieu, laissez-la se » précipiter elle-même; elle y court plus » vîte que vous ne pensez. Savez-vous ce

» que dit Astruc? *Ce ne sont point les Jan-*
» *sénistes qui tuent les Jésuites, c'est l'*En-
» cyclopédie; *mordieu! c'est l'*Encyclopé-
» die. *Il pourroit bien en être quelque*
» *chose, et le maroufle d'Astruc est comme*
» *Pasquin, il parle quelquefois d'assez*
» *bon sens*. Pour moi, qui vois tout en ce
» moment couleur de rose, je vois d'ici
» les Jansénistes mourant de leur belle
» mort, après avoir fait mourir cette an-
» née les Jésuites de mort violente, la to-
» lérance s'établir, les protestans rappelés,
» les prêtres mariés, la confession abolie,
» et le *fanatisme* (ou l'infâme) *écrasé,*
» *sans qu'on s'en aperçoive.* » (Lettr.
du 4 mai 1762.)

Au moment où les Jésuites sont détruits, ce même sophiste ne laisse plus aux Jansénistes et aux parlemens mêmes d'autre honneur que celui d'avoir été les serviles instrumens de sa prétendue philosophie. « L'évacuation du collège de Clermont (le » même que celui de Louis-le-Grand, » collège des Jésuites) nous occupe beau- » coup, écrit-il encore. Par ma foi, les

» classes du parlement n'y vont pas de » main morte : ils croient servir la reli» gion, et ils servent la raison sans s'en » douter. *Ce sont les exécuteurs de la » haute-justice pour la philosophie, dont » ils prennent les ordres sans le savoir.* » (Ibid.)

D'Alembert, en effet, pouvoit dire ici, plus que tout autre, que les destructeurs des Jésuites n'avoient fait que prendre ses ordres. Il les avoit donnés dans ses écrits contre eux, et surtout dans ce fameux réquisitoire, le plus insidieux et le plus virulent de tous ceux qui furent alors prononcés dans les parlemens, et que chacun sait avoir été écrit par lui, quoique prononcé par un avocat-général. Peu content dans la suite de voir cette société déjà détruite en France et en Portugal, « mon » respectable patriarche, écrivoit-il tou» jours au même confident, ne m'accusez » pas de ne pas servir la bonne cause; » *personne peut-être ne lui rend plus de » services que moi.* Savez-vous à quoi je » travaille actuellement? *A faire chasser*

» *de Silésie la canaille jésuitique.* — Je
» n'écris point de lettres à Berlin, où *je*
» *ne dise que les philosophes de France*
» *sont étonnés que le roi des philosophes,*
» *le protecteur déclaré de la philosophie,*
» tarde si long-temps à imiter les rois de
» France et de Portugal. Ces lettres sont
» lues au roi, qui est très-sensible, comme
» vous le savez, à ce que les vrais croyans
» pensent de lui, et cette semence pro-
» duira sans doute un bon effet, moyen-
» nant la grâce de Dieu, qui, comme le
» dit très-bien l'Écriture, tourne les cœurs
» des rois comme un robinet. » (Lettr.
du 29 décembre 1763.)

Dans ce temps où le bruit se répandoit que les Jésuites alloient être rétablis, soit en Portugal, soit en France, et sous diverses formes, on voit encore d'Alembert s'alarmer, et écrire à Voltaire, que *c'en est fait de la raison, si l'armée ennemie gagne cette bataille.* (23 juin 1777.) A cette lettre, il joint le plan des diverses brochures à publier pour persuader aux ministres que c'en est fait de la France,

du Roi, et d'eux surtout, s'ils permettent le retour de cette société. On lui avoit dit que Voltaire sembloit lui-même touché du sort de ses anciens maîtres; il se hâta de l'endurcir, et lui écrivit : « Savez-vous ce » qu'on me dit hier? que les Jésuites com- » mençoient à vous faire pitié, et que vous » seriez presque tenté d'écrire en leur fa- » veur. *Croyez-moi, point de foiblesse* » *humaine*. Laissez la canaille janséniste » nous défaire de la canaille jésuitique, » et n'empêchez pas ces araignées de se » dévorer les unes les autres. » (15 septembre 1762.)

Rien n'étoit moins fondé que cette alarme. Il est vrai que Voltaire avoit écrit que la conduite de Carvalho à l'égard de Malagrida, et de la prétendue conspiration des Jésuites en Portugal, étoit l'*excès du ridicule joint à l'excès d'horreur*. (SIÈCLE DE LOUIS XV, chap. XXXIII.) Il est vrai encore que les sophistes le pressant de mettre sur le compte des Jésuites l'assassinat de Louis XV, il avoit répondu : « Je » souleverois la postérité en leur faveur,

» si je les accusois d'un crime dont l'Eu-
» rope et Damien les ont justifiés. — Je
» ne serois qu'un vil écho des Jansénistes,
» si je parlois autrement. » (LETTR. A DAMILAVILLE, 2 mars 1763.) Mais il avoit aussi raison d'ajouter qu'assurément il *n'avoit pas ménagé les Jésuites.* (Ibid.) D'accord avec d'Alembert, il avoit en effet mérité ses éloges par une foule de brochures contre eux. Comme lui, il cherchoit à leur ôter leurs protecteurs; comme lui, il reprochoit au roi de Prusse de leur avoir accordé un asile dans ses États. Il écrivoit jusqu'à Pétersbourg, pour que l'impératrice de Russie les fît chasser de la Chine, et comme d'Alembert enfin, il écrivoit à son ami le marquis de Villevieille : « Je
» me réjouis, mon brave chevalier, de
» l'expulsion des Jésuites. — Puisse-t-on
» exterminer tous les moines, qui ne va-
» lent pas mieux que ces fripons de Loyola!
» — On embrasse notre digne cheva-
» lier; on l'exhorte à cacher sa marche
» aux ennemis. » (LETTR. du 27 avril 1767.)

Quant à Frédéric, c'est ici surtout qu'il semble y avoir en lui deux hommes. Comme roi, il répond aux sollicitations de d'Alembert et de Voltaire, « qu'il conserve les » Jésuites, parce que les chasser de ses » États seroit *laisser périr toutes les éco-* » *les*, parce que les fondations ne suffi- » roient pas à l'entretien des professeurs » qui voudroient les suppléer, parce que » ses sujets seroient obligés d'aller faire » leurs études hors de ses États pour la » théologie et pour remplir les cures; ce » qui seroit contraire aux lois d'un bon » gouvernement. » (LETTR. à VOLTAIRE, du 8 novembre 1777.) Mais comme sophiste, il ne peut contenir sa joie, lorsqu'il voit les Jésuites détruits. Il écrit à Voltaire : « Quel malheureux siècle pour » la cour de Rome! On l'attaque ouverte- » ment en Pologne; on *chasse ses gardes* » *du corps* de France et de Portugal; les » philosophes sapent ouvertement les fon- » demens du trône pontifical : tout est » perdu, il faut un miracle pour sauver » l'Église. Vous aurez la consolation de

» l'enterrer et de faire son épitaphe. » (LETTR. CLIV, ann. 1767.)

Lorsque l'Espagne a imité la France, Frédéric témoigne encore la même joie; il la répand également dans le sein de son vieux patriarche. Il lui écrit : « Voici » pourtant un nouvel avantage que nous » venons de remporter en Espagne, les Jé- » suites sont chassés du royaume. A quoi » ne doit pas s'attendre le siècle qui sui- » vra le nôtre! La cognée est mise à l'ar- » bre.... Les philosophes s'élèvent contre » les abus d'une superstition révérée..... » Cet édifice va s'écrouler, et les nations » transcriront dans leurs annales, que Vol- » taire fut le promoteur de cette révolu- » tion qui se fit au dix-neuvième siècle. » (LETTR. du 5 mai 1767.) Enfin, comme sophiste, Frédéric ne put tenir long-temps aux sollicitations de ceux qui croyoient, comme lui, le maintien de la religion attaché à celui des Jésuites. Il finit par se joindre à la ligue du duc de Choiseul, de la courtisane Pompadour et des soi-disant philosophes. Le souverain pontife crut évi-

ter un schisme en se rendant aux sollicitations des princes que cette ligue avoit soulevés pour la destruction de cette société. Il apprécia sans doute les services qu'un corps de vingt mille religieux répandus sur la surface du globe, formant une succession d'hommes appliqués à l'éducation de la jeunesse, à l'étude des sciences divines et humaines, avoit rendus et pouvoit encore rendre à l'Église et à l'État; mais l'Église et l'État avoient subsisté long-temps avant les Jésuites, le pape Ganganelli crut pouvoir les sacrifier à l'amour de la paix. La paix est rarement le fruit des sacrifices faits à des conjurés. Celle que le pontife croyoit avoir faite avec ces ennemis du nom chrétien ne fit qu'ajouter à leur audace : après la destruction des Jésuites, ils pensèrent à celle de tous les autres corps religieux.

TROISIÈME MOYEN DES CONJURÉS, DESTRUCTION DES CORPS RELIGIEUX.

Depuis long-temps, le roi de Prusse avoit fait imprimer un Mémoire tendant

à la suppression des électorats ecclésiastiques et des abbayes d'Allemagne, pour s'emparer de leurs richesses. (LETTR. DE VOLT. A M. AMELOT, 8 octobre 1743.) Quand la conspiration fut formée, il suggéra un nouveau plan général pour la destruction des religieux, afin d'arriver à celle de tous les évêques de la religion chrétienne. « Il n'est point réservé aux » armes de détruire l'*infâme*, écrivoit-il » alors à Voltaire; elle périra par les bras » de la vérité et par la séduction de l'in- » térêt. Si vous voulez que je développe » cette idée, voici ce que j'entends. J'ai » remarqué, et d'autres que moi, que les » endroits où il y a plus de couvens de » moines sont ceux où le peuple est le » plus aveuglément attaché à la supersti- » tion. Il n'est pas douteux que, si l'on par- » vient à détruire ces asiles du fanatisme, » le peuple ne devienne un peu indiffé- » rent et tiède sur ces objets qui sont ac- » tuellement ceux de sa vénération. *Il s'a- » git de détruire les moines, ou au moins » de commencer à diminuer leur nombre.*

» Tout gouvernement qui se décidera à » cette opération sera ami des philoso- » phes, et partisan de tous les livres qui » attaquent les superstitions populaires. » — Voilà un petit projet que je soumets » à l'examen du patriarche de Ferney. » C'est à lui, comme père des fidèles, de » le rectifier et de l'exécuter.

» Le patriarche m'objectera peut-être » *ce qu'on fera des évêques*. Je lui réponds » qu'il n'est pas temps d'y toucher; qu'il » faut commencer par détruire ceux qui » soufflent l'embrasement du fanatisme au » cœur du peuple. Dès que le peuple sera » refroidi, *les évêques deviendront de pe-* » *tits garçons, dont les souverains dispo-* » *seront par la suite des temps comme ils* » *voudront*. » (LETTR. du 24 mars 1767, 13 août 1775.)

Voltaire répondit à cette invitation : « Votre idée d'attaquer par les moines la » *superstition christicole* est d'un grand » capitaine. Les moines une fois abolis, » l'erreur est exposée au mépris univer- » sel. On écrit beaucoup en France sur

» cette matière, tout le monde en parle ;
» mais on n'a pas cru cette affaire as-
» sez mûre. On n'est pas assez hardi en
» France; les dévots ont encore du cré-
» dit. » (5 avril 1767.)

Quand on a lu ces lettres, il n'est plus temps de demander à quoi servoient dans l'Église tous ces corps religieux. Frédéric n'avoit pourtant pas tout l'honneur de ce plan, inventé pour *miner sourdement l'Église, sans toucher d'abord aux évêques.* (Ibid.) Il est très-certain que les sophistes le poursuivoient depuis long-temps en France. Un des plus grands amis et protecteurs de Voltaire, M. d'Argenson, en avoit donné la première idée sous Louis XV. Pour en rendre l'exécution plus facile, il avoit conçu cette marche lente et insensible, dont l'objet cachoit tout l'odieux des suppressions, sous le prétexte des réformes et de l'utilité publique. Cependant voulût-on même mettre à part l'utilité religieuse, il seroit mal aisé de concevoir quel bien la France pouvoit se promettre de la suppression de ces corps, qui avoient au moins

le droit de lui dire : Sans nous, vos campagnes incultes et la grande partie de vos provinces couvertes de forêts seroient encore ce qu'elles furent sous vos gaulois et tudesques ancêtres. Sans nous, un très-grand nombre de vos bourgs, de vos villages, de vos villes mêmes, n'existeroient pas. Tout, jusqu'à leur nom, vous dit que c'est à l'ombre de nos monastères que vos pères ont appris à défricher la terre, et à sortir de leur ancienne barbarie. Si vous avez cessé d'apprécier la religion que nous vous avons si long-temps apprise, souvenez-vous au moins que ces sciences et ces arts, dont vous vous glorifiez aujourd'hui, c'est à nous que vos pères les durent; que sans nous vous en seriez encore au point où leur barbarie se glorifioit de ne savoir ni lire ni écrire.

Les ministres de Louis XV, et ceux de Louis XVI, n'étoient pas, en général, des hommes à se laisser toucher par ces réflexions. Du fruit de leur industrie, les anciens corps religieux avoient acquis de grandes possessions; l'avarice les jalousoit.

D'autres religieux, en bien plus grand nombre, avoient à peine de quoi subsister, ne vivoient que d'aumônes; mais ils faisoient auprès du peuple les fonctions d'apôtres: leur zèle les rendit au philosophisme du jour plus odieux encore que s'ils avoient été opulens. Il s'étoit glissé dans ces corps des abus que l'Église avoit tous les moyens de réformer. Les ministres se chargèrent de la réforme, pour la faire servir aux suppressions. Il parut un premier édit qui retarda l'âge des professions religieuses jusqu'à vingt-un ans. Peu de jeunes gens attendent ce terme pour se décider sur l'état dont dépend le reste de leur vie; à cet âge d'ailleurs, on a perdu cette souplesse qui nous forme à l'ordre et à la règle. Cet édit avoit en vue le double effet de diminuer le nombre des religieux, et de les rendre moins réguliers, moins respectables aux yeux du peuple; l'objet des ministres ne fut que trop rempli.

Un second édit supprimoit tous les monastères qui n'auroient pas dix religieux dans les villages, et vingt dans les villes.

C'étoit le vrai moyen d'en priver les campagnes, et d'ôter aux peuples les ressources qu'il en tiroit pour sa religion et pour sa subsistance. Enfin Brienne vint, et ce prélat de l'infamie, pétri de tant de vices, se constitua aussi réformateur des corps religieux. Ce prélat, dont d'Alembert répondoit à Voltaire, comme de son digne *confrère en philosophie* ou en impiété (LETT. des 30 juin et 21 décembre 1770), avoit aussi les secrets des sophistes et celui du ministère pour les suppressions; sous l'ombre de réforme, il fomenta la discorde dans les monastères, fatigua les supérieurs, favorisa les mécontentemens. Les autres confrères de d'Alembert et de Voltaire ne cessoient, en attendant, de calomnier ces religieux, ou de verser sur eux, dans mille brochures, le ridicule et le mépris. Le peuple s'accoutuma aux suppressions. Le nombre des religieux diminuoit chaque jour; quinze cents monastères avoient disparu, et Voltaire trouvoit encore qu'on procédoit trop lentement à leur extinction, que le ministère n'étoit pas assez hardi. Toute

cette partie de la conspiration antichrétienne étoit déjà bien avancée; les persécutions sourdes se continuoient depuis quarante ans, quand la hache des Jacobins vint consommer en un jour l'ouvrage de Brienne.

QUATRIÈME MOYEN DES CONJURÉS, COLONIE DE VOLTAIRE.

Tandis que des ministres et des sophistes conjurés procédoient ainsi à la destruction des ordres religieux, Voltaire projetoit une association dont le seul but étoit la propagation de son impiété. « Que les philoso-» phes véritables, écrivoit-il à d'Alembert, » fassent une confrérie, comme les francs-» maçons; qu'ils s'assemblent, qu'ils se » soutiennent, qu'ils soient fidèles à la » confrérie, et je me fais brûler pour eux. » Cette académie vaudra mieux que celle » d'Athènes et toutes celles de Paris; mais » chacun ne pense qu'à soi, et on oublie » que le premier des devoirs est d'*écraser* » *l'infâme.* » (LETTR. du 24 octob. 1763.) Les sophistes ne méritoient rien moins que ce reproche. Il est vrai que leur impiété

ne marchoit pas encore tête levée dans Paris, il est vrai que la politique même des ministres, qui les protégeoient en secret, ne leur permettoit pas encore d'afficher publiquement leurs productions antichrétiennes, et qu'il falloit user de bien des précautions, de bien des réserves, pour ne pas sembler autoriser les réclamations du clergé, et celles d'un peuple qu'on ne pouvoit gagner qu'insensiblement à l'irréligion; mais c'étoient ces réserves mêmes et ces précautions qui déplaisoient à Voltaire. Pour en dispenser les sophistes, il eût voulu les réunir dans une ville d'où ils pussent sans crainte inonder l'univers de leurs sophismes et de leurs blasphèmes. C'est dans cet objet, nous dit son panégyriste Condorcet, qu'il eut recours au roi de Prusse, et lui proposa « d'établir à Clèves » *une petite colonie de philosophes fran-* » *çais,* qui pussent y dire librement la » vérité, ***sans craindre ni ministres ni*** » ***parlemens.*** » (VIE DE VOLTAIRE, par Condorcet, édition de Kelh.) Frédéric consentit que les philosophes envoyassent en

cette ville pour voir ce qui seroit à leur convenance. (24 octobre 1765.) Mais ces philosophes trouvoient dans Paris trop d'autres avantages; d'Alembert surtout étoit trop peu jaloux de sacrifier son petit troupeau de la capitale, pour aller ne jouer qu'un rôle secondaire auprès de Voltaire. Ni lui ni ses confrères ne faisoient paroître le moindre empressement pour ce projet. Loin de s'en désister, Voltaire continua ses sollicitations. Au défaut de Cassel, il obtint même d'un autre prince la promesse d'une seconde ville pour sa colonie. Il devint plus pressant auprès des conjurés, il écrivit lettres sur lettres pour les décider. Leur proposant tantôt l'exemple des huguenots, qui avoient abandonné leur patrie *pour les sottises de Jean Chauvin,* tantôt celui de saint Ignace, qui avoit trouvé *une douzaine de prosélytes* pour fonder sa compagnie, il se fâchoit sérieusement de ne pouvoir pas trouver seulement *trois philosophes* qui voulussent le suivre au fond de l'Allemagne. *Il étoit tenté de croire que la raison n'étoit plus bonne à rien.*

Tous les succès de sa conspiration ne suffirent jamais pour le consoler d'avoir vu manquer cette partie de son plan. Il sentoit venir la fin de sa carrière, et alors encore il écrivoit à Frédéric : « Si j'étois » moins vieux, et si j'avois de la santé, je » quitterois sans regret le château que j'ai » bâti, les arbres que j'ai plantés, pour » venir achever ma vie dans le pays de » Clèves avec deux ou trois philosophes, » et pour consacrer mes derniers jours, » sous votre protection, à l'impression de » quelques livres utiles; *mais, Sire, ne* » *pourriez-vous pas, sans vous compro-* » *mettre, faire encourager quelques li-* » *braires de Berlin à les imprimer, et à* » *les faire débiter en Europe à un bas* » *prix, qui en rende la vente facile?* » (LETTR. AU ROI DE PRUSSE, 5 avril 1767.)

CINQUIÈME MOYEN DES CONJURÉS, ACADÉMIE FRANÇAISE.

Ces dernières lignes expriment clairement tout l'objet de Voltaire. Il eût moins regretté sa colonie, si son exil lui avoit permis de voir par lui-même comment

d'Alembert y avoit suppléé. Il eût trouvé toute sa confrérie de sophistes conjurés dans le centre même de l'Académie française. Cette société avoit été jadis le siège de l'honneur, le grand objet de l'émulation des orateurs, des poètes, de tous les écrivains distingués dans la carrière de la littérature française. Jadis elle comptoit parmi ses membres Corneille, Bossuet, Racine, Massillon, La Bruyère; mais alors aussi toute marque publique d'impiété étoit pour elle un titre exclusif. Montesquieu lui-même, pour y être admis, s'étoit vu obligé de désavouer les productions de sa jeunesse. Voltaire en avoit été souvent rejeté pour les siennes. Il n'avoit triomphé des obstacles que par de grandes protections, et par ces moyens d'hypocrisie qu'il savoit si bien conseiller aux autres. D'Alembert eut soin de ne pas s'afficher avant d'y être admis. A peine se vit-il dans ce sanctuaire des lettres, qu'il espéra changer avec le temps les titres d'exclusion, et faire en sorte que cette même académie, qui d'abord rejetoit les impies, ne s'ouvrît

que pour eux. Les petites intrigues, son vrai champ de bataille, le rendoient tout-à-fait propre à diriger l'admission des nouveaux membres. Il réussit si bien, qu'à la fin de sa vie le titre d'académicien français se confondoit, à peu de chose près, avec celui d'incrédule. Ses lettres à Voltaire nous montrent une grande partie de ses manœuvres en ce genre. Tantôt c'est Marmontel, c'est Condorcet, c'est un Chamfort, c'est un Suard, c'est un La Harpe, alors bien différent du La Harpe chrétien, devenu si justement célèbre par sa courageuse éloquence contre l'impiété; tantôt c'est un Le Mierre ou un Brienne qu'il s'agit de pousser au fauteuil académique, et le titre de tous ces candidats est toujours dans leur philosophisme et leur impiété.

C'est surtout pour l'admission de Diderot que se combinent toutes les manœuvres et toutes les intrigues. En faveur de cet athée, d'Alembert a fait les premières propositions; Voltaire les reçoit comme un homme qui en connoît toute l'impor-

tance. « *Vous voulez*, répondit-il, *que* » *Diderot entre à l'Académie, et il faut* » *en venir à bout.* — Ah! qu'il me seroit » doux de recevoir à la fois *Diderot et* » *Helvétius!* » (LETTR. du 9 juill. 1760.) Ce n'étoit pas en effet une victoire indifférente pour les conjurés, que l'admission de ces deux hommes à l'Académie française. Il n'en falloit pas davantage pour montrer l'athéisme triomphant dans le sanctuaire de la littérature, et pour marquer à toute cette armée de jeunes écrivains qui fourmillent en France le chemin à prendre pour arriver au trône académique. Le choix des candidats dépendoit des académiciens mêmes; mais l'approbation appartenoit au Roi. Pour s'assurer de celle-ci, Voltaire mit en jeu toutes ses protections, tous ses agens auprès du ministre Choiseul et de la courtisane Pompadour. D'Alembert commençoit à désespérer. « J'aurois plus d'envie que vous, » écrivoit-il déjà, de voir Diderot à l'A- » cadémie. *Je sens tout le bien qui en ré-* » *sulteroit pour la cause commune; mais*

» *cela est plus impossible que vous ne* » *l'imaginez.* » (18 juillet 1760.) Voltaire ne crut point à cette impossibilité; il espéra que la courtisane en faveur se feroit *un mérite et un honneur de soutenir Diderot.* (Lettr. du 28 juillet.) « Mon divin ange, écrivit-il au comte d'Argental, mettez Diderot de l'Académie; c'est » le plus beau coup qu'on puisse faire dans » la partie que la raison joue contre le fanatisme (c'est-à-dire, dans la guerre que » le philosophisme fait à la religion). — Il » me semble que Diderot doit compter sur » la pluralité des suffrages, et si, après son » élection, les *Anitus* et les *Mélitus* font » quelque démarche contre lui auprès du » Roi, il sera très-aisé à *Socrate* de détruire leurs batteries, *en désavouant ce* » *qu'on lui impute, en protestant qu'il est* » *aussi bon chrétien que moi.* » (12 juillet.) Le 11 août suivant, il écrivit encore à Duclos, secrétaire des quarante; il lui prescrivit toute la marche à suivre, le mémoire à présenter, la députation de *sept à huit élus* à ménager, la parole à porter

au Roi par M. le duc de Nivernois; en un mot, toute *la batterie à établir sourdement* en faveur de l'adepte à recevoir. « Les dévots diront, ajoutoit-il, que Di- » derot a fait un ouvrage de métaphysi- » que qu'ils n'entendent pas; *il n'a qu'à » répondre qu'il ne l'a point fait, et qu'il » est bon catholique. Il est si aisé d'être » bon catholique.* » (LETTR. du 11 août, même année.) Quelque aisé qu'il fût de suivre ces conseils d'une hypocrisie révoltante, tous ces artifices ne réussirent pas; mais d'Alembert eut en bien peu d'années toutes les raisons possibles de s'en consoler. Il dirigea si bien le choix de ses confrères, que bientôt toute cette académie se trouva métamorphosée en un vrai club de sophistes. On y trouvoit encore quelques-uns de ces hommes, de ces prélats distingués dans l'Église, qui ne devoient le fauteuil qu'à leurs talens et à l'usage antique de recevoir au moins quelques évêques; mais l'exception à faire parmi les écrivains laïques se réduisoit à un si petit nombre, qu'ayant moi-même de-

mandé à M. Beauzée, comment, avec les sentimens de piété et de religion que je lui connoissois, il avoit pu se faire que son nom se trouvât sur la liste de tant d'hommes connus pour vrais impies : la question que vous me faites, me répondit-il, je l'ai moi-même faite à d'Alembert. Me voyant presque seul à croire en Dieu dans nos séances, comment, lui dis-je un jour, avez-vous pu penser à moi, que vous saviez si éloigné de vos opinions et de celles de messieurs vos confrères? D'Alembert, ajouta M. de Beauzée, n'hésita pas à me répondre : Je sens bien que cela doit vous étonner, mais nous avions besoin d'un grammairien; parmi tous nos adeptes, il n'en étoit pas un qui se fût fait une réputation en ce genre : nous savions bien que vous croyiez en Dieu, mais vous sachant aussi un fort bon homme, nous pensâmes à vous, faute d'un philosophe qui pût vous suppléer.

C'est ainsi que le sceptre des talens et des sciences devint en peu de temps celui de l'impiété même. Voltaire avoit voulu

transplanter ses conjurés sous la protection du sophiste couronné; d'Alembert les retint, et les fit triompher sous la protection des monarques dont le plus honorable des titres étoit celui de rois très-chrétiens. L'Académie française, métamorphosée en club d'impiété, servit mieux la conjuration des sophistes contre le christianisme, que n'auroit pu le faire toute la colonie de Voltaire. Elle infecta les gens de lettres, et les gens de lettres infectèrent l'opinion publique, en inondant l'Europe de ces productions qui furent pour les chefs le sixième moyen de préparer les peuples à une apostasie générale.

SIXIÈME MOYEN DES CONJURÉS, INONDATION DES LIVRES ANTICHRÉTIENS.

Que depuis quarante ans, et surtout pendant les vingt dernières années de Voltaire, l'Europe se soit vue inondée d'une foule de productions antichrétiennes, en pamphlets, en systèmes, en romans, en prétendues histoires, et sous toutes les formes, c'est là un de ces faits trop évi-

dens pour que je doive chercher à en fournir les preuves; elles sont malheureusement répandues chez trop de libraires et dans trop de bibliothèques. C'est donc uniquement le concert des conjurés à composer, à faire composer ou à répandre ces productions impies, que jai à démontrer ici; c'est aussi ce concert entre Voltaire, d'Alembert et Frédéric, qui se manifeste sans cesse dans leur correspondance. D'Alembert est surtout admirable dans le rôle qu'il joue dans cette partie de la conspiration. Que l'on juge, par le fait suivant, de l'art que ce rusé sophiste met à tendre ses piéges.

Depuis long-temps, les conjurés cherchoient, par leurs systèmes sur la formation de l'univers, à donner le démenti à nos livres saints sur toute l'histoire de la création. Si l'on avoit voulu s'en tenir au langage public de d'Alembert, tous ses systèmes, loin d'être opposés à la religion, ne servoient qu'à *développer davantage la puissance et la sagesse divine;* les théologiens qui s'en alarmoient n'étoient que

des esprits étroits, pusillanimes, ennemis de la raison; ils se plaignoient de voir *la religion attaquée dans les ouvrages où elle l'étoit le moins.* Ces ouvrages étoient précisément ceux dont les auteurs exigent, pour la formation de l'univers, *un temps plus long* que les premières pages de Moïse ne permettent de le supposer. (Voy. *Abus de la critique par d'Alembert*, n°s 4, 15, 16 et 17.) Ce même homme, qui affectoit ainsi de tranquilliser les théologiens, envoyoit en même temps ses adeptes chercher dans l'histoire des montagnes ce *temps plus long*, et en les envoyant, écrivoit à Voltaire : « Cette lettre, mon cher con-
» frère, vous sera remise par *Desmarets,*
» homme de mérite *et bon philosophe,* qui
» désire vous rendre ses hommages en al-
» lant en Italie, où il se propose de faire
» *des observations d'histoire naturelle,*
» *qui pourroient bien donner le démenti*
» *à Moïse.* Il n'en dira rien au maître du
» sacré palais; *mais si par hasard il s'a-*
» *perçoit que le monde est bien plus an-*
» *cien que ne le prétendent même les Sep-*

» *tante, il ne vous en fera pas un secret.* » (LETTR. du 30 juin 1764.)

Cet homme, si rusé dans la manière de défendre les œuvres des autres impies, étoit bien plus adroit encore dans l'art de semer le poison dans les siennes. Tantôt il les faisoit passer sous le nom d'un autre, en guise de préfaces, estimées par les conjurés *le meilleur coup de dent qu'il eût jamais donné.* (LETTR. DE VOLT. A D'ALEMB., ann. 1760; A THIRIOT, 26 janvier 1762.) Tantôt il décochoit ses traits contre la religion, en faisant semblant de la défendre, ou sous prétexte d'une histoire indifférente dont il recommandoit la propagation à Voltaire, en ajoutant : « Je crois que ce livre pourra être utile » à la cause commune, et que la supersti- » tion, *avec toutes les révérences que je* » *fais semblant de lui faire,* ne s'en trou- » vera pas mieux. Si j'étois comme vous » assez loin de Paris *pour lui donner de* » *bons coups de bâton,* assurément ce se- » roit de tout mon cœur, de toutes mes » forces, comme on prétend qu'il faut ai-

» mer Dieu; *mais je ne suis posté que pour* » *lui donner des croquignoles*, en lui de» mandant pardon de la liberté grande, » et il me semble que je ne m'en suis pas » mal acquitté. » Voltaire étoit chargé, par la même lettre, de faire imprimer à Genève ces sortes d'ouvrages *en caractères un peu gros*, et de veiller aux *intérêts* de l'auteur. On s'en tenoit au frère *Damilaville* pour la permission de les faire circuler en France. (LETTR. DE D'ALEMB. A VOLT., 3 janvier 1765.)

D'autres fois, et bien plus souvent encore, ce que d'Alembert n'osoit pas écrire lui-même, il le faisoit écrire par Voltaire. Il lui envoyoit alors son thême; il l'avertissoit combien l'ouvrage étoit pressant; il lui dictoit le plan, lui fournissoit surtout les anecdotes ou les calomnies contre les auteurs religieux qu'il falloit décréditer. Dans le style des conjurés, c'étoient là les *marrons que Bertrand* (d'Alembert) *montroit sous la cendre*, et que *Raton* (Voltaire) devoit l'aider à tirer du feu *avec ses pattes délicates*. (LETTR. du 18 jan-

vier, 9 février 1773, 26 février, 22 mars 1774, etc.)

Ainsi animé par d'Alembert dans ses productions journalières contre le christianisme, Voltaire ne l'étoit guère moins par Frédéric. Ce prince, il est vrai, se souvint quelquefois qu'un monarque n'est pas fait pour se confondre avec de vils sophistes : alors il ne voyoit chez eux qu'un tas de polissons, de fats, de visionnaires (voyez ses *Dialogues des morts*) ; mais les sophistes lui pardonnoient ces caprices. Bientôt, en effet, tout son philosophisme revenoit ; et comme si Voltaire n'avoit pas eu assez de haine, assez d'activité contre la religion, Frédéric le pressoit, il le sollicitoit, il attendoit avec impatience toutes ses œuvres antichrétiennes, et plus elles étoient impies, plus il applaudissoit. Il approuvoit surtout cette main qui frappoit sans se montrer, *cette méthode de donner des nasardes à l'infâme, en le comblant de politesse.* (Lettr. de Frédéric, 16 mars 1771.) Descendant aux plus basses flatteries, il voyoit Voltaire « comblé,

» rassasié de gloire, et *vainqueur de l'in-* » *fâme*, monter l'Olympe, soutenu *par* » *les génies de Lucrèce*, de Sophocle, de » Virgile et de Locke, placé entre New- » ton et *Epicure*, sur un char brillant de » clarté. » Il lui faisoit hommage de la révolution antichrétienne qu'il voyoit se préparer. (LETTR. du 25 nov. 1766; LETTRE CLIV, année 1767.) Pour partager la gloire de son coryphée, il publioit lui-même des *extraits de Bayle*, dont il n'élaguoit que les articles inutiles, pour condenser les poisons des autres; ou ses *akakia*, ou ces *préfaces* et ces *discours* auxquels Voltaire ne trouvoit d'autres défauts que les siens mêmes, et surtout celui de ressasser les mêmes argumens contre la religion. (Voy. *Corresp. du roi de Prusse et de Voltaire*, lettre CXXXIII, CLI, CLIX, etc.)

Je n'insisterai point sur la multitude des livres composés dans le même genre par Diderot. Ce qu'il faut plus spécialement observer ici, c'est le concert des conjurés entre eux pour la marche de ces produc-

tions de l'impiété; c'est Voltaire, après *ces déluges de plaisanteries et de sarcasmes*; demandant *quelque ouvrage sérieux, où les philosophes soient justifiés, et l'infâme confondu.* (LETTR. A D'AL., 23 juin 1760.) C'est surtout l'activité que les conjurés mettent à répandre, et leurs productions, et celles des autres impies, telles que tous ces livres de la plus haute impiété, intitulés : *le Militaire philosophe, le Bon Sens.* C'est Voltaire priant Frédéric d'*encourager les libraires de Berlin à faire débiter dans l'Europe, à un bas prix,* toutes ces productions. C'est Frédéric répondant à Voltaire : *Vous pouvez vous servir de nos imprimeurs selon vos désirs.* (5 mai 1767.) C'est encore Voltaire envoyant à d'Alembert le *Testament du curé Jean Meslier,* supposé avoir jeté dans son testament même tout le poison et tout le venin de son apostasie; c'est Voltaire priant d'Alembert d'en répandre aux environs de Paris et parmi le peuple, autant d'exemplaires qu'il en a répandu lui-même dans les cabanes de la Suisse, ou

bien lui envoyant encore les *Préjugés*, l'œuvre de l'impiété la plus signalée, et lui disant : « *C'est un excellent ouvrage*, je » vous exhorte, mon très-cher frère, à » déterminer quelqu'un de nos amés et » féaux à faire réimprimer *ce petit ou-* » *vrage qui peut faire beaucoup de bien.* » (13 déc. 1763.) C'est d'Alembert s'excusant de n'avoir pu encore *imprimer et faire distribuer les quatre ou cinq mille exemplaires du Testament de Meslier*, ajoutant que *le genre humain n'est aujourd'hui si éclairé que parce qu'on a eu la précaution ou le bonheur de ne l'éclairer que peu à peu* (LETTRE du 31 juill. 1762); mais aussi donnant lui-même ses avis à Voltaire sur ce chef-d'œuvre d'impiété, publié sous le titre de *Bon sens;* lui mandant : « Cette production est un » livre bien plus terrible que le *Système* » *de la nature;* » et pour cette même raison, faisant sentir tout l'avantage que les conjurés en tireroient, si on *abrégeoit* cet ouvrage, déjà très-portatif, et *qu'on le mît au point de ne coûter que dix sous*,

de pouvoir être acheté et lu par les cuisinières. (LETTRE du 15 août 1775.)

RÔLE SPÉCIAL DES CHEFS DE LA CONJURATION.

Mais nous verrons un jour les philosophes mieux concerter encore ce moyen de hâter la corruption, la grande apostasie des nations. Ils auront pour cela leurs clubs, leurs assemblées secrètes; ils auront leurs sophistes chargés de composer ces libelles de l'impiété; ils en auront pour les revoir et les proportionner aux progrès de la conspiration; ils en auront pour surveiller les éditions, et pour les faire circuler depuis les palais jusqu'aux chaumières, pour les faire étudier dans tous les rangs, à tous les âges, et par l'enfance même. De nouveaux artifices serviront alors à de nouveaux complots. Dans celui qu'ils poursuivent contre le Christ, disons d'abord le rôle des chefs, les services qui leur sont propres. Ceux de Voltaire furent constamment ceux d'un homme qui a tous les talens des sophistes et des littérateurs ensemble, qui les consacre tous

à sa guerre contre le Christ. Pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie, il n'eut point d'autre objet. Il le disoit lui-même : *ce qui m'intéresse, c'est l'avilissement de l'infâme*, c'est-à-dire toujours du christianisme (1). (Lett. a Damilav, 15 mai 1761.) Cette haine de Jésus-

(1) Malgré toutes les preuves que j'ai déjà fournies du vrai sens de cet *infâme*, qu'il s'agit toujours parmi ces conjurés d'*avilir* et d'*écraser*, j'ai peur qu'on n'en revienne encore à dire que leur intention se bornoit à détruire quelques abus de la superstition, et non pas la religion même ou tout christianisme, sans exception de l'anglican, du génevois, du luthérien, ou bien que tout au plus en vouloient-ils aux catholiques. Mais que l'on fasse donc attention à la nature et à la doctrine de tous les ouvrages que ces conjurés exaltent sans cesse, et qu'ils ont tant de soin de répandre partout.

Ce *Bon sens*, que d'Alembert veut mettre à portée des cuisinières, est un ouvrage où elles apprendront que *les phénomènes de la nature ne prouvent l'existence de Dieu qu'à des hommes prévenus* ou remplis de préjugés. (*N*° 36 *et passim.*)

Ce Fréret, dont Voltaire loue si fort les ouvrages, nous dit positivement que *le Dieu des philosophes, des Juifs et des chrétiens, n'est qu'une chimère et un fantôme.* (Lettre de Thrasibule.) — *Le Militaire philosophe*, qu'il se plaint de voir si rare, débute par une

Christ et de sa religion, il la souffloit sans cesse aux autres conjurés. Il écrivoit à [illegible] comparaison de *Jupiter et du Dieu des chrétiens*, en donnant tout l'avantage à Jupiter.

Le Christianisme dévoilé, qu'il dit lui-même composé par le plus intime de ses amis et de ses conjurés, par son Damilaville, nous apprend qu'il *est plus raisonnable d'admettre, avec Manès, un double Dieu, que le Dieu du christianisme*. (Page 101.)

Avec ces *doutes* ou ce *pyrrhonisme du sage*, qu'il recommande de même, les peuples apprendront qu'on ne peut décider si Dieu existe ou s'il n'existe pas, et s'il y a quelque différence *entre le bien et le mal, le vice et la vertu*. (Nos 100 et 101.)

Sur l'*ame* et la *morale*, dans tous ces livres répandus avec tant de soin par ces mêmes conjurés, ce ne sont pas des erreurs moins incompatibles avec toute idée de religion. Le sophiste du prétendu *Bon Sens* s'efforce de prouver que c'est le corps qui pense, et que l'ame n'est qu'une chimère. (Nos 20 et 100.) Pour Fréret, tout ce qu'on appelle *esprit ou ame n'a pas plus de réalité que les fantômes et les sphinx*. (Lettre de Thrasibule.) *L'immortalité de l'ame n'est qu'un dogme barbare, funeste, désespérant, contraire à toute législation*. (Antiquité dévoilée, pag. 15.) *Les idées de justice et d'injustice, de vertu et de vice, de gloire et d'infamie, sont purement arbitraires et dépendantes de l'habitude*. (Lettre de Thrasibule.) Auprès d'Helvétius, *la vertu, la probité, ne sont que l'habitude des actions personnellement utiles; — vouloir modérer les passions, c'est la*

l'un : « Engagez tous les frères à pour-
» suivre l'infâme de vive voix et par écrit,

ruine des États. — Peu importe que les hommes soient vicieux; c'en est assez s'ils sont éclairés. — La pudeur n'est qu'une invention de la volupté raffinée. — Le remords n'est que la crainte des peines physiques auxquelles le crime nous expose. — Le commandement d'aimer ses père et mère est plus l'ouvrage de l'éducation que de la nature. — La loi qui condamne des époux à vivre ensemble est une loi cruelle et barbare, aussitôt qu'ils cessent de s'aimer. (Voy. *Helvétius*, de l'Esprit et de l'Homme, *passim.*)

Pour le *Militaire philosophe*, loin de pouvoir offenser Dieu, *les hommes sont forcés d'exécuter ses lois.* (Chap. xx.) Enfin ce *Christianisme* prétendu *dévoilé*, qui rend *Damilaville si précieux* à Voltaire, nous dit formellement que *la crainte de Dieu*, loin d'être le commencement de la sagesse, seroit plutôt le commencement de la folie. (*Page* 163, *en note.*)

Il seroit inutile de pousser plus loin ces citations. Ceux qui voudront trouver ces textes, et une foule d'autres du même genre cités plus au long, n'ont qu'à parcourir les *Lettres Helviennes*; mais certainement, en voilà bien assez pour démontrer que des conjurés qui mettent tant de soin à répandre des productions de cette espèce, ne se bornent pas à vouloir détruire la religion catholique, bien moins encore à réformer quelques abus. Leur complot s'étend évidemment à l'abolition de toute religion qui conserveroit le moindre respect pour Jésus-Christ, pour la révélation et pour les mœurs.

» sans lui donner un moment de relâ-
» che; » il mandoit à l'autre : « Faites tant
» que vous pourrez les plus sages efforts
» pour écraser l'infâme; » à d'autres encore : « On oublie que la principale occu-
» pation doit être d'écraser le monstre; »
et dans sa bouche, *le monstre* comme *l'infâme* étoit toujours le Christ, la religion du Christ. (LETT. A THIRIOT, A SAURIN, A DAMILAVILLE, etc.) Dans la guerre des enfers contre les cieux, Satan ne put pas mettre plus d'ardeur à soulever ses légions contre le Verbe.

Tant de zèle avoit fait de Voltaire l'idole du parti. Les adeptes accouroient de toutes parts pour le voir, et s'en retournoient remplis du même feu ou de la même rage contre le christianisme. Ceux qui ne pouvoient pas se rendre chez lui le consultoient, lui demandoient s'il y avoit un Dieu, ou s'ils avoient une ame. Voltaire, qui en étoit venu au point de ne savoir lui-même rien de tout cela, étoit le premier à rire de son empire, et il n'en répondoit pas moins qu'il falloit écraser

le Dieu des chrétiens. Tous les huit jours, disoit-il à Mme du Deffant, *je reçois de pareilles lettres*. (22 juillet 1761.) Il en écrivoit lui-même un nombre prodigieux, toutes pleines de ces exhortations. Il faut en avoir vu la collection, pour croire que la haine ou la plume d'un seul homme ait suffi à les dicter ou à les écrire, quand même on n'y comprendroit pas tant d'autres volumes de blasphèmes. Rois, princes, ducs, marquis, petits auteurs, bourgeois, pourvu qu'on fût impie, on pouvoit lui écrire ; il répondoit à tous, il les fortifioit et les animoit tous. Jusqu'à la dernière décrépitude, sa vie fut celle de cent démons tout occupés et toujours occupés du serment d'écraser Jésus-Christ et ses autels.

L'adepte Frédéric sur le trône n'étoit pas un chef moins actif et moins inconcevable. Cet homme, qui faisoit à lui seul pour ses États tout ce que font les rois, et plus que la plupart des rois n'en font par leurs ministres, faisoit aussi lui seul contre le Christ tout ce que font les so-

phistes. Il étoit surtout le protecteur-né de ceux que la justice publique poursuivoit dans leur patrie. Au plus fort de ses guerres, il savoit trouver de l'argent pour payer ses pensions à d'Alembert, pour lui écrire, pour animer Voltaire, pour ajouter en quelque sorte à sa haine contre le Christ, pour lui témoigner toute l'impatience avec laquelle il attendoit ses nouveaux blasphèmes. Il lui envoyoit tous les siens en échange; il lui rendoit compte de la disposition des cours à l'égard de l'*infâme*; il lui donnoit ses avis politiques sur l'objet du complot. (*Voyez* toute sa Corresp. avec Volt., et surtout lettr. CXXX, CXXXIII, CXLIII *et* CLVIII.) Il cherchoit à le fortifier, en se montrant plus assuré que lui dans l'opinion que *l'homme n'est pas double*, c'est-à-dire qu'il est tout matière, et que, l'instant de la mort arrivé, il n'y a plus rien à craindre ou à espérer; *post mortem nihil est*. (LETTR. DU ROI DE PRUSSE A VOLT., 30 oct. 1770, et nov. 1777.) En un mot, s'il fit moins que Voltaire, ce ne fut pas la haine, ce fut le ta-

lent seul qui lui manqua, et il est vrai de dire que Voltaire auroit moins fait, s'il n'avoit pas eu Frédéric pour excitateur, pour appui, pour conseil, pour coopérateur.

Avec moins de politique, Diderot ne fut que le fou glorieux des conjurés. J'apprends que vous prêchez l'athéisme, lui disoit le lieutenant de police; *cela est vrai,* repartit le sophiste insensé, *je suis athée, et je m'en fais gloire.* Il falloit l'envoyer aux Petites-Maisons; on lui laissa la liberté. Il en profita pour prêcher que l'homme n'est pas libre, que tout est sous l'empire de la *fatalité;* pour bâtir le chaos d'une *nature sans Dieu* et sans *intelligence,* qui a fait l'homme *sans ame* et *intelligent;* pour écrire toutes les impiétés les plus absurdes, les plus contradictoires qui puissent lui passer par la tête. Il en remplit hardiment et crument ses *Pensées* soi-disant *philosophiques,* sa *Lettre sur les aveugles,* et surtout ses *Nouvelles Pensées philosophiques,* son *Code* et son *Système de la nature.* Pour cette dernière

production, la plus monstrueuse de toutes, il eut deux coopérateurs; il la vendit noblement cent pistoles : je le sais de l'homme même qui lui paya son manuscrit. Cet insensé fut cependant toujours pour Voltaire *l'illustre philosophe, le Platon, le brave Diderot*, et l'un des plus utiles *chevaliers de la conjuration*. (*Voy.* LETTR. DE VOLT. A DIDEROT, 25 déc. 1761; A DAMILAVILLE, 1765, etc.) Il fut même pour les princes un de ces sages qu'il étoit du bon ton d'appeler à leur cour, comme autrefois ils y appeloient des fous pour se désennuyer. L'impératrice Catherine voulut voir celui-ci; elle lui trouva d'abord *une imagination intarissable*, elle le rangea *parmi les hommes les plus extraordinaires qui eussent existé*. Il l'étoit tellement, qu'il fallut bientôt le renvoyer; mais il s'en consola en jugeant que les Russes n'étoient pas mûrs pour la philosophie. (*Voy.* LETT. DE L'IMPÉRATR. A VOLT., lettr. CXXXIV, ann. 1774.) Il continua à dire et à écrire toutes les absurdités possibles. On n'en croyoit pas une;

mais on cessoit de croire aux vérités religieuses, contre lesquelles se dirigeoient ses sophismes, décorés du verbiage et de l'appareil philosophique. C'étoit là le service que les conjurés attendoient de ses folies.

Que l'on explique comme on pourra ce zèle antichrétien, toujours bouillant, toujours emphatique, quand l'imagination de Diderot étoit montée; il n'en est pas moins vrai que cet homme avoit aussi ses momens d'admiration pour l'Évangile. M. Beauzée, de qui je tiens ce fait, entre un jour chez lui, et le trouve expliquant à sa fille un chapitre du Nouveau-Testament avec autant de sérieux et d'intérêt qu'auroit pu le faire un père vraiment chrétien. M. Beauzée témoigne sa surprise. *J'entends ce que vous voulez dire,* lui répond Diderot; *mais au fond quelles meilleures leçons lui donner? où trouverois-je mieux?*

D'Alembert n'eût pas fait cet aveu. Quoique toujours ami de Diderot, il n'étoit pas possible de moins imiter sa franchise. Diderot disoit tout ce qu'il avoit pour le

moment dans l'ame; d'Alembert ne dit jamais que ce qu'il vouloit dire. Je défie qu'on trouve ses vrais sentimens sur Dieu et l'ame autre part que dans ses intimes confidences avec les conjurés. On suivroit plutôt les replis tortueux du serpent qui se glisse sous l'herbe, que les tours et les détours de sa plume dans les ouvrages qu'il avoue. S'il écrit sur Dieu, il se garde bien de nier son existence; mais, sous prétexte d'en examiner les preuves, de s'en tenir aux seules bonnes, il embarrasse de tant de *oui*, de tant de *non* l'esprit de ses lecteurs, qu'il finit par les laisser douter s'il en existe aucun. (*Voyez* ses ÉLÉMENS DE PHILOS. et nos HELVIENNES, lettr. 37.) Il ne déclame point contre la morale évangélique; mais il vous dira qu'*il n'existe pas un seul catéchisme de morale pour la jeunesse*, et qu'il est à souhaiter qu'un philosophe vienne nous en donner un. (ÉLÉMENS DE PHILOSOPHIE, n° 12.) Il ne mettra point sous nos yeux des descriptions obscènes, mais il nous dira : « Les » hommes se réunissent sur la nature du

» bonheur, ils conviennent tous qu'il est » le même que le plaisir, ou du moins » qu'il doit au plaisir ce qu'il a de plus » délicieux; » (ENCYCLOPÉDIE, art. BONHEUR.) et son élève se trouvera celui d'Épicure. Dans le fond, ses productions littéraires eussent rendu peu de services aux conjurés : malgré son style pointilleux et ses épigrammes, le talent d'ennuyer laisse à ses lecteurs une espèce de contre-poison. Voltaire attrappa mieux son genre, en lui donnant pour mission spéciale de chercher à gagner la jeunesse. (LETTR. du 15 septembre 1762.) D'Alembert en effet s'établit le protecteur de tous les jeunes gens qui venoient à Paris avec quelque apparence de talens. A ceux qui arrivoient avec quelque fortune, il montroit les prix, les couronnes, les fauteuils académiques, dont il disposoit à peu près souverainement; mais ceux auxquels il consacroit le plus de soins étoient destinés à remplir les fonctions de précepteurs, d'instituteurs, de professeurs, les uns dans les maisons d'éducation publique, les autres dans les

hôtels ou les palais des riches. C'étoit là son grand moyen d'inspirer à l'enfance tous les principes de la conjuration. Ce fut par là aussi qu'il mérita d'être regardé comme un des grands propagateurs du philosophisme. On peut voir tout ce que les conjurés attendoient de ces sortes de services, par la manière dont Voltaire s'en applaudissoit en lui écrivant : « Il me paroît » que l'infant Parmesan sera bien entouré, » il aura un Condillac et un de Leire. Si » avec cela il est bigot, il faudra que la » grâce soit forte. » (LETTR. DE VOLT., 17 novembre 1760.)

Ces vœux et ces artifices de la secte se transmirent si bien aux conjurés, que, malgré tout l'attachement de Louis XVI à la religion, ils n'oublièrent rien pour mettre auprès de l'héritier de sa couronne de nouveaux Condillac, c'est-à-dire, de ces philosophes dont la perte eût rendu d'Alembert *inconsolable*. (LETTR. du 3 janvier 1765.) Je connois le prêtre auquel ils proposèrent la place d'instituteur du Dauphin, se disant assurés de la lui pro-

curer, et de faire par là sa fortune, à condition qu'en apprenant son catéchisme au jeune prince, il auroit soin de lui insinuer que toute la doctrine religieuse et tous les mystères du christianisme étoient des préjugés populaires, auxquels il substitueroit les leçons secrètes du philosophisme. Ils revinrent deux fois à la charge auprès de ce même prêtre, qui heureusement leur donna pour réponse qu'il ne savoit pas faire fortune au prix de son devoir. Heureusement encore Louis XVI n'étoit pas homme à seconder ces intrigues. M. le duc d'Harcourt dirigea mieux son choix, en le faisant tomber sur un homme mieux fait que des sophistes pour remplir cette fonction d'instituteur auprès du jeune prince.

Un autre champ offert au zèle de d'Alembert, c'étoient ces coteries, ces petits clubs philosophiques, que devoit un jour absorber le grand club. Là aussi on parloit préjugé, superstition, fanatisme; là d'Alembert tenoit aussi sa place, et c'étoit là surtout qu'il faisoit cette guerre de sarcasmes, de prétendus *bons mots*, dont

Voltaire ne lui demandoit que *cinq à six par jour pour écraser l'infâme.* (LETTR. DE VOLT., 30 janvier 1764.)

Ainsi, dans la vie de ces hommes, dans leurs écrits, leurs discours, leurs sociétés, tout tendoit au même objet que leurs complots, tout respiroit la haine du christianisme. Le vœu de l'écraser alla jusqu'à inspirer à d'Alembert ce même projet qu'avoit autrefois suggéré à Julien l'Apostat l'envie de démentir les prophéties, en faisant rebâtir le temple de Jérusalem. On sait comment les flammes dévorèrent les ouvriers employés à cette entreprise, et d'Alembert n'ignoroit pas sans doute qu'une foule de témoins oculaires avoient constaté cette preuve des vengeances célestes. Il pouvoit en lire les détails dans Ammien Marcellin, auteur irrécusable, au moins comme païen et comme ami de Julien. D'Alembert n'en écrivit pas moins à Voltaire la lettre suivante : « Vous savez apparemment qu'il y a actuellement un » incirconcis, qui, en attendant le paradis de Mahomet, est venu voir votre

» ancien disciple, de la part du sultan » Mustapha. J'écrivois l'autre jour dans » ce pays-là, que, *si le roi vouloit seulement dire un mot, ce seroit une belle occasion de faire rebâtir le temple de Jérusalem.* » (LETTR. du 8 décembre 1763.) Ce mot ne fut pas dit. Pour le coup, l'intérêt l'emporta dans l'esprit de Frédéric sur le vœu de détruire l'infâme. Ainsi que d'Alembert l'annonçoit, il craignit *de perdre à cette négociation quelques honnêtes circoncis, qui auroient emporté de chez lui trente à quarante millions.* (LETTR. du 13 décembre.) Voltaire, se flattant d'être plus heureux auprès de l'impératrice de Russie, lui écrivit : « Si Votre Majesté » a une correspondance suivie avec Aly-» Bey, j'implore votre protection auprès » de lui. J'ai une une petite grâce à lui » demander. *Ce seroit de faire rebâtir le* » *temple de Jérusalem,* et d'y rappeler tous » les Juifs, qui lui paieroient un gros tri-» but, et qui feroient de lui un grand sei-» gneur. » (LETTR. 1, du 6 juillet 1771.)

Voltaire étoit presque octogénaire, qu'il

poursuivoit encore ce moyen de démontrer aux peuples que le Dieu des chrétiens et leurs prophètes étoient des imposteurs. Frédéric et d'Alembert étoient aussi bien avancés dans leur carrière; le temps approchoit où ils devoient paroître devant ce Dieu, contre lequel ils conjuroient depuis tant d'années. Leurs lettres nous ont dit par quels moyens et avec quelle constance ils s'étoient occupés d'anéantir son empire, ses prêtres et ses autels; ces mêmes confidences doivent encore nous apprendre quels furent successivement leurs succès, leurs conquêtes, sous le règne de la corruption : on en concevra mieux les funestes suites, lorsque nous en serons au règne de la terreur et des désastres.

PROGRÈS DE LA CONSPIRATION ANTICHRÉTIENNE.

C'est une vérité qui doit coûter à l'historien, mais qu'il doit avoir le courage de dire, que les progrès de cette conspiration antichrétienne commencèrent par les plus hautes classes de la société, par les rois, les empereurs, les ministres, par ceux que

nous pouvons comprendre sous le nom de grands seigneurs. Celui qui craint de dire ces vérités aux princes laissera les puissances du monde dans un fatal aveuglement. Elles continueront à écouter l'impie et à le protéger, à laisser librement circuler l'impiété de la cour dans les villes, des villes dans les campagnes, et le ciel, au lieu de s'apaiser, n'aura que de nouveaux outrages à venger et de nouveaux fléaux à faire pleuvoir sur les souverains et sur les peuples. Mais en dévoilant ces pénibles mystères, gardons-nous d'en tirer des conséquences plus funestes encore au repos des peuples. Gardons-nous de leur dire : Vos rois ont secoué le joug du Christ, il est juste pour vous de secouer celui de leur empire. Ces conséquences blasphémeroient le Christ lui-même, et sa doctrine et ses exemples. Pour le bonheur des peuples, pour les préserver des révolutions et des désastres de la rebellion, Dieu seul s'est réservé de frapper l'apostat sur le trône. Que les chrétiens résistent à l'apostasie, qu'ils soient soumis au prince. Ajouter à

son impiété la révolte des peuples, ce n'est pas écarter le fléau religieux, c'est appeler le plus terrible des fléaux, celui de l'anarchie. Ce n'est pas remédier à la conspiration des sophistes contre l'autel, c'est consommer la conspiration des sophistes séditieux contre le trône et contre toute société civile. C'est imiter ces peuples trop malheureusement abusés, qui, révoltés contre leur prince, se jettent sous le joug des Jacobins, et ne sont pas long-temps à voir qu'il est de fer, qu'il dégoutte de sang; que toute sa liberté est celle des temples renversés, des prêtres immolés, des riches dépouillés, des peuples opprimés, des citoyens de tous les rangs affaissés sous la crainte des réquisitions, des déportations, des vols et des massacres. Oui, prévenons les peuples contre ces désastreuses conséquences; mais que l'historien ne se taise pas pour cela sur cette apostasie des grands. Il faut la dire pour eux-mêmes et pour leurs successeurs; de peur que la même révolte contre Dieu n'attire encore sur eux et sur les nations les mêmes désastres.

ADEPTES COURONNÉS.

Dans la correspondance des conjurés, il est plus d'une lettre qui montre l'empereur Joseph II entré dans les mystères de la conspiration antichrétienne. Voltaire écrit d'abord à d'Alembert : « Voici une » nouvelle intéressante, Grimm assure que » *l'empereur est des nôtres.* » (28 octobre 1769.) Pour s'assurer de la nouvelle, il écrit ensuite à Frédéric : « Un Bohémien » qui a beaucoup d'esprit et de philoso- » phie, nommé Grimm, m'a mandé que » vous aviez initié l'empereur à nos saints » mystères. » (Novembre 1769.) Enfin, on voit assez ce que Frédéric avoit répondu à cette lettre, par celle où Voltaire lui dit : « Vous m'avez flatté aussi que » l'empereur étoit dans la voie de perdi- » tion. *Voilà une bonne récolte pour la* » *philosophie.* » (21 novembre 1770.) Frédéric avoit au moins répondu que Joseph II *aimoit les ouvrages de Voltaire*, qu'il *les lisoit autant qu'il pouvoit*, qu'il *n'étoit rien moins que superstitieux*. (18

août 1770.) Dans la bouche d'un homme pour qui toute religion n'est que superstition, ces paroles ne sont pas équivoques; elles signifient que Joseph n'étoit pas plus religieux que Frédéric, et toute sa conduite ne prouva que trop, en effet, combien il étoit entré dans les idées des sophistes. La guerre qu'il fit à la religion fut d'abord une guerre d'hypocrisie; elle devint bientôt une guerre de spoliation, de rapine et de violence. Il supprima, suivant le vœu des conjurés, un grand nombre de maisons religieuses. Il chassa de leurs cellules jusqu'à ces Carmélites, dont la pauvreté ne laissoit pas à l'avarice le moindre prétexte de destruction. Changeant tout à son gré dans l'Église, il préluda à cette fameuse *constitution* appelée *civile* par des législateurs jacobins, et qui a fait tous les martyrs des Carmes. Il reçut le souverain pontife avec l'affectation du respect; il n'en continua pas moins à tourmenter la foi des évêques et des peuples du Brabant. Ses persécutions sourdes et ses destructions commencèrent, dans

ces malheureuses contrées, l'ouvrage que consomment aujourd'hui les Jacobins.

Sur la même liste des adeptes protecteurs, Voltaire et d'Alembert mettent souvent Catherine II, impératrice des Russies. Le grand titre de cette princesse aux éloges des sophistes étoit son admiration pour leurs coryphées. Son mérite auprès d'eux étoit d'avoir écrit à Voltaire que *tous les miracles du monde n'effaceroient pas la prétendue tache d'empêcher l'impression de l'Encyclopédie.* (*Voyez* ses LETTR. à Voltaire, I, II, III et VIII.) C'étoit d'avoir distribué à ses courtisans la traduction de *Bélisaire*, et de s'être réservé à elle-même la traduction du quinzième chapitre, de celui-là précisément où Marmontel avoit refondu tout son philosophisme. (LETTR. DE VOLT. A D'ALEMB., juillet 1767.) C'étoit enfin d'avoir invité d'Alembert même à venir présider à l'éducation du prince héréditaire. Cependant Catherine, au lieu d'applaudir aux conseils de Voltaire, rejeta constamment les plans de destruction qu'il lui proposa. Bien

plus modérée que Frédéric, elle ne s'abaissa jamais au ton grossier des injures et des blasphèmes. Les autres rois et princes du Nord trouveront leurs titres communs dans cette lettre, où Voltaire écrit à d'Alembert : « Nous avons pour nous » l'impératrice Catherine, le roi de Prusse, » *le roi de Danemarck, la reine de Suède* » *et son fils, beaucoup de princes de l'em-* » *pire;* » (23 novembre 1770.) ou bien dans celle-ci, de Voltaire au roi de Prusse : » Je ne sais pas ce que pense Mustapha » (sur l'immortalité de l'ame); je pense » qu'il ne pense pas. Pour l'impératrice » de Russie, la reine de Suède, votre » sœur, le roi de Pologne, le prince Gus- » tave, fils de la reine de Suède, j'imagine que je sais ce qu'ils pensent. » (21 novembre 1770.) Malheureusement pour ces souverains, on les voit remercier Voltaire, les uns de leur avoir *appris à penser*, d'avoir délivré les hommes *du joug des ecclésiastiques;* (*voyez* LETT. DE CHRISTIAN VII, roi de Danemarck, en 1770, et de d'Alembert, 12 novembre 1768.) les

autres, *d'avoir été si utile aux progrès de la raison et de la vraie philosophie.* (LETTR. DE GUSTAVE III, roi de Suède, du 10 janvier 1772.) D'autres encore apprennent aux nations à faire des *vœux pour que tous les rois lisent Voltaire;* ils estiment *malheureux les voyageurs qui ne l'ont pas connu.* (LETTR. DE PONIATOWSKI, roi de Pologne, 21 février 1767.) Ainsi, quand on voit les souverains s'abaisser jusqu'à faire leur idole de l'ennemi le plus acharné du christianisme, il est bien difficile de se cacher la part qu'ils ont à ses complots. Si les malheurs de la religion retombent sur eux-mêmes, qu'ils relisent ces complimens que d'Alembert, dans son style souvent bas et ignoble, faisoit à Voltaire : « Vous ne devez pas être » trop mécontent de votre mission. Vous » voyez que la philosophie commence déjà » *très-sensiblement à gagner les trônes.* » Votre illustre et ancien protecteur (le » roi de Prusse) a commencé le branle, » le roi de Suède a continué, Catherine » les imite tous deux, et fera peut-être

» mieux encore. Je rirois bien, si *je voyois*
» *le chapelet se défiler de mon vivant.* »
(LETTR. du 2 octobre 1762.) Mais qu'ils voient aussi quel autre chapelet se défile. Les autels tombent de tous côtés; mais le roi Gustave est mort assassiné, le roi Louis XVI guillotiné, le roi Louis XVII empoisonné, le roi Poniatowski détrôné, et les adeptes enfans de d'Alembert rient, comme il l'eût fait lui-même, des désastres du trône, succédant de si près à ceux de l'autel.

Parmi les souverains du Nord, il est au moins une exception à faire en faveur de Georges III d'Angleterre. Si les sophistes avoient vu en lui autre chose qu'un prince chéri de ses sujets et méritant de l'être, autre chose qu'un roi bon, juste, sensible, bienfaisant, jaloux de maintenir la liberté des lois et le bonheur de son empire; s'ils l'avoient vu impie, et se prêtant à toutes leurs machinations, ils n'auroient pas manqué d'en faire aussi leur Antonin, leur Marc-Aurèle; ils se taisent sur lui. Il est beau pour un prince d'avoir

été si nul dans l'histoire de leurs complots, quand l'histoire de la révolution le trouve si actif pour en arrêter les désastres, si grand, si généreux pour en soulager les victimes.

AUTRES ADEPTES PROTECTEURS.

Quant aux rois du Midi, c'est encore une justice à leur rendre, que les sophistes, au lieu de les compter parmi leurs adeptes, se plaignoient, au contraire, de les trouver si loin de leur philosophisme. Mais en revanche, la liste des adeptes protecteurs s'accroît du nom de bien des princes de l'empire. On y trouve d'abord celui de *Frédéric, landgrave de Hesse-Cassel,* qui rend à Voltaire de sincères actions de grâces pour les leçons d'impiété qu'il en a reçues, et qui, pour lui prouver combien il en profite, s'amuse à recueillir contre Moïse et l'Évangile des objections à peine dignes d'un écolier. (*Voyez* les LETTR. de ce prince, 9 septembre et 1er novembre 1766.) On y trouve ensuite Eugène, duc de Wurtemberg, *se*

croyant plus philosophe que Socrate, quand il est à Ferney; (LETTRE du 1er février 1766); le duc de Brunswick, fêté par d'Alembert, par opposition au prince des *Deux-Ponts*, qui ne protège que les *Frérons et la canaille; Charles Théodore*, électeur palatin, sollicitant Voltaire de venir lui donner ses leçons à Manheim. (LETT. du 1er mai 1754, et LETT. XXXVIII, an 1762.)

Parmi les adeptes protectrices se distingue *Wilhelmine, margrave de Bayreuth*, se disant *sœur Guillemette*, lorsqu'elle écrit *salut à frère Voltaire, jurant son grand juron* qu'elle est plus édifiée de ses lettres que de *celle de saint Paul à dame Élue;* que *les Jésuites et les Jansénistes n'y entendent rien;* qu'elle *s'est fait une étude du cœur humain.* On la voit donnant en conséquence ses décisions sur *la conscience*, sur *l'aversion des peines*, sur *l'amour du plaisir*, à peu près comme l'eût fait Helvétius, qui, sans doute, eût été moins glorieux, s'il avoit su ne faire sur tous ces objets que répéter les leçons

de la philosophie tombée en quenouille. (*Voyez* les LETTRES de cette princesse, 25 décembre 1751, 1er novembre 1752.) Sans se laisser aller à ces discussions profondes, Voltaire se contentoit de pouvoir ajouter bien d'autres noms à la liste de ses adeptes. Si nous voulions l'en croire, dès l'année 1766, *il n'y avoit plus un prince allemand qui ne fût philosophe*, c'est-à-dire qui n'eût cessé, tout comme lui, de croire à l'Évangile. (LETTRE AU COMTE D'ARGENTAL, du 26 septembre 1766.) Il y avoit sans doute des exceptions à faire à cette assertion, mais elles étoient bien compensées par le nombre des hommes pensant tout comme lui dans les premières places de l'État.

A la cour de Louis XV, les sophistes furent d'abord spécialement protégés par le *comte d'Argenson*, par *la courtisane Pompadour, le duc de Choiseul et M. de Malesherbes*. Ce dernier leur fut surtout utile, en favorisant de toute son autorité le cours de leurs productions. Son ministère lui confioit l'observation des lois rela-

tives à la librairie; il les effaça toutes d'un seul mot, en prétendant que tout livre, soit impie, soit religieux, n'étoit *qu'une affaire de commerce*. Aussi les sophistes n'eurent-ils jamais de ministre qui leur fût plus cher. Ils le regardoient comme l'homme qui avoit brisé les fers de la littérature. (LETTRE DE VOLTAIRE A D'ALEMBERT, 30 janvier 1764.) Les années arrivoient où les forfaits des Jacobins devoient lui apprendre et lui faire avouer ce que fut ce commerce pour les sophistes, pères des régicides.

A peine Louis XVI étoit sur le trône, que Voltaire écrivoit à Frédéric : « Je ne » sais si notre jeune roi marchera sur vos » traces; mais je sais qu'il a pris pour ses » *ministres des philosophes, à un seul* » *près.* » (3 août 1775.) Ce prince eut en effet le malheur d'en être entouré pendant tout son règne. Il eut d'abord auprès de lui ce Turgot, dont les sophistes ont tant exalté les prétendues vertus, et dans qui cependant la correspondance de Voltaire et de d'Alembert ne nous montre qu'un

homme dont toute l'attention étoit de cacher son impiété, de peur de nuire à ses projets d'ambition et de fortune. Il étoit, dans le sens le plus strict, un encyclopédiste, et d'Alembert seul étoit dans le secret des articles qu'il lui avoit fournis. S'il alloit voir Voltaire, d'Alembert, chargé d'en prévenir le philosophe de Ferney, lui mandoit que ce M. Turgot étoit un homme *plein de philosophie*, un très-honnête *cacouac*, mais qui avoit de très-bonnes raisons pour ne pas le paroître, parce que la *cacouaquerie ne conduisoit pas à la fortune*. (LETTRES des 22 septembre et 8 octobre 1760.) Extasié de ses visites, Voltaire l'apprécioit en répondant à d'Alembert : « Si vous avez plusieurs sages de » cette espèce dans votre secte, je trem- » ble pour *l'infâme;* elle est perdue dans la » bonne compagnie. » (17 novemb. 1760.) La joie des conjurés sophistes fut extrême en voyant arriver au ministère un adepte si dévoué à leurs complots. Sa chute fut trop prompte pour qu'il en remplît tout l'objet. Les conjurés jetèrent les yeux sur

Necker pour le remplacer. De tous les impies du siècle, celui-ci est tout à la fois le plus ambitieux et le plus hypocrite. Sa maison étoit, depuis long-temps, un des clubs des sophistes. Ils enflèrent pour lui toutes les trompettes de la renommée, ils parlèrent de lui presqu'autant qu'il le faisoit lui-même; leurs profondes intrigues le poussèrent auprès du trône : il en prépara tous les malheurs. Il fut chassé, et ne revint que pour les consommer, en livrant et le trône et l'autel aux Jacobins.

Louis XVI eut encore près de lui ce Brienne, que les sophistes avoient voulu faire archevêque de Paris, afin d'entraîner par l'apostasie du premier diocèse, celle de tous les autres. Ce monstrueux prélat ne parvint au ministère que pour montrer son incapacité, comme il avoit montré jusqu'alors son impiété.

Ainsi le ministère s'infectoit de conjurés impies. Si nous croyons à leur chef, toutes les hautes classes de la société se composoient également de leurs adeptes. « Soyez sûr, » écrit-il à Helvétius dès

l'année 1763, « que l'Europe est remplie
» d'hommes raisonnables, et qui ouvrent
» les yeux à la lumière. En vérité, le
» nombre en est prodigieux, et je n'ai pas
» vu, depuis dix ans, un seul honnête
» homme, de quelque pays et de quelque
» religion qu'il fût, qui ne pensât abso-
» lument comme vous, » c'est-à-dire en
vrai matérialiste. Deux ans plus tard, avec
la même confiance, annonçant les progrès
de sa conspiration à son athée favori Da-
milaville : « La victoire se déclare pour
» nous de tous côtés, » lui mandoit-il. « Je
» vous assure que dans peu il n'y aura
» que la canaille sous les étendards de nos
» ennemis. » — Lorsqu'il entre dans le dé-
tail de ses conquêtes, la liste de ses adeptes
se remplit de noms qui jadis annonçoient
la noblesse et les vertus des familles illus-
tres, mais qui ne lui sont devenus précieux
que du jour où ils annoncent des hommes
entachés de son impiété. On voit sur cette
liste un descendant de Crillon, un prince
de Salm, et le feu duc d'Usez, qui heu-
reusement retrouveroit aujourd'hui bien

d'autres sentimens dans sa famille. On trouve surtout parmi ces adeptes des comtes, des marquis, des chevaliers, des magistrats assis sur les sièges des parlemens, des avocats-généraux, tels que MM. Duché, Castillon, Servan, Lachalotais. On y trouve des seigneurs suédois, tels que le chambellan Jenning, et l'ambassadeur comte de Creux; des seigneurs russes, tels que le prince Gallitzin, le comte Schouvalow; des seigneurs espagnols, tels que les ducs d'Albe, de Villa-Hermosa, le marquis de Mora, le comte d'Aranda.

ADEPTES GENS DE LETTRES.

Mais c'étoit bien plus spécialement parmi les écrivains du siècle que se multiplioient ces adeptes. Comme on voit chez des nations frivoles les reines des Laïs, par la seule force de l'exemple, faire passer en mode jusques aux costumes de la lubricité, à peine Voltaire s'est-il montré impie, que l'empire des lettres se remplit de sophistes revêtus des livrées de l'irréligion. A leur tête paroît ce Jean-Jac-

ques, qu'il suffit de nommer pour annoncer celui qui, pouvant disputer à Voltaire la gloire du génie, ne l'emporta sur lui que pour donner à l'impiété un langage plus triomphant, et à ses sophismes une tournure plus séduisante. Buffon ne voulut point trouver son nom parmi ces conjurés; il les servit peut-être malgré lui par la manie des systèmes. Boulanger et le marquis d'Argens ne se rétractèrent qu'après leur avoir consacré bien des productions. Dans la foule des autres adeptes écrivains, se distinguent surtout Fréret, Helvétius, et ce Marmontel, que l'on dit aujourd'hui repentant comme La Harpe, mais qui n'a pas encore montré le même courage. Plus que tous ces adeptes, plus que Voltaire même haïssant Jésus-Christ, l'athée Condorcet n'eut trop probablement d'autre repentir que celui de la rage. S'il est mort comme il avoit vécu, son plus grand supplice, au milieu des flammes vengeresses, sera de ne pouvoir plus dire qu'il n'y a point de Dieu.

ADEPTES SOI-DISANT ABBÉS. — CONDUITE DU CLERGÉ EN GÉNÉRAL. — PROGRÈS GÉNÉRAUX DE L'IMPIÉTÉ.

Si l'on vouloit comprendre sous le nom de clergé tout ce qui portoit en France la demi-livrée ecclésiastique, ou tous ceux que l'on appeloit abbés dans Paris et dans quelques autres grandes villes, nous pourrions dire aussi que, dès le commencement de la conjuration, Voltaire et d'Alembert eurent leurs adeptes auprès de l'autel même. Ils eurent dès-lors des abbés Morelet, Beaudeau, Barthélemi, Raynal, comme ils ont aujourd'hui des abbés Noël et Sieyes. Mais dans le fond, le peuple même ne confondoit pas ces êtres amphibies avec le vrai clergé. Ce corps en effet ne se composoit pas de tous ces hommes qui adoptoient son costume, les uns pour avoir part aux bénéfices de l'Église, en laissant de côté ses fonctions; les autres par une sordide économie, pour s'introduire dans les sociétés sous un habit plus simple, qu'ils déshonoroient par leurs écrits et par leurs mœurs. Le clergé n'avoit de véritables

...

membres que ceux qui appartenoient au service de l'autel, et dans ce nombre, Brienne étoit le seul que d'Alembert comptât parmi ses adeptes. Le reste des pasteurs n'étoit pas sans reproche sur les progrès de la conjuration contre le Christ. Sans doute, on ne voyoit point parmi eux, ou du moins n'y voyoit-on qu'un très-petit nombre de vrais impies, d'hommes ayant perdu la foi; mais ce n'est pas assez pour les apôtres de conserver intact le dépôt des vérités religieuses: c'est à l'exemple, bien plus qu'à nos leçons, à repousser l'impiété, et malheureusement parmi ces hommes mêmes constitués pour le service de l'autel, il se trouvoit des hommes dont les mœurs n'étoient pas dignes du sanctuaire. L'affectation que les impies et les mondains mettent à exagérer ces abus n'est pas pour nous une raison de les dissimuler; il faut que nos aveux servent de leçon à nos successeurs. Mais la vérité fait aussi à l'histoire un devoir de dire que le corps du clergé resta bon. Par les bienfaits du Dieu qu'il prêchoit au peuple, il

sut le démontrer, quand il vit l'impiété, forte de ses progrès, lever le masque. Alors il se trouva encore plus fort qu'elle; il sut mourir, ou voir sans crainte approcher les rigueurs d'un long exil. Ni ses premiers pasteurs ni ses docteurs n'avoient attendu ce temps-là pour s'opposer aux conjurés. Christophe de Beaumont, l'Ambroise de Paris; le cardinal de Luynes; M. de Pompignan, évêque du Puy; M. de Beauvais, évêque de Senez, et la très-grande partie des prélats français, opposoient leurs religieuses instructions à celles des sophistes. La Sorbonne dévoiloit l'impiété par ses censures; les abbés Bergier, Houtteville, Duguet, Guénée, Gérard, et bien d'autres, faisoient revivre les Justin et les Athénagore contre les Porphyre et les Celse modernes. Les orateurs chrétiens prémunissoient assidument leurs auditeurs contre l'impiété. Ces efforts retardèrent les progrès de la conjuration; ils n'empêchèrent pas les conjurés de se féliciter de ceux qu'ils faisoient chez les nations diverses. Peu d'années après la première

apparition de l'*Encyclopédie*, telle étoit déjà la confiance de d'Alembert, qu'il écrivoit dès-lors à Voltaire : « Laissez faire la » philosophie, et dans vingt ans la Sor- » bonne, toute Sorbonne qu'elle est, en- » chérira sur Lausanne, » c'est-à-dire sur un certain ministre de Lausanne, qui étoit censé envoyer par Voltaire les articles les plus impies, pour être insérés dans l'*Encyclopédie.* (LETTR. DE D'ALEMBERT, du 21 juillet 1757.) Voltaire, enchérissant sur la prophétie, mandoit l'année suivante : Encore vingt ans, *et Dieu aura beau jeu.* (25 février 1758.)

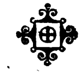
Tout sembloit annoncer en effet, dans chaque partie de l'Europe, que le règne de l'impiété n'étoit pas éloigné. La correspondance de tous ces conjurés nous les montre assidus observateurs de ce qui se passoit autour d'eux et au loin d'eux, s'écrivant les uns aux autres, tantôt *que le monde se déniaise si bien, qu'une révolution dans les esprits s'annonce de tous côtés;* tantôt que leur philosophie *se fortifie dans l'Allemagne septentrionale;*

qu'elle *perce jusque dans la superstitieuse Bohême et en Autriche*; que le dernier jour des théologiens, des défenseurs de la religion *est arrivé en Prusse*; qu'il *approche en Pologne; que la Russie les mène grand train*; que la même révolution se fait en *Italie et en Espagne*; que le *peuple est bien sot; que cependant la philosophie pénètre jusqu'à lui*; qu'il *n'y a pas vingt personnes dans Genève qui n'abjurent Calvin autant que le Pape*; qu'il *y a des philosophes jusque dans les boutiques*; qu'il *ne se trouve pas un seul chrétien depuis Genève jusqu'à Berne*; que l'Angleterre se remplit de ces *sociniens haïssant ou méprisant ce que Julien l'Apostat méprisoit ou haïssoit, c'est-à-dire le Dieu des chrétiens*; que *la philosophie* enfin *peut bien encore être battue, mais qu'elle ne sera jamais vaincue.* (LETTR. DE VOLTAIRE, 15 avril 1765, 4 septembre 1767, 20 décembre 1768, 8 novembre 1773, 8 février 1776; DE FRÉDÉRIC, lettr. CXLIII, ann. 1765; DE D'ALEMB., 5 novembre 1776, etc.)

LA CONJURATION CONTRE LES ROIS NAISSANT DE LA CONJURATION CONTRE LE CHRIST.

L'orgueil des conjurés pouvoit exagérer ces succès ; il n'en étoit pas moins vrai que, vers les dernières années de Voltaire et de d'Alembert, la génération religieuse s'éteignoit. Les mots *raison*, *philosophie*, *prejugé*, prenoient la place des vérités révélées. Les exceptions à faire à la cour, dans les tribunaux et dans toutes les classes supérieures, devenoient chaque jour plus rares. L'impiété passoit de la capitale aux provinces, des seigneurs et des nobles aux bourgeois, des maîtres aux valets. Mais dès-lors ces malheureux succès n'étoient plus les seuls dont Voltaire pût s'applaudir. Il s'étoit fait le chef des sophistes de l'impiété ; il n'avoit pas encore quitté la terre, qu'il se trouva aussi le chef des sophistes de la rebellion. Il avoit dit à ses premiers adeptes : Écrasons les autels, et qu'il ne reste pas au Dieu des chrétiens un seul temple, un seul adorateur ; son école ne tarda pas à dire : Écrasons tous

les sceptres, et qu'il ne reste pas aux rois de la terre un seul trône. Les archives des conjurés sophistes de l'impiété nous ont suffi pour démontrer l'existence, les auteurs, les moyens, les adeptes, les progrès de cette première conjuration, toute dirigée contre le Dieu du christianisme; leurs aveux et leurs écrits nous suffiront encore pour démontrer celle qu'ils avoient formée comme sophistes de la rebellion, celle qu'ils dirigèrent contre les rois. Toute la marche de ces nouveaux complots à développer dans la partie suivante nous conduira jusqu'à la mort de leurs premiers auteurs.





SECONDE PARTIE.

CONSPIRATION DES SOPHISTES DE LA REBELLION CONTRE LES ROIS.

EXISTENCE DU COMPLOT CONTRE LES SOUVERAINS; TÉMOIGNAGE DE CONDORCET.

Après avoir juré d'écraser le Dieu du christianisme, ces mêmes hommes appelés philosophes jurèrent d'écraser les monarques. La démonstration de ce nouveau complot est encore toute entière dans les aveux et les annales des conjurés eux-mêmes, et ces aveux ne leur suffisent pas; on les voit se glorifier de leurs complots contre les rois, tout comme ils se sont glorifiés de leurs complots contre Jésus-Christ. On les voit dévoiler eux-mêmes tous les artifices des deux conspirations, toute la constance qu'ils ont mise à les poursuivre l'une et l'autre, comme leurs vrais titres à nos hommages.

Le premier témoignage dont l'histoire doit ici s'emparer, est celui de Condorcet. Après avoir joué, comme rebelle et comme impie, un rôle si remarquable dans la révolution, ce sophiste prétend tracer la marche de l'esprit humain à l'école de la raison; il suppose ses lecteurs arrivés au milieu du dix-huitième siècle, et voici la trame qu'il se met à nous développer comme le triomphe de sa philosophie.

« Il se forma bientôt en Europe une » classe d'hommes moins occupés encore » de découvrir ou d'approfondir la vérité » que de la répandre; qui, se dévouant à » poursuivre les préjugés dans les asiles » où le clergé, les écoles, les gouverne- » mens, les corporations anciennes, les » avoient accueillis et protégés, mirent » leur gloire à détruire les erreurs popu- » laires, plutôt qu'à reculer les limites des » connoissances.

» En Angleterre, Collins et Bolinbrooke; » en France, Bayle, Fontenelle, Voltaire, » Montesquieu, *et les écoles formées par* » *ces hommes*, combattirent en faveur de

» la vérité, employant tour à tour les ar-
» mes que l'érudition, la philosophie, l'es-
» prit et le talent d'écrire peuvent fournir
» à la raison; *prenant tous les tons, em-*
» *ployant toutes les formes*, depuis la plai-
» santerie jusqu'au pathétique, depuis la
» compilation la plus savante et la plus
» vaste jusqu'au roman et au pamphlet
» du jour; *couvrant la vérité d'un voile*
» *qui ménageoit les yeux trop foibles, et*
» *laissoit le plaisir de la deviner*; cares-
» sant les préjugés avec adresse, pour leur
» porter des coups plus certains; n'en me-
» naçant presque jamais plusieurs à la fois,
» ni même un seul tout entier; consolant
» quelquefois les ennemis de la raison, *en*
» *paroissant ne vouloir dans la religion*
» *qu'une demi-tolérance, et dans la po-*
» *litique qu'une demi-liberté; ménageant*
» *le despotisme quand ils combattoient les*
» *absurdités religieuses, et le culte quand*
» *ils s'élevoient contre le tyran; attaquant*
» *ces deux fléaux dans leur principe,*
» *quand même ils paroissoient n'en vou-*
» *loir qu'à des abus révoltans ou ridi-*

» *cules, et frappant ces arbres funestes* » *dans leurs racines quand ils sembloient* » *se borner à en élaguer quelques bran-* » *ches égarées; tantôt en apprenant aux* » *amis de la liberté que la superstition,* » *qui couvre le despotisme d'un bôuclier* » *impénétrable, est la première victime* » *qu'ils doivent immoler, la première* » *chaîne qu'ils doivent briser; tantôt au* » *contraire la dénonçant aux despotes* » *comme la véritable ennemie de leur pou-* » *voir, et les effrayant du tableau de ses* » *hypocrites complots et de ses fureurs* » *sanguinaires; mais ne se lassant ja-* » *mais de réclamer l'indépendance de la* » *raison, la liberté d'écrire,* comme le » droit et le salut du genre humain; pre- » nant enfin pour cri de guerre, *raison,* » *tolérance, humanité.*

» Telle fut *cette philosophie nouvelle,* » objet de la haine commune de ces classes » nombreuses qui n'existent que par les » préjugés. — *Les chefs eurent presque* » *toujours l'art d'échapper à la vengeance* » *en s'exposant à la haine, de se cacher*

» *à la persécution en se montrant assez*
» *pour ne rien perdre de leur gloire.* »
(ESQUISSE D'UN TABLEAU DE L'ESPRIT HUMAIN, par Condorcet, époque 9.)

Quand la rebellion et l'impiété même auroient choisi la personne et la plume de Condorcet pour dévoiler l'époque, l'objet, les moyens, et toute l'artificieuse scélératesse des complots d'abord formés contre la religion, ensuite dirigés contre les rois, par quels traits cet adepte, si spécialement initié aux mystères des sophistes, pouvoit-il nous montrer le serment de renverser les trônes plus immédiatement uni à celui de renverser l'autel? Par quels traits pouvoit-il mieux nous peindre les sophistes ses confrères, *prenant tous les tons, employant toutes les formes, caressant* d'un côté tous les souverains pour les animer contre la religion, et de l'autre ménageant la religion, et cherchant à lui rendre les rois odieux; ensuite la montrant elle-même *comme la première victime à immoler,* pour arriver au massacre des souverains?

Il s'en faut pourtant bien que cet aveu soit le seul qui puisse constater la réunion de ces deux complots. Presque tous les sophistes qui ont survécu assez longtemps aux premiers auteurs de l'un et de l'autre, pour en voir les effets dans la révolution française, se sont hâtés d'en revendiquer l'honneur pour leurs chefs. L'athée Lamétrie ne voit pas plus tôt cette révolution arrivée, qu'il s'écrie : *Les heureux momens sont arrivés où la philosophie triomphe;* ses ennemis avouent eux-mêmes qu'*elle a produit les évènemens qui distingueront la fin de ce siècle.* — Le même sophiste se flatte qu'elle produira bientôt les mêmes effets jusqu'en *Egypte, en Assyrie et dans les Indes.* (*Voy.* OBSERVATIONS SUR LA PHYSIQUE, L'HISTOIRE NATUR., etc., janvier 1790, discours préliminaire.) — Le commentateur de Jean-Jacques en fait le même honneur aux sophistes. (SUPPLÉMENT AU CONTRAT SOCIAL, trois. partie, chap. 2.) — La Bastille étoit à peine prise, et le sophiste Alphonse écrivoit hardiment à un seigneur

qui détestoit l'insurrection : « Monsieur le » comte, ne vous y trompez pas, ceci n'est » pas l'affaire d'une bourrasque ; la révo» lution est faite et consommée, elle a été » préparée depuis bien des années par les » plus grands génies de l'Europe, elle a » des partisans dans toutes les cours. »

PREMIER GRADE DE CETTE CONSPIRATION ; VOLTAIRE DÉCLINANT VERS LA DÉMOCRATIE.

Ni ces témoignages, ni une foule d'autres qu'on pourroit ajouter, ni surtout ces éloges dont la tribune des législateurs jacobins a si souvent retenti en faveur des sophistes, ne permettent de révoquer en doute la conspiration depuis long-temps méditée contre le trône par ces adeptes de l'impiété, devenus les adeptes de la rebellion. Voltaire cependant ne joua point ici le même rôle que dans les complots contre l'autel. Il fut en quelque sorte entraîné malgré lui ; il le fut par la nature même de son philosophisme, et par l'exemple de ses disciples mêmes, bien plus que par son propre penchant. Il eût aimé les

rois, s'il eût trouvé en tout temps et partout l'autorité royale plus propice à son impiété. Mais *vous aimez la raison et la liberté,* lui écrivoit d'Alembert, *et on ne peut guère aimer l'une sans l'autre.* (19 janvier 1769.) Cette *raison,* quelques lignes plus bas, devenoit la *philosophie,* et cette liberté se trouvoit la *liberté républicaine.* En effet, quelque amour que Voltaire eût d'abord pour les rois et pour les grands, quelque satisfait qu'il se trouvât de jouer lui-même dans son château le rôle d'un grand seigneur, on le vit, dans ses lettres et ses écrits, passer insensiblement de tous les principes de l'égalité et de la liberté antireligieuses à tous ceux de l'égalité et de la liberté antimonarchiques. C'est ainsi par exemple que, dans la première édition de ses épîtres sur la liberté et l'égalité, il s'étoit contenté de dire :

Les états sont égaux, mais les hommes diffèrent;

ses disciples auroient voulu lui faire dire :

Les hommes sont égaux, et les états diffèrent.

Ils en vinrent à bout. Crainte de rester

au-dessous de ses élèves, et pour préluder aux droits de l'homme décrétés par les Jacobins, il changea ses vers, pour écrire dans tout le sens de la révolution :

Les hommes sont égaux, le masque est différent.
Nos cinq sens imparfaits, donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux, sont la seule mesure.
Les rois en ont-ils six? et leur ame et leur corps
Sont-ils d'une autre espèce? ont-ils d'autres ressorts?
(*Edit. de Kelh; voyez les* variantes.)

C'est là précisément le langage que nous avons entendu répéter par la populace, lorsqu'elle étoit au moment de détrôner Louis XVI. Cependant Voltaire, qui avoit mis en rimes ces rapsodies du vil jacobinisme, flotta encore long-temps entre les rois et les républiques. D'un côté, il ne pouvoit s'empêcher d'admirer les souverains dont il traçoit l'histoire; de l'autre, il regardoit les monarchies comme un gouvernement sous lequel l'esprit humain étoit en état d'esclavage. (LETTR. AU COMTE D'ARGENSON, du 8 août 1743.) Il écrivoit à d'Alembert : *Gardez-moi mon secret avec les rois et avec les prêtres.* (12 décem-

bre 1757.) Peu à peu il s'accoutuma à lancer une foule de traits contre les rois et la noblesse, comme contre les prêtres. Il avoit fait dire de ceux-ci sur le théâtre :

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
Notre crédulité fait toute leur science.

(Œdipe, *trag.*)

Il en vient aussi à faire débiter sur les tréteaux :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux ;
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

(Mérope, *trag.*)

Ces vers furent toujours précieux aux Jacobins, parce que Voltaire avoit su y renfermer tous les principes de leur révolution. A mesure qu'il avançoit en âge, ses différentes œuvres se remplirent de traits et de sarcasmes contre les rois; enfin nous le verrons déclaré chef et président du club où les sophistes poursuivoient le plus ardemment leur conspiration contre le trône. Quelques-uns de nos révolutionnaires sembloient méconnoître les services qu'il leur avoit rendus en ce genre ; Con-

dorcet le vengea, en leur disant que, *sans Voltaire, l'Europe seroit encore superstitieuse, et resteroit long-temps esclave.* (VIE DE VOLT., édit. de Kelh.) Les sophistes du *Mercure français* trouvèrent cette apologie de Voltaire beaucoup trop foible, et ils écrivirent : « Il semble qu'il étoit pos-
» sible de développer davantage les *obliga-*
» *tions éternelles que le genre humain doit*
» *à Voltaire.* Les circonstances actuelles
» (celles de la révolution) fournissent une
» belle occasion. *Il n'a point vu tout ce*
» *qu'il a fait, mais il a fait tout ce que*
» *nous voyons.* Les observateurs éclairés,
» ceux qui sauront écrire l'histoire, prou-
» veront à ceux qui savent réfléchir que
» *le premier auteur de cette grande ré-*
» *volution qui étonne l'Europe,* et qui ré-
» pand de tous côtés l'espérance chez les
» peuples et l'inquiétude dans les cours,
» *c'est sans contredit Voltaire.* C'est lui
» qui a fait tomber *la plus formidable bar-*
» *rière du despotisme, le pouvoir reli-*
» *gieux et sacerdotal.* S'il n'eût pas brisé
» le joug des prêtres, jamais on n'eût brisé

» celui des tyrans. *L'un et l'autre pesoient*
» *ensemble sur nos têtes, et se tenoient*
» *si étroitement, que, le premier une fois*
» *secoué, le second devoit l'être bientôt*
» *après.* L'esprit humain ne s'arrête pas
» plus dans son indépendance que dans la
» servitude, et c'est Voltaire qui l'affran-
» chit en l'accoutumant à juger sous tous
» les rapports ceux qui l'asservissoient.
» — *C'est la pensée des sages qui pré-*
» *pare les révolutions*; mais c'est toujours
» le peuple qui les exécute. » (MERCURE DE FRANCE, samedi 7 août 1790.)

SERVICES DE D'ALEMBERT CONTRE LES ROIS.

Ainsi les conjurés sophistes reconnoissent et publient eux-mêmes la part qu'a eue Voltaire à la révolution, qui a commencé par massacrer les prêtres, pour conduire Louis XVI à l'échafaud. Si les services de d'Alembert, dans cette seconde conspiration, ne s'annoncent pas tous dans ses écrits publics, ses lettres à Voltaire ne sont pas équivoques. Elles disent assez clairement qu'il a fait au moins contre les

rois comme contre le Christ, tout ce qu'il lui étoit possible de faire sans s'exposer à être vu, et c'est ici surtout qu'il faisoit faire par les autres ce qu'il n'osoit faire par lui-même. On le voit dans ses lettres tantôt félicitant Voltaire d'avoir contribué à répandre avec la *liberté* les sentimens d'un *philosophe républicain*, tantôt lui écrivant : Continuez à combattre comme vous faites, *pro aris et focis;* ensuite se plaignant de ne pouvoir combattre comme lui, et pour la même cause, d'avoir *les mains liées par le despotisme ministériel et sacerdotal;* ensuite encore ne voulant pas au moins laisser ignorer à son confrère qu'il a *presque autant de haine que lui pour les despotes*. (LETTR. A VOLT., du 19 janvier 1769, 25 janvier 1770.)

Il seroit inutile d'objecter ici qu'on peut haïr le despotisme sans détester les rois. Les *despotes* contre lesquels se récrient Voltaire et d'Alembert ne sont pas les empereurs de Turquie, du Mogol ou de la Chine; ce sont les rois sous lesquels vivent en Europe ces mêmes sophistes. Comme

superstition, fanatisme et religion ne sont pour eux qu'une même chose, de même tous ces mots de *despotes*, *rois*, *tyrans*, *souverains*, sont synonymes à leur école.

SECOND GRADE DE LA CONSPIRATION; SYSTÈMES ANTIMONARCHIQUES; MARQUIS D'ARGENSON.

L'impiété de Voltaire avoit fait naître cette haine du pouvoir monarchique; ce sentiment fut en quelque sorte le premier *grade* de la révolution; les systèmes de la secte arrivèrent bientôt pour le fortifier.

Celui des adeptes qui, ministre de Louis XV, auroit dû s'opposer le plus fortement à toutes ces idées contre l'autorité des rois, et qui cependant proposa le premier de ces systèmes, fut le marquis d'Argenson, ministre de Louis XV. Pour l'attirer en Hollande, Voltaire lui proposoit surtout l'*égalité*, la *liberté*, les *municipalités* républicaines qu'il aimoit, et qu'il trouveroit dans ces contrées; le marquis d'Argenson crut mieux faire, s'il pouvoit les établir en France. C'est à lui que l'on doit la première idée de cette nouvelle

division du royaume en autant de petits États, appelés sous Necker *administrations provinciales*, sous Target et Mirabeau *départemens*. (Voyez *Considérations sur le gouvernement.*) Dès le premier essai que fit Louis XVI de ces *administrations*, les provinces se remplirent de politiques, qui ne laissoient au Roi que l'odieux de l'autorité. Avant la révolution même, il existoit déjà entre elles une correspondance et une véritable ligue, pour suivre une marche uniforme dans ce qu'elles accorderoient ou refuseroient au monarque, et bientôt Louis XVI n'eût été pour elles que ce qu'en firent Target et Mirabeau (1).

(1) En parlant de ces *administrations provinciales*, j'avois dit ce qui devoit en résulter naturellement contre l'autorité du Roi. Vous avez bien raison, m'a dit, après m'avoir lu, un des membres de ces administrations, et si j'avois su que vous dussiez toucher cette corde, je vous en aurois appris bien davantage. Il m'apprit au moins que cette coalition secrète des *administrations provinciales* s'étoit formée presque aussitôt après leur établissement.

MONTESQUIEU.

Au marquis d'Argenson succéda Montesquieu avec son *Esprit des lois*. Ce livre étoit rempli d'érudition, mais tout ce que les Français y apprirent, c'est à se croire esclaves sous leurs rois; c'est à imaginer qu'ils ne seroient pas libres, jusqu'à ce qu'ils eussent établi cette distinction des pouvoirs qu'il a rendue si fameuse en *pouvoir législatif, exécutif et judiciaire*; c'est que partout *où la puissance législative est réunie à la puissance exécutrice*, comme elles l'étoient dans leur roi, *il n'y a plus de liberté, parce qu'on peut craindre que le même monarque ou le même sénat ne fassent des lois tyranniques, pour les exécuter tyranniquement.* (ESPRIT DES LOIS, liv. II, chap. VI.)

Il y avoit long-temps que les rois faisoient la loi en France, et les Français ne savoient pas encore qu'ils n'avoient pour rois que des *despotes* et des *tyrans*. Ils les aimoient ces rois; ils étoient fameux par cet attachement à leurs rois, et jamais peu-

ple n'a aimé, et il est impossible qu'un peuple aime des tyrans, des despotes. Un despote, un tyran est l'homme le moins accessible pour son peuple, et le révolutionnaire Garat a écrit que *le trône des rois de France étoit si accessible, que les vœux de la patrie y parvenoient toujours.* (RÉPERTOIRE DE JURISP., art. *Souver.*, par Garat.) La France prospéroit, elle étoit l'empire le plus riche en habitans : le commentateur de Jean-Jacques nous dit que sa population alloit toujours croissant, que sous Louis XV seulement, elle s'étoit *accrue de deux millions cinq cents mille ames.* (SUPPLÉM. AU CONTR. SOC., par Gudin, note sur la population.) Et Jean-Jacques avoit dit : Le gouvernement *sous lequel les citoyens peuplent et se multiplient davantage est infailliblement le meilleur. Celui sous lequel un peuple diminue et dépérit est le pire.* Il avoit ajouté : « Calculateurs, c'est maintenant votre af-» faire; comptez, mesurez, comparez. » Montesquieu, au lieu de mesurer, n'avoit fait qu'un système. Ne l'accusons pas de

ces *obscurités volontaires*, de ces *innocens artifices*, qui font son mérite auprès de d'Alembert (ÉLOGE DE MONTESQUIEU); — disons plutôt qu'il n'avoit pas saisi toutes les conséquences de son système. Il n'en faisoit pas moins pour la France précisément tout ce que vouloient faire les ennemis de la France, assemblés au congrès de La Haye en 1691, lorsqu'ils juroient de ne pas mettre bas les armes, jusqu'à ce que les rois de France fussent soumis aux États-généraux de leur royaume. (Voyez *Salomon Geog.*, pag. 309, édition de 1750.) Il fut le père de cette démangeaison législatrice qui s'est emparée des sophistes, des avocats, des médecins, des commis, de ces vingt millions de bourgeois, qui n'ont plus su s'entendre, et que personne n'a pu entendre depuis que la loi est entre leurs mains.

JEAN-JACQUES.

Jean-Jacques Rousseau parut, et consomma l'œuvre de Montesquieu. Il raisonna en bourgeois démocrate sur les

...

principes dont Montesquieu n'avoit tiré que les conséquences favorables à son aristocratie. Il prononça *que le plus grand de tous les biens étoit la liberté, l'égalité; que l'homme étoit né libre, et que partout il étoit dans les fers; que la puissance législative ne peut appartenir qu'au peuple, que le peuple ne peut pas se soumettre à un autre souverain;* que ce peuple, malgré tous ses sermens, n'est jamais lié au gouvernement établi; que ses engagemens ne sont qu'*une forme provisoire qu'il donne à l'administration, jusqu'à ce qu'il lui plaise en ordonner autrement;* que la dignité de ces hommes appelés *rois* n'est qu'une commission, un *pouvoir* dont le peuple les a faits dépositaires, et *qu'il peut limiter, modifier et reprendre quand il lui plaît.* (CONTRAT SOC. *passim.*)

TROISIÈME GRADE, INONDATION DE LIVRES ANTIMONARCHIQUES.

Les sophistes s'emparèrent avec empressement des principes de Montesquieu et de toutes les conséquences de Jean-Jacques. Ils avoient jusqu'alors marché sans ordre

et sans système contre les souverains; Voltaire avoit lâché ses sarcasmes, les adeptes n'avoient su que les répéter : alors ils se serrèrent, ils adoptèrent toutes les idées démocratiques du sophiste génevois; ils formèrent enfin cette ligue exaltée par Condorcet, cette ligue dont tout l'objet étoit de *frapper dans leurs racines mêmes ces deux grands arbres* de la religion et de la monarchie, pour y substituer l'arbre de leur égalité et de leur liberté. Leurs adeptes se multiplioient parmi les écrivains du jour; ils surent concerter leur marche, et distribuer les rôles : les uns continuèrent plus spécialement leur guerre contre l'autel, les autres contre le trône; mais depuis l'année 1762 jusqu'à la révolution, il parut bien peu de leurs productions qui ne portassent les coups les plus funestes à l'un et à l'autre; le monde ne fut pas moins inondé de leurs diatribes contre les souverains, qu'il ne le fut de leurs blasphèmes contre Dieu.

DOCTRINE DE CES LIVRES.

Montesquieu avoit dit que, sous un gouvernement monarchique, il *est très-difficile que le peuple soit vertueux*; Helvétius, renforçant la leçon, apprit au peuple que le *propre* de ce gouvernement est d'*avilir la pensée des esprits et d'abrutir les ames*; que « la vraie monarchie n'est qu'une » constitution imaginée pour corrompre » les mœurs et asservir les peuples; que » par la forme même de ce gouverne- » ment, ils sont invinciblement entraînés » vers l'abrutissement. » (DE L'HOMME, préface.)

Jean-Jacques avoit écrit que *si l'autorité des rois vient de Dieu, c'est comme les maladies*; Raynal lui succéda pour nous dire que les rois sont des bêtes féroces qui *dévorent les nations*, et d'autres arrivèrent pour nous apprendre que *les rois ressemblent au Saturne de la fable, qui dévoroit ses propres enfans*; « que le » gouvernement monarchique, mettant des » forces étrangères dans la main d'un seul

» homme, doit, *par sa nature même*, le » tenter d'abuser de son pouvoir, pour » exercer le despotisme et la tyrannie, qui » sont le plus terrible fléau des nations. » (Voyez *Essai sur les préjugés*, *Despotisme oriental*, *Système social.*) Cara, pour renchérir encore, vient crier au peuple : « *Vos rois sont les premiers bour-* » *reaux de leurs sujets; la force et la* » *stupidité sont la première origine de* » *leur trône.* » (SYST. DE LA RAISON.) Il faudroit copier des volumes pour redire toutes les déclamations séditieuses dont les adeptes du philosophisme remplirent leurs productions. Diderot, qui en avoit rempli son *Système de la nature*, les réunissoit toutes dans ce vœu frénétique : *Quand aurai-je donc le plaisir de voir le dernier des rois étranglé avec les boyaux du dernier des prêtres?*

PROGRÈS DE LA CONSPIRATION CONTRE LES ROIS.

Dès l'année 1765, cette haine des sophistes, et le serment, le vœu de renverser le trône avec l'autel, étoient déjà si

évidens, ils avoient déjà dans Paris un si grand nombre de prosélytes, que peu de jours suffisent à lord Orford, plus connu sous le nom d'*Horace Walpole*, pour découvrir toute l'étendue de la conspiration. Je citerai en preuves sa lettre au maréchal Conway, datée de cette même année, 28 octobre, et conçue en ces termes :

TÉMOIGNAGE DE LORD WALPOLE.

« Le Dauphin n'a plus infailliblement » que peu de jours à vivre. La perspec- » tive de sa mort remplit les philosophes » de la plus grande joie, parce qu'ils re- » doutoient ses efforts pour le rétablisse- » ment des Jésuites. Vous parler de phi- » losophes et de leurs sentimens, vous » paroîtra sans doute une étrange dépê- » che politique. Mais savez-vous ce que » c'est que les *philosophes*, ou bien ce que » ce mot veut dire ? D'abord, il désigne ici » presque tout le monde ; en second lieu, » il signifie des hommes qui, sous pré- » texte de la guerre qu'ils font au catho-

» licisme (*against popery*), tendent, *les*
» *uns à la subversion de toute religion,*
» *les autres, et en plus grand nombre, à*
» *la destruction du pouvoir monarchi-*
» *que.* — Vous allez me dire : Comment
» savez-vous cela, vous qui n'êtes en
» France que depuis six semaines, et qui
» en avez passé trois confiné dans votre
» chambre? — Oui, mais pendant les trois
» premières semaines, j'ai fait des visites
» partout, et je n'entendois que cela. Con-
» finé chez moi, j'ai été obsédé de visites,
» et j'ai eu des conversations longues et
» fort détaillées (*explicit*) avec bien des
» personnes qui pensent comme je vous le
» dis, avec quelques-unes d'un sentiment
» opposé, et qui n'en sont pas moins per-
» suadées que ce projet existe. Dernière-
» ment, entre autres, j'avois chez moi
» deux officiers, l'un et l'autre d'un âge
» mûr. J'eus bien de la peine à les empê-
» cher d'en venir à une querelle sérieuse,
» et dans la chaleur de leur dispute, ils
» m'en dirent plus que je n'aurois pu en
» apprendre par bien des recherches. »

(Voyez *OEuvres de Walpole*, tom. V, lettr. XXVIII, octobre 1765.)

TÉMOIGNAGE DU ROI DE PRUSSE.

Les progrès qu'annonçoit cette lettre devinrent si publics, si évidens, que ce roi de Prusse, qui avoit si long-temps protégé les sophistes et leurs complots contre l'autel, ne put se cacher à lui-même ce qui alloit en résulter pour le trône. Dans son indignation, il les dénonça au public comme des hommes tout à la fois souverainement méprisables et souverainement dangereux. « Les encyclopédistes, » disoit-il entre autres dans ses *Dialogues des Morts*, « réforment tous les gouvernemens. La France » (dans leur projet) doit devenir un *Etat* » *républicain*, dont un géomètre (d'Alembert) sera le législateur. — Les ency- » clopédistes sont une secte de soi-disant » philosophes, formée de nos jours. Ils se » croient supérieurs à tout ce que l'anti- » quité a produit en ce genre. A l'*effron-* » *terie des cyniques*, ils joignent l'impu- » dence de débiter tous les paradoxes qui

» leur tombent dans la tête. » Après les avoir peints comme un *tas de polissons et de présomptueux*, Frédéric finissoit par conseiller aux rois de mettre tous ces fous dangereux *aux Petites-Maisons, pour qu'ils y fussent les législateurs des fous leurs semblables*, ou bien de leur donner *à gouverner une province qui eût mérité d'être punie*. (Ier DIAL. DES MORTS, par le roi de Prusse.)

Ce conseil, trop malheureusement, ne fut pas suivi; les progrès des sophistes allèrent croissant. On peut les apprécier encore par la dénonciation qu'en fit au parlement de Paris M. Séguier, avocat-général, dans son réquisitoire prononcé en l'année 1770.

TÉMOIGNAGE DES MAGISTRATS.

« Il s'est élevé au milieu de nous une » secte impie et audacieuse, disoit l'ora- » teur-magistrat. Elle a décoré sa fausse » sagesse du nom de *philosophie*. — Li- » berté de penser, voilà le cri de ses par- » tisans, et ce cri s'est fait entendre d'une

» extrémité du monde à l'autre. *D'une
» main, ils ont ébranlé le trône, et de l'au-
» tre ils ont voulu renverser les autels.*
» Leur objet étoit d'éteindre la croyance,
» et de faire prendre un nouveau cours
» aux esprits sur les anciennes institutions
» religieuses et civiles : la révolution s'est,
» pour ainsi dire, opérée; les prosélytes
» se sont multipliés, et leurs maximes se
» sont répandues. — *Ils ont déployé l'é-
» tendard de la révolte*, et par cet esprit
» d'*indépendance*, ils ont cru ajouter à
» leur célébrité. — Le *gouvernement doit
» trembler* de tolérer dans son sein une
» secte ardente d'incrédules, qui semble
» ne chercher qu'à soulever les peuples,
» sous prétexte de les éclairer. » (Réqui-
sitoire du 18 août 1770.)

OPPOSITION DU CLERGÉ AUX CONJURÉS.

Dans ce même temps, le clergé porta au pied du trône les mêmes plaintes et les mêmes dénonciations; les écrivains, les orateurs ecclésiastiques ne cessèrent d'en démontrer la justice. (Voyez les *Actes du*

clergé, ann. 1770; *Lettres pastorales de M. de Beaumont*, les *OEuvres de Bergier*, etc.) L'évêque de Senez, et l'abbé Beauregard surtout, se distinguèrent en ce genre par une sainte hardiesse. On se souvient encore de l'espèce d'inspiration dont ce dernier, prêchant à la cathédrale de Paris, se sentit tout à coup saisi, lorsque, treize ans avant la révolution, dévoilant les projets de la philosophie moderne, sur le ton des prophètes, il fit retentir les voûtes du temple de ces paroles si honteusement vérifiées par la révolution :

« Oui, *c'est au Roi, au Roi et à la re-*
» *ligion* que les philosophes en veulent.
» — La hache et le marteau sont dans
» leurs mains; ils n'attendent que l'instant
» favorable pour renverser le trône et
» l'autel. Oui, vos temples, Seigneur, se-
» ront dépouillés et détruits, vos fêtes abo-
» lies, votre nom blasphémé, votre culte
» proscrit. — Mais qu'entends-je? grand
» Dieu! que vois-je? aux cantiques inspi-
» rés qui faisoient retentir ces voûtes sa-
» crées en votre honneur, succèdent des

» chants lubriques et profanes! Et toi, di-
» vinité infâme du paganisme, impudique
» Vénus, tu viens ici même prendre au-
» dacieusement la place du Dieu vivant,
» t'asseoir sur le trône du Saint des saints,
» et y recevoir l'encens coupable de tes
» nouveaux adorateurs! »

Sur ce discours, les sophistes crièrent à la sédition, au fanatisme. Les docteurs de la loi crurent eux-mêmes y reconnoître un excès de zèle. Cependant tout se préparoit sourdement à vérifier la prophétie. Les conjurés, pour l'accréditer, avoient pris les moyens de faire passer tous les poisons de l'impiété et de la rebellion dans l'esprit même de la partie du peuple qui habite les campagnes et les villages, et d'en infecter les écoles.

NOUVEAUX MOYENS DES SOPHISTES POUR ENTRAINER LE PEUPLE DANS LEUR DOUBLE CONSPIRATION. — ÉCOLES PROJETÉES PAR LES SOPHISTES.

Sous prétexte que ce peuple des campagnes et les artisans des villes manquoient de l'instruction nécessaire à leur profes-

sion, Duquesnai et ses adeptes, faisant une autre espèce de sophistes, qu'on appeloit *économistes*, parce qu'ils s'occupoient beaucoup d'agriculture, de commerce et de finances, avoient proposé à Louis XV d'établir et de multiplier des écoles gratuites, où les enfans seroient formés à différens métiers, et spécialement aux principes d'agriculture. Le prince, qui aimoit réellement le peuple, saisit le projet avec ardeur; mais heureusement il consulta M. Bertin. « Il y avoit long-temps, disoit ce mi- » nistre en racontant ce fait, que j'obser- » vois les diverses sectes de nos philoso- » phes; quoique j'eusse bien des reproches » à me faire sur la pratique des devoirs » religieux, j'avois au moins conservé les » principes. Je sentis que l'objet des phi- » losophes étoit de s'emparer de l'éduca- » tion du peuple, sous prétexte que les » évêques et les prêtres, chargés jusqu'a- » lors de l'inspection des maîtres, ne pour- » roient pas entrer dans des détails peu » faits pour leur état. — Je n'hésitai pas à » répondre au Roi : Gardez-vous, Sire, de

» seconder ces philosophes. Votre royaume » ne manque pas d'écoles gratuites ou pres- » que gratuites. Il en est dans tous les » bourgs et presque dans tous les villages. » — Les livres envoyés par ces philoso- » phes rendront le paysan moins laborieux » que systématique. J'ai peur qu'ils ne le » rendent paresseux, vain, jaloux, raison- » neur, séditieux, irréligieux, enfin re- » belle.

COLPORTEURS DES SOPHISTES.

» Louis XV parut goûter ces raisons, » mais il fut si constamment obsédé par » ces hommes, que j'eus souvent à com- » battre la bonne opinion qu'on lui don- » noit des économistes et des autres phi- » losophes leurs associés. Résolu enfin de » lui donner une preuve de leurs projets, » j'interrogeai plusieurs de ces marchands » forains qui courent les campagnes, ven- » dant des livres aux paysans, et que je » soupçonnois n'être que les agens du phi- » losophisme auprès de ces bonnes gens. » Ces marchands venoient aussi dans nos » châteaux nous offrir des livres à ache-

» ter. Je leur disois alors : Quels livres
» pouvez-vous donc avoir? des catéchis-
» mes sans doute, ou des livres de prières?
» on n'en lit pas d'autres dans les villages.
» A ces mots, j'en vis plusieurs sourire.
» Non, me répondoient-ils, ce ne sont
» guère là nos livres; nous faisons mieux
» fortune avec ceux de Voltaire, de Dide-
» rot et des autres philosophes. — Je re-
» prenois : Comment! des paysans acheter
» Voltaire et Diderot! mais où prennent-
» ils donc l'argent pour des livres si chers?
» La réponse à ces questions fut constam-
» ment : Nous en avons à meilleur compte
» que les livres de prières. Nous pouvons
» donner le volume à dix sous tournois,
» et nous gagnons encore joliment. Sur
» de nouvelles questions, plusieurs m'a-
» vouèrent que ces livres ne leur coû-
» toient rien à eux-mêmes; qu'ils en re-
» cevoient des ballots entiers sans savoir
» d'où ils leur venoient, avertis seulement
» de les vendre dans leurs courses, au
» prix le plus modique. »

Tel étoit le récit que faisoit souvent

M. Bertin, surtout dans sa retraite à Aix-la-Chapelle. Louis XV, à qui il en fit part, conçut enfin le projet des sophistes; mais il ne prit jamais contre eux que de foibles mesures. Les conjurés continuèrent à se servir de ces colporteurs forains. Une preuve que les ministres ou les commis de leurs bureaux ne pensoient pas tous comme M. Bertin, c'est que M. Bourdon, premier juge de Lisieux, et spécialement chargé de la police, ayant fait arrêter un de ces hommes, qui vendoit au peuple les livres les plus impies et les plus séditieux, et que la modicité même du prix pour lequel il les donnoit avoit rendu suspect, celui-ci, entrant gaîment en prison, se contenta de demander quel jour la poste partiroit pour Paris, et quel jour il pourroit avoir réponse à la lettre qu'il alloit écrire. Sur la réponse qu'on lui fit, eh bien! dit-il, tel jour vous aurez ordre de me remettre en liberté, et de me rendre les livres que l'on m'a confisqués. L'ordre vint en effet le jour qu'il avoit dit.

MAÎTRES D'ÉCOLE DANS LE COMPLOT.

Ces colporteurs ne furent pas le seul moyen de suppléer aux prétendues écoles d'agriculture. Dans le diocèse d'Embrun, un curé accusa le maître d'école de sa paroisse d'être un vil corrupteur de l'enfance, à qui il distribuoit les livres les plus opposés aux mœurs et à la religion; le seigneur du village, adepte de la secte, protégeoit le magister; le curé porta ses plaintes à l'évêque. Le grand-vicaire chargé de vérifier le fait trouva la bibliothèque du magister remplie de ces sortes de livres. Loin de nier l'usage qu'il en faisoit, celui-ci, prenant un ton de bonne foi, répondit qu'il avoit entendu faire de grands éloges de ces livres, et qu'il ne croyoit pas pouvoir en donner de meilleurs à ses écoliers. Il ajouta, comme les colporteurs, qu'au reste il n'avoit pas la peine de les acheter, et qu'il en recevoit des envois considérables, sans savoir même d'où ils lui venoient.

A une lieue de Liége, et dans les vil-

lages circonvoisins, des maîtres perfides avoient des instructions qui renchérissoient encore sur ces moyens de corruption. Là, se réunissoient, à des heures et à des jours marqués, un certain nombre de ces artisans ou paysans qui n'avoient pas appris à lire. Dans ces conventicules, un des élèves faisoit à haute voix la lecture des livres marqués et donnés par le magister, et ces livres étoient surtout de ceux qui abondent en déclamations contre les prêtres et les souverains. Le père même d'un de ces lecteurs, simple menuisier, l'ayant surpris dans ces conventicules, les dénonça à un tréfoncier de Liége, pour qui il travailloit. Des recherches furent faites dans les environs. Plusieurs maîtres d'écoles furent trouvés coupables de la même infamie. C'étoient précisément ceux qui affectoient le plus de remplir les devoirs de religion. On réfléchit sur les protecteurs qui les avoient recommandés. Les recherches furent poussées plus loin; elles conduisirent jusqu'au bureau que d'Alembert avoit établi pour être informé

par les adeptes dispersés, des places de professeurs qui viendroient à vaquer dans les collèges, ou de celles de simples magisters dans les villages, ou enfin de celles de précepteurs dans les maisons particulières. Le préfet du bureau avoit sur sa liste les sujets à recommander, et le reste étoit laissé aux adeptes protecteurs qui avoient le plus d'influence sur les lieux où le protégé étoit envoyé.

ACADÉMIE SECRÈTE DES CONJURÉS SOPHISTES, CLUB D'HOLBACH.

Il restoit enfin à savoir de quel antre partoient ces productions répandues avec tant de profusion en Europe, pour infecter les villes et les campagnes de tout ce double esprit sophistique de corruption et de révolte. Il fut réservé aux remords d'un adepte même de découvrir cette source empestée.

Peu de jours après les atrocités des 5 et 6 octobre, M. Leroy, lieutenant des chasses de Sa Majesté et académicien, se trouvoit à dîner chez M. d'Angevilliers, intendant des bâtimens. La conversation roula na-

turellement sur les désastres de la révolution. Le repas terminé, le seigneur même de qui je tiens ce fait (1) dit à M. Leroy, qu'il savoit lié avec les sophistes : *Eh bien! voilà pourtant l'ouvrage de la philosophie!* Attéré par ces mots, *hélas!* répond l'académicien, *à qui le dites-vous? Je ne le sais que trop; mais j'en mourrai de douleur et de remords.* — Sur ce mot de *remords*, qu'il répète en terminant presque toutes ses phrases, on lui demande s'il auroit contribué à cette révolution de manière à devoir s'en faire à lui-même de si vifs reproches. « Oui, ré» pondit-il, oui, j'y ai contribué, et beau» coup plus que je ne le voudrois. J'étois » secrétaire du comité à qui vous la de» vez; mais j'atteste les cieux que jamais » je n'ai cru que l'on dût en venir à ce » point. — *J'en mourrai de douleur et de » remords.* »

(1) Avant de voir ce seigneur, j'avois déjà un mémoire très-détaillé sur ce fait. Il le confirma entièrement, et j'ai vu depuis vingt personnes qui l'ont toutes confirmé de même, quoiqu'avec des détails moins précis.

Pressé de s'expliquer sur ce comité, sur cette société secrète, dont toute la compagnie ignoroit l'existence, l'académicien reprit : « Cette société étoit une espèce de » club que nous avions formé entre nous » philosophes. Nos assemblées se tenoient » à l'hôtel du baron d'Holbach. De peur » que l'on en soupçonnât l'objet, nous » prîmes le nom d'économistes; nous créâ- » mes Voltaire, quoique absent, président » honoraire et perpétuel. Nos principaux » membres étoient d'Alembert, Turgot, » Condorcet, Diderot, ce Lamoignon, » garde des sceaux, qui s'est tué dans son » parc, et tous ceux auprès de qui on voit » Voltaire employer dans ses lettres notre » mot du guet, ou bien les lettres initia- » les de ces deux mots : *écrasez l'infâme.* » — Ces mots signifioient pour nous, écra- » sez le crucifié, écrasez Jésus-Christ ou » bien sa religion. »

Toute cette déclaration interrompue par des sanglots, l'adepte, profondément repentant, ajouta : « Voici quelles étoient » nos occupations. La plupart des livres

» que vous avez vu paroître depuis long-
» temps contre *la religion, les mœurs et*
» *le gouvernement*, étoient notre ouvrage
» ou celui de nos affidés. Ces livres étoient
» tous composés par les membres ou par
» les ordres de la société. Avant d'être li-
» vrés à l'impression, tous étoient envoyés
» à notre bureau. Là, nous les révisions,
» nous ajoutions, nous retranchions, nous
» corrigions, suivant que les circonstan-
» ces l'exigeoient. — L'ouvrage parois-
» soit ensuite sous un titre et un nom que
» nous choisissions. Ceux que vous avez vu
» attribués à Boulanger ou à Fréret, après
» leur mort, n'étoient pas sortis d'ailleurs
» que de notre société. Quand nous les
» avions approuvés, nous en faisions tirer
» d'abord, sur papier fin ou ordinaire,
» un nombre suffisant pour rembourser
» les frais d'impression, et ensuite une
» quantité immense d'exemplaires sur du
» papier moins cher. Nous envoyions
» ceux-ci à des libraires ou à des colpor-
» teurs, qui, les recevant pour rien, ou
» presque pour rien, étoient chargés de

» les vendre au peuple au plus bas prix.
» Voilà ce qui a changé ce peuple au point
» où vous le voyez aujourd'hui. Je ne le
» verrai pas long-temps ; j'en mourrai de
» douleur et de remords. »

On sent toute l'horreur qu'inspiroit ce récit : celle qu'avoit conçue le malheureux adepte de la part qu'il avoit eue à ces complots, le suivit jusqu'au tombeau. Conséquemment à sa déclaration, qui nous donne pour membres de son club tous ceux à qui Voltaire désignoit Jésus-Christ sous le nom de l'*infâme*, il faut ajouter à ceux des adeptes que j'ai déjà nommés, Helvétius, Damilaville, commis des finances ; Thiriot, écrivain sans talens, mais grand impie, et ce secrétaire de l'Académie française, Saurin, à qui l'on donne une ame honnête, mais qui s'étoit laissé entraîner par une pension de trois mille livres que lui faisoit Helvétius. Il faut y joindre surtout le baron d'Holbach, le comte d'Argental, ami constant et intime confident de Voltaire, le baron suisse Grimm, que l'on me dit aujourd'hui détes-

ter ses anciennes liaisons avec tout ce monde-là. Le seul qui les ait réparées de manière à mériter l'admiration est M. de la Harpe. Je dois même observer que, quoiqu'il fût désigné membre de cette société par celui qui l'avoit dévoilée, il n'étoit pas au moins de ceux auprès de qui Voltaire usoit de la formule ordinaire avec les conjurés.

En recherchant l'origine de ce club infernal, et la date de son établissement, on voit que Voltaire en avoit au moins donné l'idée dès l'année 1763, en écrivant à Helvétius : « Qui empêcheroit les philosophes » d'avoir chez eux une petite imprimerie, » et de donner des ouvrages utiles et courts, » dont leurs amis seroient les seuls dépo» sitaires? C'est ainsi qu'en ont usé ceux » qui ont imprimé les dernières volontés » de ce bon et honnête curé (l'apostat Jean » Meslier). Il est certain que vous et vos » amis, vous pourriez faire de meilleurs » ouvrages avec la plus grande facilité, et » les faire *débiter sans vous compromet-* » *tre.* » (LETTRE, en mars 1763.) Il est

certain encore que Voltaire avoit déjà donné l'exemple de ce club, puisque, parlant encore de ses libelles, il écrivoit au même adepte : « Ces petits livres se succèdent les uns aux autres. *On ne les » vend point; on les donne à des personnes » affidées, qui les distribuent à des jeunes » gens et à des femmes.* » (25 août 1763.) Enfin il est certain que ce club existoit déjà au moins en 1766, puisqu'à cette époque parurent les deux livres intitulés : *L'Antiquité dévoilée, Examen des apologistes du christianisme*, que l'adepte Leroy dit avoir été composés par la société secrète, et qui sont si dignes de cette source. Il y avoit donc au moins vingt-huit ans que ce club de sophistes infectoit l'univers de productions toutes tendantes à renverser l'autel et le trône, quand on vit arriver la révolution française.

Voltaire l'annonçoit depuis long-temps comme *immanquable*; mais, ajoutoit-il, *je n'aurai pas le plaisir d'en être témoin.* » Les Français arrivent tard à tout, mais

» ils arrivent. La lumière s'est tellement
» répandue de proche en proche, qu'on
» éclatera à la première occasion, et alors
» ce sera un beau tapage. Les jeunes gens
» sont bien heureux, ils verront de belles
» choses. » (LETT. A M. DE CHAUVELIN,
2 mars 1764.)

ESSAIS DES CONJURÉS POUR LEURS RÉVOLUTIONS POLITIQUES.

Ce ne fut ni sa faute ni celle de ses élèves, s'il ne vit pas au moins une partie de ces bouleversemens politiques. Enchanté de celui qu'il avoit déjà fait dans les idées religieuses, il voulut au moins être témoin d'une partie de ceux qu'il prévoyoit pour les États. Ce n'étoit pas assez pour lui de ne plus laisser dans Genève que quelques *gredins* croyant à Jésus-Christ; il voulut aussi renverser tout le gouvernement de cette république, pour y faire l'essai de ces nouveaux principes d'égalité et de liberté, sur lesquels devoit porter désormais la base des États.

ESSAI A GENÈVE.

Toute l'Europe a su les troubles dont cette ville fut agitée depuis l'année 1770 jusqu'en 1782; mais ce que l'on ignore, ce sont et les premières causes et les agens secrets de la révolution qui renversa sa constitution. Dans ce petit État, le peuple étoit divisé en plusieurs classes. Celle des anciens habitans de Genève ou de leurs descendans étoit seule admise aux conseils et aux principales dignités. Les autres, plus récemment entrés sous le domaine de la république, jouissoient de sa protection, mais ils ne faisoient point partie du corps législatif. Lorsqu'ils les admettoient parmi eux à ces conditions, les Génevois ne croyoient pas commettre une injustice, en leur laissant la liberté de chercher ailleurs un autre asile. Mais Montesquieu et J.-J. Rousseau étoient venus apprendre à ces colons qu'ils étoient esclaves dans le gouvernement qui les avoit accueillis, et qu'ils avoient perdu ces grands droits de l'homme (l'égalité, la li-

berté), par cela seul qu'il falloit suivre la loi sans l'avoir faite. Voltaire, qui eût craint de rester en arrière de ses élèves, étoit aussi devenu partisan de ces prétendus droits. Il crut les voir blessés dans la constitution de Genève. Il insinua tous les nouveaux principes aux colons; il sema la division entre eux et le conseil. Pour qu'ils craignissent peu de perdre leur fortune à cette guerre, pour y gagner lui-même l'honneur d'avoir fondé des colonies, il invita les mécontens à venir s'établir à Ferney ou à Versoy. Il se mit à écrire en faveur de la démocratie et de la multitude législatrice avec autant de zèle qu'il en eût mis jadis en faveur des monarchies. Dans ces pamphlets, qu'il avoit soin de faire circuler sous le titre d'*Idées démocratiques*, les colons de Genève apprirent non-seulement que *le plus tolérable de tous les gouvernemens est le républicain, parce que c'est lui qui rapproche le plus les hommes de l'égalité naturelle*, mais aussi que, dans une société composée de plusieurs maisons, *il est dans la*

nature que chaque maître ait sa voix pour le bien de la société; que le gouvernement civil est la *volonté de tous,* exécutée par un seul ou par plusieurs, en vertu *des lois que tous ont portées;* qu'enfin toutes les distinctions de *nobles et de roturiers* ne signifioient pas autre chose que celle de *seigneur et d'esclave.* Il étoit difficile de leur dire plus clairement ce que seroient celles de législateurs et de simples colons, jusqu'à ce que ceux-ci eussent acquis le droit de leur prétendue égalité naturelle.

Les sophistes du jour ne laissèrent point Voltaire travailler seul à cet essai de leur démocratie. La secte niveleuse l'aida de tous les efforts de Clavière, du boute-feu Segère et du demi-Syeyes, Bérenger. Le sieur Bovier, et cet avocat-général *Servan,* que Voltaire appeloit un *grand-maître* de sa *philosophie,* accoururent de Grenoble lui prêter leurs moyens. Les économistes refondirent pour lui tous les principes de la nouvelle démocratie sous la plume de l'*éphémère citoyen* Dupont de

Nemours. Ils menacèrent le sénat de toute la fureur des habitans des campagnes, s'il ne leur donnoit le libre exercice *des droits naturels de l'homme, et ne leur en garantissoit la possession.* (Voyez *Éphémérides du citoyen,* ann. 1771.) A force d'intrigues et d'écrits séditieux, ils étoient enfin venus à bout de leur projet sur cette république. Sa constitution fut rétablie par M. de Vergennes; mais le levain resta. Pour fermenter de nouveau, tout le jacobinisme de Voltaire n'attendit plus que l'apostat Soulavie et les autres agens de Robespierre.

ESSAI EN FRANCE.

L'essai que les sophistes firent en même temps en France n'avoit pas d'autre objet. Les parlemens eux-mêmes s'y méprirent. Dans leurs contestations avec Louis XV, ils demandèrent la convocation des États-généraux; ils crurent voir leur cause triomphante dans les fameuses remontrances de la cour des aides, rédigées par M. de Malesherbes. Ils deman-

dèrent aussi que la nation vînt exercer elle-même *l'autorité*, et reprendre ses *droits imprescriptibles*, ses droits *inaliénables*. (Voyez *Remontr. du parlement de Bordeaux*, 25 février 1771.) Les magistrats alors se crurent secondés par le philosophisme. Ils ne virent pas que dès-lors la révolution étoit faite, si Louis XV eût accédé à leurs remontrances; que dès-lors le sophiste Mably ne demandoit aussi cette convocation des États qu'en indiquant la *manière d'en profiter pour faire sa révolution*. Les sophistes de l'aristocratie s'y méprirent comme les parlemens. Ils ne voyoient dans ces États qu'une occasion de regagner leur ancienne influence; ils ignoroient que les sophistes de la démocratie se tenoient derrière eux, déjà prêts à faire dominer leurs droits d'égalité, et à représenter que *la distinction des ordres avoit été la cause pour laquelle les anciens États-généraux avoient toujours porté si peu de fruit et fait si peu de bien*. (SUPPLÉMENT AU CONTRAT SOCIAL, par Gudin, trois. part., chap. 1.) Le piège

étoit tendu; dès-lors l'égalité renversoit en France la distinction des ordres; la multitude étoit législatrice, et Jean-Jacques, Voltaire et le club des sophistes rebelles triomphoient. Louis XV écarta pour un temps ce malheur de la France; mais les conjurés trouvèrent en Allemagne un prince plus docile à leurs principes.

ESSAI DANS LES PAYS AUTRICHIENS.

Quoique toute la piété de Marie-Thérèse n'eût pas empêché le philosophisme de pénétrer dans ses États, elle étoit au moins venue à bout de réprimer l'esprit d'égalité, de liberté que suivoit de si près la nouvelle école. Elle avoit étouffé une conspiration qui devoit éclater à Prague le 16 mai, et renouveler, par le massacre des riches et des nobles, les horreurs des Hussites. Sous Joseph II, les niveleurs trouvèrent plus d'accès auprès du trône. En étudiant le caractère de ce prince, il étoit aisé de s'apercevoir qu'initié au mystère du philosophisme, il s'étoit fait en lui un singulier mélange de despotisme et

des idées de liberté et d'égalité. Seul souverain chez lui, il eût voulu aussi être seul grand, et voir tous ses sujets au même niveau. Les sophistes tudesques et hongrois profitèrent de ces dispositions pour l'engager à abaisser les nobles et les riches. Parmi les divers plans qu'ils lui proposèrent, il accepta surtout celui d'affranchir les vassaux et les serfs d'une partie des travaux auxquels ils étoient habitués pour le service des seigneurs, et de les faire mettre sur la liste de ses légions. L'essai de ce projet, que l'on crut dicté par l'humanité, se fit en Transilvanie, où la nécessité d'avoir sans cesse des gardes-côtes sous les armes fournissoit un prétexte plausible d'armer les paysans. Ils coururent en foule, bien moins pour s'engager sous les drapeaux militaires, que pour se délivrer du service de leurs maîtres. Les réclamations des familles que ces dispositions alloient ruiner, et mettre de niveau avec leurs anciens serfs, arrivèrent et furent dédaignées. Ces nouveaux soldats ne furent bientôt que les ennemis in-

solens des propriétaires. Un paysan valaque, nommé Horja, décoré d'une croix, muni d'une patente en lettres d'or, et se disant envoyé de l'empereur pour consommer l'affranchissement de ses semblables, se déclara leur général, les envoya incendier les châteaux et massacrer les maîtres. Bientôt l'assassinat ne suffit plus pour venger ces furieux. Leurs cris de liberté, d'égalité, étouffant toute humanité, ils semirent « à empaler les no-
» bles tout vivans, à leur couper les pieds
» et les mains, à les faire rôtir à petit
» feu. Parmi les victimes de ces forcenés,
» on distingua surtout les deux comtes
» et frères Ribiczi. L'aîné fut empalé et
» rôti; diverses autres personnes de la
» même famille, femmes et enfans, furent
» cruellement massacrés. La malheureuse
» dame Bradi-Sador eut les pieds et les
» mains coupés. Les barbares la laissè-
» rent expirer dans cet état. » Peu s'en fallut que M. Jean Petty, gentilhomme anglais, de qui nous tenons ces détails, et alors voyageant dans ces contrées, ne fût

la victime de cette populace effrénée.

L'aspect de ces horreurs rappeloit toutes celles de l'ancienne Jacquerie; elles étoient fondées sur les mêmes principes. Ceux qui avoient eu l'art de les répandre eurent celui de ralentir les ordres et les secours nécessaires pour réprimer le brigandage. Les gentilshommes des contrées voisines furent obligés de se réunir, et de marcher en corps d'armée contre les rebelles. Les troupes de Joseph II reçurent enfin les ordres convenables : les brigands furent punis ou dispersés; mais ces affreux essais de leur égalité et de leur liberté n'en dirent pas moins aux sophistes que le temps de leurs Bellérophons ou de leurs Robespierres n'étoit pas éloigné.

VOLTAIRE TRIOMPHANT DANS PARIS COMME CHEF DE LA DOUBLE CONSPIRATION.

Cependant ni Voltaire ni ses premiers complices ne devoient voir le terme de cette révolution générale, qu'il aimoit à prédire, et qu'il attendoit avec tant d'impatience. Ses disciples voulurent au moins

qu'il fût témoin de celle qu'ils avoient opérée dans Paris, devenu la métropole de son impiété. Depuis sa longue absence de cette ville, sous le décret des lois, il ne devoit y reparoître qu'en se justifiant des blasphèmes qui avoient anciennement attiré sur lui les arrêts du parlement. D'Alembert et son académie résolurent de vaincre cet obstacle. Malgré quelques restes d'égards pour la religion, il leur en coûta peu pour obtenir que le premier auteur de leurs complots vînt enfin au milieu d'eux jouir des succès dont ils lui devoient le premier hommage. Voltaire étoit assez connu comme chef des impies; il ne l'étoit que peu, et presque point du tout, comme chef des complots formés contre les rois : il fut convenu qu'à son approche les lois se tairoient en sa faveur. C'étoit là tout ce que demandoient les conjurés.

Cet homme, dont la longue carrière n'avoit été qu'une suite de blasphèmes et de conspirations également redoutables au trône et à l'autel, fut reçu dans la capi-

tale des rois très-chrétiens avec toutes les acclamations accordées aux héros de retour de leurs victoires contre les ennemis de la patrie. Toutes les académies célébrèrent son arrivée; elles la célébrèrent dans ce palais des rois où Louis XVI devoit, en peu d'années, se trouver prisonnier et victime de l'arrière-conjuration des impies. Les théâtres décernèrent leurs couronnes au chef des conjurés. Les fêtes se succédèrent en son honneur. *Enivré* de l'encens des adeptes, il s'écria : *Vous voulez donc me faire mourir de gloire!* La religion seule étoit en deuil pendant tous ses triomphes; son Dieu sut la venger. L'impie qui avoit peur de mourir de gloire devoit mourir de rage et de désespoir plus encore que de vieillesse. Au milieu de ses triomphes, une violente hémorragie fit craindre pour ses jours. D'Alembert et Diderot accoururent pour soutenir sa constance dans ses derniers momens; ils ne furent témoins que de son ignominie et de la leur. Voltaire fut réduit à appeler les prêtres de ce Christ, de ce même prétendu

infâme qu'il avoit si souvent juré d'écraser. Le procès-verbal de ses rétractations existe. Il fut déposé chez M. Momet, notaire à Paris; j'y ai lu et la lettre que Voltaire écrivit à M. Gaultier, pour le prier d'entendre sa confession, et la déclaration suivante, signée de sa main.

MORT DE VOLTAIRE.

» Je soussigné déclare qu'étant attaqué
» depuis quatre jours d'un vomissement
» de sang, à l'âge de quatre-vingt-quatre
» ans, et n'ayant pu me traîner à l'église,
» M. le curé de Saint-Sulpice ayant bien
» voulu ajouter à ses bonnes œuvres celle
» de m'envoyer M. Gaultier, prêtre, je
» me suis confessé à lui, et que, si Dieu
» dispose de moi, je meurs dans la sainte
» Église catholique où je suis né, espé-
» rant beaucoup de la miséricorde divine
» qu'elle daignera pardonner toutes mes
» fautes. Si j'avois jamais scandalisé l'É-
» glise, j'en demande pardon à Dieu et à
» elle. 2 mars 1778. *Signé*, VOLTAIRE,
» en présence de M. l'abbé *Mignot*, mon

» neveu, et de M. le marquis de *Ville-*
» *vieille*, mon ami. »

Etoit-ce encore un jeu de son antique hypocrisie que cette déclaration? C'est malheureusement ce qui sembleroit trop probable, d'après ce que nous avons vu de ses autres actes de religion expliqués par lui-même. Quoi qu'il en soit, Voltaire avoit permis que sa déclaration fût portée au curé de Saint-Sulpice et à l'archevêque de Paris, pour savoir si elle seroit trouvée suffisante. Au moment où M. l'abbé Gaultier rapportoit la réponse, il lui fut impossible d'approcher du malade. Les conjurés avoient redoublé leurs efforts pour empêcher leur chef de consommer sa rétractation, et ils y réussirent. Toutes les portes se trouvèrent fermées au prêtre que Voltaire avoit fait appeler. Les démons désormais eurent seuls un accès libre auprès de lui. Bientôt commencèrent ces scènes de fureur et de rage, qui se succédèrent jusqu'à ses derniers jours. Alors d'Alembert, Diderot, et vingt autres qui assiégeoient son antichambre, ne l'appro-

chèrent plus que pour être témoins de leur humiliation dans celle de leur maître, souvent même pour se voir repoussés par ses imprécations et ses reproches.

« Retirez-vous de moi, leur disoit-il » alors; c'est vous qui êtes cause de l'état » où je suis. Retirez-vous. Je pouvois me » passer de tous vous autres; c'est vous » qui ne pouviez vous passer de moi, et » quelle malheureuse gloire m'avez-vous » donc value? »

Ces malédictions étoient surtout suivies du souvenir de sa conjuration contre le Christ. Ses adeptes eux-mêmes l'entendoient, au milieu de ses troubles et de ses frayeurs, appeler, invoquer, blasphémer alternativement ce Dieu, l'ancien objet de ses complots et de sa haine. Avec les accens prolongés du remords, tantôt il s'écrioit : *Jésus-Christ! Jésus-Christ!* tantôt il se plaignoit de se voir abandonné de Dieu et des hommes. La main qui avoit jadis tracé la sentence d'un roi impie au milieu de ses fêtes, sembloit avoir écrit sous les yeux de Voltaire mourant cette

antique formule de ses blasphèmes : *Écrasez l'infâme*. Il cherchoit vainement à chasser cet affreux souvenir; c'étoit le temps de se voir écrasé lui-même sous la main de l'infâme, qui alloit le juger. Ses médecins, M. Tronchin surtout, arrivoient pour le calmer; ils en sortoient pour confesser qu'ils avoient vu la plus terrible image de l'impie mourant (1). Le maréchal de Richelieu, témoin de ce spectacle, s'enfuyoit en disant : En vérité, cela est trop fort, on ne peut y tenir.

Ainsi mourut, le 30 mai 1778, consumé par ses propres fureurs, plus encore qu'affoibli par le poids des années, cet homme de blasphèmes, le père des sophistes conjurés contre l'autel, devenu le complice, le chef et l'émule de ses propres élèves conjurés contre le trône. Ils sembloient avoir tout perdu avec lui du côté des talens; mais ses armes leur restoient dans ses volumineuses impiétés, et

(1) Voyez, dans le troisième volume des *Mémoires*, ces circonstances confirmées par la lettre de M. de Luc, qui m'écrit les tenir de M. Tronchin même.

désormais les ruses et les artifices de d'Alembert pouvoient seules suppléer le génie du fondateur de la secte.

MORT DE D'ALEMBERT.

Le comité secret parisien pour l'éducation, les conventicules des campagnes, la correspondance avec les magisters villageois, lui devoient leur origine. Il continua à diriger l'académie secrète, jusqu'à ce qu'il fallût aller comparoître devant le même Dieu que Voltaire. En novembre 1783, il fut atteint de sa dernière maladie. Crainte que ses remords ne vinssent aussi donner aux adeptes le spectacle de ses rétractations, Condorcet se chargea de le rendre inaccessible, sinon au repentir, du moins à tout homme qui auroit pu se prévaloir de son hommage à la religion. Quand M. le curé de Saint-Germain se présenta en qualité de pasteur, Condorcet courut à la porte, refusa de le laisser pénétrer dans la chambre du malade. C'étoit le démon même qui veilloit sur sa proie. A peine fut-elle dévorée, que l'orgueil de

Condorcet trahit son secret. D'Alembert avoit réellement senti les remords qui devoient le tourmenter autant que Voltaire. Il étoit même prêt à recourir au seul moyen de salut qui lui restoit, en appelant les ministres de Jésus-Christ : Condorcet eut la férocité de combattre ce dernier repentir. Toute l'histoire de cet affreux combat est dans ce mot de Condorcet, rapportant les circonstances de d'Alembert mourant : *Si je ne m'étois pas trouvé là, il faisoit le plongeon.*

MORT DE DIDEROT.

Diderot lui-même, ce héros des athées, fut, de tous les chefs des conjurés, le plus près d'une véritable expiation de ses blasphèmes; mais c'est encore ici un de ces mystères que l'orgueil des sophistes se plaît à couvrir de ténèbres, et qu'il faut dévoiler à l'histoire.

Diderot avoit pour bibliothécaire un jeune homme qui sut mériter sa confiance par les services assidus qu'il lui rendoit dans sa dernière maladie. Effrayé des symp-

têmes qu'il aperçut un jour en pansant les plaies du philosophe, ce jeune homme courut en avertir un digne ecclésiastique, M. l'abbé Le Moine, résidant alors à la maison appelée des Missions-Étrangères, rue du faubourg Saint-Germain. Sur l'avis de cet ecclésiastique, il entra dans l'église, se mit à prier Dieu de lui inspirer ce qu'il devoit dire, ce qu'il devoit faire pour le salut d'un homme dont il détestoit les principes, mais qu'il ne pouvoit s'empêcher de regarder comme son bienfaiteur. Sa prière faite, il revint chez Diderot, et le même jour, à l'instant où il pansoit ses plaies, voici le langage qu'il lui tint : « M. Diderot, vous me voyez aujourd'hui » plus que jamais ému sur votre sort ; n'en » soyez pas surpris. Je sais tout ce que je » vous dois. C'est par vos bienfaits que je » subsiste ; vous daignez m'honorer d'une » confiance à laquelle je n'avois pas lieu » de m'attendre : il m'est dur d'être in- » grat, et je m'accuserois de l'être, si je » vous laissois ignorer le danger que l'état » de vos plaies m'annonce. M. Diderot,

» vous avez des dispositions à faire, vous
» avez surtout des précautions à prendre
» pour le monde où vous allez entrer. Je
» ne suis qu'un jeune homme, je le sais;
» mais êtes-vous bien sûr que votre phi-
» losophie ne vous laisse pas une ame à
» sauver? Je n'en doute pas, moi, et il
» m'est impossible de penser au sort qui
» attend mon bienfaiteur, et de ne pas l'a-
» vertir d'éviter un malheur éternel. Voyez,
» Monsieur, il en est temps encore. Par-
» donnez un avis que je dois à la recon-
» noissance et à toutes vos bontés pour
» moi. »

Diderot écoutoit ce langage avec attendrissement. Il laissa même échapper quelques larmes. Il promit de peser ce qu'il venoit d'entendre, et de délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre dans une situation dont, après tout, il reconnoissoit toute l'importance. Le jeune homme attendoit avec impatience l'effet de ses délibérations. Le premier résultat fut conforme à ses désirs. Il courut avertir M. Le Moine que Diderot demandoit à voir un prêtre,

pour se mettre en état de paroître devant Dieu. M. Le Moine indiqua M. de Tersac, curé de Saint-Sulpice. Diderot vit en effet M. de Tersac, il le vit plusieurs fois; il se préparoit à rédiger une rétractation publique de ses erreurs : malheureusement les adeptes surveilloient leur coryphée. Sous prétexte que le danger n'avoit rien de pressant, que l'air de la campagne lui seroit plus favorable, ils lui persuadèrent au moins d'en essayer. Son départ fut tenu très-secret. Les malheureux qui l'entraînèrent savoient bien qu'il n'avoit pas longtemps à vivre. Ils le gardèrent étroitement, et ne le quittèrent pas qu'ils ne l'eussent vu mort. Il expira entre leurs mains, le 2 juillet 1784. Alors même, continuant à tromper le public, les adeptes-geôliers ramenèrent secrètement son cadavre à Paris, firent courir le bruit que la mort l'avoit surpris à table, et allèrent partout publiant que leur plus fameux athée étoit mort tranquillement et sans remords dans tout son athéisme. Le public le crut encore, et ce jeu de la scélé-

ratesse, poursuivant jusqu'aux portes de l'enfer sa malheureuse proie, y poussant Diderot malgré lui, servit à fortifier l'impiété de ceux que l'exemple de son repentir auroit pu ramener à la vérité.

Des premiers auteurs de la conjuration contre le Christ, il ne restoit plus que Frédéric II. Dégoûté des sophistes sans cesser d'être impie, ce prince auroit encore vu avec indifférence tomber tous les autels; mais il ne mourut ni sans avoir prévu que leur chute entraîneroit celle des trônes, ni sans regret d'avoir tant contribué lui-même à la chute des uns et des autres, par la protection qu'il avoit si longtemps accordée aux impies. Ils avoient eu beau lui cacher leurs principes contre cette autorité qu'il savoit si nécessaire pour le maintien de l'ordre public, il avoit dévoilé les complots de leur égalité et de leur liberté démocratique. En voyant les progrès que leurs principes faisoient en France, il n'avoit pu s'empêcher d'écrire : « Je me représente Louis XVI comme une » jeune brebis entourée de vieux loups;

» *il sera bien heureux s'il leur échappe.* »
(LETT. DU ROI DE PRUSSE, 18 juin 1776.)
Dans ses dernières années, il sentit plus fortement encore tout ce que ces mêmes principes préparoient de malheurs aux autres peuples, au sien même, et alors il disoit : *Je voudrois qu'il m'en eût coûté la plus belle de mes victoires, et laisser la religion en l'état où je l'ai trouvée en montant sur le trône.* Ainsi celui-là même qui avoit accordé tant de protection aux sophistes conjurés contre le Christ, mourut dans l'effroi de leur conspiration contre les rois. Cependant ces hommes, déjà si redoutables par la plus funeste influence sur l'opinion des peuples, n'étoient pas les seuls à tramer les mêmes complots. Dans les antres secrets de la franc-maçonnerie, il existoit des arrière-loges, dont les mystères étoient, depuis long-temps, tous ceux du club d'Holbach. C'est dans ces mêmes antres que je vais essayer de conduire mes lecteurs ; c'est à ces mystères qu'il faut les initier, pour faire concevoir d'où sortirent tous ces millions de bras que

la révolution française a montrés si actifs à seconder les complots des sophistes de l'impiété, et tous ceux des sophistes de la rebellion. Quelque étrange que puisse paroître, au premier coup-d'œil, le rapprochement du club d'Holbach et des arrière-loges maçonniques, on verra qu'au moins depuis bien des années les projets étoient les mêmes; que les sectes, il est vrai, différoient dans les moyens, mais que bientôt elles pouvoient se réunir, et que celle-là même devoit le plus contribuer à l'exécution des grands forfaits, qui sembloit la plus innocente dans ses jeux et la plus insignifiante dans ses mystères.



TROISIÈME PARTIE.

SUITE DE LA CONSPIRATION DES SOPHISTES DE LA REBELLION.

DES DIVERSES ESPÈCES DE FRANCS-MAÇONS; SECRETS ET COMPLOTS DE LEURS ARRIÈRE-LOGES.

EXCEPTIONS PRÉLIMINAIRES ; DES MAÇONS HONNÊTES.

En parlant des francs-maçons, la vérité et la justice nous font une loi rigoureuse de commencer par une exception qui mette à l'abri de nos inculpations le grand nombre de frères initiés à leurs loges, et qui auroient eu la plus grande horreur de cette association, s'ils avoient prévu qu'elle pût jamais leur faire contracter des engagemens contraires aux devoirs de l'homme religieux et du bon citoyen.

L'Angleterre surtout est pleine de ces hommes honnêtes, excellens citoyens, hommes de tout état, de toute condi-

tion, qui se font honneur d'être maçons, et qui ne se distinguent des autres que par des liens qui semblent resserrer ceux de la bienfaisance et de la charité fraternelle. Il fut long-temps en Allemagne une exception presque aussi générale à faire pour la plupart des loges. On peut en dire autant de bien d'autres contrées, et même de la France. Ce fut, il est vrai, dans ce royaume que les mystères maçonniques furent plus tôt et plus généralement changés en une véritable conspiration; mais en France même, jusqu'à ces derniers temps, il resta toujours un certain nombre de frères maçons auxquels le grand secret de la conspiration ne fut jamais révélé, à cause de leurs dispositions, soit religieuses, soit politiques. En un mot, les exceptions à faire pour les maçons honnêtes ont été et sont encore si nombreuses, qu'elles deviennent elles-mêmes un mystère inexplicable pour ceux qui n'ont pas saisi l'histoire et les principes de la secte. Comment, en effet, concevoir une association très-nombreuse d'hommes unis par

des liens et des sermens qui leur sont à tous extrêmement chers, et dans laquelle il ne fut si long-temps qu'un très-petit nombre d'adeptes connoissant le dernier objet de leur union? Pour répondre à cette énigme, et pour mettre de l'ordre dans nos idées sur cette fameuse société, je traiterai d'abord du secret commun à tous ses grades, c'est-à-dire en quelque sorte de ses petits mystères, ensuite du secret et de la doctrine de ses arrière-loges, ou bien des grands mystères de la franc-maçonnerie. Une fois pour toutes, je déclare ici que par francs-maçons conspirateurs, je n'entends jamais que les maçons admis dans ces arrière-loges aux derniers mystères de la secte. Sans rien décider sur leur origine, j'en parlerai au moins d'après les prétentions mêmes des plus savans francs-maçons, et on verra les preuves qu'ils nous fournissent de leur grand objet. Enfin, nous en viendrons à l'union de la franc-maçonnerie avec les sophistes conjurés, et aux moyens qu'elle leur a fournis pour l'exécution de leurs complots,

soit contre la religion, soit contre les souverains.

SECRET GÉNÉRAL DE LA MAÇONNERIE, OU SES PETITS MYSTÈRES DÉVOILÉS PAR LES MAÇONS EUX-MÊMES.

Jusqu'au 12 août 1792, les Jacobins français n'avoient encore daté dans les fastes de leur révolution que par les années de leur prétendue *liberté*. En ce jour, Louis XVI, depuis quarante-huit heures déclaré par les rebelles déchu de tous ses droits au trône, alloit être emmené captif aux tours du Temple. En ce même jour, l'assemblée des rebelles prononça qu'à la date de la *liberté*, on ajouteroit désormais dans les actes publics la date de *l'égalité*; ce décret lui-même fut daté de la quatrième année de la *liberté*, le premier jour de l'*égalité*.

En ce même jour, pour la première fois, éclata enfin publiquement ce secret si cher aux francs-maçons, et prescrit dans leurs loges avec toute la religion du serment le plus inviolable. A la lecture de ce fameux décret, ils sécrièrent : « Enfin

» nous y voilà; la France entière n'est
» plus qu'une grande loge, les Français
» sont tous francs-maçons, et l'univers
» entier le sera bientôt comme nous. »

J'ai été témoin de ces transports, j'ai entendu les francs-maçons jusqu'alors les plus réservés, les vénérables ou les maîtres des loges, répondre sans déguisement aux questions que leur joie occasionnoit : « Oui, enfin, voilà le grand objet de la
» franc-maçonnerie rempli. *Égalité et li-*
» *berté; tous les hommes sont égaux et*
» *frères, tous les hommes sont libres :*
» c'étoit là toute l'essence de notre code,
» tout l'objet de nos vœux, tout notre
» grand secret. » J'ai entendu cette déclaration de leur part et de leur bouche, devant tout ce que les maçons appeloient alors des *profanes*, non-seulement sans exiger des hommes ou des femmes la moindre espèce de secret, mais avec tout le désir que désormais toute la France en fût instruite pour la gloire des maçons, pour qu'elle reconnût dans eux les vrais auteurs de toute cette révolution *d'égalité et*

de liberté, dont elle donnoit le grand exemple à l'univers.

Tel étoit en effet le secret général des francs-maçons. Il ne se manifestoit pas également dans toutes leurs loges et dans toutes les contrées ; mais partout les francs-maçons, réunis dans leurs loges, faisoient leurs délices de se trouver entre eux *égaux et libres*. Depuis plus de quarante ans au moins, la déclaration expresse et formelle de cette égalité, de cette liberté, étoit la première leçon donnée dans toutes les loges du grand-orient de Paris, dès la première initiation à leurs petits mystères. Ces mots *égalité et liberté* étoient les mots qui disoient tout ; mais tous les francs-maçons ne les entendoient pas de même. L'explication seule rendoit le secret innocent dans les uns, monstrueux dans les autres.

Je conjure donc les maçons honnêtes de ne pas se croire tous accusés ici de vouloir établir une révolution semblable à celle qui fait aujourd'hui les désastres du monde. Quand j'aurai constaté cet article

de leur code, je dirai comment il s'est fait que tant d'ames honnêtes et vertueuses n'en aient pas soupçonné le but ultérieur; mais, pour l'histoire de la révolution, il importe de ne plus laisser le moindre doute sur cet objet fondamental de leurs mystères : sans cela, il seroit impossible de concevoir le parti que les sophistes de l'impiété et de la rebellion ont su tirer des loges maçonniques. Je ne m'en tiens donc pas à ces aveux que j'ai entendus, et que bien des personnes peuvent certifier avoir entendus, comme moi, de la bouche des adeptes, depuis que leurs succès en France leur ont fait regarder leur secret comme étant désormais superflu.

CONFIRMATION DE CES PETITS MYSTÈRES.

Long-temps avant tous ces aveux, il étoit un moyen assez facile de reconnoître que *la liberté et l'égalité* étoient le grand objet de leurs loges. Combien de fois, en effet, ne les entendoit-on pas se vanter qu'ils étoient tous *égaux et frères*; qu'il n'étoit dans leurs loges, ni nobles ni roturiers,

ni pauvres ni riches, ni sujets ni rois! La plupart de leurs chansons célébroient sans cesse et cette *égalité* et cette *liberté*. Le mot de frère, dans leur bouche, n'annonçoit jamais autre chose que des hommes parfaitement libres, parfaitement égaux entre eux. Le nom même de *franc-maçon* ne signifioit pas autre chose qu'une société d'hommes *francs et libres*.

Je n'aurois aucune de ces preuves, il est temps que je dise celles qui me sont propres. Quoique j'aie vu tant de maçons, depuis le décret sur l'égalité, s'expliquer nettement, et en France et ailleurs, sur ce fameux secret, et quoique leur serment dût les rendre plus réservés que moi, qui n'en ai fait aucun, ni à leurs loges, ni à leur révolution d'égalité et de liberté, je garderois encore un profond silence sur ce dont je puis parler comme témoin, si je n'étois pleinement convaincu combien il importe aujourd'hui que le dernier et le profond secret de la maçonnerie soit enfin connu de tous les peuples. Je serois très-fâché d'offenser les maçons honnêtes,

religieux, bons citoyens; mais ce ne sera pas sans doute ceux-là qui préféreront l'honneur de leur secret au salut public, aux précautions à prendre contre une secte scélérate, qui fait servir leurs vertus mêmes à tromper l'univers. Je parlerai donc sans déguisement, sans crainte de manquer aux maçons que j'estime et que je révère, me souciant fort peu d'encourir l'indignation de ceux que je méprise, et dont je déteste les complots.

L'AUTEUR ADMIS AUX LOGES, ET COMMENT.

Long-temps sollicité par des maçons qui vouloient absolument m'entraîner dans leurs loges, je m'étois constamment refusé à leurs invitations; ils prirent enfin le parti de m'enrôler malgré moi. La partie fut liée, je fus invité à dîner chez un ami. Là, je me trouvois seul profane au milieu des maçons. Le repas terminé, les domestiques renvoyés, on propose de se former en loge et de m'initier; je persiste dans mon refus, et surtout dans celui de faire le serment d'un secret dont l'objet m'est

inconnu. On me dispense de ce serment; je résiste encore : on me presse, en me disant surtout qu'il n'y a pas le moindre mal dans la maçonnerie, que la morale en est excellente; je réponds en demandant si elle vaut mieux que celle de l'Évangile. Au lieu de répliquer, on se forme en loge, et alors commencent toutes ces singeries ou ces cérémonies puériles que l'on trouve décrites dans divers livres maçonniques, tels que *Joakin et Booz*. Je cherche à m'échapper. L'appartement est vaste, la maison écartée, les domestiques ont le mot, toutes les portes sont fermées, il faut bien se résoudre à être au moins passif, à laisser faire. On m'interroge, je réponds presque à tout en riant : me voilà déclaré apprenti, et tout de suite compagnon. Bientôt même c'est un troisième grade, c'est celui de maître qu'il faut me conférer. Ici on me conduit dans une vaste salle; la scène change et devient plus sérieuse. En m'épargnant les épreuves pénibles, on ne m'épargne pas au moins bien des questions insignifiantes et ennuyeuses. Long-temps encore

je ne vois en tout cela que jeux, puérilités, cérémonies burlesques. Enfin, survient cette question, que me fait gravement le vénérable : Êtes-vous disposé, mon frère, à exécuter tous les ordres du grand-maître de la maçonnerie, par préférence à ceux d'un roi, d'un empereur, d'un souverain quelconque? — Ma réponse fut *non*. Le vénérable s'étonne et reprend : Comment, *non!* Vous ne seriez donc venu parmi nous que pour trahir nos secrets! Vous ne savez pas que de tous nos glaives il n'en est pas un seul qui ne soit prêt à percer le cœur des traîtres. — Dans cette question, dans tout le sérieux et dans les menaces qui l'accompagnoient, je ne voyois encore qu'un jeu; je n'en répondis pas moins négativement. J'ajoutai ce qu'on peut aisément imaginer : Il est assez plaisant de supposer que je veuille trahir vos secrets, moi qui ne suis venu ici que par force, et à qui vous n'en avez dit encore aucun. S'il faut, pour les savoir, promettre d'obéir à un homme que je ne connois pas, et si les intérêts de la maçonnerie

peuvent compromettre quelques-uns de mes devoirs, adieu, Messieurs, il en est temps encore; je ne sais rien de vos mystères, et je n'en veux rien savoir.

Le vénérable insiste, ajoute encore de nouvelles menaces; je réponds toujours *non*. Je vous ai annoncé, ajoutai-je même, que, si dans tous vos jeux il se trouvoit quelque chose de contraire à l'honneur et à la conscience, vous apprendriez à me connoître. Vous y voilà; mais vous n'obtiendrez pas de moi que je promette jamais rien de semblable. Encore une fois, *non*.

A l'exception du vénérable, tous les frères gardoient un morne silence. Quoiqu'ils ne fissent dans le fond que s'amuser de cette scène, elle devenoit encore plus sérieuse entre le vénérable et moi. Il renouveloit toujours sa question, pour m'excéder et m'arracher un *oui*. Enfin il me fatigue; j'avois les yeux bandés, j'arrache le bandeau, je le jette par terre, et en frappant du pied, je réponds par un *non* accompagné de tout l'accent de l'impa-

tience. A l'instant, toute la loge part de battemens de mains en signe d'applaudissement. Le vénérable donne alors des éloges à ma constance. Voilà, dit-il entre autres, les gens qu'il nous faut, des hommes de caractère, et qui sachent avoir de la fermeté. A mon tour, je leur dis : *Des* gens de caractère? et combien en trouvez-vous qui résistent à vos menaces? Et vous-mêmes, Messieurs, n'avez-vous pas dit *oui* à cette question? et si vous l'avez dit, comment espérez-vous me faire croire que, dans vos mystères, il n'y a rien de contraire à l'honneur et à la conscience? Le ton que je prenois avoit rompu l'ordre de la loge. Les frères s'approchèrent de moi, en me disant que je prenois les choses trop au sérieux, trop à la lettre; qu'ils n'avoient jamais prétendu s'engager eux-mêmes à rien de contraire aux devoirs d'un bon Français; que je n'en serois pas moins admis, malgré ma résistance. Je le fus en effet; on me donna les signes et les mots de passe pour ce troisième grade, comme on avoit fait pour les deux autres.

Mais je ne savois point encore le secret; il me fut dit seulement que je pourrois l'apprendre en assistant à la réception de quelques frères dans une loge régulière.

Je connoissois trop bien ceux qui m'avoient reçu pour ne pas croire à la protestation qu'ils n'avoient jamais prétendu s'engager à rien de contraire à leurs devoirs, et je leur dois cette justice, que, lors de la révolution, ils se sont tous montrés bons royalistes, à l'exception du vénérable, que j'ai vu donner à plein collier dans le jacobinisme. Je promis d'assister à leurs séances régulières, pourvu qu'on ne m'y parlât pas de serment; ils le promirent, et me tinrent parole. Seulement ils me sollicitèrent d'inscrire mon nom sur la liste qui étoit régulièrement envoyée au grand-orient. Je refusai encore, en demandant du temps pour délibérer, et lorsque j'eus assez vu ce que c'étoient que ces loges, je me retirai, sans avoir même consenti à cette inscription.

Le jour marqué pour la réception d'un frère en loge régulière arriva, et j'en fus

averti. Je ne décrirai point ici la loge, les cérémonies et les épreuves de cette réception; tout cela ne paroît, dans les premiers grades, que des jeux enfantins : je peux seulement rendre témoignage que tout ce qu'on en lit dans la *Clef des maçons*, dans leurs catéchismes, et quelques autres livres de cette espèce, est de la plus grande exactitude, au moins pour les trois grades que j'ai reçus et vu donner, à quelque différence près fort peu essentielle.

L'article important pour moi étoit d'apprendre enfin le fameux secret de la maçonnerie. Le moment arriva où le récipiendaire eut ordre d'approcher du vénérable. Alors ceux des frères qu'on avoit armés d'un glaive se forment en deux lignes, tenant leurs épées élevées et penchées les pointes en avant, de manière à former ce que les maçons appellent la voûte d'acier. Le récipiendaire passe sous cette voûte, et arrive devant une espèce d'autel élevé sur des gradins au fond de la loge. Le vénérable, assis sur un fauteuil ou trône derrière cet autel, lui fait un

long discours sur l'inviolabilité du secret qui va lui être confié, sur le danger de manquer au serment qu'il va prononcer, et lui montre les glaives prêts à percer les traîtres, en lui annonçant qu'il n'échappera pas à la vengeance. Le récipiendaire jure qu'il veut avoir la tête coupée, le cœur et les entrailles arrachés, et ses cendres jetées au vent, s'il vient jamais à trahir ce secret. Ce serment prononcé, le vénérable lui dit ces paroles que j'ai bien retenues, parce qu'on peut juger avec quelle impatience je les attendois : Mon cher frère, le secret de la franc-maçonnerie consiste dans ces mots : *Égalité et liberté; tous les hommes sont égaux et libres; tous les hommes sont frères.* Le vénérable n'ajouta pas un mot, et on passa gaîment au repas maçonnique.

Je me permis d'abord de rire de ce fameux secret, de dire même aux frères que, si c'étoient là tous leurs mystères, je les savois depuis long-temps. Et en effet, si on entend par là que les hommes ne sont pas faits pour être esclaves, mais pour

jouir d'une vraie liberté sous l'empire des lois; si, par égalité, on veut dire qu'étant tous les enfans d'un père commun, d'un même Dieu, les hommes doivent tous s'aimer, s'aider mutuellement comme des frères, je ne vois pas que j'eusse besoin d'être maçon pour apprendre ces vérités; je les trouvois bien mieux dans l'Évangile que dans leurs jeux puérils. Je dois dire que, dans toute la loge, je ne voyois pas un seul maçon donner au grand secret un autre sens. C'est en effet celui qu'il avoit dans les trois premiers grades, et même pour un très-grand nombre de ceux qui arrivoient à des grades plus élevés, sans qu'on leur en dît davantage. Toute cette égalité et cette liberté n'étoient, pour les frères honnêtes, que le plaisir de s'assembler, de s'amuser entre eux, de quelque rang et condition qu'ils fussent, avec toute la liberté, la joie et la décence qui peuvent régner entre les enfans d'une même famille. La plupart des maçons n'étoient guère curieux d'en savoir davantage; mais le temps vint enfin où les esprits se trou-

vèrent plus disposés à la dernière explication de ce fameux secret, et c'est alors que la franc-maçonnerie fit d'une multitude prodigieuse de ces loges autant de véritables pépinières du jacobinisme. Avant de dire comment s'opéra cette révolution du commun des francs-maçons, je vais dire comment je fus conduit moi-même au véritable sens de leur égalité et liberté.

COMMENT L'AUTEUR PARVIENT A DÉCOUVRIR LE SECRET DES ARRIÈRE-LOGES. — ADEPTE CONVAINCU PAR SA PROPRE EXPÉRIENCE.

Il y avoit déjà quelques années que j'étois initié aux premiers grades; la révolution française approchoit. Dans mes conversations avec plusieurs frères maçons, il m'étoit trop aisé d'apercevoir tout ce penchant philosophique vers une égalité et une liberté désorganisatrices, qui faisoient depuis long-temps l'objet de la plupart des productions de nos sophistes. J'avois eu d'ailleurs occasion d'étudier et d'approfondir quelques-uns des livres maçonniques; j'en vins au point de me per-

suader que la dernière explication de cette égalité et liberté n'étoit que l'affranchissement de toutes lois religieuses et la haine de toute monarchie. J'exposai mes raisons à quelques-uns des frères honnêtes que je voyois plus familièrement, et qui avoient été admis à ce qu'ils avoient cru les derniers mystères. Sur les réflexions que je leur fis faire, quelques-uns avouèrent que je pouvois avoir raison, qu'ils avoient vu des choses qui commençoient au moins à leur être suspectes. Il leur étoit cependant difficile de concevoir à quel point on abusoit de leur crédulité. Parmi ces frères honnêtes, il en étoit un surtout qui résistoit fortement à toutes mes preuves, qui me croyoit un homme prévenu, et plein d'un enthousiasme qui seul pouvoit donner du poids à mes raisonnemens. Sa grande preuve à lui étoit que, depuis long-temps, il étoit dans les plus hauts grades et dans les fonctions les plus honorables de l'ordre, quoique son attachement à la religion et à la monarchie fût connu par les frères. J'eus sou-

vent avec lui des contestations très-sérieuses sur cet objet. Enfin, jaloux de le convaincre, je lui fis voir au moins, et il avoua qu'il restoit encore des objets mystérieux qu'il ne concevoit pas, et dont on lui avoit même refusé l'explication. Il n'en soutenoit pas moins qu'il en seroit de ces hiéroglyphes comme de l'équerre, du compas, de la truelle et de tous les autres. Je savois qu'il ne lui restoit plus qu'un pas à faire pour se tirer de son aveuglement. Je m'avisai de lui suggérer la marche à suivre pour arriver au grade où le voile se déchire, où il n'est plus possible de se faire illusion sur l'objet ultérieur des arrière-adeptes. Il désiroit trop lui-même de savoir ce qui pouvoit en être, pour ne pas essayer les moyens que je lui indiquois, mais il se flattoit bien que tout cela n'aboutiroit qu'à lui fournir de nouvelles armes pour me convaincre moi-même de mes torts et de l'injustice de mes préjugés sur la maçonnerie. Très-peu de jours se passent; je le vois entrer chez moi dans un état que ses discours peu-

vent seuls peindre. — Oh! mon cher ami, mon cher ami! Que vous aviez bien raison! ah! que vous aviez bien raison! Où étois-je, mon Dieu, où étois-je?... J'entendis aisément ce langage : il ne pouvoit presque pas continuer; il s'assit comme un homme qui n'en peut plus, répétant encore diverses fois ces paroles : Où étois-je? ah! que vous aviez bien raison!... Je voulus qu'il m'apprît quelques-uns des détails que j'ignorois. Que vous aviez bien raison! répétoit-il encore; *mais c'est tout ce que je peux vous dire*. Ah! malheureux! lui dis-je alors, je vous demande moi-même pardon. Vous venez de faire un serment exécrable, et c'est moi qui vous y ai exposé. Mais, je vous le proteste, cet atroce serment ne m'étoit pas venu dans la pensée, lorsque je vous suggérai les moyens d'apprendre enfin par vous-même à connoître ceux qui vous avoient si long-temps et si affreusement abusé. Je sens qu'il valoit encore mieux ignorer le fatal secret que l'acheter au prix d'un pareil serment. Je me serois donné

bien de garde de vous exposer à cette tentative, je ne le pouvois pas en conscience; mais franchement je n'y réfléchis pas.... Je disois vrai, je n'avois pas alors pensé à ce serment. Sans trop chercher à quel point il oblige au secret, je craignis d'être indiscret. Il me suffisoit d'avoir prouvé à ce monsieur que je savois au moins une partie de ce profond mystère. Aux questions que je lui fis, il vit assez qu'il ne m'apprenoit rien par un aveu qui, à lui seul, en dit au moins l'essence.

La révolution française étoit alors commencée, le nouvel adepte y avoit même perdu sa fortune en perdant ses emplois; il m'avoua que désormais elle étoit réparée, s'il acceptoit ce qu'on lui proposoit. Si je veux, me dit-il, partir pour Londres, pour Bruxelles, pour Constantinople, ou pour toute autre ville à mon choix, ni ma femme, ni mes enfans, ni moi, nous n'avons plus besoin de rien. — Oui, lui observai-je, mais à condition que vous irez prêcher l'*égalité*, la *liberté* et toute la révolution. — *Tout juste; mais c'est là*

tout ce que je puis vous dire. Ah! où étois-je?... Je vous en conjure, ne me pressez pas davantage.

COMMENT TOUS LES HONNÊTES MAÇONS AUROIENT PU PRÉVOIR LA NATURE DES ARRIÈRE-SECRETS.

J'en avois bien assez pour le moment; j'espérois que le temps et l'étude, ou quelques autres adeptes, me fourniroient un jour des explications plus détaillées, et je n'ai pas été trompé dans cet espoir. Avec un peu plus d'attention et de réflexion sur la nature même de leurs grades, de leurs jeux et de tous leurs mystères, il eût été facile aux francs-maçons honnêtes d'apercevoir l'objet secret de quelque secte cachée dans le fond de leurs arrière-loges. Le prétendu objet de leur maçonnerie étoit, leur disoit-on d'abord, *de bâtir des temples à la vertu, et des cachots au vice*, ou bien d'initier les adeptes à la *lumière*, et de les délivrer des ténèbres où les *profanes* sont ensevelis. Ces profanes étoient tout le reste des hommes. Cette promesse seule devoit leur annoncer qu'il est pour

les maçons une morale, une doctrine auprès de laquelle toutes les leçons et toute la lumière de l'Évangile ne sont qu'erreurs et ténèbres. En second lieu, c'étoit toujours avec la précaution des plus terribles sermens, et sous la condition du secret le plus inviolable, qu'on leur communiquoit cette prétendue lumière. A quoi bon toutes ces précautions, si la vertu et la vérité seule devoient être l'objet de leurs grands mystères? Ou bien la science maçonnique est conforme aux lois du christianisme, au repos des États, et alors qu'avoient-ils donc à craindre des rois et des pontifes sous l'empire chrétien? ou bien cette prétendue science est en opposition avec les lois religieuses et civiles de l'univers chrétien, et alors ne devoient-ils pas dire très-naturellement : Celui-là fait mal qui aime à se cacher? Enfin ce que les maçons cachent n'est pas ce qu'on peut trouver de louable dans leur association. Ce n'est pas cet esprit de fraternité, de bienveillance générale dont ils font tant de bruit, et qui ne seroit d'ail-

...

leurs rien moins qu'un secret pour tout religieux observateur de l'Évangile. Ce ne sont pas même les plaisirs, les douceurs de leur égalité, de leur union, de leurs repas fraternels; il est donc dans leur secret quelque chose d'une toute autre nature que cette fraternité, quelque chose de bien moins innocent que la joie des santés maçonniques.

Voilà ce qu'on peut dire en général à tout maçon, ce qui pouvoit leur faire soupçonner à eux-mêmes qu'il étoit dans leurs arrière-loges des secrets d'une toute autre nature que celui de leur fraternité, de leurs signes et de leurs mots de passe. L'affectation seule du secret sur ces premiers mots de la maçonnerie, *égalité* et *liberté*, annonçoit qu'il devoit y avoir une explication de ces mots, telle qu'il importoit à la secte d'en cacher la doctrine aux hommes de l'État ou de la religion. C'est en effet pour arriver à cette explication dans le dernier mystère, qu'il falloit tant d'épreuves, tant de sermens et tant de grades.

PRÉPARATION A CES SECRETS PAR LE GRADE DE MAÎTRE.

Pour mettre le lecteur à portée de juger à quel point ce préjugé se vérifie dans les arrière-loges, exposons ici l'histoire allégorique dont les profonds mystères de la secte ne sont que l'explication et le développement. Cette histoire est celle qu'on raconte à l'initié, dans le grade de maître maçon, pour le préparer à l'impression qu'elle doit faire sur son cœur. La loge où on l'admet est tendue en noir; au milieu est un sarcophage élevé sur des gradins, et couvert d'un drap mortuaire; les frères sont autour, dans l'attitude de la douleur. Quand l'adepte a été admis, le vénérable lui raconte la fable suivante :

Adoniram, choisi par Salomon, présidoit au paiement des ouvriers qui bâtissoient le temple; ces ouvriers étoient au nombre de trois mille. Pour donner à chacun le salaire qui lui convenoit, Adoniram les divisa en trois classes, apprentis, compagnons et maîtres. Il donna à chacune de ces classes son mot du guet, ses

signes propres, et la manière dont les frères devoient se toucher pour être reconnus. Chaque classe devoit tenir ses signes et son mot extrêmement secrets. Trois compagnons voulant se procurer le mot, et par là le salaire des maîtres, se cachèrent dans le temple, se postèrent ensuite chacun à une porte différente. Au moment où Adoniram avoit coutume de fermer le temple, le premier compagnon qui le rencontre lui demande *la parole de maître*. Adoniram refuse, et reçoit sur la tête un grand coup de bâton. Il veut fuir par une autre porte; même rencontre, même demande, même traitement. A la troisième porte enfin, le troisième compagnon le tue pour le même refus. Ses assassins l'enterrent sous un tas de pierres, au-dessus duquel ils mettent une branche d'acacia, pour reconnoître la place où ils ont mis le cadavre.

L'absence d'Adoniram désespère Salomon et les maîtres; on le cherche partout; enfin un des maîtres découvre son cadavre, et le prend par un doigt qui se déta-

che de la main. Il le prend ensuite par le poignet, qui se détache du bras. Dans son étonnement, il s'écrie : *Mac benac*, ce qui signifie, suivant la plupart des maçons, *la chair quitte les os*.

Dans la crainte qu'Adoniram n'eût révélé leur mot du guet, appelé *la parole*, tous les maîtres convinrent de le changer, et d'y substituer ces mots de *mac benac*; mots vénérables, que les francs-maçons ne prononcent jamais hors des loges.

Cette histoire finie, l'adepte est instruit que l'objet de son grade est de s'occuper à chercher cette parole perdue par Adoniram, et à venger la mort de ce martyr du secret maçonnique. (*Voyez*, dans les livres de maçonnerie, *le grade de maître*.) Bien des maçons, ne voyant dans cette histoire qu'une fable, et dans tout ce qui l'accompagne que des jeux d'enfans, se soucient fort peu d'aller plus avant dans ce mystère.

GRADE D'ÉLU.

Le moment où ces jeux deviennent plus sérieux, est l'initiation au grade d'*élu*. Ce

grade a deux parties, l'une s'applique à la vengeance d'Adoniram, qui devient ici *Hiram*; l'autre est la recherche de la parole ou bien de la doctrine sacrée qu'elle exprimoit, et qui a été perdue.

Dans ce grade d'élu, tous les frères paroissent vêtus en noir, portant au côté gauche un plastron, sur lequel on a brodé une tête de mort, des os et un poignard; le tout entouré de la devise : *vaincre ou mourir*, avec un cordon en sautoir portant la même devise. Tout respire la mort et la vengeance dans le costume et le maintien des frères. L'aspirant est conduit dans la loge, un bandeau sur les yeux, les mains couvertes de gants ensanglantés. Le poignard à la main, un adepte le menace de lui percer le cœur, pour le crime dont il est accusé. Après bien des terreurs, il n'obtient la vie qu'en promettant de venger le père des maçons par la mort de son assassin. On lui montre une sombre caverne; il faut qu'il y pénètre; on lui crie : Frappez tout ce qui va vous résister; entrez, défendez-vous, et vengez

notre maître. C'est à ce prix que vous serez élu. Un poignard à la main droite, une lampe à la main gauche, il s'avance; un fantôme se trouve sur ses pas; il entend encore cette voix : Frappez, vengez Hiram, voilà son assassin. Il frappe, le sang coule. — Coupez encore la tête à l'assassin. — La tête du cadavre se trouve à ses pieds; il la saisit par les cheveux, il l'apporte triomphant en preuve de sa victoire, la montre à chaque frère, et il est jugé digne d'être *élu*.

Peu de frères maçons soupçonnoient tous les crimes dont cette épreuve féroce étoit l'apprentissage; il en étoit de même pour la partie religieuse de ce même grade. Ici l'adepte se trouvoit pontife et sacrificateur avec tous ses confrères. Revêtus des ornemens du sacerdoce, ils offroient le pain et le vin suivant l'ordre de Melchisédech. L'objet secret de cette cérémonie étoit d'établir l'égalité religieuse, de montrer tous les hommes également prêtres et pontifes, de rappeler tous les maçons à la prétendue religion naturelle, et de leur persua-

der que celle de Moïse et de Jésus-Christ, par la distinction des prêtres et des laïques, avoit violé les droits naturels de la liberté et de l'égalité religieuse. Il a fallu à bien des adeptes tous les forfaits et toute l'impiété de la révolution française pour confesser qu'ils avoient été dupes et de l'atrocité et des jeux sacrilèges de ce grade.

GRADES ÉCOSSAIS.

Le maçon, dont le zèle ne se refroidit pas, après avoir subi d'autres épreuves, passe ordinairement aux trois grades de la maçonnerie écossaise, et ici il apprend que, jusqu'à ce moment, dans quelque état qu'il ait vécu, il n'a été qu'un vil esclave. C'est pour cela qu'il n'est admis devant les frères qu'avec la corde au cou, et demandant à rompre ses liens. Il faudra qu'il paroisse dans une posture plus humiliante encore, lorsque, du second grade de maître écossais, il voudra s'élever au troisième, à celui que les maçons appellent *chevalier de Saint-André*. Le frère qui aspire à cet honneur est enfermé

dans un obscur réduit. Là, une corde à quatre nœuds coulans entrelace son cou; là, étendu par terre, à la lueur d'une lampe, il est abandonné à lui-même pour méditer sur l'esclavage auquel il est encore réduit, et pour apprendre à connoître le prix de la liberté. Un des frères arrive enfin, et l'introduit en prenant la corde d'une main, et tenant de l'autre une épée nue, comme pour l'en percer, s'il oppose la moindre résistance. Le candidat n'est déclaré libre qu'après avoir subi une foule de questions, et surtout qu'après avoir juré, sur le salut de son ame, de ne jamais trahir les secrets qui lui seront confiés. Il seroit inutile de répéter ici tous ces sermens. Chaque grade a le sien, et ils sont tous affreux. Tous soumettent l'aspirant aux plus terribles vengeances, ou de Dieu, ou des frères, s'il manque à son secret. Je m'en tiens donc à la doctrine de ces secrets eux-mêmes.

Dans le premier grade de chevalier écossais, l'adepte apprend qu'il est élevé à la dignité de *grand-prêtre*. Il reçoit une

espèce de bénédiction au nom de l'*immortel et invisible Jéhova*. La science maçonnique ne lui est encore donnée que comme celle de Salomon et d'Hiram, renouvelée par les chevaliers du Temple; mais, dans le second grade, elle se trouve avoir pour père Adam lui-même. Ce premier homme, et ensuite Noé, Nembrod, Salomon, Hugues des Païens, fondateur des Templiers, et Jacques Molay, leur dernier grand-maître, deviennent les grands sages de la maçonnerie, les favoris de Jéhova. Enfin, dans son troisième grade, on lui dévoile que la fameuse parole, si longtemps oubliée, et perdue depuis la mort d'Hiram, étoit le nom de *Jéhova*. Elle fut retrouvée, lui dit-on, par les Templiers, à l'occasion d'une église que les chrétiens vouloient bâtir à Jérusalem. En fouillant le terrain sur lequel étoit jadis la partie du temple de Salomon, on découvrit trois pierres, qui servoient de fondement à l'ancien temple. La forme et l'union de ces trois pierres attirèrent l'attention des Templiers. Leur étonnement redoubla, quand

ils virent le nom de *Jéhova* gravé sur la dernière. Le respect que ce nom inspira rendit ce monument précieux. Les trois pierres furent secrètement portées en Ecosse. Les chevaliers du Temple en firent les premiers fondemens de leur loge. Leurs héritiers, successeurs du secret, sont aujourd'hui les maîtres parfaits de la franc-maçonnerie et les grand-prêtres de *Jéhova*.

Ce secret désormais ne doit pas être bien difficile à deviner. Il se réduit à voir dans le *maître écossais* ce prétendu grand-prêtre de Jéhova, ou bien de la religion du déisme, que l'on nous dit avoir été successivement celle d'Adam, de Noé, de Nembrod, de Salomon, des chevaliers du Temple, et qui doit être aujourd'hui la seule religion du parfait maître franc-maçon. (*Voyez* les GRADES DES MAITRES ÉCOSSAIS, imprimés à Stockholm, année 1784.)

Les adeptes pouvoient s'en tenir à ces mystères; les maçons écossais qui en auroient bien saisi tout le sens, pouvoient se regarder comme libres et prêtres de la religion naturelle. Ce sacerdoce les déli-

voit de tous les mystères de l'Évangile, de toute religion révélée. Il faut en convenir cependant, bien des maçons encore ne pénétroient point, ne se mettoient pas même en peine de pénétrer le sens intérieur de toute cette initiation. Aussi est-il encore d'autres grades destinés à les amener peu à peu aux derniers mystères. Eussent-ils bien connu tous ceux du maître écossais, il restoit à leur dire par qui cette fameuse parole de *Jéhova* avoit été ravie, par qui le culte si chéri du déiste avoit été aboli. Cet objet étoit celui d'un nouveau grade, divisé lui-même en plusieurs autres grades appelés rose-croix.

GRADE DE ROSE-CROIX.

Comme on est rarement initié à ces grades sans avoir obtenu celui de maître écossais, le lecteur voit déjà que la parole à retrouver n'est plus celle de *Jéhova*. Aussi tout change-t-il ici, tout y est relatif à l'auteur du christianisme immolé sur le Calvaire. Un long drap noir tapisse les murailles; un autel dans le fond; au-

dessus de cet autel, un transparent qui laisse apercevoir trois croix, et celle du milieu distinguée par l'inscription ordinaire des crucifix. Les frères, en habits sacerdotaux, sont assis par terre dans un profond silence, l'air triste et affligé, le front appuyé sur la main en signe de douleur. Les décorations et les cérémonies de ces grades de rose-croix varient sans doute suivant les diverses contrées; mais voici ce qu'on trouvera de commun à tous les codes dans lesquels elles sont décrites.

A l'ouverture de la loge, le président interroge le premier surveillant : Quelle heure est-il? La réponse est conçue en ces termes : « Il est la première heure du » jour, l'instant où le voile du temple se » déchira, où les ténèbres de la conster- » nation se répandirent sur la surface de » la terre, où la lumière s'obscurcit, où » *les outils de la maçonnerie se brisèrent*, » où l'étoile flamboyante disparut, où la » pierre cubique fut brisée, où la parole » fut perdue. »

L'adepte qui a suivi dans la maçonne-

rie le progrès de ses découvertes n'a pas besoin de nouvelles leçons pour entendre l'essence de ces paroles. Il voit que le jour où le mot *Jéhova* fut perdu est précisément celui où Jésus-Christ, ce fils de Dieu mourant pour le salut des hommes, consomma le grand mystère de la religion chrétienne, et détruisit toute autre religion, soit judaïque, soit naturelle ou philosophique. Plus un maçon est attaché à la *parole*, c'est-à-dire à sa prétendue religion naturelle, plus il apprendra à détester l'auteur et le consommateur de la religion révélée.

Aussi cette parole, qu'il a déjà trouvée dans les grades supérieurs, n'est-elle plus l'objet de ses recherches dans celui-ci. Pour lui faire trouver celle qui, dans la bouche des adeptes, rappelle habituellement le blasphème du mépris et de l'horreur contre le Dieu du christianisme, il s'établit entre le vénérable et lui le dialogue suivant : *Q.* De quel pays êtes-vous? *R.* De la Judée. — Par quelle ville avez-vous passé? — Par Nazareth. — Quel est

le nom de votre conducteur? — Raphaël. — De quelle tribu descendez-vous? — De Juda. — Donnez-moi les quatre lettres initiales de ces mots. — INRI. — Mes frères, s'écrie alors le vénérable, la parole est retrouvée. Que la lumière soit rendue à notre très-cher frère, et que tous applaudissent. Toute la loge applaudit en effet à cette grande découverte. En quoi consiste-t-elle cependant cette découverte? A donner au mot INRI une interprétation qui ne fait plus de Jésus-Christ qu'un Juif ordinaire, conduit par un autre Juif, appelé Raphaël, dans la ville de Jérusalem, pour y être puni de ses crimes. C'est dans ce sens que le mot INRI devient la parole chérie des rose-croix. Cette explication, et tout ce qui en résulte contre la religion chrétienne, auroit révolté un grand nombre d'adeptes. Aussi s'en faut-il bien qu'elle fût révélée clairement à toute espèce d'initiés. J'ai su de divers francs-maçons qu'il étoit parmi eux trois espèces de rose-croix. Tous passoient par le grade dont je viens

de décrire les principales cérémonies; mais quand le candidat n'annonçoit aucunes dispositions antireligieuses, ils se gardoient bien de lui dévoiler leur dernier objet; ils le laissoient même dans l'idée que tout ce grade n'étoit qu'une convention faite parmi les anciens chrétiens, pour conserver la mémoire et le mystère de la passion dans les temps de persécution. Il étoit une seconde classe de rose-croix. Ceux-ci étoient introduits dans les mystères de la magie ou de la chimie. Leur grande occupation étoit la recherche de la pierre philosophale. Une troisième classe de rose-croix enfin étoit celle qui, se jouant des deux autres, avoit seule la véritable explication du mot INRI, et du blasphème que la secte avoit su y attacher. Pour ceux-ci, les grands mystères des rose-croix leur venoient des Templiers. Jésus-Christ n'étoit pour eux que le destructeur de la religion naturelle, qu'ils cherchoient à rétablir dans tout l'univers. Ils devoient même se réunir un jour sous les ordres de leur grand-maî-

tre, si jamais l'occasion devenoit favorable, et travailler à la conquête de l'île de Malte, pour en faire le berceau de la religion naturelle, en vengeant la destruction des chevaliers du Temple par celle des chevaliers de Malte, qui avoient hérité de leurs biens. Crainte que tous ces grades que je viens de décrire n'eussent pas encore fait de l'adepte maçon un impie assez ennemi de la religion et des gouvernemens, le philosophisme de notre siècle en avoit inventé plusieurs autres, parmi lesquels on distingue surtout celui que les maçons appellent *chevalier du soleil*.

GRADE DES CHEVALIERS DU SOLEIL.

En arrivant à ce grade supérieur, il n'est plus possible de se dissimuler combien le code maçonnique est incompatible avec les moindres vestiges du christianisme. Ici le *vénérable* prend le nom d'*Adam*, l'introducteur celui de *Vérité*, et voici une partie des leçons que ce frère *Vérité* est chargé de donner au nouvel adepte, en récapitulant tous les emblê-

mes qu'il a vus jusqu'alors dans la maçonnerie.

« Apprenez d'abord que les trois premiers meubles que vous avez connus,
» tels que la Bible, le compas et l'équerre,
» ont un sens caché que vous ne connoissez pas. Par la Bible, il faut entendre
» que vous ne devez avoir d'autre loi
» que celle d'Adam, celle que l'Éternel
» avoit gravée dans son cœur. Cette loi
» est celle qu'on appelle *la loi naturelle.*
» Le compas vous avertit que Dieu est
» le point central de toutes choses. —
» Par l'équerre, il nous est découvert que
» Dieu a fait *toutes choses égales.* — La
» pierre cubique vous avertit que *toutes*
» *vos actions doivent être égales par rapport au souverain bien.* — Si vous me
» demandez quelles sont les qualités qu'un
» maçon doit avoir pour arriver au centre du souverain bien, je vous répondrai qu'il faut pour cela avoir écrasé la
» tête du serpent de l'ignorance mondaine, avoir secoué le joug des préjugés de l'enfance, concernant les mys-

» tères de la religion dominante du pays
» où on est né. — Tout culte religieux
» n'a été inventé que par l'espoir de com-
» mander et d'occuper le premier rang
» parmi les hommes. — Voilà, mon cher
» frère, ce qu'il faut savoir combattre.
» — Voilà le monstre sous la figure du
» serpent à exterminer. C'est la peinture
» fidèle de ce que l'imbécile vulgaire adore
» sous le nom de religion.

» C'est le profane et le craintif Abi-
» ran, qui, devenu, par un zèle fanati-
» que, l'instrument du rit monacal et re-
» ligieux, porta les premiers coups dans
» le sein de notre père Hiram, c'est-à-
» dire, sapa les fondemens du céleste
» temple que l'Éternel lui-même avoit
» élevé sur la terre à la sublime vertu.

» Le premier âge du monde a été té-
» moin de ce que j'avance. La plus sim-
» ple loi de la nature rendoit nos premiers
» pères les mortels les plus heureux. Le
» monstre de l'orgueil paroît sur la terre;
» il crie, il se fait entendre aux hommes
» et aux heureux de ce temps; il leur

» promet la béatitude, et leur fait sen-
» tir, par des paroles emmiellées, qu'il
» falloit rendre à l'Éternel un culte plus
» marqué et plus étendu que celui qu'on
» avoit jusqu'alors pratiqué sur la terre.
» Cet hydre à cent têtes trompa et trompe
» encore continuellement les hommes qui
» sont soumis à son empire, et les trom-
» pera jusqu'au moment où les vrais élus
» paroîtront pour la combattre et la dé-
» truire entièrement. »

GRADE DES CHEVALIERS KADOSCH.

Des leçons si impies n'ont pas besoin de réflexion. On voit évidemment combien elles tendoient à faire des adeptes les plus grands ennemis de toute religion révélée. Enfin, dans les arrière-loges, le grade de *kadosch* venoit tout à la fois consommer dans leur cœur la haine des autels et celle des trônes. C'étoit à ce grade de *kadosch* qu'avoit été admis l'adepte dont j'ai parlé plus haut. Je ne suis pas surpris de l'état d'épuisement auquel il se trouvoit réduit par les épreuves qu'il

lui avoit fallu subir. Quelques adeptes du même grade m'avoient appris qu'il n'est point de ressource dans les moyens physiques, dans les jeux des machines pour effrayer un homme, point de spectres, point de terreurs dont on n'emploie les ressources pour éprouver la constance de l'aspirant. M. Montjoie nous parle d'une échelle à laquelle on fit monter le duc d'Orléans, et dont on l'obligea de se précipiter. Si c'est à cela que son épreuve fut réduite, il est à croire qu'il fut bien ménagé. Qu'on imagine un profond souterrain, un véritable abîme d'où s'élève une espèce de tour fort étroite, jusqu'au comble des loges. C'est au fond de cet abîme qu'est conduit l'initié, à travers des souterrains où tout respire la terreur. Là, il est enfermé, lié et garrotté. Abandonné en cet état, il se sent élevé par des machines qui font un bruit affreux; il monte lentement suspendu dans ce puits ténébreux; il monte quelquefois des heures entières, puis retombe tout à coup comme s'il n'étoit plus soutenu par ses

liens! Souvent il faut encore remonter, redescendre dans les mêmes angoisses, et se garder surtout de pousser quelques cris qui marquent la frayeur. Cette description ne rend que bien imparfaitement une partie des épreuves dont nous parlent des hommes qui les ont subies eux-mêmes. Ils ajoutent qu'il leur est impossible d'en faire une exacte description; que leur esprit se perd, qu'ils cessent quelquefois de savoir où ils sont; qu'il leur faut des breuvages, que souvent on leur en donne qui ajoutent à leurs forees épuisées, sans ajouter à leur pouvoir de réfléchir, ou plutôt qui n'ajoutent à leurs forces que pour ranimer tantôt le sentiment de la terreur, tantôt celui de la fureur. Par bien des circonstances qu'ils disent de ce grade, j'aurois cru qu'il appartenoit à l'illuminisme; mais le fond en est encore pris de l'allégorie maçonnique, et surtout de ce que les maçons racontent, en se faisant descendre des chevaliers du Temple. Il faut encore ici renouveler les épreuves du grade où l'initié se change en assassin.

« Le dénouement ou plutôt la dernière » des épreuves qu'on lui fait subir, est » de le placer devant trois mannequins, » représentant le pape Clément V, le roi » Philippe-le-Bel et le grand-maître de » Malte. Leurs têtes sont couvertes des » attributs de leurs dignités. Il faut que » le malheureux fanatique jure haine et » mort à ces trois têtes proscrites, *en par-* » *lant à leurs successeurs, à leur dé-* » *faut*. On lui fait abattre ces trois têtes, » qui sont, comme dans le grade d'élu, » ou véritables si on a pu s'en procurer, » ou pleines de sang si ce n'est qu'une sim- » ple représentation, et cela en criant : » *Vengeance, vengeance* (1). »

Après l'atroce épreuve, l'initié prend ces têtes sanglantes, les porte dans la loge

(1) Tout cela est exactement copié de la lettre que j'ai reçue d'un adepte qui avoit été lui-même admis à ce grade de kadosch, mais qui en reconnoît aujourd'hui toute l'horreur. Ce même adepte, ainsi que plusieurs autres, m'assure que, bien loin d'ajouter aux grades maçonniques, je n'avois fait que les adoucir dans mes *Mémoires*.

où sont réunis les adeptes, et les présente à celui qui préside, en s'écriant *nekom*, je l'ai tué. Il est ensuite admis au dernier des sermens. J'ai su d'un des adeptes qu'à l'instant où il le prononçoit, il avoit devant lui un des chevaliers *kadosch* tenant un pistolet, et faisant signe de vouloir le tuer, si l'horreur de son crime le faisoit reculer. Ce même adepte, interrogé s'il croyoit que la menace fût sérieuse, répondit : Je ne l'assurerois pas, mais je le craindrois bien. Enfin, le voile se déchire, l'adepte apprend que jusqu'alors la vérité ne lui avoit été manifestée qu'à demi, que cette liberté et cette égalité dont on lui avoit donné le mot dès son entrée dans la maçonnerie consistent à ne reconnoître aucun supérieur sur la terre, à ne voir dans les rois et les pontifes que des hommes égaux à tous les autres hommes, et qui n'ont d'autre droit sur le trône ou auprès de l'autel, que celui qu'il plaît au peuple de leur donner, et que ce même peuple peut leur ôter quand bon lui semblera; que le dernier devoir d'un maçon qui veut bâtir des temples à l'éga-

lité et à la liberté, est de chercher à délivrer la terre de ce double fléau en détruisant tous les autels que la crédulité et la superstition ont élevés, tous les trônes où l'on ne voit que des tyrans régner sur des esclaves.

C'est ainsi que se consomment les mystères de ces arrière-loges maçonniques. Leur marche est lente et compliquée; mais combien ils sont profondément combinés, et comme chaque grade conduit directement au but de la révolution! Dans les deux premiers, c'est-à-dire dans ceux d'apprenti et de maçon, la secte commence par jeter en avant ses mots d'*égalité* et de *liberté*. Elle n'occupe ensuite ses novices que de jeux puérils ou de fraternité, de chansons, de repas, de santés maçonniques; mais déjà elle les accoutume au plus profond secret par un affreux serment.

Dans le grade de maître, elle raconte son histoire allégorique d'Adoniram qu'il faut venger, et de la parole qu'il faut retrouver. Dans celui d'élu, elle accoutume

...

ses élèves à la vengeance, sans leur dire encore sur qui elle doit tomber. Elle les rappelle au temps où tous les hommes n'avoient, suivant ses prétentions, d'autre culte que celui de la religion naturelle, où tous étoient également prêtres et pontifes ; mais elle ne dit pas encore qu'il faille renoncer à toute religion révélée depuis les patriarches.

Ce dernier mystère se dévoile dans les grades écossais. Les maçons y sont enfin déclarés libres; la parole, si long-temps cherchée, est celle du déiste; c'est le culte de *Jéhova*, tel qu'il fut reconnu par les philosophes de la nature. Le vrai maçon devient le pontife de ce *Jéhova*; c'est le grand mystère qui lui est présenté, comme laissant dans les ténèbres tous ceux qui n'y sont pas initiés.

Dans le grade des chevaliers rose-croix, celui qui a ravi la parole, qui a détruit le vrai culte de *Jéhova*, c'est l'auteur même de la religion chrétienne; c'est de Jésus-Christ et de son Évangile qu'il faut venger les frères, les pontifes de *Jéhova*.

De peur qu'il ne se trouve parmi ces frères un certain nombre d'hommes encore religieux ou attachés aux lois de leur gouvernement, tous ces mystères restent jusques ici enveloppés d'un langage assez énigmatique pour ménager leur conscience, mais assez clair aussi pour être aisément deviné par ceux qui ont le moindre penchant à l'impiété ou à la révolte. Il est aussi dans ces grades de rose-croix et de chevalier écossais une ressource qui détourne l'attention de bien des frères, en les occupant de toutes les folies de la magie et de la chimie, ou de la pierre philosophale. Mais quand enfin l'adepte se montre disposé aux dernières impressions de l'impiété, alors lui sont données ces leçons si claires et si précises des *chevaliers du soleil.* Les dernières épreuves arrivent dans le grade de *kadosch;* le vengeur d'Adoniram devient l'assassin des pontifes et des rois, qu'il faut exterminer pour venger le grand-maître Molay et l'ordre des maçons, successeurs des Templiers. La religion qu'il faut détruire pour retrouver la

prétendue *parole* de vérité, c'est la religion de Jésus-Christ, c'est tout culte fondé sur la révélation. Cette parole dans toute son étendue, c'est la *liberté* et l'*égalité* à rétablir par l'extinction de tout roi et l'abolition de tout culte.

Pour répondre à présent comment il se faisoit que l'Europe fût remplie de frères maçons, et que parmi ces frères il se trouvât un si grand nombre d'hommes dont on ne peut suspecter ni la religion ni le patriotisme, observons d'abord que les arrière-grades furent long-temps réservés à un très-petit nombre d'adeptes. La franc-maçonnerie anglaise, par exemple, celle que l'on pourroit, dans ces contrées, appeler en quelque sorte *nationale*, n'est composée que des trois premiers grades. Dès le troisième, on apprend que le mot *Jéhova* est la *parole* ou la grande science du franc-maçon. Le dernier objet de ce grand secret seroit d'apprendre aux hommes qu'ils sont tous les enfans du même *Jéhova*, du même Dieu; qu'ils doivent tous s'aimer comme frères. Je sais qu'on pour-

roit objecter : Pourquoi cette affectation du secret sur une vérité qui n'est nullement faite pour être inconnue, et qui heureusement ne l'est pas aux autres hommes? Mais enfin, pourvu que ce secret ne conduisît point à l'indifférence sur toute religion, et pourvu que les sociétés secrètes ne fussent pas dangereuses en elles-mêmes par cela seul qu'elles sont secrètes, je ne vois pas qu'on pût blâmer les franc-maçons anglais. Leur amour pour les loges ne seroit alors qu'une espèce de manie tenant peut-être au caractère de certains peuples qui aiment à être moins vus pour se livrer plus librement à des joies innocentes. Je ne comprendrai point dans cette excuse des grades (dont je n'ai aucune connoissance) que l'on dit ajoutés en Angleterre même, dans certaines loges, à la maçonnerie *nationale*, tels que ceux d'*excellent* et d'*excellentissime*. Je ne sais ce que c'est que toute cette *excellence*; mais malheur à ceux qu'elle rapprocheroit du maçon se disant *sublime philosophe*, ou bien *chevalier du soleil!* Malheur à ceux qu'elle n'au-

roit, comme on les en accuse, mis en correspondance avec certaines loges d'Allemagne, que pour participer aux mystères des sophistes de l'incrédulité et de la désorganisation! Quoi qu'il en soit, il faut au moins que la franc-maçonnerie *nationale* ou commune en Angleterre ne soit pas ennemie des lois, puisque depuis longtemps elle seroit assez nombreuse pour exciter des troubles, dont nous savons cependant bien que la plus grande partie de ses membres seroient au désespoir de donner le spectacle.

Je pourrois à peu près dire la même chose des loges d'Allemagne, jusqu'au moment où nous les verrons s'enfoncer dans les derniers mystères, et devenir la proie de l'illuminisme. Enfin partout les arrière-adeptes avoient la précaution de répéter à leurs élèves que, dans tous leurs secrets, il ne s'agissoit ni de religion ni de gouvernement. Il est donc peu étonnant que, jusqu'à cette époque où le philosophisme du siècle disposa les esprits à ces derniers secrets, il se trouvât fort peu de frères

que la secte jugeât dignes d'y être admis. Les époques ici ne sont pas aisées à fixer; mais nous savons de divers adeptes que la franc-maçonnerie étoit en France, au moins depuis quarante ans, telle que nous l'avons dépeinte; qu'en Allemagne, en Suède et ailleurs, elle alloit, depuis la même époque, se forgeant toujours des arrière-grades qui n'étoient que des modifications des anciens mystères, et tout aussi impies que l'origine même dont leurs auteurs se glorifioient.

Le commun des frères ne faisoient pas attention à cette origine, ou même l'ignoroient; mais quel préjugé n'en auroient-ils pas tiré contre les secrets ultérieurs des loges, s'ils en avoient lu avec attention les catéchismes, ou même s'ils avoient médité les productions assez publiques de divers adeptes!

PREUVES DU GRAND OBJET DES ARRIÈRE-GRADES PAR L'OPINION DES FRÈRES SUR LEUR ORIGINE.

Dans ces catéchismes et ces productions, les uns dérivent la franc-maçon-

nerie des chevaliers du Temple, les autres la font venir des Manichéens, d'autres encore des anciens mystères du paganisme; les plus communs prétendent remonter à Salomon et aux premiers patriarches. Cette dernière opinion ne seroit que ridicule; elle diroit encore assez évidemment aux francs-maçons que toute cette morale et tous ces mystères de leurs loges n'avoient été inventés que pour les dispenser de la révélation et de tous les mystères de l'Évangile. Cette origine est bien plus suspecte dans ceux qui dérivent leur franc-maçonnerie des écoles secrètes de l'ancien paganisme. Elle nous donne évidemment le droit de dire aux francs-maçons :

« Telle est donc la grande source de » vos mystères, et tel est l'objet de vos » arrière-loges. Vous venez de ces pré- » tendus sages, de ces prétendus philo- » sophes persans, égyptiens, grecs, ro- » mains ou druides, qui, réduits aux » lumières de la raison, ne connurent du » Dieu de la nature que ce que la raison » avoit pu leur en dire. Vous êtes les en-

» fans du déiste ou bien du panthéiste, » et pleins de la doctrine de vos pères, » vous ne cherchez qu'à la perpétuer. Vous » ne voyez, comme eux, que superstition » et préjugés dans tout ce que le reste des » hommes croit avoir puisé de vérités dans » les lumières de la révélation. Toute re- » ligion qui ajoute à celle de vos préten- » dus sages, tout le christianisme et ses » mystères ne sont donc pour vous qu'un » objet de mépris et de haine. Vous dé- » testez tout ce que détestoient les sophis- » tes du paganisme, les sophistes initiés » aux mystères des prêtres des idoles; mais » ces sophistes, ces prêtres détestèrent le » christianisme, et s'en montrèrent les » plus grands ennemis. D'après tous vos » aveux, que pouvons-nous donc voir » dans vos secrets, si ce n'est la même » haine, le même vœu d'anéantir toute » autre religion que celle de vos préten- » dus sages, dépourvus des lumières de la » révélation?.

» Ces sages fussent-ils ce que furent les » Juifs, et ce que sont encore ceux des

» Juifs qui s'en tiennent à l'unité de Dieu
» pour toute religion (si cependant il fut
» jamais de Juif qui ne crut pas aux pro-
» phètes et à l'Emmanuel, au Dieu libé-
» rateur), vous avez donc aussi pour tout
» chrétien les sentimens des Juifs eux-
» mêmes; vous n'insistez, comme eux, sur
» *Jéhova* que pour maudire le Christ et
» ses mystères. »

PREUVES PAR L'OPINION DES MAÇONS TIRANT LEUR ORIGINE DES TEMPLIERS.

Plus on lit les ouvrages des savans francs-maçons, tels que l'*Histoire des inconnus*, les *Archives des francs-maçons*, les *Mystères hébreux ou l'ancienne Religion de la franc-maçonnerie*, l'*Esprit de la maçonnerie*, etc., etc., plus on voit la justice de ces reproches. Nous le savons très-bien, la plupart des francs-maçons faisoient peu d'attention à toute cette doctrine de leurs savans écrivains, et surtout ils en méditoient peu les conséquences; mais, lorsqu'on les exhorte à réfléchir, peuvent-ils se cacher aujourd'hui le danger de leurs

arrière-loges? Il est sur leur origine une opinion plus commune parmi eux : celle qu'on leur disoit à tous, en faisant dériver leurs mystères des anciens chevaliers du Temple. Ces chevaliers fussent-ils innocens de tous les crimes dont on les accusa, quel pouvoit être l'objet, soit religieux, soit politique, de la maçonnerie, en perpétuant ses mystères sous le nom et les emblêmes de cet ordre? Les Templiers avoient-ils rapporté en Europe une religion ou bien une morale inconnue? Est-ce là ce que vous avez hérité d'eux? En ce cas, votre religion et votre morale ne sont donc pas celles du christianisme. N'est-ce pas autre chose que leur fraternité, leur bienfaisance, qui fait l'objet de vos secrets? Mais, de bonne foi, les Templiers avoient-ils ajouté à ces vertus évangéliques? Est-ce la religion de Jéhova, ou l'unité de Dieu compatible avec tous les mystères du christianisme? Pourquoi donc tout chrétien non maçonnisé n'est-il pour vous qu'un profane?

Il ne seroit plus temps de répondre à

ces reproches, que la religion s'alarme vainement, que son objet fut toujours étranger aux loges maçonniques. Et ce nom et ce culte de Jéhova, que les profonds maçons conviennent tous avoir reçu des chevaliers du Temple, ne sont pas étrangers au christianisme. Tout chrétien a donc droit de vous dire : Vous le cacheriez moins, vous seriez moins ardens à le venger, s'il n'étoit autre chose que le culte de l'univers chrétien.

Et si la politique partage les alarmes de la religion, quel sera encore le subterfuge des adeptes, qui jurent de venger la liberté, l'égalité, et tous les droits de leur association outragée par la destruction des Templiers? C'est en vain qu'on allégueroit l'innocence réelle ou prétendue de ces trop fameux chevaliers. Le vœu de la vengeance, qui a pu se perpétuer pendant près de cinq siècles, ne tombe pas sans doute sur la personne de Philippe-le-Bel, de Clément V, sur celle des autres rois et des autres pontifes qui, au commencement du XIVe siècle, contribuèrent

tous à l'abolition de cet ordre. Ce vœu de la vengeance n'a point d'objet, ou bien il tombe sur les héritiers mêmes et sur les successeurs de ces rois et de ces pontifes. Il s'est perpétué comme l'école même des principes et des mystères, qu'on nous dit passés des Templiers aux maçons. Mais alors qu'est-ce donc que ces hommes et ces principes qu'on ne peut venger que par la mort des rois et des pontifes? et qu'est-ce que les loges où, depuis quatre cent quatre-vingts ans, ce vœu et ce serment se perpétuent?

On le voit, il n'est pas besoin d'examiner si Molay et son ordre furent ou innocens ou coupables, si les Templiers sont ou ne sont pas les pères des maçons; il suffit de ce qui est incontestable, il suffit que les maçons se les donnent pour ancêtres. Dès-lors, le serment seul de les venger, et toute l'allégorie cachée sous ce serment, ne montrent plus qu'une association toujours menaçante et toujours conspirante contre les chefs de la religion et les chefs des empires. Ces préjugés, ou

même cette espèce de démonstration qui résulte des aveux que nous font les francs-maçons eux-mêmes sur l'origine de leurs mystères, acquièrent bien plus de force encore quand on se résout à parcourir les vrais monumens de l'histoire sur ces Templiers, les pères des loges maçonniques.

L'ordre des chevaliers du Temple, établi par Hugues de Paganis, et confirmé en 1146 par Eugène III, donna sans doute de grands exemples de vertu et de courage dans les premiers temps de son institution. Ces chevaliers certainement se distinguèrent d'abord par tout ce que la charité chrétienne pouvoit inspirer de zèle en faveur des chrétiens que la dévotion appeloit en ce temps à visiter la Terre-Sainte. On ne peut s'empêcher d'admirer les prodiges de leur valeur contre les Sarrasins; mais il faut ici distinguer les temps de leur première ferveur, et ceux de leur relâchement et de leur corruption. Déjà bien des années avant leur destruction, l'histoire les accuse d'avoir converti en

ténèbres la lumière de leurs prédécesseurs, d'avoir abandonné leur première vocation pour les projets de l'ambition et les plaisirs de la débauche, d'avoir plus d'une fois trahi les princes chrétiens pour faire avorter leurs projets ; en un mot, d'être devenus des hommes aussi perfides et aussi déréglés que leurs prédécesseurs étoient fidèles et religieux. (Voyez *Matth. Paris*, ann. 1229 ; *Abb. Visp. in chronic.*, ann. 1227, etc. ; *apud Dupuy, Traité sur la condamnation des Templiers.*) Les actes juridiques de leur jugement ont échappé au temps ; leur importance les a fait conserver en très-grand nombre. Que l'historien consulte le recueil qu'en a fait M. Dupuy, bibliothécaire du roi ; c'est là le vrai moyen d'asseoir son jugement sur l'innocence ou sur les crimes de cet ordre fameux.

On a dit que Philippe-le-Bel et Clément V avoient concerté entre eux la destruction des Templiers : cette prétention disparoît par les lettres de ce roi et par celles du pape. Clément V ne peut croire d'abord aux accusations : alors même qu'il

devient impossible de résister aux preuves que Philippe lui offre, il se trouve si peu d'intelligence avec ce prince, que chaque démarche de l'un et de l'autre dans cette grande affaire occasionne des plaintes et des contestations perpétuelles sur les droits du souverain et sur ceux de l'Église.

On a dit que ce roi n'avoit cherché qu'à s'emparer des immenses richesses des Templiers, et la parole la plus sacrée pour lui fut celle qu'il donna dès le commencement, en renonçant à toutes ces richesses. Pas une seule terre des Templiers ne fut annexée à son domaine : c'est le témoignage le plus constant que lui rende l'histoire. (*Voyez* LAYETTE III, nº 13; RUBEUS, *Hist. Raven.*; BZOVIUS, ann. 1308; MARIANA, *Hist. Hisp.*, etc.)

On parle de l'esprit de vengeance qui domine ce prince, et dans tout le cours de ce long procès, il ne se trouve pas une seule offense particulière que ce prince eût à venger sur les Templiers. Dans leur défense, pas un mot qui suppose dans lui,

ou l'offense ou le désir de la venger, et jusqu'à ce moment, l'amitié elle-même avoit uni leur grand-maître à Philippe-le-Bel, qui l'avoit fait parrain d'un de ses enfans,

Enfin on veut surtout que la violence, les tortures aient arraché les aveux des Templiers, et dans la multitude des procès-verbaux, plus de deux cents aveux sont désignés comme faits librement et sans le moindre usage des supplices. La question n'est mentionnée que pour un seul, et si elle lui arrache des aveux, ce sont absolument les mêmes que douze chevaliers, ses confrères, avoient faits librement. Nombre de ces aveux sont faits dans les conciles, où des évêques commencent par décider que les Templiers ne seront point appliqués à la torture, et que *ceux qui auroient confessé, crainte des tourmens*, seront regardés comme *innocens*. (Voyez *Concile de Raven.*; RUBEUS, *hist. Raven.*, livre VI.)

Le pape Clément V d'ailleurs, loin de favoriser le dessein de Philippe-le-Bel

contre les chevaliers du Temple, déclare d'abord nulles les poursuites de ce prince; il suspend ensuite les évêques, archevêques, prélats, inquisiteurs de France. Le roi l'accuse en vain de favoriser les crimes des Templiers. Clément ne se rend qu'après avoir interrogé lui-même et fait interroger soixante et douze chevaliers en sa présence. Il les interroge, non comme un juge qui cherche des coupables, mais comme un homme intéressé à les trouver innocens, pour se justifier du reproche de les avoir favorisés. Il entend de leur bouche les mêmes aveux, répétés, confirmés *librement et sans contrainte*. Il envoie les personnes les plus vénérables interroger ceux des supérieurs que l'âge ou les infirmités empêchent de se rendre auprès de lui. Il veut qu'on leur lise les dépositions faites par leurs confrères, afin qu'on sache s'ils en reconnoissent la vérité. Il ne veut surtout d'autre serment que celui de répondre *librement et sans crainte, spontanément et sans coaction*. (EPIST. CLEMENTIS V REGIBUS GALLIÆ,

ANGLIÆ et SICILIÆ.) Le grand-maître et ces supérieurs de diverses provinces déposent et confessent encore tous les mêmes choses, les répètent encore, et plusieurs jours après, ils approuvent la rédaction de leurs aveux faite par les notaires publics. C'est alors seulement que le pape révoque ses menaces et la suspense des évêques français, et qu'il permet qu'on suive en France, pour le jugement des Templiers, les dispositions de Philippe-le-Bel.

Laissons donc de côté tous ces prétextes, et tenons-nous-en aux aveux que la force de la vérité arrache seule aux chevaliers.

Le résultat de ces aveux étoit que, lors de leur réception, les chevaliers du Temple renioient Jésus-Christ, fouloient aux pieds sa croix, la couvroient de crachats; que le vendredi-saint étoit pour eux un jour spécialement consacré à ces outrages; qu'ils substituoient au christianisme l'adoration d'une tête monstrueuse; qu'ils promettoient de se livrer les uns aux au-

tres pour les jouissances les plus opposées à la nature; qu'ils jetoient aux flammes les enfans nés d'un Templier; qu'ils s'engageoient par serment à suivre sans exception les ordres du grand-maître, à n'épargner ni sacré ni profane, à tout regarder comme licite pour le bien de leur ordre, et surtout à ne jamais violer les horribles secrets de leurs mystères nocturnes, sous peine des plus terribles châtimens. (*Voyez* dans les pièces justificatives rapportées par Dupuy, l'*extrait* des registres.)

En faisant ces aveux, plusieurs ajoutèrent qu'ils avoient été contraints à ces horreurs par la violence, la prison et les plus cruels tourmens; qu'ils auroient bien voulu imiter le grand nombre de ceux que ces horreurs avoient engagés à passer dans d'autres ordres religieux; qu'ils n'avoient pas osé à cause de la puissance et des vengeances dont on les menaçoit. Dans cette déclaration publique, ils témoignèrent par leurs larmes le plus ardent désir d'être réconciliés à l'Église.

Clément V, ne pouvant se refuser à tant de preuves, conçut enfin d'où provenoient les plaintes sur les fréquentes trahisons dont les princes chrétiens avoient été victimes dans leurs guerres contre les Sarrasins. Il consentit que le jugement des Templiers se poursuivît. Cent quarante de ces chevaliers furent alors entendus à Paris; tous firent encore les mêmes aveux, à l'exception de trois, qui dirent n'avoir point connoissance des crimes imputés à leur ordre. Le pape ne crut pas devoir s'en tenir à cette information faite par des religieux et des gentilshommes français. Il en demanda une nouvelle, qui eut lieu en Poitou devant les cardinaux et autres personnes nommées par lui-même. Avec la même liberté ce furent toujours les mêmes aveux. Le grand-maître et les chefs les renouvelèrent pour la troisième fois en présence du pape. Pendant plusieurs années, les informations continuèrent à Paris, en Champagne, en Normandie, en Quercy, en Languedoc, en Provence. En France seulement, il en ré-

sulta plus de deux cents aveux de la même nature. Ils ne varièrent pas en Angleterre, au synode de Londres, qui consacra deux mois aux mêmes informations, et dans lequel soixante et dix-huit chevaliers confessèrent les mêmes infamies. Ils furent encore les mêmes en Irlande, où cinquante-quatre chevaliers s'avouèrent également coupables. Enfin en Italie, dans les conciles de Ravenne, de Boulogne, de Pise, de Florence, toutes les informations donnèrent encore le même résultat, quoique les évêques se montrassent très-empressés à absoudre ceux des chevaliers qui réussissoient à se justifier. *(Ibid.)*

Quand on a révoqué en doute les crimes de cet ordre, il me semble que l'on n'a pas assez pesé la multitude de ces aveux et la diversité des nations qui les entendirent. Ce seroit déjà un fait bien étrange dans l'histoire, que tant de chevaliers, entendus en France, en Angleterre, en Italie, en Irlande, en Ecosse, se fussent donnés pour coupables des plus grandes horreurs. Ce seroit un forfait bien

plus étrange encore et bien plus flétrissant pour la nature humaine, que tant d'évêques, tant de gentilshommes, de magistrats et de souverains eussent supposé ces aveux faits avec toute la liberté possible, tandis qu'ils n'auroient été arrachés que par la crainte, la violence et les tortures. Mais, pour l'honneur de l'humanité, ce n'est point ainsi que furent jugés les Templiers, ni en France ni ailleurs. Jamais encore il n'avoit été plaidé de cause plus importante; par tout ce qui nous reste de pièces authentiques sur ce fameux procès, il est impossible de ne pas convenir que jamais on ne prit plus de précautions pour ne pas confondre l'innocent et le coupable.

Les Jésuites sans doute ont été abolis dans ce siècle, mais ils n'ont pas été jugés. Pas un seul n'a été entendu dans leur cause; il n'existe pas un seul aveu contre leur ordre de la part de ses membres. La politique a pu les détruire, elle n'a pas pu les montrer coupables. L'exemple de leur abolition seroit donc fort inu-

tilement opposé à la condamnation des Templiers, pour démontrer l'injustice de celle-ci.

Le vulgaire pourra se laisser prendre aux protestations tardives de Guy et de Molay; le vulgaire ne distingue jamais de l'obstination du désespoir la fermeté et la constance de la vertu. Il ne sait pas qu'un faux honneur a ses martyrs comme la vérité. Pendant trois ans, Molay a persévéré dans ses aveux, trois fois au moins il les a renouvelés : les reproches de quelques frères et un faux honneur l'engagent enfin à les contredire; il ne fournit aucune preuve de son innocence; sa rétractation seule ne suffira pas pour démontrer l'injustice de sa condamnation, et la fausseté des aveux qu'ont faits tant d'autres chevaliers. Bien moins encore ajouterons-nous foi à cette fable de Molay appelant et Philippe-le-Bel et le pape Clément V à comparoître au jugement de Dieu dans l'espace d'un an et d'un jour, et du roi et du pape mourant précisément la même année; car l'histoire varie également et sur

le jour et sur l'année où Molay subit son jugement.

Une réflexion qu'on n'a pas assez faite et qui paroît d'un très-grand poids, c'est que plus de trente à quarante mille chevaliers survécurent à leur condamnation, à la mort de Philippe-le-Bel et à celle de Clément V. La plus grande partie de ces chevaliers n'avoit été condamnée qu'à des peines canoniques, à des jours de jeûne, à des prières, à quelque temps de prison. La plupart vécurent dans un temps et dans différentes parties du monde où ils n'avoient plus rien à craindre de ceux dont on veut faire leurs persécuteurs et leurs tyrans. La conscience et l'honneur auroient dû engager à des rétractations ceux qui avoient fait contre leur ordre des aveux juridiques si atroces, ceux qu'on suppose ne les avoir faits que par crainte et par séduction. Cependant de tant de chevaliers, pas un seul qui se rétracte, ou qui laisse au moins une rétractation à rendre publique après sa mort. Quels hommes étoient-ce donc que ces Templiers? Si

leurs aveux sont vrais, l'ordre étoit monstrueux par les crimes qu'ils lui imputent; si les aveux sont faux, ils sont encore de monstrueux calomniateurs. Ils le sont, je le veux, par lâcheté sous Philippe-le-Bel; mais ils le sont gratuitement tout le reste de leur vie.

Ce sont là cependant les hommes dont tant de francs-maçons se glorifient de descendre. Quelle conséquence ne pourrions-nous pas tirer contre eux d'une pareille origine? Avouons cependant que *la* plupart des francs-maçons ne se glorifioient de pareils ancêtres, que parce qu'ils croyoient à leur innocence. L'impiété des Templiers n'étoit proposée aux frères comme le modèle des opinions à suivre en fait de religion, que dans ces arrière-grades auxquels peu de francs-maçons étoient admis; mais ce qui prouve l'innocence des premiers grades doit-il nous faire excuser aussi les horribles secrets de la secte dans ses derniers mystères?

Au reste, il s'en faut bien que cette origine des francs-maçons decendant des

Templiers soit dénuée de tout fondement. Rapprochons des arrière-grades maçonnique les dogme, le langage, les symboles des Templiers; on sera étonné de la ressemblance.

Dans les mystères de ces chevaliers, l'initiant commençoit par opposer au Dieu qui meurt pour le salut des hommes *le Dieu qui ne meurt point*. Bientôt on lui disoit que le Dieu des chrétiens ne fut qu'un faux prophète justement condamné à la mort pour expier ses propres crimes, non ceux du genre humain; *receptores dicebant illis quos recipiebant, Christum non esse verum Deum, et ipsum fuisse falsum prophetam; non fuisse passum pro redemptione humani generis, sed pro sceleribus suis.* (Second art. des aveux; voyez DUPUY, p. 48.) Qui pourroit méconnoître à ce symbole le maçonnique Jéhova, et l'atroce interprétation du rose-croix sur l'inscription *Jésus de Nazareth, roi des Juifs?*

Les chevaliers du Temple, en haine de Jésus-Christ, célébroient les mystères de

leur Jéhova plus spécialement le jour même du vendredi-saint, *præcipuè in die veneris sancti*. La même haine assemble encore les arrière-maçons rose-croix le vendredi ou le jeudi-saint, pour en faire plus spécialement aussi le jour de leurs blasphèmes contre le Dieu du christianisme.

La liberté et l'égalité se cachoient chez les Templiers sous le nom de fraternité. *Qu'il est bon, qu'il est doux de vivre en frères!* étoit le cantique favori de leurs mystères; il est encore celui de nos maçons, et le masque de toutes leurs erreurs politiques. Le plus terrible des sermens soumettoit à toute la vengeance des frères et à la mort même celui des Templiers qui auroit révélé les secrets de l'ordre; *injungebant eis per sacramentum ne prædicta revelarent sub pœnâ mortis* (*Ibid.*); même serment chez les francs-maçons, et mêmes menaces pour celui qui le violeroit.

Mêmes précautions encore pour empêcher les profanes d'être témoins des mys-

tères. Les Templiers commençoient par faire sortir de leur maison quiconque n'étoit pas initié; ils mettoient à chaque porte des frères armés pour écarter les curieux. Ils plaçoient des sentinelles sur le toit même de leurs maisons, toujours appelées temples. (*Ibid.*) De là cet adepte appelé *frère terrible*, toujours armé d'un glaive pour veiller à l'entrée des loges et pour en repousser les profanes. De là même cette expression si commune aux francs-maçons, *le temple est couvert*, pour dire les sentinelles sont placées; nul profane ne peut entrer par le toit même, et nous pouvons agir en liberté. De là cette autre expression maçonnique, *il pleut*, pour dire le temple n'est pas couvert; nous pouvons être vus et entendus.

Ainsi tout, jusqu'à leurs symboles, jusqu'à ces noms de *grand-maître*, de *chevaliers*, jusqu'à ces colonnes *Joakin* et *Booz*, qui décoroient le temple de Jérusalem, dont la garde étoit confiée aux Templiers, tout chez les francs-maçons trahit les enfans des chevaliers proscrits; mais

quelle preuve encore ne trouverions-nous pas dans ces terribles essais par lesquels nos arrière-maçons se préparent à frapper d'un poignard le prétendu assassin de leur grand-maître? assassin qu'ils voient tous, comme les Templiers, dans la personne de Philippe-le-Bel, qu'ils prétendent ensuite trouver dans chaque roi. Les mêmes projets, les mêmes moyens, les mêmes horreurs ne pouvoient guère se transmettre plus fidèlement des pères aux enfans. Que n'est-il pas surtout permis de penser sur les derniers mystères de ces loges, lorsque nous voyons leurs plus fameux adeptes, tels que Fauchet, Mirabeau, Guillotin, Lalande, Bonneville, Volney, et surtout Condorcet, ne rechercher leurs pères dans l'ordre des Templiers, que pour accréditer toute l'impiété, tous les principes de leur liberté et de leur égalité révolutionnaires? Quand ce dernier surtout se propose de nous démontrer tout ce que nous devons aux chevaliers du Temple, sous quel jour ces mêmes chevaliers ont-ils donc pu lui inspirer un si

vif intérêt? Pour lui, les sociétés secrètes qui méritent notre reconnoissance sont celles des prétendus sages indignés de voir les peuples opprimés jusque dans le sanctuaire de leur conscience, par *des rois esclaves superstitieux ou politiques du sacerdoce*. Ces sociétés sont celles de ces hommes prétendus *généreux* qui « osent » examiner les fondemens de la puissance » ou de l'autorité, qui apprennent aux » peuples qu'il n'est point de convention » qui puisse irrévocablement lier une na- » tion à une famille; que les magistrats, » quels que soient leurs titres, leurs fonc- » tions, leur puissance, sont les officiers » du peuple et ne sont pas ses maîtres; » qu'il conserve le pouvoir de leur retirer » leur autorité, émanée de lui seul, soit » quand ils en ont abusé, soit même quand » il cesse de croire utile à ses intérêts de » la leur conserver; qu'enfin il a le droit » de les punir comme de les révoquer. » (ESQUISSE DES PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN, époque 8.)

Bien d'autres adeptes ne se sont pas ex-

pliqués moins clairement sur le principe de leur reconnoissance envers ces chevaliers du Temple, les ancêtres réels ou prétendus des lôges maçonniques. Le dernier de leurs secrets leur est échappé au milieu de leurs déclamations. Dans les transports de leur fureur, et comme s'ils étoient encore dans l'antre des épreuves régicides, ils ont publiquement invoqué les poignards et appelé les frères; ils se sont écriés : « Franchissez tout à coup les siècles, et » amenez les nations aux persécutions de » *Philippe-le-Bel.* — *Vous qui êtes ou* » *qui n'êtes pas Templiers*..... aidez un » peuple libre à se bâtir en trois jours et » pour toujours le temple de la vérité. — » *Périssent les tyrans*, et que la terre en » soit purgée. » (*Voyez* BONNEVILLE, *Esprit de religion.*)

Voilà donc ce que c'est, pour les profonds adeptes, que ces noms mystérieux de Philippe-le-Bel et des Templiers. Le premier, au moment de la révolution, leur rappelle les rois à immoler, et le second, les hommes unis par le serment de

purger la terre de ses rois. C'est là ce qu'ils appellent rendre les peuples libres et bâtir des temples à la vérité. Les Templiers furent donc, pour ces profonds adeptes, ce que sont aujourd'hui nos maçons jacobins; leurs mystères furent donc ceux des Jacobins. Ce n'est plus à nous qu'il faut répondre pour repousser l'accusation, c'est aux profonds adeptes de la maçonnerie et du jacobinisme. C'est aux enfans eux-mêmes qu'il faut prouver qu'ils outragent leurs pères. On le démontreroit, il n'en resteroit pas moins constant que les mystères de ces arrière-loges sont tous dans cette haine des autels et des trônes, et tous dans ces sermens de la rébellion et de l'impiété, dans lesquels ces adeptes ne voient que l'héritage des Templiers. Il n'en seroit pas moins constant que ce vœu du jacobinisme, ce serment d'écraser le trône et l'autel, sont le dernier mystère de cette espèce de frères que nous avons désignés par le nom d'arrière-maçons, et que nous nous gardons toujours bien de confondre avec les francs-maçons des premières loges.

CONSÉQUENCES DE L'OPINION DES MAÇONS TIRANT LEUR ORIGINE DES MANICHÉENS.

C'est encore sur ces mêmes adeptes des arrière-loges que retombent toutes les preuves qu'on peut tirer contre eux de l'origine qu'ils cherchent à se donner, en faisant remonter leurs mystères à ceux des Albigeois, ou même des plus anciens Manichéens. Quels sont, en effet, les principes qui peuvent attacher ces arrière-maçons aux enfans de Manès? Ceux-ci souffroient si peu l'autorité des rois et celle de tout gouvernement, que, pour en rendre les lois plus odieuses, ils en faisoient l'ouvrage de leur mauvais principe ou du démon. *Magistratus civiles et politias damnabant* Manichæi, *ut quæ à deo malo conditæ et constitutæ sunt.* (*Voy.* CENTURIA MAGDEB., t. II, IN MANET.)

Pour empêcher qu'il n'y eût des pauvres et des riches, ces enfans de Manès enseignoient encore au peuple que personne n'a droit de s'approprier un champ, une maison; *nec domos, nec agros, nec*

pecuniam ullam possidendam. (*Ibid.* EX EPIPH. ET AUGUST.)

Enfin la religion de ces Manichéens étoit bien moins une religion que la destruction même de toute religion, la réunion de toutes les erreurs, de toutes les impiétés imaginées jusqu'à eux par l'esprit de philosophisme et de corruption. Avec tous ces principes désorganisateurs des enfans de Manès, comment ont-ils donc pu retrouver leurs mystères dans ceux de cette secte? et si tous ces mystères sont les mêmes, comment ces arrière-adeptes se justifieront-ils des mêmes complots?

En faveur des francs-maçons honnêtes, nous voudrions bien pouvoir traiter de chimérique cette origine de leurs loges; mais malheureusement combien de choses communes entre leur ordre et ces anciens sectaires! Quels rapports dans les gradations des adeptes, avant que d'arriver aux profonds secrets! Les noms ont changé, mais les choses restent presque les mêmes. Manès avoit ses *croyans*, ses *élus*, auxquels vinrent bientôt se joindre les *par-*

faits. Ces trois grades répondent à ceux d'apprenti, de compagnon et de maître parfait. Celui d'*élu* a conservé son nom dans la maçonnerie, mais il est devenu le quatrième.

Tout comme les maçons encore, le plus inviolable serment lioit les enfans de Manès au secret de leurs grades. Depuis neuf ans dans celui des *croyans*, saint Augustin n'étoit pas arrivé aux secrets des *élus*. *Jura, perjura, secretum prodere noli;* c'étoit là leur devise. (AUG. *de Munich.*)

Mêmes noms encore et presque identité de signes. Les maçons en ont trois qu'ils appellent le *signe, l'attouchement et la parole;* les Manichéens en avoient trois aussi, celui de la parole, celui de l'attouchement et celui du sein, *signa oris, manuum et sinûs.* (CENTURIA MAGDEB., EX AUGUSTINO.)

Tout maçon qui veut savoir si vous avez vu la lumière, et si vous êtes frère, commence par vous tendre la main, pour savoir si vous le toucherez en adepte. C'étoit précisément au même signe que les

Manichéens se reconnoissoient en s'abordant, et se félicitoient d'avoir vu la lumière. *Manichæorum alter alteri obviam factus, dextras dant sibi ipsis, signi causâ, velut à tenebris servati.* (*Ibid.* EX EPIPH.)

Si nous pénétrons dans l'intérieur des loges maçonniques, nous y verrons partout les images du soleil, de la lune et des étoiles. Tout cela n'est encore que les symboles de Manès et de son dieu bon, qu'il faisoit venir du soleil, de ces esprits qu'il distribuoit dans les étoiles. Si celui qui demande à être initié n'entre encore aujourd'hui dans les loges qu'avec un bandeau sur les yeux, c'est qu'il est encore sous l'empire des ténèbres, dont Manès fait sortir son dieu mauvais.

Dans le grade de nos maîtres maçons, la loge est tendue en noir. Au milieu est un catafalque porté sur des gradins, recouvert d'un drap mortuaire. Tout autour sont les adeptes dans un silence profond, et déplorant la mort d'un homme dont les cendres sont censées reposer dans un

cercueil. L'histoire de cet homme est d'abord celle d'Adoniram; elle devient ensuite celle de Molay, dont il faut venger la mort par celle des souverains. L'allégorie est menaçante pour les rois; mais elle est trop ancienne pour ne pas remonter plus haut que le grand-maître des Templiers. Toute cette décoration se retrouve dans les anciens mystères des enfans de Manès. Cette cérémonie est précisément celle qu'ils appeloient *bema*. Ils s'assembloient autour d'un catafalque élevé sur cinq gradins, et couvert de décorations proportionnées à la cérémonie. Ils rendoient alors de grands honneurs à celui qui reposoit sous ce catafalque; mais ces honneurs étoient adressés à Manès, c'étoit sa mort qu'ils célébroient, c'étoit lui qu'ils vouloient venger du roi de Perse, qui l'avoit fait écorcher vif avec des roseaux, comme nos arrière-maçons templiers cherchent à venger la mort de Molay, condamné aux flammes par Philippe-le-Bel. Les Manichéens consacroient à cette fête le temps où les chrétiens célè-

brent la mort et la résurrection de Jésus-Christ. C'est aussi dans ce temps que les frères rose-croix célèbrent plus spécialement leurs mystères. — Il n'est pas jusqu'à la circonstance de leurs roseaux qui ne vienne à l'appui de ces rapprochemens. On s'étonne de voir ces rose-croix commencer leur cérémonie par s'asseoir tristement en silence et par terre, se lever ensuite et marcher, et célébrer leur pâque ou manger leur agneau, en tenant à la main de longs roseaux. Tout cela s'explique encore, quand on sait que c'est précisément dans cette posture que se tenoient les Manichéens, affectant de s'asseoir ou même de se coucher sur des nattes faites de roseaux, pour avoir toujours présente à l'esprit la manière dont leur maître étoit mort. Cet usage les fit appeler *Matarii.* (CENT. MAGDEB., BARON., etc.)

Nous pourrions observer encore chez les Manichéens et les francs-maçons le même zèle pour la propagation de leurs mystères. Les adeptes du jour se glori-

fient de voir leurs loges répandues dans tout l'univers; tel étoit aussi l'esprit propagateur de Manès et de ses adeptes. On sait que cet hérésiarque se forma des apôtres, on sait que la marche de ses apôtres fut toute souterraine, qu'à la faveur du secret exigé de leurs élèves, ils se répandirent bientôt en Orient, en Perse, en Egypte, et de là ensuite sur la plus grande partie de l'Europe. L'histoire nous les montre se propageant ainsi jusqu'au treizième siècle, affectant toujours le même secret, conservant toujours la même haine pour toutes les puissances, le même amour pour leurs prétendues égalité et liberté. (*Voy.* CENT. MAGD. EX EPIPH.; MATTH. PARIS, *Hist. Angl.* an. 1243.) En un mot, plus on rapproche les mystères, les habitudes, la doctrine et les cérémonies des francs-maçons modernes, de tout ce que l'histoire nous apprend de ces anciens désorganisateurs, plus on est tenté de croire que les arrière-maçons ne se sont pas trompés en allant chercher eux-mêmes leur origine dans les sectes précisément les plus

ennemies de l'autel et du trône. Mais sans donner à ces rapprochemens toute la force d'une démonstration historique, tenons-nous-en à cet esprit de liberté et d'égalité qui, depuis un demi-siècle au moins, faisoit certainement le fond de leurs derniers mystères. C'est par cette doctrine que la secte doit être spécialement regardée comme conspiratrice. C'est aussi cette doctrine qui s'est plus spécialement propagée dans les loges; c'est elle qui a disposé, d'abord en France, et ensuite dans presque tout le reste de l'Europe, des légions d'adeptes à toute la révolution française. C'est aussi en cela que nous faisons consister la vraie conspiration des loges maçonniques. Il fallut bien du temps à la secte pour faire prévaloir ses principes sur la multitude des frères; elle n'en eût jamais trouvé qu'un bien petit nombre, si le philosophisme du siècle n'étoit pas venu les disposer à tout ce que les anciens mystères avoient de plus contraire au respect pour les lois et la religion: mais enfin la conspiration des sophistes avoit inondé

l'univers de leurs productions antichrétiennes et antiroyalistes; alors il fut aisé aux arrière-adeptes d'inspirer au commun même de leurs élèves tout l'esprit de leur liberté et de leur égalité désorganisatrices. Les sophistes eux-mêmes entrèrent en grand nombre dans les loges, et alors se trouvèrent sur la même ligne les adeptes d'Holbach et les adeptes d'*Égalité*. Dans l'une et l'autre conspirations, c'étoit la même haine pour le Christ, la même haine pour les souverains. Il ne resta plus aux sophistes d'Holbach qu'à se donner les piques et les bras que pouvoit leur fournir le régime des loges maçonniques.

RÉGIME ET RESSOURCES DES LOGES MAÇONNIQUES POUR LES RÉVOLUTIONS.

A la tête de ce régime étoit en France un bureau général sous le nom de grand-orient, et sous les ordres apparens du grand-maître, mais régi en effet par les plus profonds adeptes, et point central de la correspondance des loges. C'étoit en même temps le tribunal et le conseil

suprême, dont les ordres ne pouvoient être violés ou éludés sans encourir la peine des parjures. Près de ce tribunal, résidoient les envoyés, les députés des loges répandues dans les diverses villes, chargés de transmettre les ordres et d'en notifier l'exécution. Chaque loge avoit son président, sous le titre de vénérable, dont le devoir étoit, tantôt de leur faire passer les lois du grand-orient, tantôt de disposer les frères aux ordres qui leur arrivoient. Toutes les instructions se transmettoient, ou dans un langage énigmatique, ou par un chiffre spécial et par des voies secrètes. Chaque loge envoyoit par semestre ses contributions pour l'entretien de ce bureau central. Celles qui n'étoient pas sous l'inspection du grand-orient n'en suivoient pas moins le même régime, sous une mère-loge qui se donnoit aussi son grand-maître, et entretenoit la même correspondance.

Toutes ces parties de la constitution maçonnique étoient à peu près connues de chaque frère. J'ai souvent répété qu'il

n'en étoit pas ainsi des arrière-secrets; le temps alloit venir où l'adepte le plus novice ne devoit pas se montrer pour la révolution moins zélé que l'adepte le plus consommé. Il falloit pour cela remplir les premiers rangs ou les premières loges de toute cette espèce de jeunes insensés, de bourgeois ignorans, ou même de grossiers artisans, que les impies séduisoient chaque jour, ou de ceux qu'entraînoient les déclamations, les calomnies dirigées contre le clergé, contre le souverain, contre les riches et les puissans.

Avec ce même régime, il n'étoit pas même impossible d'organiser en France des loges de brigands, de distribuer d'avance les rôles des soldats et même des bourreaux de la révolution.

DISPOSITIONS DES LOGES POUR LA RÉVOLUTION.

En disant ces ressources, que le régime et les ténèbres du secret offroient aux complots des grands adeptes, je n'ai fait que retracer d'avance la route qu'ils suivirent pour amener enfin et assurer

leur révolution. Dans l'histoire secrète des loges, il faut remonter vingt-six ans avant cette révolution, pour voir le comité central du grand-orient de Paris commençant à sonder les dispositions des frères, et les invitant à réaliser leurs mystères. Les premières invitations ne furent d'abord envoyées qu'aux élus des élus; le prétexte de venger les chevaliers du Temple servit à couvrir pour quelque temps encore les projets ultérieurs. Mais ici l'importance de l'objet exige, autant que la prudence et la sûreté des personnes qui m'ont fourni mes instructions peuvent le permettre, que je fasse connoître comment elles me sont parvenues.

Il existe actuellement à Londres plusieurs personnes de toute condition, des militaires, des magistrats et des bourgeois, qui, admis autrefois aux profonds secrets de la franc-maçonnerie, cherchent à expier par leur repentir les égaremens dans lesquels cette association les avoit entraînés. Il en est à qui les forfaits de la révolution française ont ouvert les yeux;

il en est d'autres qui n'ont pas attendu qu'elle éclatât, pour détester les complots qu'ils avoient vu la préparer. Plusieurs de ces personnes, dont le nom et la conduite actuelle suffiroient pour garantir le témoignage, m'ont rendu celui d'*avoir plutôt adouci qu'exagéré les arrière-secrets des loges maçonniques*. Elles ont ajouté que *tout ce que je disois étoit vrai, mais que je n'avois pas dit toute la vérité*. Il étoit en effet des particularités assez essentielles que j'ignorois; leurs instructions y ont suppléé. Plusieurs de ces adeptes, aujourd'hui personnages très-respectables, pourroient spécialement répondre de la véracité d'un mémoire qui me fut remis le 28 septembre 1797, peu de temps après la publication de mon second volume, et dont je vais transcrire l'anecdote suivante :

« A la fin de 1773 ou dans le courant » de 1774, » me dit un de ces anciens adeptes, « la loge dont j'étois alors vénérable reçut du grand-orient une lettre » qui ne devoit être communiquée qu'aux » chevaliers de la Palestine, aux cheva-

» liers kadosch et au directoire écossais.
» Elle me parvint par les loges de correspondance. Quoiqu'elle eût déjà été lue
» dans plusieurs, elle n'avoit cependant
» encore reçu que trois signatures. Par
» cette lettre, on nous exhortoit à signer,
» en exécution du serment que nous avions
» fait, l'obligation de marcher à la première réquisition, et de contribuer de
» nos personnes, de toutes nos facultés morales et physiques à la conquête de l'île
» de Malte, et de tous les biens situés sous
» les deux hémisphères qui avoient appartenu aux ancêtres de l'ordre maçonnique. On annonçoit comme but de notre
» établissement à Malte la possibilité d'y
» former le *berceau de la religion naturelle*. »

APÔTRES MAÇONNIQUES DE LA RÉVOLUTION.

Quoique cette invitation n'annonçât qu'une partie des projets ultérieurs, l'adepte dont j'ai copié les expressions refusa de souscrire. L'exemple qu'il donnoit comme vénérable fut suivi de toute sa

loge. Le petit nombre de frères qui jusqu'alors au moins étoient mieux entrés dans les vues du *grand-orient*, détermina sans doute les chefs de ce bureau central à s'occuper de mesures plus efficaces. Les délais ne furent pas bien longs. A peine s'étoit-il écoulé deux ou trois ans, ce même comité chargea ses députés de parcourir, de visiter les loges dans toute l'étendue de la France, de disposer les frères à l'insurrection, de les presser, de les solliciter en vigueur du serment maçonnique, et de leur annoncer qu'il étoit temps enfin de le remplir par la mort des tyrans.

Celui des grands adeptes qui eut pour sa mission les provinces du Nord étoit un officier d'infanterie, appelé Sinetty. Ses courses révolutionnaires l'amenèrent à Lille; le régiment de la Sarre étoit alors en garnison dans cette ville; il importoit aux conjurés de s'assurer des frères qu'ils comptoient parmi les militaires. La mission de Sinetty n'eut encore rien moins que le succès dont il s'étoit flatté; mais la manière dont il s'en acquitta suffit à mon

objet. Pour la faire connoître, je ne veux que répéter ici l'exposition qu'a bien voulu m'en faire un témoin occulaire, alors officier dans ce régiment de la Sarre, et choisi par Sinetty même, ainsi que plusieurs autres du même régiment, pour entendre l'objet de son apostolat.

« Nous avions, me disoit ce militaire, » notre loge maçonnique; elle n'étoit pour » nous, comme pour la plupart des autres » régimens, qu'un véritable jeu; vous sen- » tez bien surtout que notre *liberté* et no- » tre *égalité* n'étoient rien moins que celles » des Jacobins. Nous ne pensions à rien » moins qu'à la révolution, lorsqu'un offi- » cier, nommé Sinetty, fameux franc-ma- » çon, se présenta à notre loge. Il fut reçu » en frère. Il ne manifesta d'abord aucun » sentiment contraire aux nôtres; mais » peu de jours après, il invita lui-même » vingt de nos officiers à une assemblée » particulière. Nous crûmes qu'il vouloit » simplement rendre la fête que nous lui » avions donnée. Suivant son invitation, » nous nous rendîmes à une guinguette

» appelée *la Nouvelle-Aventure*. Nous » nous attendions à un simple repas maçonnique, lorsque le voilà qui prend la » parole en orateur qui a d'importans se» crets à dévoiler de la part du *grand-* » *orient*. Nous écoutons. — Imaginez no» tre surprise, quand nous le voyons pren» dre tout à coup le ton de l'emphase, » de l'enthousiasme, pour nous dire qu'il » en est temps enfin, que les projets si » dignement conçus, si long-temps mé» dités par les vrais francs-maçons, doi» vent s'accomplir; que l'univers va être » enfin délivré de ses fers; que les tyrans » appelés rois seront vaincus; que toutes » les superstitions religieuses feront place » à la lumière; que la *liberté* et l'*égalité* » vont succéder à l'esclavage dans lequel » l'univers gémissoit; que l'homme enfin » va rentrer dans ses droits.

» Tandis que notre orateur se livroit à » ses déclamations, nous nous regardions » les uns les autres comme pour nous dire : » Qu'est-ce donc que cet insensé? Nous » prîmes le parti de l'écouter pendant plus

» d'une heure, nous réservant d'en rire
» librement entre nous. Ce qui nous pa-
» roissoit le plus extravagant, c'étoit le ton
» de confiance avec lequel il annonçoit
» que désormais les rois ou les tyrans s'op-
» poseroient en vain aux grands projets;
» que la révolution étoit infaillible, et
» qu'elle étoit prochaine; que les trônes
» et les autels alloient tomber.

» Il s'aperçut sans doute que nous n'é-
» tions pas des maçons de son espèce; il
» nous quitta pour aller visiter d'autres
» loges. Après nous être quelque temps
» divertis de ce que nous prenions pour
» l'effet d'une cervelle dérangée, nous
» avions oublié toute cette scène, quand
» la révolution est venue nous apprendre
» combien nous nous étions trompés. »

Il existe encore plusieurs officiers du régiment de la Sarre dont je pourrois citer le témoignage. Je me contenterai d'invoquer ici celui de M. de Bertrix et de M. le chevalier de Mion, comme ayant eux-mêmes entendu ces propos et ces menaces de l'officier Sinetty. D'ailleurs bien des

personnes, depuis la publication de ce fait important, s'étoient crues intéressées à le démentir. Elles ont fait bien des recherches qui ont toutes abouti à le confirmer.

Malheureusement pour la France et pour les autres empires, il s'en faut bien que tous les autres frères maçons eussent à cette époque les mêmes dispositions que les officiers de la Sarre. De retour de leur mission, Sinetty et bien d'autres apôtres purent annoncer au *grand-orient* que l'enthousiasme des frères pour la liberté et l'égalité commençoit à s'échauffer, qu'il ne s'agissoit plus que de l'entretenir, et d'ajouter partout au nombre des adeptes. Ce fut là aussi que se dirigèrent dès-lors tous les soins du comité central, et ceux d'une autre loge fameuse dans Paris, appelée le *contrat social.* La révolution se préparoit et se pressoit si ouvertement dans ces loges et dans toutes celles qui en dépendoient, que la cour de Louis XVI ne pouvoit l'ignorer. Parmi de si nombreux adeptes, il devoit s'en trouver encore à qui cette révolution ne paroîtroit qu'un

insigne fléau, et en effet il s'en trouva plusieurs. Avec une parfaite certitude, je mettrai de ce nombre un seigneur français que ses dangers actuels m'empêchent de nommer, mais dont la probité et la véracité ne peuvent être suspectes.

INUTILES AVERTISSEMENS DONNÉS AUX MINISTRES SUR LES COMPLOTS DES FRANCS-MAÇONS.

Interrogé si parmi les maçons il n'avoit rien vu qui tendît à la révolution française, voici ce que répondit ce seigneur : « J'ai été orateur de plusieurs loges, et j'étois parvenu à un grade assez avancé ; je n'avois rien vu jusqu'alors dans la maçonnerie que je pusse croire dangereux pour l'État. Je n'y paroissois plus depuis long-temps, lorsqu'en 1786, je fus rencontré à Paris par un des confrères. Il me reprocha d'avoir abandonné la société, me pressa beaucoup d'y revenir, et d'assister surtout à une assemblée qui devoit être fort intéressante. Je m'y rendis au jour marqué ; je fus bien accueilli et bien fêté. *J'entendis des choses que je ne puis vous*

dire, mais des choses qui me révoltèrent tellement que je me rendis aussitôt chez le ministre. Je lui dis : Je n'ai qu'une question à vous faire, Monsieur, je sens toute l'importance et toutes les suites qu'elle peut avoir; mais dût-elle me conduire à la Bastille, je dois vous demander, parce que j'y crois la sûreté du roi et la tranquillité de l'État intéressées, si vous avez les yeux ouverts sur la franc-maçonnerie, si vous savez ce qui se passe dans les loges. Le ministre fit une pirouette, et répondit : Soyez tranquille, vous n'irez point à la Bastille, et les francs-maçons ne troubleront pas l'État. »

PRINCIPAUX AGENS MAÇONNIQUES DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Le ministre qui fit cette réponse n'étoit rien moins qu'un de ces hommes qu'on puisse soupçonner avoir le moins du monde favorisé les projets des maçons pour la chute du trône et de l'autel; mais il pensoit sans doute comme M. le comte de Vergenne, qu'avec une armée de deux cent mille hommes, on doit peu craindre les

révolutions. Il ignoroit la multitude des légions que les conspirateurs pourroient bientôt opposer à celles du souverain; il ignoroit surtout par quels hommes étoient secrètement dirigées toutes les loges conspiratrices. Celles du grand-orient et du contrat social s'étoient déjà réunies; leur conseil commun s'étoit déjà composé de tout ce que la révolution française a montré d'adeptes plus ennemis de la religion et de la monarchie. Dans ce conseil secret étoient déjà entrés Condorcet, Mirabeau, Brissot, Sieyes, et une foule d'autres prêts à devenir les héros du jacobinisme. A leur tête, ils avoient ce Philippe, prince encore plus méchant qu'ambitieux, qui avoit lui-même sa conspiration et ses projets à part; mais qui, jaloux du roi et détestant la reine, avoit juré leur perte, dût-il n'en recueillir que sa propre ruine, pourvu qu'il ne devînt victime de ses complots qu'après avoir assouvi sa vengeance.

Tous les sermens de la révolution étoient depuis long-temps dans le cœur de ces conjurés, et déjà le moment arrivoit où

une secte plus ténébreuse encore, plus redoutable, plus féconde en artifices, que celle des arrière-maçons, venoit se joindre à leurs conseils secrets, pour leur prêter tous ses moyens. Cette secte étoit celle des illuminés de Bavière. Il ne suffisoit pas à cette nouvelle espèce d'impies d'avoir juré la destruction de tout christianisme et de toute monarchie; leur haine s'étendoit sur toute religion, tout dieu et tout gouvernement, sur toute espèce de société civile, de pacte social, de propriété même.

Mais avant d'en venir à cette troisième secte, qu'il me soit permis d'ajouter ici quelques réflexions sur celle des sophistes, qui avoient si malheureusement préparé les esprits au succès de toute autre conjuration dirigée contre les autels et le trône.

DE LA GRANDE ILLUSION QUI A FAIT LE SUCCÈS DES SOPHISTES DE L'IMPIÉTÉ DANS LEUR CONJURATION CONTRE LES AUTELS ET LE TRONE.

Dans la première partie de ces Mémoires, j'avois à démontrer l'existence, et à dévoiler les auteurs, les moyens, les progrès d'une conjuration formée par des hommes appelés philosophes contre la religion chrétienne, sans distinction des protestans ou des catholiques, sans exception même de ces sectes si nombreuses qui, soit en Angleterre, soit en Allemagne ou dans toute autre partie de l'univers, ont conservé la foi au Dieu du christianisme. — Pour dévoiler ce mystère d'impiété, j'avois à recueillir plus spécialement mes preuves dans les archives mêmes des conjurés, c'est-à-dire dans leurs confidences intimes, leurs lettres, leurs productions ou leurs aveux. Je crois avoir tenu ma parole au-delà de ce que le lecteur le plus difficile à persuader pouvoit exiger pour tout ce qu'on appelle une véritable démonstration historique. Je crois avoir

porté mes preuves à l'évidence. Qu'il me soit à présent permis de revenir sur les auteurs mêmes de cette conjuration de l'impiété, d'examiner leurs titres et leurs droits au nom de *philosophes*, sous lequel nous les avons vu former tous leurs complots contre le Christ.

ILLUSION ET DUPERIE SUR CE MOT PHILOSOPHIE.

Ce ne fut pas le moins dangereux de leurs artifices, que cette affectation d'un nom qui les faisoit passer pour les maîtres de la sagesse et les docteurs de la raison. Le commun des hommes se laisse prendre par les mots bien plus que par les choses. En se donnant le titre d'incrédules et d'ennemis du christianisme, Voltaire et d'Alembert auroient révolté les esprits. Ils se donnèrent le nom de *philosophes*, et l'on crut qu'ils l'étoient. La vénération attachée à ce titre passa à leur école : aujourd'hui encore, malgré tous les forfaits et tous les désastres de la révolution qui a suivi, qui devoit naturellement suivre leur conjuration; aujourd'hui encore, le siècle de leur

impiété, de leurs complots, est appelé le siècle de la philosophie, et tout homme qui pense comme eux en fait de religion s'appelle philosophe. Cette illusion seule leur a donné, leur donne encore peut-être plus d'adeptes que tous les autres artifices de la secte. Il importe plus qu'on ne pense que ce prestige soit dissipé. Tant que l'école des conjurés antichrétiens sera regardée comme celle de la raison, il y aura toujours une multitude d'insensés qui se croiront des sages en pensant comme Voltaire, Frédéric, d'Alembert, Diderot et Condorcet sur la religion chrétienne, et qui conspireront, comme eux, pour des révolutions contre le Christ. Les révolutions contre le Christ entraîneront encore les désastres et les forfaits contre les trônes et la société. Après avoir dévoilé les sermens, les complots, les autres artifices des conjurés, qu'il nous soit donc permis, sans quitter les fonctions d'historien, de déchirer encore le masque de leur prétendue sagesse, de détromper cette foule d'adeptes qui, aujourd'hui encore, préten-

dent s'élever au-dessus du vulgaire par leur admiration pour cette prétendue école de philosophie. Avec tout le mépris, avec toute la haine de Voltaire pour la religion du Christ, il se sont crus des sages; il est temps qu'ils le sachent, ils n'ont été que des dupes. Il est temps qu'ils le sachent, et qu'ils voient et qu'ils confessent à quel point l'illusion de ces mots *raison, philosophie, sagesse,* leur a donné le change. Qu'ils daignent un instant prêter l'oreille; nos démonstrations ne nous ont que trop donné le droit d'être entendu, lorsque nous leur disons : A l'école de tous ces conjurés contre le Christ, vous avez cru entendre les oracles de la raison, vous n'avez entendu que les leçons de la haine en délire; vous avez été dupes de la folie et de l'extravagance couvertes du manteau de la sagesse; vous avez été dupes de l'ignorance qui se disoit la science; vous avez été dupes de la corruption et de l'école de tous les vices sous le nom de vertu, et vous l'êtes encore de tous les artifices de la scélératesse sous le masque du zèle pour

la philosophie. Pour avoir droit de tenir ce langage aux adeptes, je ne disputerai pas ses talens à leur maître. Seulement, s'ils m'opposent le génie du poète, je répondrai : Que sur le Pinde ou sur les rives du Permesse il se livre aux fictions; mais qu'il cesse de donner les transports et les chimères de l'imagination pour la réalité. Plus ses erreurs sont celles du génie, moins je suis étonné de le voir s'enfoncer et se perdre quand il s'est égaré. La stupidité reste en-deçà de la raison; le génie qui la dépasse n'en est pas moins dans les régions du délire; il peut y conserver tous ses talens. Dans les accès d'une fièvre brûlante, le géant redoublera ses forces plus que jamais : alors il pourra briser les chênes, soulever les rochers; ses fureurs n'en seront pas moins le spectacle le plus humiliant pour la raison. Dans ses conspirations contre le Christ, je n'ai point d'autre excuse, point d'autre hommage pour Voltaire.

Que les adeptes, jusque dans ses momens de frénésie, croyant encore voir un

philosophe dans leur maître, se rendent compte à eux-mêmes, s'ils le peuvent, de leur admiration; mais qu'ils commencent par nous dire ce qui lui reste encore de droits à l'école de la raison.

DUPES DU DÉLIRE DE LA HAINE PRIS POUR PHILOSOPHIE.

Dans Voltaire se disant philosophe, qu'est-ce d'abord que cette étrange haine qu'il a conçue contre le Dieu du christianisme? Qu'un Néron ait pu faire le serment d'écraser les chrétiens et leur Dieu, on conçoit aisément que ce vœu peut entrer dans le cœur d'un monstre, précisément parce que c'est le vœu d'un forcené. Qu'un Dioclétien même ait pu jurer au Christ la même guerre, je concevrai encore, avec l'idée qu'il avoit de ses dieux, qu'un tyran idolâtre a cru devoir venger leur gloire, apaiser leur courroux. Qu'un Julien, assez fou pour ressusciter le culte des idoles, jure encore d'anéantir le Dieu du christianisme, c'est un premier délire qui peut expliquer le second; mais qu'un prétendu sage, qui ne croit ni aux dieux

des païens, ni au Dieu des chrétiens, qui ne sait à quel Dieu il droit croire, choisisse Jésus-Christ pour en faire l'objet de toute sa haine, de toute sa rage et de tous ses complots, explique qui pourra ce phénomène de la philosophie moderne; j'avoue qu'il n'est pour moi que le vœu de l'impie en délire.

VOEU DES VRAIS PHILOSOPHES. — VOEU DE VOLTAIRE.

Je ne prétendrai pas que ses droits à l'école de la raison soient perdus pour tout homme qui n'a pas le bonheur de croire à la religion chrétienne. En le plaignant d'avoir trop peu connu les preuves qui démontrent la vérité de cette religion, et la plénitude de la divinité dans son auteur, je consens qu'il soit encore pour lui une place auprès d'un Epictète ou d'un Sénèque, comme il en étoit une, avant le christianisme, auprès de Socrate ou de Platon. Mais à l'école même de cette philosophie de la raison, je vois ses vrais disciples soupirer après ce que Voltaire a juré d'écraser. Je vois le plus grand des disci-

ples de Socrate demander qu'il paroisse enfin l'homme juste qui pourra dissiper les ténèbres et les doutes des sages. Je l'entends s'écrier : « Qu'il vienne donc celui » qui pourra nous apprendre comment » nous devons nous comporter envers les » dieux et envers les hommes. Qu'il vienne » incessamment; je suis disposé à faire » tout ce qu'il me prescrira, et j'espère » qu'il me rendra meilleur. » (PLATON, *dans son second d'Alcibiade.*) A ces aveux, je reconnois le philosophe de la raison. Je crois le voir encore, quand je l'entends prévoir, dans l'amertume de son cœur, que, si ce juste paroissoit sur la terre, il seroit bafoué par les méchans, frappé, battu de verges, traité comme le dernier des hommes. (*Ibid.*) Mais il a paru ce juste que la philosophie des païens mêmes appeloit si ardemment; c'est Voltaire, c'est d'Alembert qui le bafouent, qui conspirent contre lui, qui le détestent, qui ont juré de l'écraser, et dans Voltaire et d'Alembert, je pourrois encore reconnoître les hommes de la raison et de la philoso-

phie! Qu'ils se présentent les adeptes de ces prétendus philosophes, et qu'ils répondent pour leur maître. Nous nous contenterons de leur dire à eux et à Voltaire : Si le fils de Marie n'est point pour vous le fils de l'Eternel, reconnoissez au moins en lui le juste de Platon, et combinez ensuite, si vous le pouvez, vos conspirations avec la voix de la raison. Si Voltaire refuse de voir le soleil qui s'obscurcit, les morts qui ressuscitent, le voile du temple qui se déchire, qu'il vienne au moins, et qu'il voie le plus saint, le plus juste des hommes, le prodige de la douceur, de la bonté, de la bienfaisance, l'apôtre de toutes les vertus, la merveille de l'innocence opprimée, priant pour ses bourreaux, et s'il lui reste encore une ombre de philosophie, qu'il nous dise d'où viennent ses complots contre le Fils de l'homme. Eh bien! oui, Voltaire est philosophe, je le veux; mais il ne l'est pas même comme Judas; il ne dira pas même que le sang de cet homme est le sang du juste. Il est philosophe comme la synagogue des Juifs et comme toute

leur vile populace, puisqu'il crie avec elle sur le Christ : Qu'il soit crucifié! qu'on écrase l'infâme! Oui, il est philosophe comme toute cette nation proscrite et dispersée, puisqu'au bout de dix-sept siècles il s'acharne comme elle contre le Saint des saints; il poursuit sa mémoire, il ajoute ses sifflemens aux sifflemens des Juifs, ses sarcasmes à leurs sarcasmes, ses outrages à leurs outrages, sa conjuration à leur conjuration, et sa rage à leur rage. Et qu'on ne dise pas que cette haine de Voltaire tombe sur la religion du Christ, non pas sur le Christ même, car c'est sur la personne du Christ que tombent ses sarcasmes et ses blasphèmes; c'est sa mémoire qu'il poursuit et qu'il veut rendre infâme; c'est de lui qu'il veut faire un objet de mépris, de dérision et d'infamie. Quand il a l'impudeur de s'appeler lui-même et de signer ses lettres *Christmoque*, comme il signoit *écrasez l'infâme* (LETTRE AU MARQUIS D'ARGENS, 2 mars 1763), de qui se moque-t-il, de qui se joue-t-il, l'insensé, si ce n'est de ce Christ, le Dieu au moins

de toute vertu, de toute sagesse, de toute bonté, quand même les sophistes refuseroient de voir en lui le Dieu de toute puissance?

Et d'ailleurs à quel titre la raison et la philosophie feroient-elles de la religion du Christ, plus que de sa personne, l'objet de leur conspiration? Avant, après le Christ, est-il venu au philosophe l'idée d'une vertu dont cette religion ne donne le précepte ou ne fournisse le modèle? Est-il un crime, est-il un vice que cette religion ne condamne? et le monde a-t-il encore vu un sage nous donner des préceptes plus saints avec des motifs plus puissans? Avant, après le Christ, a-t-il existé quelque part des lois plus propres à faire le bonheur des familles et des empires? En est-il où les hommes apprennent davantage à s'aimer? en est-il qui leur fassent un devoir plus rigoureux de s'entr'aider par des bienfaits mutuels? Qu'il se présente le philosophe qui prétend ajouter à la perfection de cette religion, nous pourrons l'écouter et le juger. Mais s'il

ne veut que la détruire, il est déjà jugé comme Voltaire et ses adeptes, et il ne doit être pour nous que le philosophe en délire ou l'ennemi du genre humain.

Vous ne l'excusez pas ce délire, quand vous faites semblant de croire que Voltaire et ses adeptes, conspirant contre cette religion, n'en veulent qu'à ses autels, à ses mystères et non à sa morale. Il n'est pas vrai d'abord qu'ils se bornassent à détruire ses autels et à blasphémer sa mémoire; nous l'avons déjà vu, nous le verrons encore, qu'ils en vouloient aux vertus et à la morale même de l'Evangile, comme à nos autels et à nos mystères. Mais Voltaire n'eût-il haï que nos mystères, quels sont donc ces mystères qui méritent à la religion chrétienne la haine et les complots du philosophe, de l'homme qui raisonne? Parmi tous ces mystères, en est-il bien un seul qui favorise les crimes ou les fautes de l'homme, qui le rende moins bon pour ses semblables, moins attentif sur lui-même, moins fidèle à l'amitié, à la reconnoissance, à la patrie

et à tous ses devoirs? De ces mystères, en est-il bien un seul, au contraire, dont la religion ne fasse pour le chrétien un nouveau motif d'admiration pour son Dieu, d'intérêt pour son propre bonheur, ou bien d'affection pour ses frères? Ce Fils de Dieu qui meurt pour ouvrir le ciel à l'homme, pour lui apprendre ce qu'il doit redouter, si ses crimes le lui ferment encore; ce pain des anges qui n'est offert qu'à l'homme purifié de toutes ses souillures; ces paroles de bénédiction qui ne se prononcent que sur l'homme repentant de ses fautes, prêt à mourir plutôt que de commettre un nouveau crime; cet appareil d'un Dieu qui vient juger les hommes, et qui appelle à lui tous ceux qui ont aimé, nourri, vêtu ou secouru leurs frères, et qui livre à des flammes éternelles l'ambitieux, le traître, le tyran, le mauvais riche, le mauvais serviteur, l'époux infidèle, et tout homme qui n'a pas aimé, secouru son semblable, sont-ce là des mystères qui méritent la haine du philosophe, et qui, aux yeux de la raison, jus-

tifient des complots contre la religion de Jésus-Christ?

Si Voltaire d'ailleurs, si ses adeptes refusent de croire à ces mystères, que leur importe que le reste de l'univers y croie? En suis-je plus à craindre pour eux, parce que celui qui me défend de nuire à mon frère est le Dieu même qui doit un jour être mon juge et celui de mon frère? Le Dieu que je révère en est-il moins terrible pour le méchant et moins propice au juste, parce que je crois, sur sa parole, à l'unité de son essence et à la trinité des personnes? C'est donc encore un vrai délire de la haine que ce prétexte de Voltaire et de ses adeptes. Ils détestent ce qui, dans sa fausseté même, ne pourroit pas être pour l'incrédule un objet raisonnable de haine. Mais ce qui est dans eux le comble du délire, d'une part, ils exaltent sans cesse la philosophie tolérante des anciens, qui, sans croire aux mystères du paganisme, se gardoient bien d'ôter au peuple sa religion, et de l'autre ils ne cessent de conspirer contre le christia-

nisme, sous prétexte que cette religion a ses mystères. Que leur philosophie soit donc d'accord avec elle-même, si elle veut être pour nous l'école de la raison.

Autre prétexte encore, et en même temps autre preuve du délire et de l'extravagance qui président à leurs complots. C'est la révélation, c'est Dieu même, nous disent-ils, que la religion chrétienne fait parler, et quand la révélation s'est fait entendre, il n'est plus de liberté pour l'homme dans ses opinions religieuses; le philosophe, qui doit prêcher aux hommes la liberté, l'égalité, est donc autorisé par toute la raison à s'armer contre cette religion du Christ et ses mystères. Voilà leurs argumens; voici notre réponse. Qu'on ouvre à d'Alembert, à Diderot et à Voltaire toutes les portes des Petites-Maisons chaque fois qu'au nom de cette liberté et de cette égalité, on les entend appeler leurs adeptes pour écraser le Christ et sa religion. Quoi! vous craignez d'avoir trop d'ellébore pour des hommes qui vous parlent sans cesse de liberté, de tolérance

religieuse, et qui en même temps jurent d'écraser la religion, les autels et les temples, et le Dieu du catholique, du luthérien, du calviniste, du Romain, de l'Anglais, de l'Espagnol, de l'Allemand, du Russe, du Suédois et de l'Europe entière! Vous croiriez qu'il leur reste encore quelque vestige de raison, lorsque tout à la fois ils exaltent la liberté des cultes, et sont tout occupés de complots pour écraser le culte des nations le plus universel! Vous avez entendu Voltaire appeler des Bellérophon et des Hercule pour écraser le Dieu des chrétiens, d'Alembert exprimer le vœu formel de voir une nation entière *anéantie*, parce qu'elle persiste dans son attachement à ce Dieu, à son culte; pendant un demi-siècle, vous aurez vu ces mêmes hommes et leurs adeptes s'épuiser en embûches, en artifices, pour ôter à l'univers sa religion, et quand ils parlent liberté, égalité, tolérance, vous croirez encore entendre des philosophes! Qu'on change donc le nom des choses désormais, et que *philosophie* ne signifie

plus à l'avenir que folie, extravagance, absurdité; que le mot de *raison* ne signifie plus que démence et délire, et alors je croirai à la philosophie de Voltaire et de d'Alembert conjurant pour détruire la religion de Jésus-Christ.

Je voudrois bien ne pas avoir à revenir ici sur Frédéric. Je pense qu'il fut roi, mais il fut roi sophiste. Eh bien! qu'on sache donc aussi tout ce que cette prétendue philosophie fait du sophiste-roi, et qu'on dise si elle lui laissoit plus de sagesse qu'au dernier des adeptes.

Frédéric écrivoit; pourquoi écrivoit-il? Je n'en sais rien. Pour tromper le public, ou bien pour se tromper lui-même? Le décide qui pourra. Je croirois qu'il voulut l'un et l'autre, et il y réussit. Frédéric écrivoit aussi quelquefois publiquement en faveur de la tolérance, on le crut tolérant. J'ai sous les yeux un journal anglais (le MONTHLY REVIEW, oct. 1794, pag. 154), et là je vois ce Frédéric donné pour un modèle de tolérance, là on cite ce trait de ses ouvrages : « Jamais je ne

» génerai les opinions en matière de re-
» ligion ; je redoute par-dessus tout les
» guerres religieuses ; j'ai été assez heu-
» reux pour qu'aucune des sectes qui sont
» dans mes États n'ait jamais troublé
» l'ordre civil. Il faut laisser au peuple
» les objets de sa foi, les formes de son
» culte et même ses préjugés ; *c'est pour*
» *cette raison que j'ai toléré les prêtres*
» *et les moines, en dépit de Voltaire et*
» *de d'Alembert, qui m'ont fait bien des*
» *plaintes sur cet objet. J'ai le plus grand*
» *respect pour nos philosophes moder-*
» *nes ; mais dans le vrai, je suis forcé*
» *de reconnoître qu'une tolérance géné-*
» *rale n'est pas la vertu dominante de*
» *ces messieurs.* » Là-dessus, MM. les journalistes anglais font d'excellentes réflexions, en opposant cette doctrine et la sagesse de Frédéric à l'atroce intolérance, à la férocité des sophistes de la révolution française. Mais nous, qui avons eu à citer tant d'exhortations de Frédéric à écraser l'infâme, à écraser la religion chrétienne ; nous encore, qui nous sommes trouvés

obligés de mettre sous les yeux de nos lecteurs ce projet tracé par Frédéric, recommandé par Frédéric, comme le seul moyen d'anéantir et cette religion et les prêtres, et les moines et les évêques; ce projet surtout de commencer par détruire les religieux, les moines, pour détruire plus aisément tout le reste; nous qui avons vu Frédéric décider que jamais la révolution antichrétienne, après laquelle il soupiroit, ne s'acheveroit que *par une force majeure*, que c'étoit ultérieurement par *la sentence du gouvernement* que la religion devoit être *écrasée*; nous enfin qui l'avons vu se plaindre de ne pouvoir pas être *spectateur de ce moment si désiré* (Lettr. du 24 mars 1767, 13 août 1775); nous, dis-je, qui avons vu toutes ces preuves de son intolérance applaudies par Voltaire comme les idées d'un *grand capitaine*, que devons-nous penser de cette prétendue sagesse et tolérance du roi-sophiste? Ce que le journaliste anglais dit des sophistes carmagnoles, le dirons-nous aussi du roi-sophiste? *Lorsqu'on voit*

des hommes de cette espèce nous donner leurs actions ou leur pratique pour la perfection même de la théorie, on ne sait quel sentiment doit dominer, du dégoût ou de l'indignation. Non, révérons le roi même sophiste; que toute notre indignation, que tout notre mépris se tourne contre cette philosophie insensée qui traite les adeptes couronnés sur leur trône, comme leurs maîtres mêmes dans leurs clubs ou dans leurs sanhédrins ou leurs académies, sans laisser nulle part les vestiges de l'homme qui raisonne.

Si quelque chose encore peut ajouter à la folie des maîtres, c'est l'imbécile orgueil des adeptes au moment où ils croient enfin le grand objet de leurs complots rempli. Tous les autels du Christ sont renversés en France; en exaltant le triomphe de Voltaire, c'est alors que Condorcet nous crie : « Ici il est enfin permis de proclamer hautement le droit si long-temps méconnu de soumettre toutes les opinions à *notre propre raison*, c'est-à-dire d'employer, pour saisir la vérité, *le seul*

» *instrument* qui nous ait été donné pour » la reconnoître. Chaque homme apprend » avec une sorte d'orgueil que la nature » ne l'avoit pas absolument destiné à » croire sur la parole d'autrui, et la su- » perstition de l'antiquité, l'abaissement » de la raison dans le délire d'une foi » surnaturelle, disparurent de la société » comme de la philosophie. » (ESQUISSE SUR LES PROGRÈS DE L'ESPRIT, etc., époque 9.)

Condorcet écrivant ces paroles, croyoit certainement décrire le triomphe de la raison sur la révélation, sur toute la religion chrétienne. Les adeptes applaudirent, et crurent, comme lui, au prétendu triomphe de la vraie philosophie. Elle n'avoit pas moins à gémir sur leurs victoires que la religion même. Est-ce bien en effet pour rendre à l'homme le droit de soumettre toutes *ses opinions à sa raison*, que les sophistes poursuivirent pendant si long-temps leur conspiration contre la religion du Christ? Qu'entend-il donc ici, le vain sophiste, par soumettre ses opi-

nions à sa raison? S'il veut dire le droit de ne rien croire que ce que ma raison satisfaite m'invite elle-même à croire, il peut se dispenser de ses complots. La religion du Christ ne dit jamais à l'homme de croire ce que sa raison éclairée lui dit encore de ne pas croire. C'est pour cette raison que le christianisme se présente avec tout l'appareil de ses preuves et de ses démonstrations. C'est pour la raison seule que le Christ et ses apôtres opèrent leurs prodiges; c'est afin qu'elle voie, qu'elle juge tout ce qu'il lui convient de croire; c'est pour qu'elle distingue tout ce qui est prouvé de ce qui ne l'est pas, que la religion conserve ses annales, que ses docteurs vous pressent, vous invitent à étudier ses monumens. C'est pour que votre foi soit celle de la raison, et non pas celle de la paresse ou de l'ignorance, que leurs productions et leurs leçons vous mettent chaque jour sous les yeux les grandes preuves de cette religion. En un mot, le précepte formel de ses apôtres est que *votre foi, votre soumission soit rai-*

sonnable, qu'elle soit appuyée de toutes les recherches que la raison exige pour sa conviction, *rationabile obsequium vestrum*, et vous croyez avoir besoin de vos complots pour que la raison conserve tous ses droits quand elle croit à la religion! Étudiez-la vous-même cette religion, et vous apprendrez que son Dieu n'est pas un autre Dieu que celui de la raison; qu'il n'est pas un seul dogme, un seul précepte de cette raison que la religion ne commence par confirmer, et que, si elle ajoute à ses connoissances, elle sait mieux que vous le droit du sage, le droit de ne rien croire sur des prestiges ou des sophismes, mais aussi le devoir de croire sur les preuves multipliées de la puissance, de la sainteté, de la sagesse, de la sublimité du Dieu qui vous parle, et de l'authenticité de sa parole.

Par ce droit de soumettre toutes ses opinions à sa propre raison, si le sophiste entend le droit de ne rien croire que ce que sa raison conçoit et ce qui a cessé d'être mystérieux pour elle, l'objet de la con-

spiration est encore plus voisin du délire. Avec ce nouveau droit, l'homme commence donc par ne croire ni au jour qui l'éclaire, ni à la nuit qui le plonge dans les ténèbres, jusqu'à ce que la lumière elle-même, et son action sur l'homme et son esprit, cessent d'être un mystère? Il ne croira donc pas à l'arbre qui végète, à la fleur qui s'épanouit et se colore, à l'être qui se meut, se reproduit, se perpétue de générations en générations: il ne croit donc à rien dans la nature; il ne croit pas à sa propre existence tant que cette nature et sa propre existence, et son corps, son ame, ne sont pour lui qu'un abîme de mystères? Pour avoir le plaisir et la gloire de se faire incrédule, il commence par se faire imbécile.

Depuis quand la mesure de notre intelligence est-elle devenue celle des choses, de leur nature, de leur possibilité ou de leur réalité? La raison du vrai sage me tient un langage bien différent; elle me dit que l'existence des objets une fois prouvée, quelque mystérieux qu'ils soient, je

dois les croire, sous peine de devenir absurde : car alors je croirois qu'ils existent, parce que leur existence est démontrée, et je ne croirois pas à leur existence, parce que je ne puis concevoir leur nature.

Mais quel droit bien étrange encore que celui dont triomphe Condorcet! Le droit d'être réduit, *pour saisir la vérité, au seul instrument qui nous ait été donné pour la reconnoître*. Si la nature m'a laissé dans les ténèbres ou dans l'incertitude sur les objets les plus intéressans pour moi, sur mon sort à venir, sur ce que je dois faire pour éviter un destin que je redoute, pour obtenir un sort que je désire, celui-là blessera donc mes droits, qui viendra dissiper mes ténèbres et mon incertitude? Que ne disoit-il donc, l'imbécile sophiste, que le droit de l'aveugle est aussi de s'en tenir au seul instrument que la nature lui a donné, et de n'être jamais conduit par celui qui a des yeux? Que ne concluoit-il que l'aveugle avoit aussi appris *avec une sorte d'orgueil* que la nature ne le des-

tinoit pas à croire à la lumière sur la parole d'autrui? Qu'il est donc philosophique encore cet orgueil du sophiste! Il a cru *sa raison abaissée par une foi surnaturelle!* Il a cru que le christianisme ravaloit sa raison, en l'élevant au-dessus de ce monde! Il a cru que le Dieu du chrétien abaissoit et avilissoit l'homme, en lui parlant de ses destinées éternelles, et en lui laissant la mémoire de ses merveilles pour preuve de sa parole! Cette prétention a été le grand motif de ses complots contre le christianisme, et il osoit parler au nom de la raison! et on a pu le croire philosophe! et il se trouve encore des hommes dupes de ce délire! Revenons à ses maîtres, à Voltaire, à d'Alembert, à Diderot; il faut encore montrer dans leurs adeptes les tristes dupes de l'ignorance la plus absolue, décorée du titre de philosophie. Ici, je n'ai besoin que de m'en tenir aux aveux les plus formels et aux confidences les plus intimes de ces prétendus philosophes.

DUPES DE L'IGNORANCE.

Est-il un Dieu? n'en est-il point? Ai-je une ame à sauver? n'en ai-je point? Cette vie doit-elle être toute consacrée à l'intérêt présent? Dois-je penser à un sort à venir? Et ce Dieu, et cette ame, et ce destin, sont-ils ce que je m'entends dire, ou bien faut-il que j'en croie toute autre chose? Voilà, assurément, les questions élémentaires de la vraie science, de la philosophie la plus intéressante pour le genre humain, et par elle-même, et par ses conséquences. Et que répondent à toutes ces grandes questions tous nos prétendus sages, à l'instant même où ils agitent leur conspiration contre le Christ? Que se répondent-ils entre eux ces hommes qui se donnent pour les maîtres de la sagesse, de la raison, de la lumière? Nous avons vu leurs lettres, nous avons mis sous les yeux du lecteur leurs propres expressions. (Voy. *suprà.*) Qu'y a-t-il vu? Des hommes qui régentent l'univers se faire entre eux l'aveu formel et répété qu'ils n'ont pu venir à bout de se

former une seule opinion fixe sur aucun de ces objets. Voltaire, consulté par des princes, consulté par des bourgeois, consulte lui-même d'Alembert pour savoir s'il doit croire à son ame, à son Dieu. L'un et l'autre finissent toujours par avouer qu'ils sont réduits à mettre partout le *nòn liquet*, je n'en sais rien. Mais que savent-ils donc en philosophie ces maîtres si étranges, s'ils ne peuvent pas même résoudre entre eux les questions élémentaires de la philosophie? De quel droit se donnent-ils pour les maîtres de l'univers, pour les oracles de la raison, si leur raison n'est pas encore arrivée aux portes de la science dont dépendent les mœurs, les principes, les bases de la société, les devoirs de l'homme, du père de famille, du citoyen, du prince, du sujet, et la conduite et le bonheur de tous? Quelle est donc leur science sur l'homme, s'ils ne savent pas même ce que c'est que l'homme? et quelles seront leurs leçons sur ses devoirs, sur ses grands intérêts, s'ils ne savent pas même sa destinée? Qu'est-ce enfin que leur phi-

losophie, si elle se réduit à m'apprendre que je ne peux savoir ce qu'il m'importe le plus que je sache, et que tous ceux-là sachent avec lesquels j'aurai à vivre?

Pour me cacher la honte de son ignorance absolue sur ces premiers objets des recherches du sage, nous avons vu d'Alembert nous répondre que peu importe à l'homme de ne pouvoir résoudre toutes ces questions sur son ame et son Dieu, et sur sa propre destinée. (LETT. A VOLTAIRE, des 25 juillet et 4 août 1770.) Voltaire, en me disant que l'on ne savoit rien de ces premiers principes, est convenu que son incertitude n'étoit pas une chose bien agréable; mais il s'est retranché dans cette incertitude même, en ajoutant que l'assurance est un état ridicule ou celui d'un charlatan. (LETTR. A FRÉDÉRIC-GUILL., *P. roi de Prusse*, du 23 novemb. 1770.) Voilà donc à quoi se réduisoit toute la science de ces prétendus maîtres de la raison et de la philosophie! L'un avoue son ignorance, et l'excuse par l'absurdité même; l'autre prétend que ce qu'il ne sait

pas, le charlatan seul prétendra le savoir; qu'il est absurde et risible dans moi de ne pas me contenter de cette incertitude qui le tourmente lui-même.

Parce que d'Alembert ne sait pas s'il est un Dieu ou non, s'il a lui-même une ame ou s'il n'en a point, il faudra croire que peu importe à l'homme de savoir si tous ses intérêts se bornent à quelques jours de cette vie mortelle, ou bien s'il doit pourvoir à un sort à venir qui durera autant que l'éternité même! et parce que Voltaire, tourmenté de son ignorance, ne sait quel parti prendre, il faudra que je méprise, et que j'évite même celui qui prétendra me délivrer de ce tourment, de cette inquiétude habituelle; il faudra que j'écrase et le Christ et l'apôtre qui viendront dissiper cette inquiétude, et me délivrer de mes doutes sur mes grands intérêts! Ce n'est pas là simplement l'ignorance de ces prétendus maîtres; c'est tout l'orgueil et toute la folie de l'ignorance qui veut me retenir dans les ténèbres, parce qu'elle jalouse la lumière.

DUPES DE LA CORRUPTION PRISE POUR LA VERTU.

On ne veut pas le voir, rien n'est pourtant plus vrai : haïr et détester, jalouser, détruire et écraser, voilà toute la science de ces prétendus sages. Haïssez l'Évangile, calomniez son auteur, renversez ses autels; vous en savez assez pour être philosophe. Soyez déiste, athée, sceptique, spinosiste, soyez tout ce que vous voudrez; niez ou affirmez, ayez un corps de doctrine et un culte quelconque à opposer à la doctrine, à la religion du Christ, ou bien n'en ayez point, ce n'est pas là ce que la secte vous demande, ce n'est pas là ce dont Voltaire prétendoit lui-même avoir besoin pour se glorifier du nom de philosophe. Quand on lui demandoit ce qu'il substituoit à la religion du Christ, il appeloit les prêtres de cette religion autant de médecins; puis il croyoit avoir droit de répondre : Que veulent-ils de moi? je leur ai ôté les médecins; quels services demandent-ils encore? (*Voy.* sa Vie, par Condorcet, édit. de Kelh.) Nous

répondons en vain : Vous leur avez ôté leurs médecins, mais vous les laissez avec toutes leurs passions; vous leur donnez la peste : quel remède leur laissez-vous pour la guérir? Nous objectons en vain, ni Voltaire, ni son panégyriste Condorcet, ne se mettent en peine de nous répondre. Faites comme eux, appelez toutes les vérités religieuses erreurs, mensonges, préjugés populaires, superstition, fanatisme, et vantez-vous ensuite d'avoir détruit; souciez-vous fort peu de substituer la science à l'ignorance, la vérité au mensonge; contentez-vous d'avoir bouleversé, vous n'en serez pas moins décoré du beau nom de philosophe.

A ce prix, je ne suis pas supris de trouver tant de ces philosophes de tous les rangs, de tous les âges, de tous les sexes; mais à ce prix aussi, qu'il est stupide et qu'il est dupe l'orgueil qui se trouve si flatté de ce nom! Que Voltaire et que tous ses adeptes cessent de s'en glorifier : la science réduite à détester et à détruire, ou même à se jouer, à rire des objets re-

ligieux, à les blasphémer, s'acquiert facilement. Je ne sais pas pourquoi Voltaire sembla d'abord se contenter d'en donner les préceptes aux rois, aux nobles et aux riches; pourquoi il crut d'abord devoir en exclure *les gredins et la canaille*. Sur un simple blasphème auquel il voit les convives sourire, ce valet se trouvera bientôt aussi philosophe que son maître. Il saura, comme lui, se moquer de son pasteur et des pontifes, des autels et de l'Évangile. Ce brigand marseillais bientôt se vantera aussi, comme Condorcet, de secouer le préjugé vulgaire, en brisant les autels, en massacrant les prêtres, et il appellera aussi, comme Voltaire, la révolution le triomphe de la raison, des lumières et de la philosophie. Haranguez la plus vile populace, dites-lui que ses prêtres la trompent, que l'enfer n'est qu'une invention de leur part; dites-lui qu'il est temps de secouer le joug de la superstition, du fanatisme, de recouvrer la liberté de sa raison : en deux ou trois minutes, ces rustres paysans seront tout aussi philo-

sophes que vos premiers adeptes. Le langage variera, mais la science sera la même. Ils haïront ce que vous haïssez, ils briseront ce que vous écrasez. Plus ils sont ignorans et barbares, plus ils adopteront facilement votre haine ou toute votre science.

S'il vous faut des adeptes d'une autre espèce, il est facile encore d'ajouter au nombre de vos sages. Sans ajouter à la science, la fille de Necker n'a qu'à voir d'Alembert prendre pour un bon mot quelque saillie impertinente contre l'Évangile, la voilà philosophe comme lui, et secouant aussi le préjugé religieux, comme sœur Guillemette. On ne concevoit pas d'où venoient à nos sages modernes tant d'adeptes femelles, tant de jeunes faquins philosophes aussi, avant même d'avoir eu le temps de rien lire, si ce n'est deux ou trois brochures bien impies. Ce siècle de lumières philosophiques s'explique désormais.

Mais quoi! toutes nos jeunes et vieilles Laïs sont aussi philosophes! Tout époux,

toute femme se jouant de la fidélité conjugale; tout enfant que fatiguent déjà le respect filial, la soumission aux lois d'un père; tout courtisan sans mœurs, et tous ces hommes brisant éffrontément le frein des passions : tout celà est aussi philosophe, tout cela se glorifie aussi de ce beau nom, et Voltaire n'en rejette pas un seul de son école, pourvu qu'à tous leurs vices, à tous leurs crimes, ils aient ajouté la gloire de secouer aussi le préjugé religieux, de rire des mystères, d'insulter au sacerdoce, et d'écraser le Dieu de l'Évangile! Certes, ce ne sont plus ici les simples dupes de l'ignorance prise pour la science, des ténèbres prises pour la lumière, et du délire de la haine pris pour la sagesse de la raison; ce sont les dupes de la corruption prise pour l'école de la vertu. J'excuse la folie, la manie, la fièvre et les accès de cette haine extravagante de Voltaire tramant ses conjurations contre le Christ. Je ne vois qu'un frénétique plus à plaindre peut-être qu'à blâmer dans Voltaire défiant les cieux mêmes.

écrivant à d'Alembert : *Encore vingt ans, et Dieu aura beau jeu*, ou répétant et assénant les blasphèmes de sa rage, et écrivant à Damilaville : *Écrasez, écrasez, écrasez donc l'infâme*. Oui, j'excuse Voltaire dompté par cette fièvre de la rage; j'excuserai jusqu'à ses adeptes, et cette multitude de nobles, de bourgeois, de ministres, qui, n'ayant pas l'idée de la philosophie, se croient philosophes, parce qu'une troupe de conjurés impies leur disent qu'ils le sont; je veux bien même ne pas leur demander depuis quand le titre de philosophe suffit à Frédéric, à Voltaire, pour croire voir en eux les maîtres d'une science qu'ils firent profession de mépriser et d'ignorer. Je ne leur dirai pas que si Frédéric a pu être leur maître au champ de Mars et former des guerriers, que si Voltaire a pu juger Corneille et donner des leçons aux poètes, l'un et l'autre n'en sont pas pour cela des oracles en fait de religion; que cette science n'est pas plus que les autres une science où l'on excelle sans en avoir fait une

étude spéciale; qu'il est absurde, en fait de religion, comme en toute autre science, de prendre pour ses guides et ses maîtres des hommes qui blasphèment ce qu'ils n'ont jamais su, ce qu'ils n'ont pas même voulu savoir; des hommes dès-lors même pareils plus d'une fois à l'enfant qui balbutie de petits sophismes, croyant faire des difficultés insolubles, et qui brise la montre parce qu'il ne peut pas en découvrir le ressort. Oui, je veux laisser là toutes ces réflexions du sens commun, qui auroit dû suffire aux adeptes, pour leur rendre l'école de leurs sages au moins suspecte, sinon absurde et risible dans ces combats de Frédéric contre la Sorbonne, de Voltaire contre saint Thomas, de d'Alembert contre saint Augustin, de la sœur Guillemette contre saint Paul.

Je veux croire que tous ces grands maîtres, parlant théologie et religion ou dogme, ont pu leur paroître de vrais docteurs; mais quand ces mêmes hommes, quand toute cette école, leur parlant aussi des vertus et de morale, prétendoit leur

donner des règles de conduite appuyées sur la loi naturelle, comment ont-ils bien pu s'imaginer n'entendre encore que les leçons de la philosophie? Ici l'illusion perdoit jusqu'à l'ombre du prétexte. Ils n'avoient qu'à jeter un coup-d'œil sur leur école même, et se demander si parmi les adeptes il en étoit un seul qui parût n'avoir renoncé à la religion, que pour devenir, sous la conduite de Voltaire ou d'Alembert, meilleur fils, meilleur père, meilleur époux, plus honnête homme, enfin plus vertueux. Ici, il suffisoit de réfléchir comment il se faisoit que cette prétendue philosophie de la vertu devînt habituellement le refuge, le dernier asile et la dernière excuse de tout homme connu pour se jouer effrontément de tout ce qu'on appelle devoir, moralité; comment il se faisoit, lorsque nous reprochions à ces adeptes la perversité de leurs mœurs, que leur grande réponse fût habituellement dans ce sourire qui nous disoit: Ces reproches sont bons pour l'homme qui n'a pas encore secoué les préjugés de votre

Évangile; nous sommes philosophes, nous, et nous savons à quoi nous en tenir.

On ne peut pas se le cacher, les faits sont trop publics. L'épouse qui rioit de la fidélité conjugale, l'adolescent qui ne connoissoit plus de frein à ses passions, l'homme qui saisissoit également et sans distinction tous les moyens, licites et illicites, pour arriver à son objet; jusqu'aux roués de cour, jusqu'aux femmes les plus hautement décriées, tout cela vous disoit: Nous sommes philosophes. C'étoit là leur excuse; pas un seul n'eût osé justifier la moindre faute en nous disant : Je suis chrétien, je crois encore à l'Évangile. Et que les maîtres n'accusent pas ici l'erreur ou l'ignorance des disciples : l'adepte savoit bien que le nom de vertu restoit encore à son école; mais il savoit aussi à quoi ses maîtres réduisoient la vertu. Plus il étoit instruit dans leur science, plus il devoit s'approprier leurs principes en bravant les reproches de l'homme vertueux, les remords de sa propre conscience. Il savoit que ses maîtres ne jugeoient pas à

propos de porter l'impudeur jusqu'à blasphémer ouvertement la morale évangélique; mais il les avoit vus effacer de leur code tout ce que l'Évangile appelle des vertus, *toutes celles que la religion fait descendre des cieux*. Il avoit entendu à leur école la liste des vertus qu'elle appelle *stériles, imaginaires, vertus de préjugé*; et de la liste des véritables vertus il effaçoit, comme ses maîtres, la pudeur, la continence, la fidélité conjugale, l'amour *filial, la tendresse paternelle, la reconnoissance, le mépris des injures, le désintéressement*, et jusqu'à *la probité*. (*Voy.* les textes mêmes des philosophes dans LES HELV. t. V.) A la place de toutes ces vertus, il avoit entendu mettre *l'ambition*, l'orgueil, l'honneur de la gloire et celui des plaisirs, et toutes les passions. Dans la morale de ses maîtres, il savoit que la vertu n'est pas autre chose que *ce qui est utile*, et le vice autre chose que *ce qui est nuisible dans* ce monde; que la vertu n'est plus *qu'un songe*, si l'homme vertueux est malheureux. (Voy. HELVÉT., *de l'Esprit*

et de l'Homme. — Essai sur les Préjugés, Système de la nature, Morale univ., etc.) On ne cessoit de leur répéter que l'*intérêt personnel* étoit le seul principe de toutes les vertus philosophiques. Il savoit que ses maîtres parloient beaucoup de *bienfaisance;* mais il savoit aussi que cette bienfaisance ne conservoit chez eux le nom de vertu que pour en faire un titre pour se dispenser de toutes les autres. *Ami, fais-nous du bien, nous te tenons quitte de tout le reste :* c'étoit la leçon expresse de Voltaire (FRAGM. SUR DIVERS SUJETS, art. *Vertu*); mais ce n'étoit pas la dernière. Il falloit amener les adeptes à ne savoir pas même s'il pouvoit exister des vertus, s'il y avoit un bien moral qui diffère du mal, et c'étoit encore là une de ces questions à laquelle Voltaire s'étoit chargé de répondre qu'on n'en sait rien, *non liquet.* (DICT. PHILOS., art. *Tout est bien.*) Il falloit faire plus encore, et décider que tout ce que l'on *appeloit perfections, imperfections, justice, méchanceté, bonté, fausseté, sagesse, folie, ne*

diffère que par les sensations de plaisir ou de douleur (LETTR. DE THRASYB.); *que, plus le philosophe examine les choses, et moins il ose dire qu'il dépende davantage de l'homme d'être pusillanime, colère, voluptueux, vicieux en un mot, qu'il ne dépende d'eux d'être louches, bossus, boiteux.* (ENCYCLOPÉDIE, article *Vice*, édit. de Genève.) C'étoient-là les leçons des sophistes conjurés; et en les recevant vous pouviez vous croire encore à l'école de la vertu, de la *philosophie!*

L'adepte philosophe eût-il été plus sûr qu'il existe des vertus et des vices, que devenoit pour lui cette distinction, quand ses maîtres lui apprenoient qu'il étoit né pour le bonheur, et que tout *son bonheur* étoit dans *le plaisir ou l'exemption de la douleur* (ENCYCLOPÉDIE, article *Bonheur*, et *Préface*); quand, laissant de côté toute sollicitude pour son ame, ils lui disoient que la *devise du sage doit être de veiller sur son corps* (D'ALEMB., *Éclaircissem. sur les élémens du philos.*, n° 5), ou quand ils lui crioient que c'est

par *le plaisir* que Dieu l'*appelle à la vertu?* (VOLT., *Dis. sur le bonheur.*) C'étoient là cependant les leçons de d'Alembert, de Diderot, de Voltaire, les chefs des conjurés.

Quels motifs de vertu ces mêmes héros de la philosophie laissoient-ils encore à leur adepte, quand ils lui apprenoient qu'un Dieu ne *s'embarrasse ni de ses vertus ni de ses vices*, que la crainte de ce Dieu n'est *qu'une vraie folie*; quand, pour dénaturer jusqu'à ses remords, ils lui disoient que tout homme *sans crainte est au-dessus des lois*, que *toute action malhonnête, mais utile, se commet sans remords; que le remords enfin ne doit être que la crainte des hommes et de leurs lois*; quand, poussant leur doctrine au-delà de toute absurdité, d'un côté, ils exaltoient sans cesse la liberté des opinions, pour laisser l'homme libre de choisir toujours la plus fausse; quand, d'un autre côté, ils ne laissoient pas une seule de ses actions au pouvoir de sa liberté, pour lui ôter jusqu'au remords des plus

coupables? (*Voyez* les textes de Voltaire, d'Alembert, Diderot, dans LES HELVIENNES, t. III.)

DUPES DE LA SCÉLÉRATESSE.

C'étoit là la doctrine de tous ces conjurés, il n'est plus temps de le nier; elle est consignée dans presque toutes les productions de la secte, dans celles-là surtout qu'elle vantoit, qu'elle recommandoit comme ses principaux chefs-d'œuvre. Qu'auroient donc fait tous ces *grands* philosophes? comment s'y seroient-ils donc pris, s'il n'avoit fallu faire de leur morale qu'un code de corruption et de scélératesse? et que falloit-il donc à l'univers pour démontrer que ce prétendu *siècle* de philosophie et de vertu étoit précisément le siècle de tous les vices et de tous les forfaits érigés en principes et en préceptes mêmes pour le méchant auquel ils sont utiles?

La seule chose qui puisse au moins diminuer le crime de cette illusion faite à la multitude des adeptes soi-disant philo-

sophes, c'est ce qu'il en coûta aux conjurés de constance et d'artifices pour la propagation de leurs principes et pour le succès de leur conjuration.

Mais avec ces artifices et ces machinations, qu'est-ce que leur philosophie? Supposons que l'univers eût pu en être instruit du vivant de Voltaire, de Frédéric, de d'Alembert, et avant que les cœurs ne fussent gâtés au point de s'applaudir de leur propre corruption; supposons qu'on eût vu ces avis si souvent répétés, que se donnoient les conjurés, de *frapper* et de *cacher leur main*, que les peuples eussent été instruits de toutes ces manœuvres ténébreuses, employées sourdement pour les séduire : étoit-ce bien la marche de la philosophie qu'on eût cru reconnoître dans cette hypocrisie, dans cette dissimulation perpétuelle, dans ces embûches, qui firent seules tout le succès des conjurés?

Quand d'Alembert et Condorcet, Diderot, Helvétius et Turgot, alloient se réunir à cet hôtel d'Holbach, sous le nom

d'économistes, et sous prétexte d'aviser aux intérêts du peuple, si ce peuple avoit su qu'ils alloient combiner entre eux les moyens de l'abuser et de le rendre impie comme eux, de lui ôter ses prêtres, ses autels, et d'écraser sa religion; si ce même peuple avoit pu savoir que ces prétendus maîtres envoyés pour instruire ses enfans n'étoient que les hypocrites émissaires de d'Alembert, envoyés pour corrompre l'enfance et la jeunesse, que tous ces colporteurs de la secte, qui *vendoient* ses productions à si bas prix, n'étoient que les corrupteurs soudoyés par l'académie secrète pour faire circuler ses poisons des villes aux campagnes, et jusqu'aux chaumières, étoit-ce encore à ces *moyens* que la secte auroit dû ce respect, cette espèce de vénération qu'elle avoit usurpée? et la scélératesse de leurs complots connue, les conjurés n'eussent-ils encore été que des sages faits pour donner au temps où ils vécurent le nom de *siècle philosophique?* Non, sans doute; la plus

juste horreur eût succédé à l'admiration, et quand les lois auroient voulu se taire, l'indignation publique auroit suffi pour venger la philosophie même de l'infamie et des complots auxquels on la faisoit servir.

Qu'il soit donc humilié ce siècle d'une prétendue philosophie, qu'il rougisse, qu'il se repente, et surtout qu'il revienne de l'illusion que les impies ont pu lui faire, de l'illusion qu'il doit à ses vices, à sa corruption et au désir d'être trompé, peut-être plus encore qu'aux ruses employées pour le tromper. J'excuserai ce peuple, cette multitude grossière, qui confesse du moins son inexpérience dans les voies des sophistes, et que l'instinct de la vertu rendit au moins la dernière à se laisser séduire; mais ces milliers d'adeptes dans les cours, dans les palais des grands, dans les lycées des lettres, qu'ils consentent à rentrer dans eux-mêmes. En se faisant impies, ils ont cru se faire philosophes; en renonçant aux lois de l'Évangile, à ses

vertus bien plus encore qu'à ses mystères, ils ont pris pour des raisons profondes ces mots de préjugés, de superstition, que des sophistes faisoient sans cesse sonner à leurs oreilles. Ils ne savoient pas même qu'un préjugé n'est qu'une opinion dénuée de preuves, et ils sont devenus esclaves du préjugé, en rejetant une religion dont ils se glorifioient d'avoir peu étudié les démonstrations, tandis qu'ils dévoroient les productions, les calomnies de tous ses ennemis. Si ce ne sont pas là tous leurs titres à la philosophie, qu'ils en cherchent quelque autre dans leur cœur; qu'ils s'interrogent franchement, qu'ils se demandent à eux-mêmes si ce n'est pas la flétrissante lassitude des vertus évangéliques qui a valu leur admiration aux sophistes conjurés contre l'Évangile? Qu'ils voient si ce n'est pas l'amour de leurs passions qui a fait auprès d'eux toute la force de l'incrédulité, bien plus encore que les sophismes, les complots et les embûches de son école? J'ai peur que celui-là ne fût

déjà méchant, qui crut voir tant de bonheur et tant de gloire à suivre les méchans. A coup sûr, au moins, il fut peu philosophe, celui qui crut ne voir que des philosophes où la réalité lui montroit tant de fourbes, tant de lâches, tant de conspirateurs.

Quelles qu'en soient les causes, il étoit dit qu'un siècle, dupe des artifices et des conjurations d'une école toute d'impiété, mettroit toute sa gloire à s'appeler le siècle de la philosophie. Il étoit dit aussi que ce même siècle, dupe d'un vrai délire et de toute la rage de l'impiété prise pour la raison, et dupe du serment de la haîne et du vœu d'écraser la religion pris pour le vœu de tolérance, d'égalité, de liberté religieuse; dupe encore des ténèbres prises pour la lumière, de l'ignorance même prise pour la science, et dupe d'une école de toute corruption prise pour l'école de toutes les vertus; dupe des artifices et de toutes les machinations, de toutes les trames de la scélératesse, prises pour les con-

seils et les moyens de la sagesse : oui, il étoit dit que ce même siècle seroit encore dupe des complots de la rebellion prise pour l'amour même de la société, et pour la base de la félicité publique.

La conjuration contre l'autel, la haine que les chefs des conjurés avoient vouée à Jésus-Christ, n'étoient pas le seul héritage que les héros de cette prétendue philosophie laissoient à leur école. Voltaire s'étoit fait le père des sophistes de l'impiété; il n'avoit pas encore *quitté la terre*, qu'il se trouva le père des sophistes de la rebellion. Il avoit dit à ses premiers adeptes : Écrasons les autels, et qu'il ne reste pas au Dieu des chrétiens un seul temple, un seul adorateur. Son école ne tarda pas à dire : Écrasons tous les sceptres, et qu'il ne reste pas aux rois de la terre un seul trône, un seul sujet. De leurs succès communs on a déjà vu naître cette multitude d'adeptes que le philosophisme du siècle avoit si malheureusement disposés à s'enfoncer dans les antres maçonniques, pour

apprendre à y répéter les mêmes vœux et les mêmes sermens contre les autels et les trônes. Il me reste à dévoiler ce que la secte des illuminés bavarois vint ajouter aux moyens et aux complots des sophistes d'Holbach et des frères kadosch.

FIN DU TOME PREMIER.



ABRÉGÉ

DES MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DU JACOBINISME.

QUATRIÈME PARTIE.

CONSPIRATION DES SOPHISTES DE L'IMPIÉTÉ ET DE L'ANARCHIE; SECTE DES ILLUMINÉS.

ADAM WEISHAUPT, FONDATEUR DE L'ILLUMINISME.

Il est des hommes si malheureusement nés, qu'on seroit tenté de les prendre pour une émanation de cette intelligence funeste à qui un Dieu vengeur n'a laissé de génie que pour le mal. Frappés d'une es-

pèce d'imbécillité dans les conseils de la sagesse, ils ont partout ailleurs tout ce qu'il faut pour nuire, tout cet esprit de ruse, d'artifices, de ressources qu'il faut pour dominer à l'école du mensonge, de la dépravation et de la scélératesse. Ils excellent surtout à méditer les attentats, à préparer les révolutions, à combiner les ruines des autels et des empires. Ils ne sont nuls que là où commence la science du vrai et de l'honnête.

Ce fut sous ces auspices que, vers l'année 1748, naquit en Bavière un impie appelé Adam Weishaupt, plus connu dans les annales de sa secte sous le nom de *Spartacus*. Phénomène odieux dans la nature, athée sans remords, hypocrite profond, sans aucun de ces talens supérieurs qui donnent à la vérité des défenseurs célèbres; mais avec tous ces vices et toute cette ardeur qui donnent à l'impiété et à l'anarchie de grands conspirateurs, ce désastreux sophiste ne sera connu dans l'histoire que comme le démon, par le mal qu'il a fait et par celui qu'il projetoit de

faire. Son enfance est obscure et sa jeunesse ignorée. Dans sa vie domestique, un seul trait échappe aux ténèbres dont il s'environne, et ce trait est celui de la dépravation, de la scélératesse consommée. Incestueux sophiste, c'est la veuve de son frère qu'il a séduite; père atroce, c'est pour l'infanticide qu'il sollicite le fer et le poison; exécrable hypocrite, il presse, il conjure et l'art et l'amitié d'étouffer l'innocente victime, l'enfant dont la naissance trahiroit les mœurs du père. Le scandale qu'il redoute n'est pas celui du crime, c'est celui qui, rendant sa dépravation publique, le priveroit de son autorité sur des élèves qu'il conduit aux forfaits sous le masque de la vertu. Pour juger de son crime, il suffit de l'entendre en expliquer lui-même tout l'objet dans ses lettres secrètes : « A présent, écrit-il à un de ses » adeptes, que je vous dise dans la plus » intime confidence la situation de mon » cœur. J'en perds le repos. Inhabile à » tout, bien près du désespoir, me voilà » en danger de perdre mon honneur, et

» *cette réputation qui me donnoit tant* » *d'autorité sur notre monde. Ma belle-* » *sœur est enceinte*..... Comment rétabli- » rai-je l'honneur d'une personne dont j'ai » fait tout le crime? *Nous avons déjà tenté* » *bien des choses pour arracher l'enfant*; » elle étoit même résolue à tout, mais » *Euriphon* est trop timide, et je ne vois » guère d'autre expédient. Si j'étois sûr du » silence de *Celse* (de *Bader*, professeur à » Munich, et médecin de la duchesse douai- » rière), celui-là pourroit bien m'aider; *il* » *me l'avoit déjà promis il y a trois ans.* » Parlez-lui-en, si vous le jugez à propos; » voyez ce qu'il y auroit à faire..... Jus- » qu'à ce moment, personne n'en sait rien, » si ce n'est Euriphon. Il seroit encore » temps d'essayer, car elle n'est que dans » son quatrième mois, et le pire, c'est que » le cas est criminel. C'est aussi ce qui » rend nécessaires les plus grands efforts » et la plus extrême résolution. » (ÉCRITS ORIGINAUX, tom. II, lettr. III, à Marius Hertel.)

Que de crimes, que de forfaits exprimés

dans cette lettre ! Quel étrange mortel que celui qui a pu l'écrire ! Quel monstrueux hypcorite que ce même homme capable d'ajouter dans ses nouvelles confidences : « Ce qui me fâche encore plus dans tout » ceci, *c'est que je perds en grande partie* » *mon autorité sur nos gens; c'est de leur* » *avoir montré un côté foible, à l'abri du-* » *quel ils ne manqueront pas de se met-* » *tre, quand je leur parlerai morale ou* » *les exhorterai à la vertu et à l'honnê-* » *teté!* » (*Ibid.*, tom. I, lett. LXI, à Caton.) Pour mieux connoître encore toute la perversité de ce profond conspirateur, qu'on l'entende, malgré toutes ces lettres, insultant à la crédulité publique, et disant dans son apologie : « Je pense et dois re- » connoître devant Dieu, et je veux que » cet écrit soit regardé comme la plus so- » lennelle protestation, que de la vie je » n'ai entendu parler ni de ces moyens » secrets (de procurer l'avortement), ni » de ces poisons; que je n'ai rien vu; » que bien moins encore ai-je connois- » sance d'une seule occasion dans laquelle

» quelqu'un de mes amis ait seulement » pensé à les conseiller, à les donner, ou » bien à en faire le moindre usage. *Soit » dit en témoignage et affirmation de la » vérité.* » (INTRODUCTION A SON APOLOGIE, p. 6.) C'est ainsi qu'il appelle au secours de la plus atroce hypocrisie le plus impudent des parjures.

Mais c'est spécialement comme conspirateur qu'il importe de connoître Weishaupt. Pour savoir ce qu'il fut à l'école de la rebellion, de l'impiété, de l'anarchie, descendons dans l'abîme des conjurés. Là encore, il semble n'avoir jamais connu les gradations du crime et la scélératesse; là encore, dès l'instant que l'œil de la justice le découvre, il paroît à la tête d'une conspiration, auprès de laquelle toutes celles des clubs de d'Alembert et de Voltaire, toutes celles des antres maçonniques, ne sont que les jeux de l'enfance. On ne sait, et il est difficile de constater si Weishaupt eut un maître, ou s'il fut le père des dogmes monstrueux sur lesquels il fonda son école. Tout ce que nous pouvons as-

surer, c'est que, dans un siècle de toutes les erreurs, il semble avoir fait de lui-même tout ce qu'on devoit attendre naturellement d'un homme qui, dans le choix des opinions ou politiques ou religieuses, se décide toujours, et comme par instinct, pour la plus détestable. Très-certainement il eut des notions au moins informes sur les Illuminés, puisqu'il en adopta le nom, et qu'il renouvela toute la partie désorganisatrice de leurs systèmes, puisqu'il recommandoit à son école l'étude de leurs mystères; mais athée de cœur, et détestant toute philosophie, il se jouoit du double Dieu, et ne prit de Manès que sa haine pour [illegible]ouvernement. Il connut les sophis[illegible]jour, et malgré leur démocratie, tous ces prétendus philosophes lui parurent encore trop réservés sur les conséquences de leur égalité et de leur liberté. Il ne prit d'eux que leur haine pour Dieu et le pur athéisme. Les uns le conduisoient à la nullité de toute loi politique et civile, les autres à la nullité de toute loi religieuse : de ces deux systèmes, il n'en fit

plus qu'un seul, dont le résultat fut le vœu le plus ardent, le plus frénétique, pour l'abolition générale et sans exception de toute religion, de tout gouvernement, de toute propriété. Il crut voir dans le lointain la possibilité d'inspirer à tout le genre humain le même vœu; il se flatta de le voir accompli.

Avec les ressources d'un sophiste vulgaire, cet espoir pouvoit n'être que celui du délire. Avec une tête comme celle de Weishaupt, toute organisée pour les grands forfaits, il se trouva celui de la scélératesse. Le sophiste bavarois sentoit toute sa force; il ne vit point de crimes impossibles; il ne pensa plus qu'à les [illegible]biner tous, pour faire prévaloir ses [illegible]mes. A peine âgé de 28 ans, il étoit venu à bout de se faire nommer professeur en droit à l'université d'Ingolstadt. Ce fut en affectant de remplir avec zèle cette fonction d'interprète public des lois, qu'il crut avoir trouvé le moyen de les anéantir toutes, et dans tout l'univers. Il pesa l'influence que lui donnoit sa qualité de maî-

tre sur ses élèves. Il se sentit capable de suppléer, par des leçons secrètes, à celles qu'il devoit leur donner publiquement. Tout en détestant les services des enfans de Benoît, de François et d'Ignace, il admiroit les institutions de ces saints fondateurs; il admiroit surtout ce régime des Jésuites, qui, sous un même chef, faisoit tendre partout au même but tant d'hommes dispersés dans l'univers. Il sentit qu'on pouvoit imiter leurs moyens, *en se proposant des vues diamétralement opposées*. (MIRABEAU, *Monarch. prussienne*, t. V, art. *Relig.*, p. 97.) Il se dit à lui-même : Ce qu'ont fait tous ces hommes pour les autels et les empires, pourquoi ne le ferois-je pas contre les autels et les empires? Par l'attrait des mystères et par des légions d'adeptes sous mes lois, pourquoi ne détruirois-je pas dans les ténèbres ce qu'ils ont édifié en plein jour? Ce qu'a fait le Christ même pour Dieu et pour César, pourquoi ne le ferois-je pas contre Dieu et César, par mes disciples devenus mes apôtres? (*Voyez* ÉCRITS ORIGIN., t. I,

...

art. 13; LETTR. II à Ajax, XXVII à Caton; DERNIERS ÉCLAIRCISSEMENS DE PHILON, etc.)

Tout occupé de ce vœu désastreux, Weishaupt jeta les yeux sur les élèves que le gouvernement lui confioit pour en faire les magistrats de la patrie, les défenseurs des lois, et il résolut de commencer par eux sa guerre aux lois et à la patrie. A ces premiers disciples trop faciles à séduire, il vit dans le lointain d'autres élèves succéder, les uns et les autres formés de sa main, bientôt devenir maîtres, et lui former d'autres adeptes. Il vit leurs légions s'accroître, se multiplier dans les villes et les campagnes, et jusque dans les cours des souverains. Il entendit d'avance les sermens qui alloient, dans le secret des loges, lui soumettre l'opinion, les cœurs et les bras de ces légions nouvelles, dirigées par ses lois, remplies de son esprit, et partout, sous ses ordres, occupées à miner sourdement les autels, à creuser le tombeau des empires; il calcula les temps, et il sourit à l'explosion universelle dont

il ne devoit lui rester un jour qu'à donner le signal. A peine eut-il conçu cet espoir, qu'il se donna pour associés deux de ses élèves, âgés l'un et l'autre d'environ vingt ans. Le premier, *Massenhausen*, étoit destiné à la magistrature; le second n'eut jamais de remarquable que la turpitude de ses mœurs. Weishaupt voulut que parmi ses adeptes celui-là fût nommé *Ajax*, celui-ci *Tibère*; et il prit lui-même pour nom de guerre celui de ce *Spartacus*, de ce fameux rebelle, si connu à Rome dans la guerre des esclaves révoltés contre leurs maîtres.

FONDATION DE L'ILLUMINISME.

Ce fut le 1er mai, année 1776, que Weishaupt, initiant ses deux élèves, célébra l'inauguration de la monstrueuse société qu'il lui plut d'appeler l'ordre des Illuminés. Content d'avoir jeté les fondemens, il ne se hâta pas d'élever un édifice qu'il avoit trop envie de rendre durable, pour s'exposer à le voir s'écrouler de lui-même. Dans ces premiers temps,

il se garda bien de s'ouvrir à ses disciples sur toute la profondeur de ses mystères. Il voulut seulement qu'ils lui enrôlassent un certain nombre d'autres jeunes gens que son intention étoit de former lui-même, de diriger, soit par ses lettres, soit par quelques lois provisoires, afin de les trouver disposés à ses derniers complots, quand le code des lois qu'il préparoit à ses adeptes auroit atteint la perfection qu'il vouloit lui donner. Il ne fut point, ce code, le produit d'une imagination ardente et plus zélée pour une grande révolution que réfléchie sur les moyens de la rendre infaillible. Weishaupt n'en avoit point formé le vœu sans prévoir les obstacles. Pour les prévenir tous, il médita pendant cinq ans entiers cet ensemble de ruses, d'artifices, de piéges et d'embûches, sur lequel il régloit la préparation des candidats, les services des initiés, les fonctions, les droits, la conduite des chefs, la sienne même. Plus on méditera la partie de ce code appelée ses mystères, plus on verra que Weishaupt,

saisissant les principes de l'égalité et de la liberté propagés par le philosophisme du siècle, ne fait que donner à ses principes une nouvelle tournure, pour arriver aux conséquences de l'impiété et de l'anarchie la plus absolue.

SYSTÈME GÉNÉRAL DE LA SECTE.

Les sophistes élèves, les uns de Voltaire, les autres de Jean-Jacques, avoient tous commencé par dire : Tous les hommes sont égaux et libres; ils en avoient conclu *sur la religion* que personne, au nom même d'un Dieu qui se révèle, n'avoit droit de prescrire des règles à leur foi, et l'autorité de la révélation se trouvant annullée, ils n'avoient plus laissé pour base de la religion que les sophismes d'une raison sans cesse égarée par les passions. Ils avoient annullé pour leurs adeptes tout le christianisme. — *Sur les gouvernemens,* ils avoient dit encore : Tous les hommes sont égaux et libres; ils en avoient conclu : Tous les citoyens ont un droit égal à faire la loi ou au titre de souverain,

et cette conséquence abandonnant l'autorité au caprice de la multitude, il ne restoit, pour forme légitime de tout gouvernement, que le chaos et les volcans du peuple démocrate et souverain. Weishaupt, en raisonnant sur les mêmes principes, croit voir tous les sophistes et toute la populace démocratique trop timides encore sur les conséquences, et dans leur ensemble, voici tous ses mystères :

« L'égalité et la liberté sont les droits es-
» sentiels que l'homme, dans sa perfection
» originaire et primitive, reçut de la na-
» ture. La première atteinte à cette égalité
» fut portée par la propriété. La première
» atteinte à la liberté fut portée par les
» sociétés politiques ou les gouvernemens.
» Les seuls appuis de la propriété et des
» gouvernemens sont les lois religieuses
» et civiles. Donc, pour rétablir l'homme
» dans ses droits primitifs d'égalité et de
» liberté, il faut commencer par détruire
» toute religion, toute société civile, et
» finir par l'abolition de toute propriété. »

Si la vraie philosophie avoit eu entrée

dans les loges de l'illuminisme, elle auroit démontré aux adeptes et à leur maître l'absurdité de leur principe par l'extravagance et la scélératesse des conséquences; elle leur auroit dit que les droits et les lois de l'homme primitif, seul encore sur la terre ou bien environné de familles peu nombreuses encore, ne furent pas et ne devoient pas être les droits et les lois de l'homme sur la terre peuplée de ses semblables. La vraie philosophie auroit ajouté que le Dieu de la nature, en ordonnant à l'homme de se multiplier sur cette même terre et de la cultiver, lui annonçoit par cela seul la destinée de sa postérité à vivre un jour sous l'empire des lois sociales. Elle auroit observé que, sans propriété, cette terre restoit inculte et déserte; que, sans lois religieuses et civiles, cet immense désert ne nourrissoit plus que des hordes éparses de vagabonds et de sauvages. Le Bavarois illuminé auroit dû en conclure que son égalité et sa liberté, loin d'être les droits essentiels de l'homme dans sa perfection, ne sont plus qu'un principe de

dégradation et d'abrutissement, si elles ne peuvent subsister qu'avec ses anathèmes contre la propriété, la religion et la société. Mais il étoit écrit que la vraie philosophie se tairoit à l'école et dans les loges de Weishaupt. Avec son détestable génie pour l'erreur, il s'applaudit du sophisme, il en fit la base de son système, le secret ultérieur de ses mystères, l'objet de tout son code et de tous ses complots. Personne ne savoit mieux que lui qu'une conspiration aussi désastreuse pour la société et la religion exige des hommes long-temps préparés à y voir les leçons de la nature même et de la philosophie. Personne aussi ne mit jamais tant d'artifice à préparer ses adeptes, à diriger d'une main invisible leurs pensées, leurs vœux, leurs actions et leurs efforts communs vers la grande révolution qu'il méditoit. C'est à cela que tendent toutes les lois dont il sut composer le code de son illuminisme.

CODE ET DIVISION DES GRADES ILLUMINÉS.

D'après ces lois, la secte est divisée en deux grandes classes, ayant chacune leurs sous-divisions et leur gradation proportionnée aux progrès des adeptes. La première classe est celle des *préparations*; elle se sous-divise en quatre grades, qui sont ceux du *novice*, du *minerval*, de l'*illuminé mineur* et de l'*illuminé majeur*.

A cette même classe des préparations appartiennent les grades intermédiaires, que l'on peut appeler d'intrusion. Ce sont ceux que la secte emprunte de la franc-maçonnerie, comme un moyen de propagation. Parmi ces grades maçonniques, le code illuminé admet les trois premiers sans altération; il adapte plus spécialement aux vues de la secte, comme une dernière préparation à ses mystères, le grade de *chevalier écossais*, appelé aussi celui d'*illuminé directeur*. La classe des mystères se divise elle-même *en petits et en grands mystères*. Aux *petits mystères* appartiennent le sacerdoce de la secte et

son administration, deux grades qu'elle appelle, l'un celui de ses *époptes* ou *prêtres*, l'autre celui de ses *régens* ou *princes*. Les *grands mystères* ont pour grades le *mage* ou *philosophe*, et enfin l'*homme-roi*. L'élite des derniers compose le conseil et le grade d'*aréopagite*. (*Voyez* ECRITS. ORIG. chap. II, part. 2, p. 8. NOUVEAUX ÉCLAIRCISS. DE PHILON, pag. 89, etc.)

INSTRUCTION ET RÔLE DE L'INSINUANT ILLUMINÉ AUPRÈS DES CANDIDATS.

Il est dans toutes ces classes et dans tous ces grades un rôle important et commun à tous les frères; c'est celui que le code désigne sous le nom de frère *insinuant* ou d'*enrôleur*. De ce rôle dépend toute la force de la secte; c'est celui qui fournit des sujets à tous les grades. Quelle que soit la dose de son esprit, il n'est point d'illuminé qui ne doive au moins une ou deux fois jouer ce frère *insinuant* avec un certain succès, c'est-à-dire acquérir un ou deux sujets à l'ordre, sous peine de stagnation perpétuelle dans les

grades inférieurs. Il est quelques dispenses pour les frères de haut parage; mais en général la loi est formelle pour tous sur cette obligation. Pour la remplir fidèlement, tout illuminé doit commencer par se munir de tablettes en forme de journal *(diarium)*. Espion assidu de tout ce qui l'entoure, il observera continuellement les personnes avec qui il se trouve. Amis, parens, ennemis, indifférens, tous sans exception seront l'objet de ses recherches. Il tâchera de découvrir leur côté fort, leur côté foible, leurs passions, leurs préjugés, leurs liaisons; en un mot, tout ce qui peut donner sur eux les connoissances les plus détaillées. Chaque jour, il marquera sur ses tablettes ce qu'il a observé en ce genre. Chaque mois, il fera deux fois le relevé de ses observations. Il en transmettra l'ensemble à ses supérieurs; il leur indiquera plus spécialement les hommes dont il peut proposer la réception, et ceux qu'il croit devoir exclure.

Tandis qu'il est ainsi tout occupé à con-

noître les autres, le frère insinuant se gardera bien de se faire connoître lui-même comme illuminé. La loi est expresse pour tous les frères; elle est spécialement requise pour le succès des enrôleurs. C'est à eux aussi que le législateur recommande tout cet extérieur de vertu, de perfection, et le soin d'éviter les scandales qui pourroient les priver de leur autorité sur les esprits. *Appliquez-vous à la perfection intérieure et extérieure,* leur est-il dit formellement; mais de peur qu'ils ne croient que cette perfection consiste à triompher de leurs passions, *appliquez-vous,* ajoute le législateur, *à l'art de vous contrefaire, de vous cacher, de vous masquer, en observant les autres,* pour pénétrer dans leur intérieur. *Tais-toi, sois parfait, masque-toi;* telle sera la règle la plus générale du frère insinuant.

Imbu de ce principe, il étudiera spécialement quelles sont les personnes qu'il peut enrôler, quelles sont celles que l'ordre rejette absolument. Sans une permission expresse, il n'admettra dans l'ordre

aucun religieux; *il fuira surtout les Jésuites comme la peste.*

A moins d'un véritable amendement, il rejettera aussi tout jaseur indiscret, tout homme dont l'orgueil et l'esprit entêté, inconstant, annonce qu'on chercheroit inutilement à lui inspirer le zèle de la chose; tous ceux dont les excès crapuleux nuiroient à la réputation de vertu dont l'ordre aura besoin. *Laissez-moi là les brutes, les grossiers et les imbéciles,* dit encore le chapitre des exclusions. En rejetant les imbéciles, il saura cependant distinguer ceux qui, sans avoir de l'esprit, ont au moins des écus : « *ce sont de bonnes gens* » *que ces gens-là,* dit le législateur illuminé, et il nous en faut; ces bonnes » gens font nombre, et remplissent la » caisse, *augent numerum et ærarium.* » Mettez-vous donc à l'œuvre, il faut » bien que ces messieurs mordent à l'hameçon; » mais gardez-vous bien de leur dire nos secrets. *Ces sortes de gens-là doivent être persuadés que le grade qu'ils ont est le dernier.*

Enfin, il est pour les princes une demi-exclusion. Le code illuminé porte qu'ils ne seront admis que rarement, et qu'alors même ils ne seront pas facilement élevés au-dessus du grade *des chevaliers écossais*, c'est-à-dire qu'on les arrêtera à la porte des mystères. S'ils montroient cependant plus de zèle, on pourra les admettre aux grades supérieurs, en leur cachant au moins certaines parties du secret et certaines lois de l'ordre. — Quoique Weishaupt exclue toutes les femmes, il existe pour leur admission un projet écrit de la main de Zwach, son plus intime ami et confident. Suivant ce projet, les adeptes femelles « doivent être divisées » en deux classes, formant chacune leur » société à part. La première sera com- » posée de femmes vertueuses, honnêtes; » la seconde, de femmes volages, légères, » voluptueuses. Les unes et les autres doi- » vent ignorer qu'elles sont dirigées par » des hommes. On fera croire aux deux » supérieures qu'il est au-dessus d'elles » une mère-loge du même sexe, leur

» transmettant des ordres qui, dans le
» fond, seront donnés par des hommes.
» Les frères chargés de les diriger leur
» feront parvenir leurs instructions sans
» se faire connoître. Ils conduiront les
» premières par la lecture de bons livres,
» et les autres en les formant *à l'art de*
» *satisfaire secrètement leurs passions.* »

A ce projet est joint un préliminaire désignant en ces termes l'objet des sœurs illuminées : « L'avantage que l'on peut se
» promettre de cet ordre de femmes se-
» roit de procurer au véritable ordre d'a-
» bord tout l'argent que les sœurs com-
» menceroient par payer, et ensuite tout
» celui qu'elles promettroient de payer
» pour les secrets qu'on auroit à leur ap-
» prendre. Cet établissement *serviroit de*
» *plus à satisfaire ceux des frères qui*
» *ont du penchant pour les plaisirs.* »

Les écrits originaux de la secte nous montrent quelques autres frères demandant à Weishaupt l'institution de ces sœurs illuminées; mais il n'en continua pas moins à exclure de tous les grades les jaseurs et

les femmes. L'article VI des instructions du frère enrôleur ne fut point effacé.

Toutes ces exclusions laissent encore à ces enrôleurs un champ assez vaste, pour exercer leur zèle auprès de ceux que le législateur leur recommande. De ce nombre sont en général les jeunes gens de tout état, depuis dix-huit jusqu'à trente ans, et par préférence ceux qui peuvent assurer à l'ordre *protection et considération.*

Avec tous ces gens-là, il faut aussi à l'ordre des artistes, des ouvriers en tout genre, mais surtout des libraires, des maîtres de poste et des maîtres d'école.

Dans cette multitude, il est un choix à faire, souvent indiqué par le législateur. *Cherchez-moi,* dit-il à ses enrôleurs, *cherchez-moi des jeunes gens adroits et déliés. Il nous faut des adeptes insinuans, intrigans, féconds en ressources, hardis, entreprenans. Il nous les faut flexibles, souples, obéissans, dociles, sociables.* Cherchez-moi encore de ces hommes puissans, nobles, riches, savans; *nobiles,*

potentes, divites, doctos quærite. N'épargnez rien pour m'avoir ces gens-là.

Une préférence d'un autre genre est celle que Weishaupt donne aux gens stables, domiciliés dans les villes, tels que *les marchands et les chanoines*, comme pouvant étendre sa doctrine avec plus d'assiduité et la fixer dans leur canton.

Par une raison plus facile encore à concevoir, les frères *insinuans* n'épargneront rien pour enrôler les officiers du prince dans les dicastères et les conseils. *Celui qui a gagné cette partie*, dit le code, *a plus fait que s'il avoit gagné le prince lui-même.* Enfin les frères s'attacheront surtout à enrôler ceux qui ont éprouvé quelques malheurs, non par de simples accidens, mais par quelques injustices réelles ou prétendues, c'est-à-dire ceux qu'on peut le plus certainement compter parmi les mécontens.

Quand le *frère insinuant* fixe son choix sur quelqu'un de ces hommes, il faut qu'il recueille sur ses tablettes tout ce qu'il a pu découvrir sur les mœurs, les opinions,

la conduite et les rapports du sujet qu'il propose. Il faut de cet ensemble qu'il trace un tableau exact, que les supérieurs compareront avec les connoissances qu'ils peuvent déjà avoir, ou bien avec de nouvelles informations, si les premières ne sont pas suffisantes. Lorsque le choix du *frère insinuant* est approuvé, tout n'est pas dit encore. Il faut que le supérieur choisisse et désigne l'enrôleur le plus convenable aux circonstances, au mérite, à l'âge, à la dignité, aux talens du nouveau candidat. Quand enfin la mission est donnée pour la conquête à faire, l'*insinuant* élu commence à tendre ses embûches, et c'est ici la seconde partie de son rôle. Toutes les démarches en sont encore tracées dans son code. Sa première attention sera d'inspirer au sujet qu'il recherche, le vœu d'entrer dans l'ordre. Il est pour ce grand art deux méthodes diverses : la première dirige le *frère insinuant* auprès des candidats d'un âge mûr, ou bien remarquables par leur science; la seconde est celle qu'il doit suivre auprès des jeunes

gens de dix-huit à trente ans, et susceptibles d'une seconde éducation.

Dans la première classe, supposez un de ces hommes qui ont à peu près fait leur cours d'étude à l'école du philosophisme moderne; le *frère insinuant* s'en prendroit inutilement à des philosophes d'un esprit solide et religieux. Ses règles l'avertissent de ne rien tenter auprès des hommes de cette espèce. Quand il aura trouvé un de ces sophistes à peu près imbu des principes de la secte, qu'il se présente à lui sous l'air d'un homme versé dans les mystères de l'antiquité; qu'il mette d'abord en avant le plaisir de savoir des choses ignorées du vulgaire, de marcher entouré de lumières, où le commun des hommes est dans les ténèbres; qu'il exalte ensuite le mystère des anciens gymnosophistes, des prêtres d'Isis ou bien d'Éleusis. Il se munira pour cela de quelques textes, que son législateur a soin de lui fournir. Il fera entendre que cette doctrine des anciens mystères est le grand secret de la secte; qu'elle tend à rendre la vie plus agréable,

le mal plus supportable, et les idées de la Divinité plus majestueuses. — Il insinuera que le reste des hommes n'a que des opinions incertaines ou fausses sur *la nature de l'ame, son immortalité, sa destinée.* Quand il sera venu à bout d'exciter par ce langage la curiosité de son important candidat, il proposéra certaines questions à discuter par écrit, certains principes à traiter, comme autant de bases dont il faut convenir pour aller plus avant. Si les réponses du candidat sont peu conformes aux vœux de la secte, le *frère insinuant* renoncera à sa conquête. Si elles donnent quelque espoir plus favorable, on lui épargnera les épreuves réservées aux jeunes gens, et il sera mis immédiatement à l'entrée des derniers grades.

Mais s'agit-il d'un candidat assez jeune encore pour que Weishaupt ait plus d'espoir de le former, c'est ici que ce législateur développe l'art de tendre ses piéges et d'y faire tomber insensiblement ses victimes. Que votre premier soin, dit-il à ses enrôleurs, soit de gagner l'amour, la con-

fiance et l'estime des sujets que vous êtes chargés d'acquérir à l'ordre. — Excitez dans leur cœur, non pas tout à coup, mais peu à peu, le désir d'être admis dans une société secrète et puissante. Faites-leur comprendre surtout que l'homme réduit à lui seul est dépourvu d'une foule de moyens, qu'il ne sauroit trouver que dans ces sociétés, soit pour sa fortune, soit pour son instruction et son bonheur. Montrez, par exemple, à votre candidat un enfant au berceau ; parlez-lui de ses cris, de ses pleurs et de sa foiblesse ; faites-lui observer combien cet enfant, qui, réduit à lui-même, se trouve dans une impuissance absolue, peut acquérir de forces par le secours des autres. — Exaltez les avantages de la société sur l'état de nature. Vous pourrez ensuite en venir au grand art de connoître les hommes et de les diriger. Après avoir parlé des avantages de la société en général, venez-en au défaut des *sociétés civiles, et dites combien peu on y trouve de secours de la part même de ses amis. — Combien il seroit nécessaire aujourd'hui de s'étayer*

les uns les autres. Ajoutez que les hommes triompheroient du ciel même, s'ils étoient plus unis; *que leurs divisions seules les tiennent sous le joug.* — Cela s'expliquera par la fable des deux chiens, et par divers exemples de cette espèce, que vous aurez soin de recueillir.

Le frère insinuant est surtout chargé de faire entendre à son candidat que tous les évènemens de ce monde tiennent à des ressorts, à des causes cachées, dans lesquels certaines sociétés inconnues jouent un grand rôle. *Il réveillera dans son élève le désir de régner en secret, de préparer dans son cabinet une tout autre constitution pour le monde, et de gouverner ceux qui croient nous gouverner.*

« Quand vous en serez là, continue le code des frères enrôleurs, commencez à montrer que vous avez vous-même quelque part à ces secrets et à cette puissance. Jetez en avant quelques demi-mots qui le fassent entendre. Votre élève commence-t-il à s'échauffer, revenez à la charge jusqu'à ce que vous lisiez dans son cœur cette

résolution : Dès aujourd'hui, si je le pouvois, j'entrerois dans une société de cette espèce. »

Le frère insinuant qui aura réussi à inspirer ce vœu à son élève n'est pas encore au bout des pièges qu'il doit tendre. Pour arracher le fond de sa pensée, il fera semblant de le consulter, comme ayant eu certaines confidences. Il jettera sur le secret des sociétés quelques objections qu'il résoudra lui-même, si elles faisoient trop d'impression. — D'autres fois, pour piquer davantage la curiosité, il tiendra à la main une lettre écrite en chiffres, ou bien il la mettra à demi ouverte sur sa table, en laissant au candidat tout le temps d'apercevoir le chiffre, et la fermant ensuite avec tout l'air d'un homme qui a des correspondances importantes à tenir secrètes. — D'autres fois encore étudiant les relations, les actions de son élève, il lui dira des choses que celui-ci croira ne pouvoir être sues que par ces sociétés à qui rien n'est caché, et qui sont cachées à tous.

Cette marche pourra être abrégée, suivant que l'amitié ou les dispositions du candidat hâteront les confidences. Si elles ne suffisoient pas, que l'enrôleur se garde bien de lâcher prise; qu'il essaie de faire par les autres ce qu'il ne peut pas faire par lui-même; qu'il redouble d'attention et de complaisance. Fallût-il même s'abaisser pour dominer, le frère insinuant n'oubliera pas ce précepte formel de son législateur : *Apprenez aussi à faire quelquefois le valet pour devenir maître.*

A travers toutes ces complaisances et tous ces discours, il faudra bien que le candidat se prononce. S'il persiste dans son refus, qu'il apprenne de ceux qui en ont fait l'expérience, le destin qui l'attend. *Malheureux et doublement malheureux le jeune homme que les Illuminés ont en vain essayé d'entraîner dans leur secte!* Il sera calomnié et persécuté; les frères méprisés le croiseront dans tous ses projets, ils n'épargneront rien pour le perdre. Cette loi de l'ordre est invariable, surtout à l'égard des hommes dont les Illuminés

redoutent les talens. *Il faut ou les gagner ou les perdre dans l'opinion publique;* c'est le texte du code. Mais si le candidat se prête aux insinuations de son frère enrôleur, il entrera dans la classe des novices, pour y subir les premières épreuves, et recevoir les premières leçons qui doivent le préparer aux autres grades.

NOVICE ILLUMINÉ.

Pendant tout le temps de ce noviciat, il n'est point permis au frère insinuant de faire connoître à son élève un seul membre de l'ordre. Pour l'accoutumer au plus profond secret, il commencera par exiger de lui la promesse de ne jamais dévoiler, par paroles, par signes, par gestes ou en aucune manière possible, à quelque personne que ce soit, rien de ce qui lui sera confié, quand même sa réception n'auroit pas lieu. Pour l'engager à cette promesse, il l'assurera bien spécialement que dans la société où il est appelé, il ne se passe rien de contraire à l'État, aux mœurs et à la religion.

...

ÉTUDES DU NOVICE ILLUMINÉ.

Cette précaution prise, le novice aura d'abord à étudier le langage de la secte. Il faudra ensuite qu'il s'accoutume à ne jamais nommer les frères par le nom sous lequel ils sont connus dans le monde. Il recevra lui-même son nom caractéristique, c'est-à-dire ce nom de guerre sous lequel il devra être connu des autres frères. Il faudra qu'il apprenne la nouvelle géographie de la secte, c'est-à-dire qu'il s'accoutume à désigner les provinces et les villes sous un nom tout autre que celui sous lequel elles sont connues des profanes. Ainsi, par exemple, au lieu de dire la Bavière, la Souabe, il apprendra à dire *l'Achaïe, la Pannonie*; au lieu de Munich, de Vienne, d'Ingolstadt, il saura qu'il faut dire *Athènes, Rome, Thèbes*, etc. Le calendrier de la secte deviendra aussi pour lui une étude spéciale. Ici, au lieu de dire juin, juillet, août, il dira *Chardad, Thirmeh, Merdedueh.* Suivant le calendrier persan, il datera toutes ses lettres de l'ère

Jezdeger, commençant en l'année 630. Enfin il s'accoutumera à donner aux chiffres la valeur des lettres que l'ordre leur assigne, en attendant qu'il apprenne une seconde manière de hiéroglyphes, servant de chiffres aux adeptes plus avancés. A cette première étude succédera celle des livres, que son frère enrôleur choisira pour le former peu à peu à la morale de l'ordre. Ces livres ne seront point d'abord de ceux qui affichent l'impiété, mais de ceux qui préparent l'esprit à ne rien croire dans la révélation, en lui persuadant que les lumières de la raison suffisent à la vertu et au bonheur.

Il est pour le novice illuminé une étude plus nécessaire encore, celle de la science appelée dans le code la plus grande de toutes, la plus intéressante. Cette science par excellence est la *connoissance des hommes*. Le frère instituteur lui donnera pour cet objet le modèle d'un journal en forme de tablettes. Muni de ce journal, il faudra que le novice se mette à observer tous ceux des hommes avec qui il se trouve, à

tracer leur caractère, à se rendre compte à lui-même de tout ce qu'il voit et de tout ce qu'il entend. Crainte de l'oublier, il aura toujours sur lui quelques feuilles volantes ou bien des tablettes de poche, sur lesquelles il écrira d'heure en heure ses observations, pour les rédiger ensuite dans son journal.

Tandis que le novice est ainsi tout occupé de l'étude des autres, il ne sait pas qu'il est lui-même continuellement observé, étudié par son insinuant; que celui-ci écrit aussi de son côté, et fait passer aux supérieurs toutes ses notes sur les fautes ou les progrès, sur le foible et le fort de son élève. Il ne sait pas surtout que la grande étude de son instituteur est de le lier si étroitement à l'illuminisme, que bien long-temps avant d'en connoître les secrets, il y tienne lui-même par des liens invincibles. Ce grand art de lier les novices est d'abord dans l'idée magnifique que le frère insinuant leur donne des projets de la secte. Il est ensuite dans le vœu qu'il sait leur arracher, d'une sou-

mission aveugle et absolue à tout ce que les supérieurs prescriront, et enfin dans la haute idée qu'il leur donne de ces supérieurs.

Ces premières leçons données, il reste encore à l'instituteur à s'emparer de tout l'intérieur et de tous les secrets du novice. Sous prétexte d'apprendre à se connoître lui-même, en étudiant l'art de connoître les autres, il faudra que l'élève trace lui-même son portrait, qu'il dévoile tous ses intérêts, toutes ses relations et celles de sa famille.

EXAMEN DU NOVICE ILLUMINÉ.

Le frère instituteur a soin de lui fournir encore le modèle des tablettes à remplir, pour donner à l'ordre cette preuve de confiance. Dans ces tablettes, le novice écrira son nom, son âge, ses fonctions, sa patrie, sa demeure, le genre d'étude dont il aura fait choix, les livres qui composent sa bibliothèque ou les écrits secrets qu'il peut avoir, ses amis, ses ennemis, la raison de leurs inimitiés, ses

protecteurs, ses simples connoissances. — Au-dessous de ce tableau, il en formera un second, contenant tous les mêmes objets sur son père, sa mère, ses frères et ses sœurs; exprimant plus spécialement l'éducation qu'ils ont eue, leurs passions, leurs préjugés, leur côté foible et leur côté fort. Tandis que le novice travaille ainsi à dévoiler tous ses secrets, le frère insinuant trace de son côté de nouvelles tablettes, auxquelles il ajoute tout ce que ce temps d'épreuve a pu lui découvrir sur la personne et les parens de son élève. C'est en comparant les deux tableaux que le supérieur prononcera si le novice doit être admis ou rejeté. Si la décision lui est favorable, le moment des grandes questions arrive; elles sont au nombre de vingt-quatre. Les plus essentielles sont conçues en ces termes :

« Êtes-vous encore dans l'intention d'être reçu dans l'ordre des Illuminés? Avez-vous bien mûrement pesé que vous hasardez une démarche importante, en prenant des engagemens inconnus?

» Quel espoir, quelle cause vous portent à entrer parmi nous ?

» Si vous veniez à découvrir dans l'ordre quelque chose de mauvais ou d'injuste à faire, quel parti prendriez-vous ?

» Voulez-vous et pouvez-vous regarder le bien de notre ordre comme le vôtre même ?

» Donnez-vous à notre société le droit de *vie* et de *mort* ? Sur quel fondement lui refusez-vous ou donnez-vous ce droit ?

» Êtes-vous disposé à donner en toute occasion, aux membres de notre ordre, la préférence sur tous les autres hommes ?

» Êtes-vous résolu à suivre très-exactement nos lois ?

» Vous engagez-vous à une obéissance absolue, sans réserve, et savez-vous la force de cet engagement ?

» Voulez-vous, dans le cas qu'on en ait besoin, travailler à la propagation de l'ordre, l'assister de vos conseils, de votre argent et de tous vos moyens ?

» Quelle assurance nous donnerez-vous de ces promesses, et à quelle peine vous

soumettez-vous si vous y manquez? »

La réponse à toutes ces questions doit être écrite de la main du novice, et appuyée de son serment. Si elle se trouve conforme au vœu des supérieurs, le frère insinuant termine sa mission en servant lui-même d'introducteur à son élève.

RÉCEPTION DU NOVICE ILLUMINÉ.

Au jour marqué, le soir et bien avant dans les ténèbres de la nuit, le novice est conduit dans une chambre sombrement éclairée. Là, deux hommes l'attendent, et ce sont, après le frère insinuant, les deux premiers illuminés qu'il lui est donné de connoître. L'un, à demi caché par une lampe recouverte d'un voile, dans une attitude impérieuse et sévère, est le supérieur ou bien le délégué initiant; l'autre, prêt à écrire l'acte d'initiation, sert de secrétaire. Une épée nue est sur la table auprès de l'initiant; nul autre n'est admis que le novice et son introducteur. Une première question lui est faite, pour savoir s'il persévère dans son intention

d'être reçu parmi les frères. Sur sa réponse affirmative, il est renvoyé méditer de nouveau sa résolution dans une chambre parfaitement obscure. De nouveau rappelé, il rentre; de nouvelles questions se succèdent : elles tendent toutes à s'assurer s'il est disposé à la soumission la plus absolue aux lois de l'illuminisme. L'introducteur répond du choix de son élève, et demande pour lui la protection de l'ordre. « Votre désir est juste, dit alors le » supérieur au novice; au nom de l'ordre » sérénissime dont je tiens mes pouvoirs, » et au nom de tous ses membres, je vous » promets protection, justice et secours. » De plus, je vous proteste de nouveau » que chez nous vous ne trouverez rien » de contraire à la religion, aux mœurs » et à l'État. » — Ici l'initiant prend l'épée nue qui étoit sur la table, en présente la pointe au cœur du novice, et continue : « Mais si tu allois n'être qu'un » parjure, qu'un traître, apprends que » tous nos frères seront appelés à s'ar» mer contre toi. Ne crois pas échapper

» et trouver un lieu de sûreté. Quelque
» part que tu sois, la honte, les remords
» de ton cœur, la rage de nos frères in-
» connus te poursuivront, te tourmente-
» ront jusque dans les replis de tes en-
» trailles. » Il replace l'épée sur la table
et continue : « Mais si vous persistez dans
» le dessein d'être admis dans notre or-
» dre, prêtez le serment qui vous est pré-
» senté. »

Par la formule de ce serment, le novice renouvelle à peu près toutes les obligations qu'il a déjà prises, en répondant aux questions qui ont précédé l'initiation. Dès cet instant, il se trouve élevé au grade *minerval;* il apprend à répondre aux signes qui lui feront connoître les frères de ce grade. On lui donne de plus les questions suivantes, auxquelles il doit répondre par écrit :

« Quel but souhaiteriez-vous que notre ordre se proposât?

» Quels moyens premiers et secondaires croyez-vous les plus propres à conduire à ce but?

» Quelles sont les autres choses que vous voudriez trouver chez nous?

» Quels hommes espérez-vous voir parmi nous, ou ne pas y voir (1)? »

DÉCLARATIONS SUR LES TROIS GRADES MINERVAL, ILLUMINÉ MINEUR ET MAJEUR.

Le candidat qui sait répondre à ces questions dans l'esprit de la secte se trouve élevé au grade minerval; on lui fait aussi prendre les trois premiers grades de la franc-maçonnerie. Souvent on lui laisse ignorer s'il existe aucune différence entre la franc-maçonnerie et l'illuminisme. S'il en étoit instruit d'avance, ce ne sera pas moins comme simple franc-maçon qu'il aura l'air de fréquenter ces loges ou éco-

(1) Tout ce que l'on a vu jusqu'ici sur le rôle de l'*insinuant* et du *novice illuminé* n'est qu'un abrégé, 1° des lettres mêmes de Weishaupt et des deux volumes imprimés par ordre de la cour de Bavière, sous le titre d'*Ecrits originaux* découverts, par les magistrats, chez deux fameux adeptes, nommés Caton Swack, et Hannibal, baron de Bassus; 2° des autres écrits originaux imprimés sous le titre de *Derniers travaux de Philon et Spartacus*, c'est-à-dire de Knigge et de Weishaupt.

les, appelées par les Illuminés leurs académies minervales, et qu'il sera successivement élevé au grade d'illuminé *mineur* et *majeur*. Sans entrer ici dans tous les détails du code illuminé, il suffira de lire les déclarations faites par quatre initiés que la secte avoit voulu séduire, mais à qui leur conscience imposa le devoir de dévoiler l'abîme où on les entraînoit. Ces quatre initiés sont MM. Utschneider, conseiller aulique; Grünberger, académicien; Cosandey et Renner, professeurs d'humanités. Dans un temps où la secte commençoit à devenir suspecte, tous ces hommes, déjà connus à Munich comme ayant renoncé à ses mystères, furent appelés devant le magistrat pour déclarer, sur leur serment, tout ce qu'ils avoient vu chez les Illuminés de contraire aux mœurs et à la religion. MM. Cosandey et Renner firent leur déposition juridique, l'un le 3, l'autre le 7 avril 1785. Quoique parfaitement d'accord entre elles, celle de M. Cosandey est plus détaillée sur les principes des Illuminés; celle de M. Renner

l'est davantage sur leur constitution et sur l'éducation de leurs élèves. Commençons donc par donner l'extrait de celle-ci; nous en viendrons ensuite à celle de M. Cosandey.

Déposition juridique du professeur Renner sur les Illuminés.

Après avoir exposé les ordres qu'il a reçus de comparoître, et l'objet sur lequel il doit rendre témoignage, M. Renner entre en matière, et dit :

« L'ordre des Illuminés doit être bien » distingué de celui des francs-maçons; » mais cette différence n'est connue ni des » simples francs-maçons, ni même des » nouveaux initiés dans le grade miner- » val. J'avois donné moi-même dans le » piège, jusqu'à ce qu'enfin, après une » longue épreuve, on jugea à propos de » m'élever au grade d'*illuminé mineur*, » le premier dans lequel on prenne le » nom d'illuminé. Je fus même établi su- » périeur d'un certain nombre de frères. »

Ici le déposant, qui, lors de son entrée

dans la secte, avoit cru se faire franc-maçon, apprend qu'il ne l'est pas encore; que bien des frères même avoient trouvé mauvais qu'on ne l'eût pas encore fait passer par les grades intermédiaires. Il les reçoit, les trouve peu satisfaisans en eux-mêmes; mais, ajoute-t-il, « l'avantage » que j'y trouvai fut de voir le parti que » l'ordre tiroit de la franc-maçonnerie. » Les Illuminés ne craignent rien tant que » d'être reconnus sous ce nom. Ils n'em- » pruntent le voile de la franc-maçonne- » rie que parce qu'ils se croient plus en » sûreté sous l'égide d'une société regar- » dée comme insignifiante. — Les loges » maçonniques ne contiennent pour eux, » suivant leur expression, que les goujats » (*der tross von leuten*) ou le gros de l'ar- » mée, dans lequel il se trouve un très- » petit nombre d'hommes qui doivent s'es- » timer heureux lorsqu'après de longues » et dures épreuves, ils sont jugés dignes » d'être secrètement admis dans le sanc- » tuaire de l'ordre. Tous les autres francs- » maçons, apprentis, compagnons, maî-

» tres même, doivent se contenter de
» leurs vaines cérémonies, et rester sous
» le joug, soit parce que leurs yeux trop
» foibles ne supporteroient pas la lumière,
» soit aussi peut-être parce qu'on ne pour-
» roit assez compter sur leur amour pour
» l'ordre et sur leur secret, deux choses
» essentielles aux adeptes. Quand ils sont
» une fois condamnés à rester dans cette
» obscurité, il n'est plus pour eux d'es-
» poir d'arriver aux mystères; ce que les
» supérieurs expriment en ces termes :
» *Ex inferno nulla est redemptio.*

» Cependant ces francs-maçons, sans
» s'en apercevoir, sont conduits par l'il-
» luminisme, qui tire de grands avanta-
» ges de leur considération et de leurs
» richesses. C'est pour ces hommes-là,
» disent les supérieurs, une assez bonne
» récompense que d'être admis à conver-
» ser avec les adeptes de la lumière, et
» d'en puiser assez dans leur entretien
» pour paroître eux-mêmes éclairés aux
» yeux des profanes.

» Ces Illuminés, qui ne se montrèrent

» d'abord que sous le voile d'une société
» littéraire, se sont donné la constitution
» suivante. Leur ordre est divisé en clas-
» ses appelées *grades*, parce que la lu-
» mière se gradue suivant ces classes. —
» Le premier grade est une espèce de no-
» viciat. Quoique tout sujet appelé *insi-*
» *nué*, et désigné par quelque membre
» comme digne d'être admis, doive déjà
» avoir été formé et préparé à un certain
» point par son enrôleur, c'est une loi de
» l'ordre, que chaque insinué doit au moins
» subir une année d'épreuves, afin que
» l'insinuant puisse l'observer exactement,
» suivant les règles de l'ordre, et tracer
» ensuite, dans un *quibus licet*, le por-
» trait ressemblant, l'idée exacte du ca-
» ractère, des talens et de la conduite du
» candidat. Celui-ci en est-il trouvé digne,
» on l'admet à la classe des préparations.
» — De mon temps, il y en avoit deux
» de cette espèce, qu'on appeloit *églises*.
» Chacune étoit dirigée par quatre hommes,
» constituant ce qu'on appelle la *magis-*
» *trature*. L'un de ces magistrats étoit *su-*

» *périeur*, l'autre *censeur*, le troisième
» *trésorier*, le quatrième *secrétaire*. Tous
» ceux-là doivent être adeptes d'un grade
» plus haut. Nous avions au moins chaque
» mois une assemblée, où devoient paroî-
» tre tous les membres de la même église,
» pour y donner aux supérieurs une let-
» tre cachetée, ayant pour adresse : *Qui-*
» *bus licet*, ou bien *soli*, ou bien *primo*,
» contenant le détail exact de la conduite,
» des discours, etc., de ceux qu'ils avoient
» observés.

» Nul membre n'est exempt de ces *qui-*
» *bus licet*, qui vont passant de grade en
» grade, sans être ouverts, jusqu'à celui
» qui a droit de les lire. Les autres occu-
» pations de ces assemblées, outre quel-
» ques cérémonies, étoient la lecture des
» statuts, de quelques pages des anciens
» philosophes, et d'un discours alternati-
» vement composé par chacun des mem-
» bres, sur différens sujets. Comme en
» général les frères n'aiment point la re-
» ligion, plus l'orateur montre de liberté
» sur cet objet, plus il est applaudi, et

» plus il acquiert la réputation d'un homme
» éclairé. Quelquefois cependant la pré-
» sence de quelques frères encore foibles
» ou suspects engage les supérieurs à don-
» ner des signes de mécontentement ap-
» parent. —Ce seroit, dans eux, une faute
» grossière contre leur politique, que de
» s'abandonner à des discours trop libres,
» et répandre trop publiquement les prin-
» cipes de l'ordre. Chaque membre pren-
» droit bientôt cette conduite pour une
» suite de leurs systèmes.

» Pour éviter le soupçon et arriver plus
» sûrement au but, ils ont des assemblées
» hebdomadaires et libres de tout céré-
» monial, de toute gêne. Ici, les élèves dis-
» putent entre eux sur toute sorte d'ob-
» jets. C'est dans ces circonstances que les
» supérieurs, et ceux qui sont déjà imbus
» de l'esprit de l'ordre, savent tourner en
» dérision *les préjugés religieux*; car chez
» eux tout ce qui est contraire à leur but
» s'appelle *préjugé*. C'est alors qu'à force
» de séduisans détours, ils donnent à leurs
» principes une tournure si piquante, qu'en-

» fin les plus timides, se trouvant enhar-
» dis par l'exemple, et purifiés de toute
» scorie, de tout préjugé religieux, de-
» viennent parfaitement comme les autres.
» Celui auprès de qui cet art ne réussiroit
» pas est un homme perdu pour l'ordre.

» Ce qui m'a le plus frappé chez les Il-
» luminés, est sans contredit la méthode
» qu'ils suivent pour enchaîner leur monde
» et pour manier les esprits. Ils exaltent
» la grandeur, la puissance de leur ordre;
» ils parlent de sa dignité avec le plus
» profond respect. Ils vous étourdissent
» de superbes promesses, de la protection
» de grands personnages, prêts à tout faire,
» sur la recommandation de l'ordre, pour
» l'avancement de ses membres, jusqu'à
» ce qu'enfin leur élève regarde, ou au
» moins paroît regarder l'avantage de l'il-
» luminisme comme le sien même, et tou-
» tes les propositions et tous les ordres
» qu'il en reçoit, comme un devoir à rem-
» plir. Un élève ainsi disposé a-t-il eu le
» malheur de confesser dans ses *quibus*
» *licet*, ou dans ses lettres au *primo*, au

» *soli*, quelque faute d'inconduite; leur » a-t-il fait part d'un secret qui lui a été » confié ou qu'il a extorqué, le malheu- » reux dès-lors est perdu pour lui, il ap- » partient tout entier à la secte. — Dès » qu'ils l'ont une fois enchaîné, ils pren- » nent avec lui un tout autre ton; ils se » soucient fort peu de sa personne. Il peut » nous quitter, disent-ils, nous n'avons » pas besoin de lui. — Je ne crois pas » qu'un seul se soit encore hasardé ou ja- » mais se hasarde à montrer du mécon- » tentement, bien moins encore à les quit- » ter, surtout s'il a présentes à l'esprit ces » menaces dictatoriales : *Celui qui nous* » *trahit, pas un prince ne pourra le sau-* » *ver*. (*Kein fürst kann den schutzen der* » *uns verræth.*)

» Leur goût dans le choix des élèves » est éminent. Ils n'attirent à eux que des » personnes qu'ils croient pouvoir rendre » utiles à leur objet : des hommes d'État, » des personnages distingués ou riches, » des archivistes, des conseillers, des se- » crétaires, des commis, des professeurs,

» des abbés, des gouverneurs, des méde-
» cins, des apothicaires, sont pour eux des
» candidats toujours bien venus.

» Le grade d'*illuminé majeur* est, si
» l'on me permet cette expression, une
» école où l'élève est formé comme un vrai
» *chien limier.* » (*Wie die wahren spür hund abgerichtet werden.*) Chaque élève, arrivé à ce grade, reçoit une instruction fondée sur les plus exactes observations et sur l'expérience, pour le mettre en état de scruter les sentimens, les penchans et les secrets des autres hommes. Muni de cette instruction, il faut qu'il peigne depuis les pieds jusqu'à la tête, et de la manière la plus minutieuse, ceux que l'ordre lui aura donné la commission d'observer. Il faut qu'il réponde à une foule de questions sur le sujet à peindre, par exemple, à celles-ci : « Cet homme est-il franc dans
» sa conduite, ou bien dissimulé? Prend-il
» quelque intérêt au sort des autres, ou
» bien est-il indifférent? Est-il laborieux?
» Se laisse-t-il conduire par l'amour, les
» menaces, l'argent, les femmes, l'ami-

» tié, etc., etc.? Dans la douleur, s'exhale-» t-il en paroles, ou bien est-il morne et » silencieux? Sa douleur est-elle durable ou » passagère? A-t-il les passions fortes.....? » Est-il avare ou prodigue, et en quel » temps? Aime-t-il la chasse, et quelle es-» pèce de chasse? Aime-t-il les histoires » de meurtre, d'assassinat?

» Il faut encore que ce tableau exprime » l'âge, le nom, la dose d'entendement, » la taille, les traits du visage, les che-» veux, la voix, la démarche, la conte-» nance, le tempérament, l'état habituel » de la santé de celui qu'il faut faire con-» noître.

» Tout cela est sans doute fort bon pour » l'objet de la secte; mais je doute qu'on » puisse le trouver bon aussi pour la re-» ligion, l'Etat et les bonnes mœurs. Ce » n'est pas là, au reste, ce dont les Illu-» minés s'embarrassent. Peu importe le » comment, nous disent-ils : *nihil inte-» rest quomodò*; l'objet sanctifie le moyen.

» Cette manière d'éclairer les élèves va » toujours croissant à chaque grade. —

» Un frère peut connoître ceux de sa » classe et ceux des grades inférieurs; » mais, à moins qu'il n'ait reçu des su- » périeurs la commission de directeur, » de visiteur ou d'espion, tous les autres » adeptes sont pour lui ce qu'ils appel- » lent des *invisibles*. C'est là sans doute » ce qui fait la plus grande force de l'or- » dre. Les chefs, par ce moyen, obser- » vent un inférieur sans en être connus, » ils savent à quel point il est attaché à » l'ordre ou fidèle au secret; et ce qui » est le plus important, en cas de ces ora- » ges qu'ils craignent depuis long-temps » et en toute occasion, ils peuvent ap- » puyer les frères sans faire le moins du » monde soupçonner qu'ils ont la moin- » dre part à tout ce système, puisqu'ils » restent inconnus aux frères mêmes, à » plus forte raison aux profanes.

» *Il est des hommes, et on peut les re-* » *marquer, qui défendent cet ordre* (*de* » *l'illuminisme*) *avec beaucoup de cha-* » *leur, sans se dire illuminés*. Cette con- » duite mérite assurément une petite ob-

» servation. — Ou bien ces défenseurs sont
» de l'ordre, ou bien ils n'en sont pas.
» S'ils n'en sont pas, comment peuvent-
» ils défendre ce qu'ils ne savent et ne
» peuvent savoir? S'ils en sont, ils ne
» méritent, par cela même, aucune foi,
» alors même qu'ils produisent comme
» preuves quelques écrits jetés en avant
» pour faire illusion sur le plan de l'or-
» dre, ou bien alors que sur leur honneur
» ils en disent tant de bien. Lorsqu'on
» pèse bien l'impossibilité de savoir quel-
» que chose de l'illuminisme sans en être
» membre, lorsqu'on rapproche les avan-
» tages de l'*invisibilité*, si l'on vouloit en
» conclure quelque chose sur ces défen-
» seurs, on diroit, sans trop mal raison-
» ner, qu'ils sont eux-mêmes de l'ordre,
» et de cette espèce d'adeptes que les il-
» luminés appellent *invisibles*. »

Après avoir ainsi donné le plan général des illuminés, autant qu'il a pu en avoir connoissance, le déposant en vient aux principes que les supérieurs inculquent à leurs élèves, et met en tête ce-

lui-ci, dont ils ont fait une espèce de proverbe : *Tous les rois et tous les prêtres sont des fripons et des traîtres....*

Quant au *suicide*, *les supérieurs le prêchent aux frères, pour les préparer aux jours d'orage.* « Ils ont l'art de le présen-
» ter comme un moyen si aisé et si avan-
» tageux dans certaines circonstances, que
» je serois peu surpris, dit M. Renner, de
» voir quelque élève entraîné, surtout par
» l'attrait d'une certaine volupté, qu'ils
» disent attachée au plaisir de se tuer soi-
» même, et qu'ils prétendent accréditer
» par des exemples.

» Mais de tous leurs détestables prin-
» cipes, le plus dangereux me semble ce-
» lui-ci : *L'objet sanctifie les moyens.*
» D'après cette morale, et suivant leur
» pratique, d'ailleurs fidèlement suivie, il
» leur suffira, pour calomnier un honnête
» homme, de soupçonner qu'un jour il
» pourroit mettre obstacle aux projets de
» l'ordre. Ils cabaleront pour chasser ce-
» lui-ci de sa place, ils empoisonneront
» celui-là, ils en assassineront un autre;

...

» bref, ils feront tout ce qui les conduit
» au grand but. Supposé que le crime
» d'un illuminé soit découvert, il lui res-
» tera toujours pour moyen le *patet exi-*
» *tus*. C'est *une balle dans la tête, et il*
» *échappe à la justice*.

» Sur cette observation, M. Renner
» passe à ce que les Illuminés appellent
» *le régime moral, la commission des*
» *mœurs*, ou même le *fiscalat*. Cette com-
» mission seroit un collège composé des
» hommes les plus habiles, les plus ca-
» pables et les plus honnêtes, c'est-à-dire
» dans leur langage, d'hommes pour la
» plupart appartenant à leur classe d'Il-
» luminés *invisibles*, et qui, possédant
» toute la confiance du souverain, con-
» formément à leur commission, lui fe-
» roient connoître les mœurs, l'honnêteté
» de chaque sujet; mais parce qu'on ne
» peut sans probité remplir les divers em-
» plois de l'État, chaque sujet seroit aussi
» préparé d'avance à son service. — Pro-
» jet admirable! mais s'ils venoient à bout
» de le remplir, si l'on suivoit leur rè-

» gle, que deviendroient tous les autres
» hommes qui ne sont pas dans leur illu-
» minisme? Heureusement ce projet est
» découvert à temps; sans cela, peut-être
» auroient-ils vérifié ce qu'un supérieur,
» revenant de voir un autre supérieur
» d'un grade plus élevé encore, avoit pro-
» phétisé : *Tous les postes une fois bien*
» *remplis les uns après les autres, si l'or-*
» *dre a seulement six cents membres, rien*
» *ne peut plus nous résister.* »

M. Renner finit par déclarer qu'il ne sait point le but ultérieur de l'ordre; que les chefs parlent sans cesse de ce but, sans jamais dire en quoi il consiste. Il le croit important, mais il laisse chacun libre de prononcer comment, après ce qu'il a dit, ce but peut s'accorder avec les devoirs de l'homme religieux et du citoyen. Il n'affirme par son serment que ce qui est contenu dans cette déclaration, qu'il laisse écrite et signée de sa main.

Déposition juridique de M. Cosandey, le 3 *avril* 1785.

Je n'ai mis en première ligne la déposition de M. Renner, que parce qu'elle est plus détaillée sur le gouvernement de l'illuminisme. Plus abrégée sur ce point, celle de M. Cosandey l'est beaucoup moins sur les principes de la secte. Après avoir montré en peu de mots comment la franc-maçonnerie sert de voile à la secte, comme le candidat est successivement lié et garrotté sous le joug des supérieurs, combien est dangereuse une servitude qui soumet les élèves à des hommes ayant pour maxime de paroître oisifs au milieu de la plus grande activité, il passe avec le malheureux minerval aux grades d'illuminés *mineur* et *majeur*. « C'est ici, dit-il, que » l'élève est un peu plus initié aux systè» mes de l'ordre. Il ne reçoit pourtant cette » lumière que lentement et avec toutes les » précautions possibles. Ici, il apprend à » connoître un plus grand nombre de » membres et de sous-supérieurs; mais

» les chefs sont toujours pour lui *les in-*
» *visibles.*

» Pour être promu aux grades plus éle-
» vés, il faut, dans le langage de la secte,
» qu'il dépose tous les préjugés religieux.
» Au moins faut-il qu'il ait auprès des su-
» périeurs tout l'air de s'en être défait,
» car *aucun religionnaire* (c'est leur ex-
» pression) ne sera admis au plus haut
» grade.

» Ce sont les excellentissimes supérieurs
» qui donnent le ton à tous ces grades.
» Leurs ordres, leurs maximes, leurs opi-
» nions, leur doctrine, sont l'ame, le mo-
» dèle, l'esprit et le ressort de cette insti-
» tution. Les chefs et les supérieurs en
» sous-ordre sont ou des fourbes adroits,
» de noirs et systématiques scélérats, ou
» bien des enthousiastes de bonne foi, con-
» duits et honteusement trompés par d'au-
» tres. La preuve en est dans ces espèces
» de proverbes, dans ces principes qu'ils
» ne donnent point par écrit, mais qu'ils
» inculquent sans cesse à leurs inférieurs,
» et que voici :

» 1° *Quand la nature nous impose un* » *fardeau trop pesant, c'est au suicide à* » *nous en délivrer; patet exitus.* — Un » Illuminé, nous disoient-ils, doit se don- » ner la mort, plutôt que de trahir son » ordre; aussi exaltent-ils le suicide comme » accompagné d'une certaine volupté.

» 2° *Rien par raison, tout par passion;* » c'est leur second principe.

» Le but, la propagation, l'avantage de » l'ordre sont leur dieu, leur patrie, leur » conscience; ce qui est opposé à l'ordre » est noire trahison.

» 3° *Le but sanctifie le moyen.* Ainsi » calomnie, poison, assassinat, trahison, » révolte, infamie, tout ce qui mène au » but est louable.

» 4° *Nul prince ne peut mettre à l'abri* » *celui qui nous trahit.*

» Il se passe donc dans cet ordre des » choses contraires aux intérêts des prin- » ces, des choses qui, vu leur impor- » tance, méritent d'être manifestées aux » princes, et cette découverte seroit aux » yeux des Illuminés une trahison qu'ils

» menacent d'avance de venger! — Ils ont » donc des moyens de se défaire impu- » nément de leurs accusateurs? — Ces » moyens se devinent.

» 5° *Tous les rois et tous les prêtres* » *sont des fripons*, ou bien encore *tous* » *les prêtres sont des gueux*.

» Dans le plan des Illuminés, il faut » anéantir la religion, l'amour de la pa- » trie et celui des princes, parce que, di- » sent-ils, la religion et cet amour de la » patrie et celui des princes restreignent » les affections de l'homme à des États par- » ticuliers, et le détournent de l'objet bien » plus vaste de l'illuminisme.

» Parmi leurs projets, j'ai observé, en- » tr'autres, ce qu'ils appellent l'empire ou » le gouvernement moral. De ce gouver- » nement, qui mettroit dans leurs mains » la force de chaque État (et que l'on voit » ici appelé *collège* ou *conseil*), dépen- » droient, *sans appel au prince*, toutes » les grâces, toutes les promotions et tous » les refus. Par là, ils auroient le droit » absolu de prononcer définitivement sur

» l'honnêteté et l'utilité de chaque indi-
» vidu. — Par là, tous les profanes se-
» roient écartés des cours et des emplois,
» et d'après leur langage, une sainte lé-
» gion de leurs adhérens entoureroit le
» prince, l'enchaîneroit, dicteroit ses ar-
» rêts d'après leur bon plaisir. Ce régime
» ou collège moral, qu'ils appellent aussi
» une commission morale *et fiscalat* (c'est-
» à-dire une espèce de procureurs-géné-
» raux pour gouverner les peuples), don-
» neroit à la secte le plus redoutable des-
» potisme sur les quatre parties du monde,
» et ne feroit des souverains que de mé-
» prisables et impuissans fantômes, ou des
» esclaves couronnés. »

Tels sont les secrets que la secte croit pouvoir confier aux élèves qu'elle tient encore dans la classe préparatoire. Nous pourrions les voir tous répétés et confirmés dans une nouvelle déposition juridique, rédigée en commun par le même prêtre Cosandey, par le conseiller aulique Utschneider et l'académicien Grünberger; mais il est des secrets ultérieurs

auxquels ces déposans n'avoient pas encore été admis, et qui ne sont connus que par le code de la secte. Reprenons-le ce code, et arrivons au point où ces déposans mêmes nous ont laissés, c'est-à-dire à ce grade intermédiaire que les Illuminés appellent tantôt *chevalier écossais* et tantôt *illuminé dirigeant*. Ici se manifeste plus spécialement l'objet dans lequel la franc-maçonnerie a été choisie pour servir de voile à l'illuminisme.

CHEVALIER ÉCOSSAIS ILLUMINÉ.

Ce *chevalier écossais* dirigeant est tout à la fois un grade stationnaire et intermédiaire. Il est stationnaire pour ceux des élèves que la secte désespère de rendre jamais dignes de ses derniers mystères. Il n'est qu'intermédiaire pour ceux dans qui elle trouve de meilleures dispositions. Quelle que doive être sa destination, aucun frère n'arrivera à ce nouveau grade sans avoir donné des preuves spéciales des progrès qu'il a faits dans cet art scrutateur, dont le code a dû être sa principale

étude depuis son admission au grade d'illuminé majeur. Le chapitre secret des chevaliers a eu soin de lui faire parvenir de temps à autre diverses questions, pour savoir à quel point il sait *juger de l'état de l'ame par les signes extérieurs*. Il a eu, par exemple, à répondre quel est le caractère d'un homme aux yeux mobiles, aux regards inconstans; à quels traits peuvent se reconnoître le voluptueux, le mélancolique, le pusillanime.

Une autre preuve encore de ses progrès doit être la vie du héros dont le nom lui fut donné pour caractéristique à son entrée dans l'ordre; il a dû tracer toute sa propre vie dans le grade antérieur. Cette histoire a dit à ses supérieurs tout ce qu'il est lui-même et tout ce qu'il a fait; celle de son héros leur apprendra ce qu'il admire ou ce qu'il blâme dans les autres, et surtout s'il a su découvrir les qualités ou les services que l'ordre s'attendoit à le voir imiter, en prenant pour modèle le patron qui lui fut assigné.

Ces premiers devoirs remplis, il lui

reste à donner par écrit l'assurance qu'il regarde les supérieurs de l'illuminisme comme *les supérieurs secrets, inconnus, mais légitimes* de la franc-maçonnerie; qu'il se croit obligé de travailler sous la direction et sous les ordres de ces mêmes supérieurs *dans le sens et suivant le but de l'ordre*, pour le bonheur du genre humain. Munis de ces promesses, les chevaliers écossais invitent le nouveau frère au *chapitre secret*; c'est le nom que prend la loge de ce grade. Elle est tendue en vert, richement éclairée et décorée. Sur un trône ombragé par un dais de la même couleur est assis le préfet des chevaliers, en bottes et en éperons; une croix verte brille sur son tablier, et l'étoile de l'ordre sur son sein; le ruban de Saint-André en sautoir de droite à gauche; le maillet à la main. À sa droite est le frère porte-glaive, tenant l'épée de l'ordre; à sa gauche, le maître de cérémonies, tenant un bâton d'une main et le rituel de l'autre.

Les chevaliers, en bottes, en éperons, l'épée au côté, la croix suspendue à leur

cou par un ruban vert; les officiers de l'ordre, distingués par un panache, et un prêtre de l'ordre en robe blanche, composent la loge. Le préfet, adressant la parole au récipiendaire, lui dit : « Tu vois » ici une partie des légions inconnues, » unies par des liens indissolubles, pour » combattre en faveur de l'humanité. » Veux-tu te rendre digne de veiller avec » eux pour le sanctuaire? ton cœur doit » être pur, et ton esprit brûlant d'un feu » divin pour la dignité de la nature. Le » pas que tu fais est le plus important de » ta vie. Nous ne faisons point nos jeux » de vaines cérémonies. En te créant che» valier, nous attendons de toi des ex» ploits nobles, grands et dignes de ce » titre. Salut de notre part, si tu viens » pour nous être fidèle; si, bon et hon» nête, tu réponds à notre espoir. Ne dois» tu être qu'un faux frère? sois tout à la fois » maudit et malheureux! Que le grand ar» chitecte de l'univers te précipite dans l'a» bîme! — A présent, fléchis le genou, et » fais sur cette épée le serment de l'ordre. »

A ces mots, le préfet s'assied, les chevaliers debout tiennent à la main l'épée nue. Le récipiendaire prononce le serment suivant : « Je promets obéissance aux très-
» excellens supérieurs de l'ordre.

» Autant qu'il dépendra de moi, je
» m'engage à ne favoriser l'admission d'au-
» cun indigne aux grades saints, de tra-
» vailler à faire triompher l'ancienne franc-
» maçonnerie de tous les faux systèmes
» qui s'y sont introduits; d'assister en vrai
» chevalier l'innocence, la pauvreté et
» tout honnête malheureux; de *n'être ja-*
» *mais flatteur des grands ou esclave des*
» *princes;* de combattre courageusement,
» mais prudemment, *pour la vertu et la*
» *sagesse;* de résister fortement, pour l'a-
» vantage de l'ordre et du monde, *à la*
» *superstition et au despotisme.* Jamais
» je ne préférerai mon intérêt personnel
» au bien général. Je défendrai mes frères
» contre la calomnie. Je me consacrerai
» à découvrir la vraie religion et doctrine
» de la franc-maçonnerie, et je ferai part
» à mes supérieurs de mes découvertes.

» J'ouvrirai mon cœur à mes supérieurs
» comme à mes vrais amis. Tant que je se-
» rai dans l'ordre, je regarderai le bonheur
» d'en être membre comme ma suprême
» félicité. Au reste, je m'engage à tenir
» pour saints mes devoirs domestiques,
» sociaux et civils. Ainsi Dieu me soit en
» aide, et sur le bonheur de ma vie, le
» repos de mon cœur. »

En récompense de ce serment, le préfet déclare au récipiendaire qu'il le crée chevalier de l'ordre de Saint-André, suivant l'antique usage écossais. *Lève-toi,* lui dit-il ensuite, *et désormais garde-toi de fléchir le genou devant celui qui est homme comme toi.*

A ces cérémonies, l'adepte Knigge en ajoute un certain nombre d'autres purement dérisoires des rites religieux. Tout impies qu'elles sont, Weishaupt les trouve encore trop superstitieuses : mais ce qui est tout entier dans le goût du fondateur bavarois, ce sont les instructions données au nouveau chevalier; c'est surtout ce discours où l'on voit l'orateur illuminé, en-

tre tous les systèmes maçonniques, choisissant le plus artificieux, le plus impie, le plus désorganisateur, pour en faire tout à la fois le mystère de sa maçonnerie, et la préparation la plus immédiate à ceux de son illuminisme. Déjà l'initié apprend à ne plus reconnoître dans Jésus de Nazareth qu'une espèce de philosophe; déjà on veut dire qu'il espère trouver la vraie doctrine dans l'étude des anciens gnostiques et des Manichéens; déjà on le prévient que les grands ennemis dont il faut triompher par la recherche de cette vraie doctrine sont les *princes et les prêtres*. Mais ces leçons ne sont encore données que sous un voile énigmatique. Plus l'adepte saura les démêler en ajoutant à leur impiété, plus il sera censé mériter l'initiation aux grands mystères. S'il n'est pas un de ceux que la secte condamne à languir *stationnaire* dans cette classe intermédiaire, il sera introduit au *chapitre secret* des frères chevaliers. Son premier soin sera de veiller, dans toute l'étendue de son district, sur les intérêts de l'illu-

minisme. Les chevaliers écossais, dit formellement leur première instruction, doivent s'occuper à *s'imaginer des places propres à augmenter la caisse de l'ordre. — Il est à souhaiter qu'ils trouvent le moyen de mettre l'ordre en possession de revenus considérables dans leur province. — Tous doivent travailler à consolider peu à peu l'édifice dans leur district, jusqu'à ce que les fonds de l'ordre se trouvent suffisans.*

Un objet particulièrement confié à ces mêmes chevaliers est l'attention avec laquelle ils doivent veiller à ce que les frères ne négligent pas de marquer dans leurs lettres les bénéfices, les emplois qu'ils auroient à donner, afin que les supérieurs puissent en disposer suivant les intérêts de l'ordre. Mais c'est surtout des moyens d'acquérir sur les loges maçonniques le plus parfait empire, que les chevaliers écossais de l'illuminisme feront leur grande étude. Leurs lois sur cet objet méritent une attention spéciale; en voici les principales dispositions :

4 Dans chaque ville tant soit peu con-
» sidérable de leur district, les chapitres
» secrets établiront des loges maçonni-
» ques des grades ordinaires. Ils feront
» recevoir dans ces loges des hommes de
» bonnes mœurs, jouissant de la consi-
» dération publique, et d'une fortune ai-
» sée. Ces hommes-là doivent être recher-
» chés et reçus francs-maçons, *quand*
» *même ils ne devroient pas être utiles*
» *à l'illuminisme pour nos projets ulté-*
» *rieurs.*

» S'il se trouve déjà une loge maçon-
» nique ordinaire dans ces villes, les che-
» valiers de l'illuminisme essaieront d'en
» établir une plus régulière, ou du moins
» n'épargneront-ils rien pour obtenir la
» prépondérance dans celles qu'ils trou-
» veront établies, *ou pour les réformer*
» *ou pour les faire sauter.*

» Ils insinueront fortement aux nôtres
» de ne fréquenter, sans l'agrément des
» supérieurs, aucune de ces prétendues
» loges constituées, dont les frères, à l'ex-
» ception de leurs pancartes, ne tiennent

» des Anglais que quelques symboles et » des cérémonies qu'ils ne comprennent » pas. Tous ces maçons se trouvent dans » une grande ignorance sur la vraie ma- » çonnerie, sur son objet et ses vrais su- » périeurs. Quoiqu'il y ait des hommes » d'un grand mérite dans ces loges, nous » avons de grandes raisons pour ne pas » laisser facilement visiter les nôtres.

» Nos chevaliers écossais auront soin » que tout se fasse régulièrement dans » les loges subordonnées. *Leur principale » attention sera la préparation des can- » didats*. C'est ici qu'il faut, *entre deux » yeux*, montrer à son homme qu'on le » connoît bien. *Embarrassez-le par des » questions captieuses*, afin de voir s'il a » de la présence d'esprit. Est-il peu ferme » dans ses principes, montre-t-il son côté » foible? faites-lui sentir combien il lui » manque encore de choses, et le besoin » qu'il a d'être conduit par nous.

» Le député, maître des loges, ordi- » nairement réviseur des comptes, doit » être aussi membre de notre chapitre

» secret. *Il fera croire aux loges qu'elles*
» *seules disposent de leur argent; mais*
» *il doit employer cet argent suivant le*
» *but de notre ordre*. S'agit-il d'aider un
» de nos confrères? on en fait la pro-
» position à la loge. Si ce confrère n'est
» pas maçon, n'importe; il n'en faut pas
» moins *venir à bout par quelque expé-*
» *dient*.

» On ne prendra point sur le capital,
» *afin que nous puissions trouver un jour*
» *des moyens ou des fonds pour de plus*
» *grandes entreprises*. Il faut annuelle-
» ment envoyer au chapitre secret le
» dixième de la recette de ces loges. Le
» trésorier, à qui ces fonds sont remis,
» les ramasse, et cherche *par toute sorte*
» *d'entreprises à les augmenter*.

» Avant que de toucher à nos propres
» fonds pour aider nos confrères, il faut,
» autant qu'on le pourra, chercher à leur
» procurer des secours, ou leur entre-
» tien, sur les fonds des loges qui ne
» sont pas dans notre système. *En géné-*
» *ral, il faut faire servir à notre grand*

» *buit l'argent que ces sortes de loges dé-*
» *pensent si inutilement.*

» *Lorsqu'un savant maçon s'enrôle*
» *dans notre ordre, il entre immédiate-*
» *ment sous la direction de nos cheva-*
» *liers écossais.* »

PRÉPARATION AUX PETITS MYSTÈRES ET AU GRADE D'ÉPOPTE.

Quelque fidèle qu'un chevalier illuminé se fût montré à toutes ces lois, il lui falloit encore des gradations pour le conduire au dernier terme des complots; il n'étoit encore élevé qu'à ce grade d'épopte, appelé par la secte ses petits mystères. Cependant que ce nom de petits mystères ne diminue pas l'empressement du lecteur à les connoître. Sous ce nom peu signifiant, ils n'en déchirent pas moins la plus grande partie du voile. Avant d'y être admis, il faut d'abord que l'aspirant réunisse dans son esprit, dans sa mémoire, tout ce qu'il a reçu de leçons antireligieuses, antisociales, pour donner par écrit sa réponse aux questions suivantes:

« 1° L'état actuel des peuples répond-il

à l'objet pour lequel l'homme a été placé sur la terre? — Les sociétés civiles, les religions des peuples remplissent-elles le but pour lequel les hommes les ont adoptées?

» 2° Quelles lois, quelles sciences vous semblent tendre ou ne pas tendre à ce but? n'a-t-il pas existé autrefois un ordre de choses plus simple?

» 3° A présent que nous sommes passés par toutes les formes vaines et inutiles de nos constitutions civiles, seroit-il possible de revenir *à cette première et noble simplicité de nos pères?*

» 4° Comment faudroit-il s'y prendre pour ramener cette heureuse période?

» 5° La religion chrétienne, dans sa pureté, ne fourniroit-elle pas quelques indices?

» 6° Cette religion simple et sainte est-elle aujourd'hui celle que professent les différentes sectes, ou est-elle meilleure?

» 7° Peut-on connoître et enseigner ce meilleur christianisme? Croyez-vous qu'avant de lever des obstacles sans nombre,

il seroit bon de prêcher aux hommes, d'abord une religion plus épurée, une philosophie plus élevée, et ensuite *l'art de se gouverner chacun soi-même à son avantage?*

» 8° Ne faut-il pas remédier en silence et peu à peu aux désordres de la société? Avant qu'on puisse se flatter de ramener les temps heureux de l'âge d'or, ne faut-il pas en attendant semer la vérité dans des sociétés secrètes? »

Si les réponses du candidat à toutes ces questions se trouvent conformes à l'esprit de la secte, les supérieurs consentent à l'élever au grade de leurs prêtres ou *époptes.* Au jour fixé, l'adepte introducteur se rend chez le prosélyte, et le fait monter dans une voiture; les portières se ferment, les tours et les détours du cocher, instruit à prolonger, à varier sa route, et un bandeau jeté sur les yeux du candidat, ne lui permettent pas de deviner le lieu où enfin on s'arrête. Conduit par la main, et toujours le bandeau sur les yeux, il monte lentement au vestibule du temple

des mystères. Son guide alors lui ôte son bandeau et lui défend d'entrer, jusqu'à ce qu'il entende la voix qui le doit appeler. Cette voix enfin se fait entendre : « Viens, » entre, malheureux fugitif! » Le prosélyte obéit à la voix qui l'appelle. Au fond du temple, il voit un trône surmonté d'un riche dais ; au-devant de ce trône, une table couverte d'une couronne, d'un sceptre, d'une épée, de florins d'or, de bijoux précieux entrelacés de chaînes ; au pied de cette table, sur un coussin d'écarlate, sont une robe blanche et les ornemens simples du costume sacerdotal. Le prosélyte au fond du temple et en face du trône : « Vois et fixe les yeux sur l'éclat » de ce trône, lui dit le hiérophante ; si » tout ce jeu d'enfant, ces couronnes, ces » sceptres et tous ces monumens de la dé» gradation de l'homme ont des attraits » pour toi, si tu veux t'élever pour aider » à opprimer tes frères, va, essaie à ton » propre danger ; nous t'abandonnerons » aux suites de ta propre folie, mais notre » sanctuaire te sera fermé pour toujours.

» Veux-tu au contraire apprendre la
» sagesse, l'art de rendre les hommes meil-
» leurs, libres et heureux? ah! sois pour
» nous le bien-venu. Ici, tu vois briller
» les attributs de la royauté, et là, sur
» ce coussin, tu découvres le modeste vê-
» tement de l'innocence; choisis, décide-
» toi. » Si le candidat s'avise de choisir
la couronne, il sera arrêté par ce cri :
« Monstre, retire-toi, cesse de souiller ce
» lieu saint. » S'il choisit la robe blan-
che : « Salut à l'ame grande et noble!
» c'est là ce que nous attendions de toi.
» Mais arrête, il ne t'est pas encore per-
» mis de te vêtir de cette robe; il faut
» d'abord que tu apprennes à quoi nous
» t'avons destiné. »

Le candidat s'assied; le code des mys-
tères est ouvert; les frères, dans un pro-
fond silence, écoutent les oracles du hié-
rophante. C'est ici le chef-d'œuvre de
Weishaupt; c'est dans ce discours que se
manifeste enfin tout l'objet des mystères,
c'est-à-dire ce vœu de ne laisser subsis-
ter sur la terre ni trônes ni autels, de

renverser jusqu'aux fondemens de toute société civile et de toute propriété. Que le lecteur en juge par ce que nous allons extraire des leçons que Weishaupt met ici dans la bouche de ses hiérophantes.

C'est au candidat et en présence des frères déjà initiés aux mêmes mystères, que le président illuminé adresse ces paroles :

Discours du hiérophante pour le grade de prêtre ou d'époptе illuminé.

« Aux épreuves d'une préparation assi-
» due succède le moment de ta récom-
» pense : tu te connois en ce moment
» toi-même, et tu as appris à connoître
» les autres; te voilà ce que tu devois
» être, et tel que nous voulions te voir;
» il va t'appartenir à présent de con-
» duire les autres. Ce que tu sais déjà, et
» ce que tu vas apprendre en ce moment,
» te dévoilera leurs foiblesses. C'est dans
» cet avantage qu'est la seule vraie source
» du pouvoir d'un homme sur un homme.
» Les ténèbres se dissipent, le soleil de

...

» lumière se lève, une partie de nos se-
» crets va être révélée; fermez aux pro-
» fanes les portes du temple; je veux par-
» ler aux illustres, aux saints, aux élus. »

Après cet exorde, s'adressant de nouveau à l'initié: « Te voilà, lui dit le hiérophante, dans la classe de ceux qui ont une part intéressante au gouvernement de l'ordre sublime; mais sais-tu ce que c'est que gouverner, et surtout ce que c'est que ce droit dans une société secrète? Exercer cet empire sur des hommes de tout état, de toute nation, de toute religion; les dominer sans aucune contrainte extérieure, leur inspirer à tous un même esprit; gouverner avec toute l'exactitude, avec toute l'activité et dans tout le silence possible, des hommes répandus sur toute la surface du globe, c'est là un problème que toute la sagesse des politiques n'a pas encore résolu..... Les constitutions de l'état civil nous offrent ici peu de moyens utiles. La crainte et la violence sont leur grand mobile; chez nous, il faut que chacun se prête soi-même. — Si les hommes étoient d'a-

bord ce qu'ils doivent être dès leur entrée dans notre société, nous pourrions leur manifester la grandeur de notre plan; mais l'ignorance et la grossièreté d'un grand nombre exigent qu'ils soient formés par nos leçons. Leurs plaintes et leurs murmures sur les épreuves auxquelles nous nous voyons forcés de les condamner te disent assez combien il faut que l'amour du grand objet nous domine, pour ne pas perdre à jamais tout espoir de rendre le genre humain meilleur.....

» C'est à partager ses travaux que tu es appelé aujourd'hui. Observer les autres jour et nuit, les former, les secourir, les surveiller, relever ceux qui tombent, fortifier ceux qui chancellent, réprimer l'ardeur des téméraires, prévenir la désunion, l'imprudence, la trahison, maintenir la subordination, tels et plus grands encore sont les devoirs que nous t'imposons..... Mais sais-tu encore ce que c'est que des sociétés secrètes? Les prends-tu pour des apparitions insignifiantes et passagères? O frère, Dieu et la nature, disposant chaque chose

pour le temps et le lieu convenable, ont leur but admirable, et *ils se servent de ces sociétés secrètes comme d'un moyen unique et indispensable pour nous y conduire.* »

Pour faire mieux entrer l'initié dans l'esprit de ces sociétés, le hiérophante parcourt ici les diverses époques du genre humain. Le premier âge du monde, celui de la nature *sauvage et grossière,* suivant les expressions mêmes de Weishaupt, n'en est pas moins représenté comme le temps le plus heureux. « La famille en ces jours, continue le hiérophante, étoit la seule société. La faim, la soif, faciles à contenter, un abri contre l'injure des saisons, une femme, et après la fatigue le repos, étoient les seuls besoins de cette période. *En cet état, l'homme jouissoit des deux biens les plus estimables, l'égalité et la liberté. Il en jouissoit dans toute leur plénitude; il en auroit joui pour toujours, s'il avoit voulu suivre la route que lui indiqua la nature*..... Mais à mesure que les familles se multiplièrent, les moyens nécessaires à

leur entretien commencèrent à manquer. La vie *nomade* ou errante *cessa; la propriété naquit;* les hommes se choisirent *une demeure fixe;* l'agriculture les rapprocha; ils commencèrent à sentir comment la prudence et la force d'un individu pouvoient gouverner diverses familles, et pourvoir à la sûreté de leurs champs contre l'invasion de l'ennemi, *et ici la liberté fut ruinée dans sa base, et l'égalité disparut.* Le foible se soumit imprudemment au plus fort ou au plus sage, non pour en être maltraité, mais pour être protégé, conduit et éclairé. — Toute soumission de la part de l'homme même le plus grossier n'existe donc que pour le cas où j'ai besoin de celui à qui je me soumets. *Sa puissance cesse avec ma foiblesse; celle du père cesse dès que l'enfant acquiert ses forces; tout homme dans sa majorité peut se gouverner lui-même: lors donc qu'une nation est majeure, il n'est plus de raison pour la tenir en tutelle.* »

En mettant ce langage dans la bouche de ses hiérophantes, le fondateur illuminé

avoit trop étudié le pouvoir et l'illusion des mots, il avoit mis trop de précaution dans le choix et la préparation des adeptes, pour s'attendre à les voir lui répondre : Toi qui rends ces oracles, qu'entends-tu par ces nations entrées dans leur majorité ? Sans doute celles-là qui, sorties de l'ignorance et de la barbarie, ont acquis les lumières nécessaires à leur bonheur? A qui les devront-elles ces lumières et ce bonheur, si ce n'est aux lois mêmes de leur association civile ? C'est donc alors aussi qu'elles sentiront plus que jamais et la raison et la nécessité de rester *sous la tutelle* des lois et du gouvernement, pour ne pas retomber dans l'ignorance et la barbarie de tes hordes errantes, ou bien encore dans toutes les horreurs de l'anarchie. La populace seule dans la *minorité* de l'ignorance, et les sophistes seuls dans la *majorité* de la corruption et de la scélératesse, applaudiront à tes mystères.

Assuré de trouver peu d'adeptes disposés à ces réflexions, le hiérophante continue : « Jamais la force ne s'est soumise à

la foiblesse; la nature a destiné le foible à servir parce qu'il a des besoins, le fort à dominer parce qu'il peut être utile. Celui qui a besoin d'un autre en dépend aussi; il a lui-même renoncé à ses droits : ainsi peu de besoin, voilà le premier pas à la liberté. — La sûreté est un besoin durable : si les hommes s'étoient abstenus de toute injustice, ils seroient restés libres. L'injustice seule leur fit subir le joug. Pour acquérir la sûreté, ils mirent la force dans les mains d'un seul, et par là se créèrent de nouveaux besoins, tous ceux de la peur. L'ouvrage de leurs mains les effraya; pour vivre en sûreté, ils s'ôtèrent à eux-mêmes la sûreté. — Ainsi les hommes passèrent de leur état paisible au joug de la servitude. Le paradis terrestre fut perdu pour eux. Sujets au péché et à l'esclavage, ils se virent dans l'asservissement, et réduits à mériter leur pain à la sueur de leur front. — Ils formèrent d'abord des hordes, des peuplades; celles-ci formèrent un grand peuple. Alors il y eut des nations et des chefs, des rois

des nations. *A l'origine des nations et des peuples, le monde cessa d'être une grande famille et un seul empire; le grand lien de la nature fut rompu.* »

L'impudence de ces assertions étonne le lecteur; il se demande à lui-même : Comment peut-on ne voir les hommes cesser de faire une famille, qu'au moment où ils se réunissent pour ne plus vivre que sous les mêmes chefs et sous les mêmes lois? Mais il faut bien se résoudre à entendre d'autres blasphèmes contre la société civile, et contre tout amour de la patrie et de ses lois, sortir de la bouche de Weishaupt. A l'instant où les hommes se réunirent en nation, fait-il dire encore à ses hiérophantes, « le *nationalisme* ou *l'amour national* prit la place de l'amour général. Il fut permis de mépriser les étrangers, de les tromper et de les offenser. *Cette vertu fut appelée patriotisme... Diminuez, retranchez cet amour de la patrie, les hommes de nouveau apprennent à se connoître et à s'aimer comme hommes.* Ajoutez au contraire à *ce patrio-*

tisme, vous apprenez à l'homme qu'on ne sauroit blâmer un amour qui se resserre encore, se borne à la famille, et se réduit enfin au simple amour de soi, au plus triste égoïsme. »

L'initié, que séduisent ces mots d'amour universel, se livre à la stupide admiration. Il ne s'aperçoit pas que son maître déteste l'amour national et patriotique, uniquement parce qu'il hait les lois des nations et celles de sa patrie, qu'il prétend substituer l'amour universel à celui de sa famille même, parce qu'il n'aime pas plus et ses concitoyens et sa famille, qu'il n'aime le Tartare, le Hottentot ou le sauvage, et parce qu'il lui faut pour tous la même indifférence. Il se dit citoyen de l'univers, pour cesser d'être citoyen dans sa patrie, ami dans ses sociétés, père et enfant dans sa famille; il nous dit aimer tout d'un pôle à l'autre, pour n'aimer rien autour de lui.

De nouveaux sophismes dans la bouche du hiérophante cosmopolite viennent persuader à l'initié que la faute originelle du

genre humain est réellement d'avoir abandonné l'égalité et la liberté de la vie sauvage, par l'institution des lois civiles. Ici plus que jamais, il mêle aux traits de l'enthousiasme tous ceux de la haine et de la calomnie. Parcourant les diverses époques du genre humain, il ne voit dans les fastes de la société qu'oppression, que despotisme et esclavage. Etourdi par ces déclamations qu'accompagnent les gestes, les yeux et la voix des pythonisses, l'initié s'écrie comme le hiérophante : *Telles sont donc les suites de cette institution des États ou des sociétés civiles ! O folie des peuples, de n'avoir pas prévu ce qui devoit leur arriver, d'avoir aidé leurs despotes mêmes à ravaler l'homme jusqu'à la servitude, à la condition de la brute !* Mais, reprend le hiérophante, que les droits de la nature sont grands et incontestables ! C'est du sein même des désastres qu'elle fait naître les moyens de salut. *Ces moyens sont les écoles secrètes de la philosophie ; ces écoles ont été de tous temps les archives de la nature et des droits de l'homme.*

Par ces écoles, un jour sera réparée la chute du genre humain. Les princes et les nations disparoîtront sans violence de dessus la terre. « Le genre humain de-
» viendra une même famille, et la terre
» ne sera plus que le séjour de l'homme
» raisonnable. La morale seule produira
» insensiblement cette révolution. — Il
» viendra ce jour où chaque père sera de
» nouveau ce que furent Abraham et les
» patriarches, le prêtre et le souverain
» absolu de sa famille. *La raison alors*
» *sera le seul livre de loi, le seul code*
» *des hommes. C'est là un de nos grands*
» *mystères.....*

» Pourquoi seroit-il impossible au genre
» humain d'arriver à sa plus haute perfec-
» tion, à la capacité de se gouverner lui-
» même? Pourquoi faudroit-il qu'il fût
» toujours conduit, celui qui sait se con-
» duire lui-même? Est-il donc impossible
» au genre humain, ou du moins à la plus
» grande partie du genre humain, de sor-
» tir de sa minorité? S'il est vrai que la
» plupart des hommes soient trop foibles,

» trop bornés pour concevoir ces vérités
» si simples et pour s'en laisser convain-
» cre, oh! c'en est fait de notre bonheur.
» Cessons de travailler à rendre le genre
» humain meilleur et à l'éclairer. — Mais
» non, laissez les hommes aux vues bor-
» nées raisonner et conclure à leur ma-
» nière; tout ce qu'ils nous démontrent,
» c'est que nous sommes trop accoutumés
» ou peut-être trop intéressés à l'état ac-
» tuel des choses, *pour convenir qu'il*
» *n'est pas impossible d'arriver à une*
» *indépendance générale.* — *Laissez les*
» *rieurs rire, les moqueurs se moquer.*
» Celui qui observe et compare ce qu'a fait
» la nature autrefois et ce qu'elle fait au-
» jourd'hui, verra bientôt que malgré tous
» ces jeux elle tend invariablement à son
» but. »

Pour hâter cette marche de la nature, le hiérophante en revient à ses leçons sur la nécessité de diminuer les besoins de l'homme. « Celui qui veut mettre les na-
» tions sous le joug, nous dit-il, n'aura
» qu'à faire naître des besoins que lui seul

» puisse satisfaire. — Érigez en corps hié-» rarchique *la tribu mercantile*, c'est-à-» dire, donnez-lui quelque rang, quel-» que autorité dans le gouvernement, et » vous aurez créé avec ce corps la puis-» sance peut-être la plus redoutable et la » plus *despotique*. Vous la verrez faire la » loi à l'univers, car celui-là est maître, » qui peut susciter ou prévoir, étouffer, » affoiblir ou satisfaire le besoin; et qui » le pourra mieux que des marchands? — » Celui, au contraire, qui veut rendre les » hommes libres leur apprend à se pas-» ser des choses qui ne sont pas en leur » pouvoir. Celui qui leur enseigne à vivre » de peu, à se contenter de ce qu'ils ont, » est plus dangereux pour le trône que les » prédicateurs du régicide. — Si vous ne » pouvez pas donner ce degré de lumière » à tous les hommes à la fois, commencez » au moins par vous éclairer vous-mêmes; » *rendez-vous au moins vous-mêmes in-» dépendans, et laissez à la postérité le » soin de faire le reste*. Êtes-vous deve-» nus nombreux à un certain point, vous

» êtes-vous fortifiés par votre union, *n'hé-*
» *sitez plus; commencez à vous rendre*
» *puissans et formidables.* Par cela seul
» que vous êtes assez nombreux pour par-
» ler de force, les méchans, les profanes
» commencent à trembler. Pour ne pas
» succomber au nombre, plusieurs se ran-
» gent sous vos drapeaux; *bientôt vous*
» *êtes assez forts pour lier les mains aux*
» *autres, pour les subjuguer et étouffer*
» *le mal dans son germe.* — Le moyen
» de rendre la lumière générale n'est pas
» de la répandre à la fois dans tout le
» monde. — *Commence d'abord par toi-*
» *même, tourne-toi ensuite vers ton voi-*
» *sin; vous deux éclairez un troisième,*
» *un quatrième, et que ceux-ci appellent,*
» *étendent, multiplient de même les en-*
» *fans de la lumière, jusqu'à ce que le*
» *nombre et la force nous donnent la puis-*
» *sance.* — Rendez l'instruction et la lu-
» mière générales, par là vous rendrez
» aussi générale la sûreté mutuelle. Or la
» sûreté et l'instruction suffisent pour se
» passer de princes et de gouvernemens;

» car la lumière ou bien *la vraie mo-*
» *rale n'est pas autre chose que l'art*
» *d'apprendre aux hommes à devenir ma-*
» *jeurs, à secouer le joug de la tutelle, à*
» *se mettre dans l'âge de leur virilité, à*
» *se passer de princes ou de gouverne-*
» *mens.* »

Ici, le hiérophante, pour donner plus de poids à ses leçons, ne rougit pas d'amener son élève à l'école de Jésus-Christ, et de faire du Dieu de l'Évangile le grand-maître de toute l'anarchie. « *Personne*, ose-t-il dire effrontément, *n'a frayé à la liberté des voies aussi sûres que notre grand-maître, Jésus de Nazareth*. Il cacha, il est vrai, absolument et en tout, ce sens sublime et ces suites naturelles de sa doctrine; mais il avoit une doctrine secrète, comme nous le voyons par plus d'un endroit de l'Évangile. »

Pour trouver ces leçons à cette prétendue école secrète, le hiérophante ose citer ces paroles de Jésus-Christ : *Il vous a été donné, à vous, de connoître les mystères du royaume des cieux, aux autres seu-*

lement en paraboles. Mais il se garde bien de rappeler cet ordre : *Ce que je vous ai dit en secret, vous le publierez sur les toits.* Il en vient ensuite à ces paroles : *Vous savez que les princes de ce monde aiment à dominer, il n'en sera pas de même de vous ; que le plus grand se fasse le plus petit.* De ce précepte et de tous les conseils de l'humilité chrétienne, il fait les préceptes d'une égalité désorganisatrice, ennemie de toute supériorité, des trônes et des magistrats; mais il n'a garde encore de rappeler les leçons de Jésus-Christ et celles de ses apôtres, si souvent répétées, sur le devoir de rendre à César ce qui est à César, de payer le tribut, de reconnoître l'autorité de Dieu lui-même dans celle de la loi et des magistrats. Si Jésus-Christ a prêché l'amour fraternel, c'est encore l'amour de son égalité que Weishaupt voit dans ce précepte. Enfin, si Jésus-Christ exhorte ses disciples au mépris des richesses, c'est, dans l'application de Weishaupt, *pour préparer le monde à cette communauté de tous les*

biens qui éteint toute propriété. La conclusion de toutes ces explications impies et dérisoires est que le but de Jésus-Christ étoit de rendre aux hommes *leur égalité et leur liberté originelles*. « Avec ces explications, combien de choses, ajoute-t-il, qui sembloient contradictoires et inintelligibles, deviennent claires et naturelles! A présent, on conçoit en quel sens Jésus a été le sauveur et le libérateur du monde; à présent s'explique la doctrine du péché originel, de la chute de l'homme et de son rétablissement. *A présent, on conçoit ce que c'est que l'état de pure nature, de la nature lapse ou corrompue, et le règne de la grâce. Les hommes, en quittant l'état de leur liberté originelle, sortirent de l'état de nature, et perdirent leur dignité. Dans leurs sociétés, sous leurs gouvernemens, ils vivent donc dans l'état de la nature déchue et corrompue. Si la modération de leurs passions et la diminution de leurs besoins les rendent à leur première dignité, voilà ce qui doit constituer leur rédemption et l'état de la grâce.*

C'est là que les conduit la morale, et surtout la plus parfaite morale, celle de Jésus. C'est quand cette doctrine sera devenue générale que s'établira enfin sur la terre le règne des bons et des élus. »

Ce langage n'est pas énigmatique; le mystère qu'il renferme une fois révélé, il ne reste plus à l'initié qu'à savoir comment la révolution qu'on lui annonce est devenue l'objet des sociétés secrètes, et quels avantages ces mêmes sociétés retirent de leur mystérieuse existence.

Pour l'instruction des adeptes, le hiérophante remonte donc ici à l'origine des francs-maçons. Il en fait la première école dépositaire de cette prétendue doctrine secrète de Jésus-Christ; il en parcourt les emblêmes et en adapte l'explication à son système. La *pierre brute* des maçons devient pour lui le symbole du *premier état* de l'homme *sauvage, mais libre. Leur pierre fendue ou brisée est l'état de la nature dégradée des hommes réunis en société civile, ne faisant plus une même famille, mais divisés suivant leur pa-*

trie, leurs gouvernemens et leurs religions. La pierre polie représente l'homme rendu à sa première dignité et à son indépendance.

Dans cette même explication, tous les autres francs-maçons ont perdu la véritable doctrine; l'esprit des vrais mystères ne se trouve plus que dans l'illuminisme. Si l'on demande au hiérophante pourquoi cette affectation du secret, il répond en faisant une longue énumération des grands avantages qui se trouvent dans les sociétés mystérieuses. « Ces sociétés, dit-il entre » autres, quand même elles n'arriveroient » pas à notre but, nous préparent les voies. » Elles donnent à la chose un nouvel in- » térêt; elles dévoilent des points de vue » jusqu'alors inconnus. Elles réveillent » le génie de l'invention et l'espoir des » hommes, *elles les rendent plus indiffé-* » *rens sur l'intérêt des gouvernemens;* » elles ramènent les hommes de diverses » nations et religions à un vœu commun; » elles *enlèvent à l'Église et à l'État les* » *meilleures têtes et les plus laborieuses;*

» elles rapprochent des hommes qui, sans
» elles peut-être, ne se seroient jamais
» connus. *Par cela seul, elles minent,*
» *sapent les fondemens des États, quand*
» *même elles n'en auroient pas le projet.*
» Elles les heurtent *et les froissent les uns*
» *contre les autres.* Elles font connoître
» aux hommes la puissance des forces réu-
» nies; elles leur dévoilent les imperfec-
» tions de leurs *constitutions*, sans nous
» exposer aux soupçons de nos ennemis,
» tels que les magistrats et les gouverne-
» mens publics. *Elles masquent notre mar-*
» *che; et nous donnent la facilité de re-*
» *cevoir dans notre sein, d'incorporer à*
» *nos projets, après l'épreuve convenable,*
» *les meilleurs sujets, et des hommes long-*
» *temps abusés et haletans après le but.*
» — Par là, elles affoiblissent l'ennemi,
» quand même elles n'en triompheroient
» pas. *Au moins diminuent-elles le nom-*
» *bre et le zèle de ses défenseurs.* Elles
» divisent ses troupes *pour cacher l'atta-*
» *que.* A mesure que ces nouvelles asso-
» ciations, c'est-à-dire à mesure que ces

» sociétés secrètes, formées dans les États,
» augmentent en force et en prudence aux
» dépens de l'ancienne, c'est-à-dire aux
» dépens de la société civile; *celle-ci s'affoiblit, et doit insensiblement tomber.*

» De plus, notre société est née et devoit naître naturellement, essentiellement, de ces mêmes gouvernemens dont les vices ont rendu notre union nécessaire : nous n'avons pour objet que ce meilleur ordre de choses pour lequel nous travaillons sans cesse; *tous les efforts des princes pour empêcher nos progrès seront donc pleinement inutiles. Cette étincelle peut long-temps encore couver sous la cendre, mais certainement le jour de l'incendie arrivera,* car la nature se lasse de jouer toujours le même jeu. Plus le joug de l'oppression s'appesantit, plus les hommes cherchent eux-mêmes à le secouer, et plus la liberté qu'ils cherchent doit s'étendre. *La semence est jetée d'où doit sortir un nouveau monde; ses racines s'étendent, elles se sont déjà trop fortifiées,*

» *trop propayées, pour que le temps des*
» *fruits n'arrive pas.* Peut-être faudra-
» t-il encore attendre des mille et des mille
» ans; mais tôt ou tard la nature consom-
» mera son œuvre, elle rendra au genre
» humain *cette dignité qui fut sa des-*
» *tinée dès le commencement.* »

C'est aux princes et aux magistrats à méditer ces leçons du hiérophante. Elles en disent plus que je n'aurois osé en présager sur la nature et les dangers de toutes ces associations secrètes; je n'insisterai pas. J'observe seulement avec quel artifice l'initiant illuminé cherche à tranquilliser la conscience des adeptes que ces prédictions pourroient encore alarmer. Malgré ce qu'il a dit de ces temps où l'illuminisme saura *lier les mains et subjuguer,* malgré toute l'activité qu'il cherche à inspirer pour hâter la ruine de tout gouvernement, il n'en finit pas moins par ces termes, que la scélérate hypocrisie suggère toujours dans le besoin :

« Nous sommes ici, nous, simples ob-
» servateurs et instrumens de ces travaux

» de la nature ; il suffit à notre bonheur » d'avoir prévu de loin celui de la postérité, et d'en avoir jeté les fondemens » par des moyens irréprochables. La paix » de notre conscience n'est point troublée » par le reproche de travailler à la ruine » des États ; car, observe-le bien, nous » ne violentons pas les opinions. Nous ne » te forçons pas de te rendre à notre doctrine. Nous le savons, tel est le partage » de l'homme ; il n'est point fait pour atteindre tout d'un coup à la perfection, » il ne peut avancer que par degrés. Si » donc tu crois avoir trouvé la vérité chez » nous, reçois-la toute entière. Si tu vois » quelque erreur s'y mêler, la vérité n'en » est pas moins précieuse. Vois, et choisis » ce que tu approuves. Es-tu toi-même » un mortel plus éclairé? ton œil découvrira sans doute la vérité cachée. Mais » plus l'art que nous mettons dans l'instruction de nos élèves les rapproche de » la sagesse, moins tu croiras devoir nous » refuser quelques éloges. »

Ainsi se termine le discours du hiéro-

phante. L'initié qui a pu l'entendre sans frémir peut se croire propre au nouveau sacerdoce. Avant de recevoir l'onction sacrilège, il est reconduit au vestibule. Là, il est revêtu d'une tunique blanche; une large bande de soie écarlate lui sert de ceinture; une lisière de la même couleur à l'extrémité et au milieu du bras attache et fait tomber les manches. Sous ce costume, il rentre de nouveau dans la salle des mystères : un des frères accourt lui demander s'il a bien entendu, et s'il est prêt à maintenir les principes qui lui ont été développés; s'il se sent disposé à tous les sacrifices de sa volonté, à se laisser conduire par les très-excellens supérieurs. Épargnons au lecteur la dégoûtante impiété de la cérémonie qui succède aux réponses de l'initié. Le rit du grade précédent étoit une dérisoire imitation de la cène eucharistique; celui-ci est une atroce singerie de l'onction sacerdotale. — Un voile se lève, on voit un autel surmonté d'un crucifix, sur l'autel est une Bible, sur un pupitre le rituel de l'ordre, à côté un

encensoir et une fiole remplie d'huile. Le doyen, faisant les fonctions de l'évêque, est entouré d'acolytes. Il prie sur l'initié, le bénit, lui coupe quelques cheveux sur le sommet de la tête, le revêt des ornemens sacerdotaux, en prononçant des prières dans le sens de la secte. La formule du bonnet est celle-ci : *Couvre-toi de ce bonnet, il vaut mieux que la couronne des rois*. C'est précisément celle des Jacobins pour leur bonnet rouge. Pour la communion, le doyen donne à l'initié un rayon de miel et un peu de lait, en disant : « Voilà ce que la nature donne à l'homme. » Pense combien il seroit encore heureux, » si le goût des superfluités, en lui ôtant » celui d'une nourriture si simple, n'a» voit multiplié ses besoins, empoisonné » le baume de la vie. »

Tout ce qui a précédé fait assez entendre le sens de ces paroles. La cérémonie se termine en livrant au nouvel épopte la partie du code propre à son grade. Nous dirons ce qu'il en faut connoître, quand, après le grade de régent et après les grands

mystères de la secte, nous en viendrons à son gouvernement.

GRADE DE RÉGENT OU PRINCE ILLUMINÉ.

Lorsqu'un de ces époptes se distingue assez par son habileté, pour avoir part à la direction politique de la secte, c'est-à-dire lorsqu'il joint à la prudence *la liberté de penser et d'agir*, lorsque son cœur est tout entier aux intérêts de son illuminisme, lorsque de plus on peut le regarder comme un de ces hommes *libres, indépendans* de tout prince, *mécontens surtout de la constitution commune* ou de l'état actuel du genre humain, soupirant enfin avec ardeur après une révolution qui renverse absolument les autels et les trônes, alors, et alors seulement, il peut se flatter de se voir élever à ce grade que la secte appelle tantôt celui de *régent*, et tantôt celui de *prince illuminé*. Mais quelles que soient ses dispositions, il n'obtiendra pas cette distinction sans les avoir manifestées à ses supérieurs par la

réponse qu'il doit faire à certaines questions, telles que les suivantes :

« 1° Blâmeriez-vous une société dont » l'intention seroit de mettre les monarques hors d'état de faire le mal, quand » même ils le voudroient? Seroit-il impossible que, moyennant cette société, » chaque État fût lui-même un État dans » l'État, *status in statu;* » c'est-à-dire seroit-il impossible que les chefs des États ne fussent eux-mêmes que les ministres, les instrumens de cette société dans le gouvernement de leurs États?

« 2° Les différens abus des gouvernemens actuels ne sont-ils pas une justification suffisante pour la société qui » s'occuperoit d'un objet si important? » Pourroit-on craindre les mêmes abus » de la part d'un ordre fondé, comme le » nôtre, sur la sagesse, la liberté et la » vertu?

» 3° Quand ce gouvernement universel » seroit une chimère, ne vaudroit-il pas » la peine d'en faire l'essai?

» 4°. La liberté seule de quitter à cha-

» que instant cette société, le bonheur » d'avoir des supérieurs éprouvés, inconnus en partie les uns aux autres, et par » conséquent hors d'état de combiner entre eux des trahisons du bien général, » ne seroient-ce pas là des précautions » suffisantes contre tout abus de puissance » de la part de notre ordre?

» 5° Supposé qu'il pût encore y avoir » des abus, quel seroit le moyen de les » prévenir?

» 6° Supposé même le despotisme dans » nos supérieurs, seroit-il dangereux dans » des hommes qui ne prêchent qu'instruction, liberté et vertu? »

Pour sentir à quoi tendent toutes ces questions, n'oublions pas que la morale et toutes les vertus, pour un illuminé, ne sont pas autre chose que *l'art d'apprendre aux hommes à secouer le joug de leur minorité, à se passer de princes ou de gouverneurs, et à se gouverner eux-mêmes*. Cette leçon une fois bien conçue, il est aisé de voir toutes ces questions se réduire à celle-ci : Seroit-elle bien dan—

gereuse la secte qui, sous prétexte d'empêcher les rois et les magistrats de nuire aux peuples, chercheroit à captiver invisiblement tous les conseils, tous les agens de l'autorité publique, pour rendre aux hommes les prétendus droits de leur majorité, et leur apprendre à se passer de tout gouvernement, de toute autorité?

L'adepte qui aura satisfait à ces questions suivant l'esprit de la secte peut compter sur son élévation au nouveau grade. Lorsqu'elle est résolue, on l'avertit qu'allant désormais se trouver dépositaire de divers papiers de l'ordre d'une bien plus grande importance que ceux qui lui ont été confiés jusqu'ici, il faut aussi que l'ordre soit rassuré par de plus grandes précautions. Il faut que l'initié commence par faire son testament, et que là il exprime bien spécialement ses dernières volontés sur les papiers qui pourroient se trouver chez lui, si la mort venoit à le surprendre. Il faut qu'il se munisse, de la part de sa famille ou du magistrat public, d'un reçu juridique de la décla-

ration qu'il aura faite sur cette partie de son testament; il faut qu'il en reçoive par écrit la promesse que ses intentions seront remplies.

Cette précaution prise, et le jour de l'initiation fixé, la première station de l'adepte est une antichambre tapissée d'un drap noir. Là, pour tout ornement, se trouve le squelette d'un homme élevé sur deux gradins. Aux pieds de ce squelette, une couronne et une épée. — Là d'abord, on demande au récipiendaire la déclaration écrite de ses dernières dispositions, et la promesse juridique qu'il doit avoir reçue sur les papiers qui lui seront confiés; là enfin, ses mains sont chargées de chaînes comme celles d'un esclave. Après qu'il a été livré un certain temps à ses méditations, commence, entre son introducteur et l'adepte initiant, le dialogue suivant :

« *Q*. Qui nous a amené cet esclave, et » que veut-il?

» *R*. Il est venu de lui-même; il de- » mande à être délivré de ses fers.

» *Q.* Qui est-ce donc qui l'a réduit à cet » esclavage?

» *R. La société, le gouvernement, les » sciences, la fausse religion.*

» *Q.* Et ce joug, il veut le secouer pour » être un séditieux et un rebelle?

» *R.* Non : il veut s'unir à nous contre » la constitution des gouvernemens et la » profanation de la religion; il veut par » nous devenir puissant, afin d'obtenir ce » grand but.

» *Q.* Est-il bien au-dessus des préjugés? » préfère-t-il aux intérêts des sociétés plus » étroites le bonheur général de l'uni- » vers?

» *R.* C'est là ce qu'il nous a promis.

» *Q.* Demandez-lui de quel homme est » ce squelette qu'il a devant lui; est-ce » d'un roi, d'un noble ou d'un mendiant?

» *R.* Il n'en sait rien : la nature a rendu » méconnoissable tout ce qui annonçoit la » dépravation de l'inégalité; tout ce qu'il » voit, c'est que ce squelette fut celui d'un » homme tel que nous; ce caractère est » tout ce qu'il estime. »

L'initiant. « Si c'est là ce qu'il pense, » qu'il soit libre à ses risques et périls. »

Après ce dialogue, dont on sent tout le but, l'introducteur revient au récipiendaire, et lui dit : « Frère, les connois- » sances que vous avez acquises ne vous » laissent plus de doute sur la grandeur, » l'importance et la légitimité de notre » but; à présent il vous est indifférent de » connoître ou de ne pas connoître nos su- » périeurs. Cependant j'ai là-dessus quel- » ques éclaircissemens à vous donner. » Ces éclaircissemens ne sont qu'un sommaire de la prétendue histoire de la franc-maçonnerie, remontant au déluge, et de ce que la secte appelle la chute de l'homme, la perte de sa dignité et de la vraie doctrine. — Vient ensuite une répétition sommaire de ce qui a été dit dans le grade d'*épopte*, sur la prétendue école secrète de Jésus-Christ, sur la décadence de la franc-maçonnerie, et sur son rétablissement réservé à l'ordre des Illuminés. Mais ici l'initié est averti qu'en vain chercheroit-il à connoître les fondateurs de ce nouvel or-

dre. Pleins d'un vrai zèle pour le bien général, lui dit-on, ils donnèrent à nos frères leurs lois; mais, partie par prudence, et partie pour n'être pas le jouet de leurs propres passions, ils abandonnèrent à d'autres mains l'édifice qu'ils avoient élevé, et ils se retirèrent. Leur nom sera toujours ignoré; tous les documens qui pourroient donner des lumières sur notre origine ont été brûlés.

Après ces instructions et diverses cérémonies, le candidat, encore chargé de ses chaînes, est conduit à travers différentes salles, au pied du trône du provincial initiant, qui lui adresse ces paroles :

« Malheureux, tu es esclave, et tu oses entrer dans l'assemblée des libres! Sais-tu ce qui t'attend, si tu profanes ce sanctuaire? »

L'introducteur répond : « C'est ce qu'il ne fera pas, j'en suis garant. Vous lui avez appris à soupirer après la liberté; tenez donc à présent votre promesse. »

Le provincial. « Eh bien! frère, nous t'avons fait subir bien des épreuves; tu t'es

livré à nous avec confiance, il est temps de te donner cette liberté que nous t'avons montrée si ravissante. *Sois donc libre désormais*, c'est-à-dire *sois homme, et un homme qui sait se gouverner lui-même, qui ne sert que l'univers, qui ne fait que ce qui est utile au monde en général et à l'humanité. Tout le reste est injustice.* — Sois libre, indépendant, et désormais sois-le de nous-mêmes. — Tiens, voilà tous les engagemens que tu as contractés avec nous, nous te les rendons tous. »

En prononçant ces mots, le provincial rend en effet à l'initié le recueil des actes qui le concernent, c'est-à-dire tous ses sermens, tous les protocoles de son admission aux grades précédens, toute son histoire écrite par lui-même, et toutes les informations données sur son compte par les frères scrutateurs.

Ce n'est pas un des moindres traits du génie de l'illuminisme que cette politique. Toute l'ame de l'initié est déjà connue; l'initiant peut continuer, il continue en effet : « Désormais tu ne nous dois plus

» rien, si ce n'est ce que ton cœur même
» te prescrira pour nous. — Souviens-toi
» seulement que les hommes libres, *in-*
» *dépendans*, ne s'offensent pas les uns les
» autres. — Veux-tu faire un noble usage
» du pouvoir que nous te donnons? tra-
» vaille avec nous pour cet infortuné genre
» humain, et ta dernière heure sera bé-
» nie. Sois constant, et désormais gou-
» verne avec nous les hommes opprimés,
» aide-nous à les rendre vertueux et li-
» bres.

» O frère, quel espoir, quel spectacle,
» quand un jour le bonheur, l'amour et
» la paix viendront sur la terre; quand,
» chacun à sa place, chaque père de fa-
» mille, dans sa tranquille cabane, ré-
» gnera souverain; *quand, la tourbe des*
» *inutiles sciences bannie*, on n'enseignera
» plus que ce qui nous rapproche de l'état
» naturel; quand nous pourrons nous ap-
» plaudir d'avoir hâté cette heureuse pé-
» riode, et d'y voir notre ouvrage! »

Ici, l'initiant apprend à l'adepte les si-
gnes et le mot du guet de son nouveau

grade : ce mot est *rédemption*. L'adepte est enfin revêtu des ornemens qui doivent lui rappeler sans cesse ce que c'est que son grade de prince illuminé. L'investiture de sa principauté se fait en lui donnant le bouclier, les bottes, le manteau et le chapeau. Chaque parole ici mérite d'être observée.

L'initiant présentant le bouclier au prince illuminé : « Arme-toi de fidélité, » de vérité, de confiance, et *sois un vrai* » *chrétien;* les traits de la calomnie et du » malheur ne te perceront pas. » Ou l'adepte sourit en entendant ces paroles, *sois un vrai chrétien*, ou sa stupidité est bien insigne, s'il n'entend pas ce qu'elles signifient chez une secte pour laquelle le vrai christianisme consiste à rappeler les hommes à la plus absolue indépendance.

L'initiant présentant les bottes : « Sois » agile pour les bons, et ne redoute au- » cun chemin où tu pourras propager ou » trouver le bonheur; » c'est-à-dire, *quel que soit le moyen*, ne crains pas de le prendre, s'il te conduit au bonheur.

En donnant le manteau : « Sois prince » sur ton peuple, sois le bienfaiteur de » tes frères, et donne-leur la science. » On entend désormais ce que c'est que cette science.

En donnant le chapeau : « Garde-toi » de jamais changer *ce chapeau de la li-» berté* pour une couronne. » Il étoit dit que Weishaupt ne laisseroit aux Jacobins rien à inventer. Le frère illuminé, couvert de ce chapeau, est *déclaré prince* de la secte. Il n'en aura pas moins encore deux grades à parcourir, pour être mis au fait des grands mystères. Mais ici vainement l'historien chercheroit-il à suivre les enfans de Weishaupt dans leurs derniers antres. L'extrême importance qu'il attache aux plus profonds mystères de son illuminisme, et les précautions qu'il a su prendre pour les dérober aux regards du public, nous réduisent à la nécessité d'avouer que toutes nos recherches sur le texte de cette partie du code illuminé ont été infructueuses. Cet aveu ne doit pas déconcerter nos lecteurs; si nous n'avons pas le

texte même de ces mystères pour en démontrer tout l'objet et toute l'étendue, nous avons au moins les confidences les plus intimes de Weishaupt; nous avons les aveux de ses adeptes mêmes.

DERNIERS MYSTÈRES DE L'ILLUMINISME. — GRADE DU MAGE ET DE L'HOMME-ROI.

D'après ces confidences, tout ce qu'on vient de lire sur le grade d'épopte ne doit être *qu'un jeu d'enfant* auprès de ces derniers mystères. Le nom même de Dieu doit disparoître dans ces derniers secrets, et ce qu'il plaît à son impiété d'appeler la raison doit y prendre la place de toute religion. En un mot, aucun frère ne doit y être admis, tant qu'il conserve encore le moindre vestige des idées religieuses. C'est encore dans ces derniers mystères que l'adepte doit apprendre ce que c'est que l'homme-roi, l'homme *qui n'a de lois que celles de la nature,* qui vit et règne seul *prêtre, pontife et roi de sa famille*. Enfin, c'est encore là qu'il doit entendre le dernier mot de la secte sur les rois et les prê-

tres. (Voyez *Écrits orig.*, *lettr. de Spartacus à Caton*, passim; *it. lettr. de Philon au même*, etc.)

Nous n'aurions dans les lettres de Spartacus et de ses adeptes aucune de ces preuves, il suffiroit d'avoir étudié les leçons que la secte vient de donner à ses époptes, pour savoir à quoi se réduiront celles qu'elle réserve pour ses grades de *mage* et d'*homme-roi*. Nous avons entendu les blasphèmes du hiérophante contre les sociétés civiles, contre l'amour même de la patrie et contre toute propriété; nous l'avons vu trouver la grande cause de la chute de l'homme et de tous ses malheurs, la perte de ses droits naturels d'égalité et de liberté, dans ces jours où nos pères *fixèrent leur demeure*, commencèrent à cultiver la terre, et pour assurer leurs possessions, instituèrent la société civile. Enfin ces hiérophantes nous ont dit hardiment que la véritable morale ne peut être autre chose que *l'art de se passer de princes, de gouverneurs, et celui de se gouverner soi-même*. Nous les avons entendus s'écrier :

Laissez les rieurs rire, les moqueurs se moquer; il n'en viendra pas moins ce temps où les princes et les nations disparoîtront, ce temps où chaque homme n'aura plus d'autre loi que celle de sa raison. Ils n'ont pas hésité à le dire : ce grand œuvre sera celui des *sociétés secrètes*; ils en ont fait l'aveu formel : *c'est là un des secrets de leur illuminisme.* Que leur reste-t-il donc à nous apprendre dans les derniers grades de la secte, si ce n'est qu'il est temps de déchirer le voile, de s'exprimer désormais sans réserve sur l'objet ultérieur de tous ces complots, c'est-à-dire sur le vœu le plus formel de renverser absolument, de détruire et d'anéantir toute religion, tout gouvernement, toute propriété?

Ajoutons à ces preuves le témoignage des adeptes. Celui que nous avons à produire ne peut être suspect; c'est la confession d'un homme qui a su arracher à la secte ce dernier secret, qui a rendu publics ces deux grades d'*épopte* et de *régent*, qui en a démontré l'authenticité,

appuyée sur le certificat des chefs eux-mêmes, accompagné du sceau et du cachet de l'Ordre. Or voici la déclaration expresse de cet adepte sur ce dernier mystère :

« Pour les grades de *mage* et d'*homme-*
» *roi*, il n'est plus de réception, c'est-à-
» dire plus de cérémonie d'initiation; on
» ne permet pas même aux élus de trans-
» crire ces grades. On les leur communi-
» que par une simple lecture, et c'est ce
» qui m'empêche de les joindre à ceux que
» j'ai fait imprimer.

» Le premier, qui est celui de *mage*,
» appelé aussi le philosophe, contient les
» principes fondamentaux du *spinosisme*.
» Tout est ici matériel, Dieu et le monde
» ne font qu'une seule et même chose;
» toutes les religions sont *inconsistantes*,
» chimériques, et l'invention d'hommes
» ambitieux.

» Le second grade des grands mystères,
» appelé l'*homme-roi*, nous dit le même
» adepte, enseigne que chaque paysan,
» chaque bourgeois, chaque père de fa-

» mille est souverain, comme l'étoient les
» hommes sous la vie patriarcale, à la-
» quelle on doit ramener le genre hu-
» main; qu'il faut par conséquent détruire
» toute autorité, toute magistrature. —
» J'ai aussi lu ces deux grades, moi, qui
» ai passé par tous ceux de l'ordre. »

Telle est la déclaration donnée par un adepte que les Illuminés n'ont pas même essayé de convaincre de faux, lorsqu'il a publié les grades d'épopte et de régent. Cet adepte, il est vrai, n'est connu en Allemagne que par le nom de Biedermann, c'est-à-dire d'honnête homme; mais nous avons en sa faveur l'attestation d'un homme peu suspect, celle de M. Grollmann, président de la régence et du consistoire du landgrave de Hesse-Darmstadt, à Giessen. Nous avons de plus celle d'un frère illuminé connu dans les écrits originaux de la secte sous le nom de *Ptolomée-Lagi*, sous son vrai nom, *baron de Riedesel*, juge de la chambre impériale de Wetzlar. Ces deux hommes, dont l'autorité ne peut être révoquée en doute, sont également

convenus que les mystères dévoilés par ce Biedermann étoient absolument conformes aux instructions dont ils ont vu eux-mêmes les originaux, et que ce dernier avoit reçues, lors de son iniation à des mystères dont il a connu toute l'horreur. Il est même un nouvel adepte, consignant dans les journaux publics cette déclaration : « Et moi » aussi j'ai vu les grands mystères. — Je » peux assurer spécialement qu'en 1785 » j'ai eu en main le grade de *philosophe* » (ou *mage*), et que la courte descrip- » tion, l'idée qu'on en donne dans l'*End- » liches-Schickal* (la même absolument » que celle de Biedermann) est entière- » ment fondée. » (Voyez l'*Eudemonia*, tom. I, n° 3, pag. 200, et tom. III, n° 2, art. 4.) C'est donc en vain que les Illuminés nous cachent avec tant de soin les mystères de leur adepte *mage*, de leur adepte *roi*. Toutes les confidences de leur fondateur même, les secrets dévoilés d'avance à ses époptes, les déclarations de ses adeptes mêmes, tout nous dit que l'objet infernal de ces deux derniers grades

se réduit à ces vœux démoniaques : plus d'autels, plus de trônes et plus de magistrats; plus d'autorité et plus de sociétés religieuses et civiles; plus de propriétés, ni pour le riche ni pour le pauvre. Pour tout droit et pour tout bien, *égalité* et *liberté*, et la plus absolue indépendance; pour mœurs et habitude, la vie sauvage, errante, vagabonde, décorée tantôt du nom de vie *nomade*, et tantôt de celui de vie patriarcale; pour moyens, toutes les ruses, tous les pièges, toute l'illusion et la scélératesse des sophistes, en attendant que le nombre des adeptes leur ait donné la force, et quand enfin la secte aura pour elle la force avec le nombre, déployer cette force, *lier les mains, et subjuguer* tous ceux qui lui résistent. Si ce ne sont pas là les vœux et les complots de tout l'illuminisme dévoilé par le code même de Weishaupt, par ses lettres et celles de ses adeptes, que l'on nous dise donc ce que l'on peut entendre par les preuves et le résultat de l'évidence. Si l'on se consoloit encore de ces complots parce que l'extra-

vagance et le délire semblent en égaler la scélératesse, tout n'est pas dit encore. Il nous reste à dévoiler les lois sur le gouvernement intérieur auquel la secte s'est soumise elle-même pour anéantir toute autre loi, tout autre gouvernement, et pour prouver un jour que l'objet de ses complots, quelque monstrueux qu'il paroisse, n'est rien moins que chimérique.

GOUVERNEMENT DE LA SECTE.

Par tout ce qu'on a lu jusqu'ici, il est d'abord aisé de voir comment tout se lie et tout se subordonne dans le système de la secte, dans la graduation de ses mystères; comment tous les adeptes réunis dans une même ville, malgré la différence et l'inégalité de leurs grades, ne sont, en quelque sorte, qu'une même académie de conjurés, préparant chacun la ruine des autels et des rois dans leur patrie. Dans cette académie, le *candidat* et le *novice* sont régis par le *frère enrôleur* ou *insinuant*, qui les introduit aux loges *minervales*; ces loges *minervales* sont régies par

les frères *illuminés mineurs*. Ceux-ci sont inspectés par d'autres frères *illuminés majeurs*. Au-dessus de ces grades préparatoires est le grade intermédiaire et maçonnique des chevaliers *écossais*, dont l'inspection s'étend d'un côté sur les *illuminés majeurs*, de l'autre sur les maçons de l'illuminisme, et en général sur tout ce que le code appelle l'*édifice inférieur* de l'ordre. Au-dessus de ces chevaliers écossais, viennent les *époptes*, *les régens* ou *princes des petits mystères*, et enfin *les mages*, *l'homme-roi des grands mystères*.

Ces classes réunies forment une académie complète de conjurés. Partout où il en existe une semblable, la patrie est menacée d'une ruine prochaine; mais ce que la secte fait dans chaque académie, il faut aussi qu'elle le fasse partout également. Il faut que ses adeptes dispersés, combinant leurs efforts et méditant partout les mêmes bouleversemens, marchent d'intelligence, et il faut pour cela des chefs, des directeurs communs. Il faut des lois et des correspondances générales; il faut

qu'un conjuré, partout où il agit, soit assuré d'agir en sens commun avec ses frères, et de trouver partout une action et des forces correspondantes. Il en coûta de longues méditations à Weishaupt, pour atteindre en ce genre toute la perfection dont il s'étoit formé l'idée. De ces longues combinaisons enfin sortirent toutes ces lois, dans lesquelles chaque illuminé trouve tracée la route qu'il doit suivre.

Dans ce gouvernement, il est d'abord, pour grand moyen de subordination, une division générale de supériorités comme de localités. Il est des loges affectées aux adeptes dans leur département; chaque loge minervale a son supérieur dans la classe préparatoire, inspectée par la classe intermédiaire. Il est en second lieu des districts dont l'enceinte renferme plusieurs loges surveillées et inspectées, ainsi que leur préfet, par le supérieur du district, que les Illuminés appellent *doyen*. Celui-ci est lui-même subordonné à un nouveau supérieur, dont l'autorité s'étend sur toutes les loges, sur tous les doyennés

de la province, et qui est pour cela appelé *provincial*. Un quatrième grade de supériorité est celui de l'adepte qui a sous lui tous les provinciaux d'une même nation, et que l'étendue de son inspection fait appeler *supérieur national*. Au-dessus de ces supérieurs *nationaux* est le conseil suprême de l'ordre, dont les membres sont appelés *aréopagites*, et dont le président est le vrai général de l'illuminisme.

Les correspondances suivent exactement le même ordre. Le simple illuminé correspond avec le supérieur immédiat; celui-ci avec le doyen, et ainsi de suite des doyens aux provinciaux, des provinciaux aux supérieurs nationaux. Ces derniers seuls correspondent avec l'aréopage, seuls aussi ils en connoissent la résidence. Il est toujours dans ce conseil un membre plus spécialement chargé de recevoir leurs lettres, de leur répondre ou de leur faire passer les ordres, qui des supérieurs nationaux se transmettent successivement aux provinces, aux districts et aux loges.

Les aréopagites seuls savent le nom et la résidence du général, si ce n'est, ainsi que je l'ai dit, que des raisons et une confiance ou des services plus remarquables n'aient valu à quelque adepte signalé l'honneur de connoître ou d'approcher le Spartacus moderne.

Dans cette subordination générale, la classe préparatoire et la classe intermédiaire ne sont que l'édifice inférieur; les préfets de ces loges sont plutôt instrumens que supérieurs. Le mobile qui les met en action se trouve dans la classe des mystères. C'est ici que les instructions données à l'*épopte* et au *régent* développent en grand la politique de l'ordre.

LOIS DE L'ÉPOPTE ILLUMINÉ.

Par les lois de Weishaupt, le grade des *époptes* est plus spécialement destiné à conquérir l'opinion publique par l'appareil des sciences, c'est-à-dire à répandre toutes les erreurs antireligieuses et antisociales, à pervertir l'univers entier, au nom même et sous le voile des sciences.

...

Il fit des adeptes parvenus à ce grade une académie ténébreuse, souterraine, mais répandue partout. Il organisa cette académie monstrueuse; il lui donna des lois si désastreusement combinées, que par elles l'empire de la société et celui des sciences devoient tomber tout à la fois. D'après ces lois, les prêtres illuminés sont présidés par un doyen qu'ils élisent eux-mêmes. Ils ne doivent être connus des grades inférieurs que sous le nom d'*époptes*. Leurs assemblées s'appellent synodes. Tous les époptes répandus dans un district composent un synode, mais dans chaque district il ne doit y avoir que neuf époptes, sans compter le doyen et le préfet du chapitre. De ces neuf époptes, sept président aux sciences, distribuées en sept facultés, qui sont la physique, la médecine, les mathématiques, l'histoire naturelle, la politique, les arts et les sciences occultes. Sous ce dernier article sont compris *l'art des écritures secrètes*, l'art de les imiter, *celui de violer le cachet des autres et d'empêcher que les nôtres ne le*

soient, l'étude des hiéroglyphes anciens et modernes des sociétés et des systèmes maçonniques.

Les fonctions ainsi partagées, il faut que nos époptes renoncent à toute autre affaire, soit politique, soit domestique, à tout autre soin qu'à celui de se perfectionner dans la partie des sciences qui leur est confiée.

Le grand objet de cette institution est d'inspirer aux élèves le plus grand respect pour la secte, dans l'idée qu'elle leur fournira tous les moyens et toutes les lumières dont ils ont besoin, quelle que soit la carrière qu'ils ont embrassée. Tout élève reçu dans les écoles minervales a dû commencer à déclarer à quelle espèce de science ou d'art il se destinoit, à moins qu'il ne fût de ceux qui paient en argent les services que l'illuminisme ne peut pas attendre de leur génie. Dès cet instant, l'épopte qui préside à cet art ou à cette science est averti de mettre sur la liste le nouvel élève dont il doit surveiller les travaux. Dès-lors, c'est à ce même épopte

qu'arrivent tous les essais, les traités, les discours que la secte attend du nouvel élève dans les écoles minervales. Le premier avantage qui en résulte est de faire connoître à l'épopte inspecteur ceux que le code appelle les meilleures têtes de l'ordre.

Il pourra survenir des difficultés, des doutes, des questions à résoudre dans la carrière de cet élève. On lui a dit que la science est dans l'ordre; qu'il n'a qu'à s'adresser aux supérieurs, que la lumière descendra jusqu'à lui. Il ignore encore quels sont ces supérieurs; ses questions et ses doutes n'en arrivent pas moins à l'épopte président. Il est pour celui-ci divers moyens de ne pas se laisser prendre au dépourvu. D'abord il est un certain nombre de questions qu'il doit avoir prévues; il en est que ses prédécesseurs ou ses confrères, dans les autres districts, ont déjà résolues. Le recueil de toutes ces solutions est déposé chez ceux qui peuvent en faire l'usage convenable à l'objet de la secte. Chaque épopte doit avoir rangées dans ses tablettes, par ordre alphabétique, toutes

celles qui appartiennent à la classe des sciences qu'il préside. Si, malgré cette précaution, l'épopte est pris au dépourvu, il s'adressera au provincial, et la question sera proposée aux époptes des autres districts. Tous les savans de l'ordre seront même consultés, si l'importance de la question l'exige. On consultera même, est-il dit expressément dans le code, les savans étrangers, pour faire servir leur science au profit de l'ordre, *sans qu'ils s'en aperçoivent*. Cette précaution est d'autant plus nécessaire, qu'un des grands objets de l'épopte est d'arriver au point où les Illuminés puissent se passer de tous les profanes, sans que les profanes puissent se passer de l'illuminisme.

Pour recourir moins souvent aux profanes, les époptes auront des assemblées régulières, auxquelles chacun d'eux apportera tout ce qu'il a pu découvrir de nouveau dans sa science. Le dépôt de ces nouvelles connoissances formera une bibliothèque réservée aux savans de la secte. Là, de nouveaux époptes rédigeront l'en-

semble de ces productions, en distribueront le résultat aux frères des diverses provinces, suivant la classe à laquelle *ils* président.

On ne peut s'empêcher de l'observer, une société qui, dans toute autre vue, et sans affecter ce mystérieux secret, recourroit aux mêmes moyens, mettroit la même attention à l'éclaircissement des vérités utiles, rendroit aux sciences et aux arts d'importans services; mais ici le concert de tous ces époptes ne tend à l'empire des sciences que pour les altérer en les dirigeant toutes au bouleversement des empires et de la religion, sous le prétexte familier à l'illuminisme de ramener le genre humain à la nature seule.

Crainte que les sciences ne soient cultivées ailleurs dans un tout autre objet, les époptes de Weishaupt ont leurs règles à suivre, pour que les nations puissent un jour n'avoir point d'autres maîtres que ceux de l'illuminisme. Vous formerez, leur dit spécialement leur législateur, vous formerez sans cesse de nouveaux plans, afin

de voir comment on peut, dans vos provinces, s'emparer de l'*éducation publique, du gouvernement ecclésiastique, des chaires d'enseignement et de prédication.* — Quel que soit le genre de littérature dominant dans le siècle, en vous y conformant, vous aurez soin de *mettre à la mode les principes de notre ordre*, afin que les jeunes écrivains les répandent dans le peuple, et *nous servent ainsi sans le vouloir.* — Vous aurez soin aussi que *les écrits de nos adeptes soient exaltés dans le public. Vous ferez emboucher la trompette en leur faveur*, et *vous prendrez garde que les journalistes ne rendent pas nos écrivains suspects.* — Quant aux savans et aux écrivains qui, sans appartenir encore à notre illuminisme, ont des principes semblables aux nôtres, s'ils sont des hommes que nous appelons bons, *mettez-les dans la classe de ceux qu'il faut enrôler.* Que le doyen ait donc une liste de ces hommes-là, et que de temps à autre il ait soin de la faire courir parmi les frères. — Si l'on ne pouvoit pas attirer à

l'ordre ces écrivains ainsi distingués, et surtout s'ils avoient des principes contraires à ceux de la secte, le devoir de l'épopte sera de les *décréditer* ou de les perdre dans l'opinion publique.

Telles sont à peu près les principales lois à suivre par tous les frères de ce grade, pour se mettre en possession de l'empire des lettres, et pour y établir les principes de la secte. Ce soin même de pervertir les sciences exige des travaux et une assiduité dont tous ne sont pas susceptibles. Il est des frères qui, sans pouvoir se distinguer dans ce genre, ont au moins le zèle et les talens nécessaires pour la direction et l'inspection des autres. Il en est dont il faut récompenser les désastreux succès par les hauts emplois de l'ordre. C'est dans cette double classe d'époptes que sont choisis ceux que la secte élève au grade de régent. C'est pour eux aussi que le législateur entre dans les plus grands détails sur le gouvernement de son illuminisme. Les instructions qu'il leur réserve sont graduées

et divisées en quatre parties; la première a pour titre : *Système général du gouvernement de l'ordre;* la seconde, *Instruction pour tout le grade de régent;* la troisième, *Instruction des préfets ou supérieurs locaux;* la quatrième, *Instruction du provincial.*

LOIS DES RÉGENS ILLUMINÉS.

Dans ce système général du gouvernement illuminé, les adeptes *régens* occupent les premières dignités, c'est-à-dire celles de *provincial*, de *supérieur national* et de ses assistans. Tous ces supérieurs sont maintenus aux frais de l'ordre; mais tous aussi doivent spécialement s'occuper des moyens d'ajouter aux richesses de l'ordre. L'instruction suivante leur dit ce qui mérite le plus leur attention sur cet objet.

« Chaque province a le maniement de ses deniers. Lorsque *pour quelque grande entreprise*, l'assemblée des régens met à contribution la caisse de plusieurs loges ou préfectures, cette contribution doit être

regardée comme un emprunt. Les loges en seront dédommagées par le paiement des intérêts, et même par la restitution des capitaux.

» Le provincial n'a point de caisse, mais il a un état de toutes celles de la province. Les objets généraux de *recette* sont, 1° les contributions payées pour la réception des francs-maçons; 2° le superflu des contributions de chaque mois; 3° les dons gratuits; 4° les amendes; 5° les legs et donations; 6° notre commerce et nos manufactures, *handel und gewerbe* (ce dernier mot *gewerbe* signifie également *négoce, trafic, métier*).

» Les dépenses sont, 1° les frais d'assemblées, de lettres, de décorations et des frères voyageurs; 2° les pensions aux frères pauvres et dépourvus de tout autre moyen; 3° les sommes à payer pour *arriver au grand but de l'ordre*; 4° pour l'encouragement des talens; 5° pour les essais et les épreuves; 6° pour les veuves et leurs enfans; 7° pour les fondateurs. » Sous le titre de seconde instruction, les

frères régens sont avertis qu'ils doivent se regarder comme *docteurs et gouverneurs du genre humain*. En conséquence ils étudieront *l'art de dominer, de gouverner, d'exercer même sur le monde un empire absolu et sans bornes, sans paroître avoir la moindre idée d'exercer cet empire.*

Tout régent illuminé doit chercher à établir *une certaine égalité* parmi les hommes. Il ne souffrira point que l'imbécile joue le maître sur l'homme d'esprit, le méchant sur le bon, l'ignorant sur le savant, le foible sur le fort, *quand même le tort seroit du côté du plus fort.*

Pour inspirer la crainte et le respect à ses inférieurs, il insinuera *que toutes les sociétés secrètes, que des monarques mêmes, sont gouvernés par les supérieurs de l'illuminisme; que ceux-ci sont les auteurs de tout ce qui se passe de grand, de remarquable dans le monde; que tout homme jouissant d'une certaine réputation pour son mérite et ses talens est membre de l'ordre.*

Pour apprendre à connoître le monde, il voyagera *tantôt en marchand, tantôt en officier, tantôt en abbé.* Il cherchera à se donner la réputation d'un homme extraordinaire, employé à des affaires d'importance, bien entendu qu'il prendra les précautions nécessaires pour ne pas s'exposer à être dévoilé.

S'il est des femmes en crédit, il lui est recommandé de les flatter, de les faire servir au grand but de l'illuminisme.

Il cherchera surtout à gagner le commun du peuple, tantôt par des libéralités, tantôt par l'éclat, d'autres fois en s'abaissant ou se popularisant, en souffrant *avec un air de patience des préjugés que l'on pourra dans la suite déraciner peu à peu.* Il cherchera surtout à procurer à l'ordre *l'influence sur les écoles.*

En général et indépendamment de l'emploi qui leur est confié, l'objet des régens sera l'étude constante et habituelle de tout ce qui ajouteroit à la perfection et à la puissance de l'ordre.

LOIS DES PRÉFETS DE DISTRICT.

Outre ces lois générales, Weishaupt consacre différens chapitres à l'instruction spéciale des supérieurs locaux. Les préfets de district sont plus particulièrement avertis de ne rien épargner pour se mettre en possession des écoles et des maîtres de leurs districts, d'établir des colonies de l'ordre dans tous les environs. « Choisis- » sez pour cela, leur dit ici leur code, » choisissez d'abord un adepte hardi, en- » treprenant, et dont le cœur soit tout à » nous. Envoyez-le passer quelque temps » dans le lieu où vous pensez à faire vo- » tre établissement. — Avant de peupler » les extrémités, commencez par vous con- » stituer dans le centre. Cherchez d'abord » à gagner les hommes plus habituelle- » ment résidans dans leurs domiciles, tels » que *les marchands et les chanoines*. — » Ne cherchez point à vous étendre, jus- » qu'à ce que tout soit consolidé dans le » chef-lieu de votre district. — Examinez » quel voile ou bien quel nom il faut don-

» ner à l'ordre dans les divers endroits et
» suivant les diverses circonstances des
» colonies que vous établirez. — Quand
» vous aurez acquis quelque part des for-
» ces suffisantes, et surtout si nos frères y
» sont en possession des *premières digni-*
» *tés*; si, loin d'avoir rien à craindre du
» gouvernement, nous dirigeons au con-
» traire nous-mêmes ceux qui en tien-
» nent les rênes, soyez assurés que bien-
» tôt le monde ne nous manquera pas. »
— S'il est intéressant pour nous d'avoir les écoles ordinaires, il est aussi très-important de *gagner les séminaires ecclésiastiques et leurs supérieurs. Avec ce monde-là, nous avons la principale partie du pays, nous mettons de notre côté les plus grands ennemis de toute innovation, et ce qui est le plus important, avec les ecclésiastiques, le peuple et les gens du commun se trouvent dans nos mains.* — Appliquez-vous encore spécialement à gagner les gens en place. *Quand le préfet illuminé est peu à peu venu à bout de garnir de membres zélés pour*

notre ordre les dicastères et les conseils du prince, il a fait tout ce qu'il pouvoit faire. Cela vaut mieux que s'il avoit initié le prince même. Mais en général les princes seront rarement admis dans les hauts grades, et lorsqu'ils le seront, il faudra supprimer des mystères tout ce qui pourroit leur être trop suspect.

Le code des préfets leur recommande encore spécialement de mettre leurs élèves dans une situation où ils soient continuellement occupés de leur ordre, de leur en inspirer la plus haute idée, de donner au supérieur tous les détails possibles sur leur conduite; de les accoutumer surtout au plus strict secret et à la plus exacte obéissance; de ne jamais souffrir qu'un frère soit élevé aux grades supérieurs, avant d'avoir acquis toutes les idées et les connoissances compétentes. Là-dessus, dit le code, on ne sauroit porter trop loin les précautions, *l'anxiété, le scrupule.* — Que les préfets se rendent ces lois familières, que tous les observent exactement,

et il *n'y aura plus rien d'impossible pour nous sous le soleil.*

LOIS DU PROVINCIAL ILLUMINÉ.

A cette instruction des préfets, succèdent les règles que Weishaupt a données à ses provinciaux. Ceux-ci seront élus par les régens de la province, et confirmés par le directeur national; mais ce choix et cette confirmation n'empêchent pas le général illuminé de déposer l'élu, s'il en est mécontent. Tout provincial doit être né dans la province confiée à ses soins, ou du moins en connoître parfaitement l'état. — Il doit se rendre familière la constitution de l'ordre, comme s'il en étoit le fondateur. — Il étudiera surtout les règles des *régens* et des supérieurs locaux, pour les avoir toujours présentes, et ne pas en laisser une seule sans usage. Autant qu'il se pourra, qu'il soit libre de toute affaire publique et de toute autre obligation, pour être tout entier à l'ordre. — *Il aura l'air d'un homme qui ne cherche que le repos, et qui s'est retiré*

des affaires. — Il fera son séjour dans le centre de sa province, afin de mieux étendre ses soins sur les divers cantons. — Immédiatement soumis à un des inspecteurs nationaux, il lui rendra chaque mois compte de sa province. — S'il a des plaintes à porter contre cet inspecteur, il les adressera au *premier.* — Tous les régens de sa province seront ses consulteurs; mais il en aura deux auprès de sa personne, plus spécialement destinés à lui servir de secrétaires. — C'est à lui à nommer tous les supérieurs des classes inférieures. — Il a droit d'envoyer *les frères pensionnés par l'ordre,* et de les employer dans le lieu de sa province où ils lui paroîtront plus utiles. — C'est à lui aussi à faire connoître les frères exclus, afin qu'on en conserve exactement la liste dans les assemblées. — Lorsqu'il aura des reproches à faire à des frères qu'il seroit dangereux d'offenser, il se servira d'une main étrangère, et sa lettre sera signée *Basile.* Ce nom, que personne ne porte dans l'ordre, est expressément destiné à cet objet. Il

écrira de temps à autre aux classes inférieures, et sur la proposition des époptes, il prescrira les livres dont il faut occuper les élèves, suivant les besoins de chaque grade. — Il n'élevera point un frère au grade de régent, sans la permission de l'inspecteur national. — Il doit avoir grand soin de procurer à l'ordre des coopérateurs dans la partie des sciences. — S'il est dans cette partie des hommes à talens, mais peu propres à la direction politique, il se fera une étude de les écarter de la partie à laquelle ils sont inhabiles. — Dans chacun des chapitres écossais, il aura un prêtre affidé, qui lui servira de *censeur secret* ou d'espion. — Qu'il ne néglige point d'assembler ses régens, et de délibérer avec eux dans les circonstances importantes. — Pour tout dire en peu de mots, le provincial est chargé de mettre sa province en état de tout entreprendre pour ce que les Illuminés appellent *bien*, et d'empêcher ce qu'ils appellent *mal*. — *Heureuses les contrées*, dit Weishaupt, *où notre ordre aura acquis cette puissance!*

Cela ne sera pas bien difficile au provincial qui suivra les avis des *très-hauts supérieurs*. Secondé par tant d'hommes habiles, formé *à la science morale*, il n'est point de nobles entreprises dont il ne puisse venir à bout. — Ainsi point de connivence pour les fautes, point de népotisme, point d'autres motifs que ceux de l'ordre. — « Du reste, ajoute le législateur, que les frères se reposent sur nous du soin de ne créer provinciaux que des hommes capables de remplir ces fonctions. *Mais que l'on sache aussi que dans nos mains restent tous les moyens de châtier celui qui voudroit abuser de la puissance qu'il a reçue de nous.* — Cette puissance ne doit être employée que pour le bien des frères, de ceux-là surtout dont la fidélité est à l'épreuve. Prodiguons en leur faveur les services, l'argent, l'honneur, nos biens, notre sang même, et que *l'offense du moindre illuminé soit notre cause à tous.* »

Ces instructions données aux provinciaux nous annoncent, au-dessus de leur

autorité, une puissance qui sait se réserver les moyens de châtier quiconque abuseroit de la portion qu'elle en confie, c'est-à-dire quiconque n'en feroit pas l'usage conforme au grand objet et à tous les complots de la secte.

Il est en effet trois grades hiérarchiques supérieurs à celui des provinciaux. Il est d'abord des *directeurs nationaux*, il est au-dessus de ces directeurs un conseil appelé par la secte son *aréopage*; enfin, il est pour cet aréopage un supérieur qu'elle appelle le général de l'ordre.

Jusqu'ici, tout ce qu'on a lu de ces règles données par Weishaupt à ses Illuminés n'est qu'un extrait fidèle des diverses parties de son code (1). Celles qu'il a données à la classe appelée des *très-hauts supérieurs*, ne nous sont connues que par

(1) Pour ces diverses parties du code, voyez, 1° *Véritable Illuminé*, contenant les premiers grades de l'illuminisme, et dont Knigge lui-même a reconnu l'authenticité; 2° l'*Illuminé dirigeant*, publié par un homme à qui ce grade a été confié; 3° *les Derniers Travaux de Spartacus* et de *Philon*, contenant les grades d'*épopte* et de *régent*, publiés avec le certificat de *Philon-Knigge*.

les lambeaux que nous en trouvons dans ses lettres, et dans les œuvres de Knigge, son co-législateur. Ces monumens ne sont pas moins authentiques que le code lui-même. Voici le résultat de ce qu'ils nous fournissent sur les *directeurs nationaux.*

RÈGLES DES DIRECTEURS NATIONAUX.

C'est à ces directeurs que s'adressent tous les comptes rendus par les provinciaux sur les frères et sur l'état de l'illuminisme dans chaque province. C'est à ces mêmes directeurs à faire parvenir au conseil général de la secte et à son aréopage tout ce que les comptes rendus par les provinciaux renferment de plus essentiel. C'est surtout à ces mêmes directeurs que viennent aboutir tous les plans, tous les systèmes dont les *époptes*, et surtout les *régens illuminés*, doivent s'occuper sans cesse pour arriver à la révolution que la secte médite. — Un des premiers devoirs de tout *directeur national* sera donc de recueillir ces systèmes antireligieux, antisociaux, et de faire juger par son tribu-

nal à quel point ils peuvent être utiles au grand objet de la désorganisation universelle. — Il ne suffiroit point tout seul à ce travail; il aura donc auprès de sa personne les élus de la nation, comme les provinciaux ont auprès d'eux les élus des provinces. Ces élus nationaux, combinant leurs efforts, verront d'abord quels sont de ces systèmes ceux qui peuvent entrer dans le trésor des sciences illuminées. Ils y ajouteront ensuite tout ce que leur propre génie inventera pour en tirer le plus grand avantage possible, toujours dans les vues de la secte. — Parvenus à ce degré de perfection, tous ces plans, ces projets, ces systèmes d'impiété, de désorganisation, seront déposés dans les archives du directeur, devenues les *archives nationales*. C'est là que recourront dans leurs doutes les supérieurs provinciaux; c'est de là que partiront toutes les lumières à répandre dans toutes les diverses parties de la nation. C'est là aussi que le directeur national trouvera les nouvelles règles à dicter, pour que tous les frères nationaux

tendent plus sûrement, plus uniformément au grand objet.

Mais la secte ne borne point ses vues à une nation; tous les plans ou systèmes révolutionnaires rédigés dans le conseil du directeur national seront donc envoyés au centre de toutes les nations, au suprême aréopage, au général et chef modérateur universel de la conspiration. De là cette correspondance exprimée en ces termes dans le code de Weishaupt : *Il est pour chaque empire un directeur national en société et en liaison immédiate avec nos pères, dont le premier est au timon de l'ordre.* De là cette injonction aux provinciaux de rendre au directeur national des comptes si fréquens et si exacts de tout ce qui se passe d'intéressant dans leurs provinces, de recourir à lui dans tous leurs doutes sur tout objet de quelque importance, de ne rien entreprendre sans son avis dans les affaires politiques. De là cette attention de subordonner à ce même directeur le choix des adeptes à élever dans l'ordre, au grade politique de régent, ou

bien aux préfectures des districts. De là l'élection même des provinciaux soumise au national; de là, enfin, cette précaution de réserver à ce national tous les *quibus licet* des adeptes régens, afin que les secrets de leurs découvertes politiques arrivent sûrement à celui qui n'en doit point laisser ignorer aux pairs de l'ordre.

Tels seront donc les droits, et telles sont les lois de l'inspecteur national de l'illuminisme; telle est pour la secte l'importance de ses fonctions. A lui tous les secrets des frères répandus dans les provinces, et à la cour et à la ville; à lui tous les projets, tous les rapports sur les succès ou les dangers de l'ordre, sur les progrès de la conspiration, sur les emplois, les dignités et la puissance à procurer aux adeptes, sur les concurrens à écarter, les ennemis à déplacer, les dicastères et les conseils à occuper; à lui encore tout ce qui peut ou retarder ou bien accélérer la chute des autels et des empires, la désorganisation de l'État et de l'Église. Sous son inspection, et par lui, ou par sa correspondance

immédiate, par celle de tous les inspecteurs nationaux de l'ordre, tous les secrets des frères scrutateurs, tous les projets des frères politiques, des frères au génie des spéculations, tout ce qui se médite dans les conseils des princes, tout ce qui s'affoiblit ou se fortifie dans l'opinion des peuples, tout ce qu'il faut prévoir et empêcher, prévenir ou hâter dans chaque ville, dans chaque cour et chaque famille; par lui et par ses frères inspecteurs des nations, toutes ces connoissances iront se réunir, se concentrer dans le conseil suprême de la secte. Dès-lors pas un seul souverain, pas un seul ministre dans l'État, pas un seul père dans sa famille, pas un seul homme dans le sein de l'amitié, qui puisse dire: Mon secret à moi; il n'est pas arrivé, il n'arrivera pas à cet aréopage. Par ce directeur national encore, et par les adeptes du même rang, tous les ordres médités et combinés dans cet aréopage, tous les décrets des pères illuminés seront notifiés aux adeptes de toutes les nations, de toutes les provinces, de toutes les académies

...

et loges maçonniques ou minervales de la secte. Par lui enfin, et par ses confrères *directeurs nationaux*, arrivera le compte *général* à rendre de ces ordres, de leur exécution, au sénat des pairs qui les dicta. Par lui, ils reconnoîtront les négligens à relever, les transgresseurs et les revêches à châtier, à faire souvenir du serment qui soumit leur fortune et leurs jours mêmes aux décrets des supérieurs majeurs, des pères inconnus, ou de l'aréopage de la secte. C'est en vain qu'elle cache le code de tous ces inspecteurs; après toutes les lois sorties des ses antres, voilà évidemment les mystères compris dans ces mots seuls : Il est pour chaque empire un directeur national en *liaison* ou en correspondance *immédiate* avec les pairs de l'ordre.

LOIS DE L'ARÉOPAGE ILLUMINÉ.

Quant aux lois et au régime spécial de son aréopage même, on sent bien que la secte a soin de les tenir dans des ténèbres encore plus impénétrables. Cependant un coin du voile se déchire lorsque nous en-

tendons le fameux adepte Philon-Knigge, dans son apologie même, nous parler en ces termes des magistrats suprêmes de son illuminisme :

« Leurs travaux, nous dit-il, quant à
» la partie purement spéculative, devoient
» avoir pour objet la connoissance et la
» tradition de toutes les découvertes im-
» portantes, saintes et sublimes à faire
» dans les *mystères religieux* et dans la
» haute philosophie. Douze aréopagites
» seulement devoient composer ce tribu-
» nal, et l'un d'eux devoit en être le chef.
» Lorsqu'un de leurs membres venoit à
» mourir ou à se retirer, son successeur
» devoit être choisi dans la classe des ré-
» gens. »

Elle est encore bien mystérieuse cette idée générale de son aréopage, donnée par Philon: il en dit cependant assez pour nous faire entendre très-positivement qu'à cet aréopage aboutissent toutes les spéculations de ces *époptes* illuminés, dont l'objet est de faire servir toutes les sciences à l'extinction des idées religieuses; il en

dit encore assez pour nous montrer tout cet aréopage occupé à combiner, à rédiger, à sanctionner ou à rejeter *les plans d'une nouvelle religion*, que les adeptes *mages* sont chargés d'inventer, et que la secte *veut donner à l'univers*.

Moins gêné dans ses confidences, Weishaupt en dévoile davantage à l'intime Caton, lorsqu'il lui dit, en parlant de son aréopage : « *Dans ce conseil suprême* » se dévoilent complètement *les maximes* » *et la politique de l'ordre*. Ici, on pro» jette, on examine comment il faut s'y » prendre pour nous mettre peu à peu en » état d'attaquer un jour en face l'ennemi » de la raison et du genre humain. Ici » encore s'examine comment ces projets » pourront s'introduire dans l'ordre, et à » quel frère on peut les confier; comment » chacun, en proportion des confidences » qui lui en seront faites, pourra être » employé pour l'exécution. » (ECRITS ORIGIN., lett. à Caton, 10 mars 1778.)

Ces maximes et cette politique de l'illuminisme sont désormais trop bien con-

nues de mes lecteurs, pour qu'ils ne disent pas avec moi : Le voilà donc ce grand objet du conseil suprême de la secte ! C'est là que se discute cet ensemble de ruses, d'embûches, de nouveaux artifices, de complots imaginés par les frères. C'est là que se pèsent les mérites des grands adeptes, pour distinguer ceux à qui chaque partie des complots peut être confiée avec plus de succès. C'est là enfin que l'on attend le temps, et que l'on étudie les moyens de se montrer un jour à découvert, et d'attaquer en face, *tôt ou tard,* les partisans de la religion, des lois et des propriétés, comme autant d'ennemis de la raison et de l'humanité. — Ce n'est point une main étrangère, c'est celle du législateur même de la secte, qui a tracé ces lignes et dévoilé ce grand objet de son conseil suprême. Que nous importe désormais le détail des lois qu'il donne à ses aréopagites? La plus constante de ces lois fut très-certainement que ces aréopagites lui fussent soumis à lui-même, et lui obéissent comme tout le reste des frères

devoient leur obéir. Plus d'une fois son despotisme révolta ces premiers sénateurs, mais c'étoit alors même qu'il savoit leur montrer toute l'importance du pouvoir qu'il avoit à exercer sur eux. Notre plus grande faute, leur disoit-il alors et leur écrivoit-il, c'est que chacun veut faire entrer dans l'ordre ses propres idées; c'est que l'on ne veut pas s'en tenir à ces oracles de Machiavel. « Il faut prendre pour » maxime générale que presque jamais » un État n'est bien réglé d'abord *que par* » *la conduite d'un seul homme*, qui donne » le plan et qui établisse les ordres néces- » saires pour cela. — Un tel homme doit » tâcher *d'avoir l'autorité lui seul.* » Après avoir cité une pareille autorité, Weishaupt ajoute tristement : « Mais c'est » ce que je n'ai pu obtenir. Les frères ont » traité d'esprit dominateur ce qui n'étoit » que loi de nécessité dans l'art de gou- » verner. » Au milieu de ces contentions, ils sentoient si bien sa supériorité dans cet art au moins de gouverner des sociétés conspiratrices, qu'il ne craignoit pas de

dire à ses aréopagites eux-mêmes : *En fait de politique et de morale, ah! Messieurs, vous êtes encore bien loin derrière moi.* D'autres fois, pour leur faire sentir tout le besoin qu'ils avoient de lui, il faisoit semblant de renoncer à sa place de chef, jusqu'à ce qu'ils l'eussent prié de la reprendre. « J'y consens, leur disoit-il alors, » mais à condition.....

» 1° Que vous n'irez ni en-deçà ni en- » delà de ce que je prescrirai. Je compte » désormais là-dessus, ou qu'au moins » aura-t-on l'attention de m'en prévenir, » si l'on pense à s'en écarter.

» 2° J'exige que tous les samedis il me » soit envoyé un compte de tout ce qui » se sera passé, et ce compte, en manière » de *protocole*, signé de tous les élus pré- » sens.

» 3° Qu'on me fasse connoître tous les » membres enrôlés ou même à enrôler, » en me traçant leur caractère, et qu'on » y ajoute les détails de ce qui les con- » cerne, lors de leur réception.

» 4° Que les statuts de la classe dans

» laquelle on travaille soient observés avec
» la plus grande exactitude, qu'il n'y ait
» point de dispense sans informations; car
» si chacun veut changer à sa manière,
» où sera l'unité? Ce que j'exige de vous,
» vous l'exigerez de votre monde. S'il n'y
» a point d'ordre dans les premiers rangs,
» il en sera de même dans les inférieurs. »
(ECRITS ORIG. tom. II, lett. XLIX et L.)

Avec ces artifices, Weishaupt vint à bout enfin de persuader, et il fut décidé que le général de l'ordre en seroit aussi le grand modérateur; qu'à la tête des aréopagites, seul au *timon de l'ordre*, il en auroit la direction suprême. (PLAN GÉNÉRAL DE L'ORDRE, n° 3.)

Sans doute, ce même homme, qui ne laissoit rien d'imparfait dans tout ce qui tendoit au but de ses opérations, exerça aussi son génie à composer les lois qui devoient diriger ses successeurs, et leur apprendre à faire de leur suprématie tout l'usage qu'il en faisoit lui-même; mais on sent quelle précaution la secte doit avoir prise pour ne pas laisser échapper aux té-

nèbres cette partie de son code. Tout ce que l'historien peut faire ici, c'est de recueillir ce qui en échappe à Weishaupt dans ses confidences, ou bien ce qui s'en trouve dans quelques autres monumens de la secte. Si l'on veut rédiger ces données dans le style du législateur même, il en résultera au moins les lois suivantes :

1° Le général illuminé sera élu par les douze pairs de l'aréopage, à la pluralité des suffrages. (Derniers Éclairciss. de Philon, pag. 119.)

2° Les aréopagites ne pourront élire général qu'un des membres de leur sénat, c'est-à-dire qu'un homme d'abord assez distingué parmi les adeptes régens, pour être mis au nombre des douze premiers adeptes de l'illuminisme, et devenu ensuite assez remarquable dans ce grand conseil de la secte, pour être jugé le premier illuminé du monde.

3° Les qualités requises dans un général illuminé se supposent par celles dont il doit avoir fait preuve avant que d'arriver au sénat des aréopagites. Comme il

est fait pour présider à tous, il sera, plus que tous, pénétré des principes de notre instituteur, plus que tous dégagé des idées religieuses, des préjugés nationaux et patriotiques. Plus que tous, convaincu de ce grand objet de notre ordre, d'apprendre à l'univers à se passer de maîtres et de lois et d'autels, il aura sans cesse devant les yeux les intérêts du genre humain. Nul homme à délivrer du joug ne sera étranger à son zèle. C'est pour rendre l'égalité et la liberté à tous les peuples, qu'il est constitué supérieur général des Illuminés, qui sont ou qui seront répandus partout pour opérer la révolution de *l'homme-roi*. (*Voyez* les mystères.)

4° Le général aura immédiatement au-dessous de lui les douze pairs de notre aréopage, et les divers agens ou secrétaires dont il s'entourera pour l'aider à soutenir le poids de ses travaux. (*Vide suprà.*)

5° Pour se mettre à l'abri des reproches de la double puissance ecclésiastique et politique, il pourra avoir l'air, ainsi

que notre fondateur, de remplir quelque fonction publique en faveur de ces mêmes puissances, dont la destruction doit être son unique objet; mais en sa qualité de général illuminé, il ne sera connu que de nos pères aréopagites, et de ses autres agens immédiats ou secrétaires. (*Voy. suprà*, et LETTR. DE SPARTACUS, ÉCRITS ORIGIN. *passim.*) Pour ajouter au secret qui l'environne, la ville où il réside aura un triple nom, celui qui est connu de tous les profanes dans leur géographie, celui qui n'est connu que de nos frères dans la géographie de notre ordre, celui enfin dont la connoissance est réservée aux aréopagites et aux élus appelés *conscii*. (ECRITS ORIGIN., t. Ier, sect. 3e.)

6° Une grande partie de nos succès dépendant de la conduite morale de nos aréopagites, le général aura spécialement à cœur d'empêcher parmi eux les scandales qui pourroient nuire à la réputation de l'ordre. Il aura soin de leur représenter combien le mauvais exemple écarte loin de nous les sujets qui nous seroient

le plus utiles. (*Ibid.*, t. II, lettr. IX et X.)

7° Pour conserver lui-même toute l'autorité de la vertu sur ses inférieurs, il aura toujours l'extérieur d'un homme austère dans ses mœurs. Pour être tout entier aux travaux qu'exigent ses fonctions, il n'oubliera point cette loi plus d'une fois inculquée dans les lettres de notre fondateur, comme la grande règle à laquelle il devoit ses succès : ***Multùm sudavit et alsit, abstinuit venere et vino***; il ne craindra ni le froid ni le chaud, il s'abstiendra des femmes et du vin, afin de rester en tout temps maître de son secret, et l'homme de tout conseil, de tout moment, dans les besoins de l'ordre. (*Ibid.*, t. I, lettr. XVI, etc.)

8° Le général sera le centre de notre aréopage, comme l'aréopage est le centre du monde illuminé, c'est-à-dire que chaque aréopagite, correspondant avec les inspecteurs nationaux, rendra compte au général de tous les *quibus licet*, de tous les secrets découverts par l'inspecteur correspondant, afin que ces secrets viennent de

toutes parts se déposer ultérieurement dans le sein de notre chef. *(Vide suprà.)*

9° Les fonctions du général et toute la sagesse de ses dispositions dépendant des connoissances qu'il acquiert par la voie de ses correspondances, il les partagera lui-même entre ses aréopagites, assignant à chacun la nation qui entre dans son département, et l'inspecteur qui lui en doit les comptes. (T. II, lettr. VI, XIII, etc.)

10° Les objets essentiels de cette correspondance seront, 1° le nombre des frères en général, afin de s'assurer de la force de l'ordre dans chaque nation; 2° ceux des frères qui se distinguent le plus par leur zèle et leur intelligence; 3° ceux des adeptes qui, dans les cours ou dans l'Église, dans les armées ou dans la magistrature, occupent des postes importans, et quelle espèce de services on peut attendre d'eux, ou leur prescrire, dans la grande révolution que notre ordre prépare au genre humain; 4° le progrès général de nos maximes et de toute notre doctrine dans l'opinion publique; à quel point les na-

tions sont mûres pour la révolution; ce qui reste encore de force, de moyens à la double puissance religieuse et politique; quels hommes à placer ou bien à déplacer; quelles ressources enfin à déployer pour hâter ou bien pour assurer notre révolution, et pour lier les mains à ceux qui nous résistent. (*Voy.* ci-dessus les divers grades, tout l'objet de leur *quibus licet*, tablettes, etc.)

11° Si dans cette correspondance on vient à découvrir des frères à exclure, tous les droits qu'ils avoient reconnus dans notre ordre, et surtout le droit *de vie et de mort*, appartenant plus spécialement au général, c'est à lui à juger quelle espèce de châtiment doit suivre l'exclusion, si c'est, ou l'infamie du frère exclus à proclamer dans toutes les loges, ou *la peine de mort* à prononcer contre lui. (*Voyez* ÉCRITS ORIG., t. II, lettr. VIII, *suprà*, serment des novices.)

12° Au soin de châtier les imprudens, les lâches et les traîtres, le général ajoutera celui d'étudier les adeptes plus pro-

pres à seconder ses vues dans chaque empire. Sans se faire connoître à eux, il établira une chaîne de communication entre eux et lui. Il disposera lui-même tous les anneaux de cette chaîne d'après le plan tracé par notre instituteur, comme le grand moyen d'atteindre, du sanctuaire où il réside, jusqu'aux extrémités de l'univers; comme celui de donner à notre ordre la force des *armées* invisibles, de les faire paroître tout à coup, de les mettre en action, de les diriger toutes, d'exécuter par elles les révolutions les plus étonnantes, avant même que ceux dont elle abat les trônes n'aient eu le temps de s'en apercevoir.

13° L'usage de la chaîne est très-aisé, il ne s'agit que de toucher au premier anneau, un trait de plume est le ressort qui met tout le reste en action; mais le succès dépend du moment. Du fond de son sanctuaire, le chef de nos adeptes étudiera les temps, préparera les voies; le signal des révolutions ne sera donné que dans ces jours où la force et l'action com-

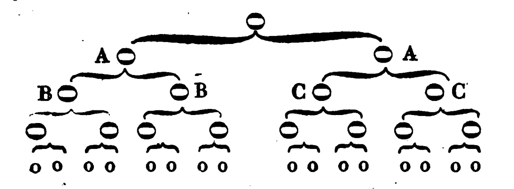
binée, subite, instantanée des frères, sera devenue irrésistible.

Le général illuminé qui aura le mieux disposé cette chaîne, qui lui aura donné assez d'étendue, assez de force pour entraîner et pour bouleverser à la fois tous les trônes, tous les autels, toutes les constitutions religieuses et politiques, et pour ne plus laisser sur la terre que les débris des empires, celui-là créera *l'homme-roi et seul roi, seul souverain* de ses actions comme de ses pensées. C'est à lui qu'est réservée la gloire de consommer la grande révolution, le dernier objet de nos mystères.

Quelque évidence que j'aie donnée aux preuves qui doivent successivement amener mes lecteurs à cette conclusion, il leur en coûtera peut-être encore de croire que Weishaupt ait porté l'attention jusqu'à imaginer cette chaîne de communications souterraines qui lui donnent à lui et à ses successeurs cette facilité, ce pouvoir invisible de mettre en action ces milliers de légions que l'on voit armées

de leurs piques, de leurs torches et de leurs haches, sortir en un clin d'œil de leurs souterrains, au jour marqué pour les révolutions. Qu'on jette donc les yeux sur cette table de progressions, tracée par Weishaupt même dans ses lettres à l'adepte Caton-Zwack, et tracée de nouveau par lui-même dans ses leçons à l'adepte Celse-Bader. Qu'on écoute les explications qu'il leur donne, et qu'on les médite. La première est conçue en ces termes :

« En ce moment, ne m'adressez immé-
» diatement personne autre que *Cortez*,
» afin que j'aie le temps de me livrer à
» mes spéculations, et *de mettre notre*
» *monde à sa place, car tout dépend de*
» *là. Je m'en vais opérer avec vous sur*
» *la planche suivante :*



» J'ai immédiatement au-dessous de

» moi deux adeptes à qui je souffle tout
» mon esprit; chacun de ces deux adep-
» tes correspond à deux autres, ainsi de
» suite. De cette manière, de la manière
» du monde la plus simple, je peux *met-
» tre en mouvement et enflammer des
» milliers d'hommes. C'est de cette ma-
» nière qu'il faut faire arriver les or-
» dres et opérer en politique.* » (LETTRE DE WEISHAUPT A CATON-ZWACK, 16 février 1782.)

Peu de jours après cette leçon, Weishaupt écrit à Celse-Bader, et lui dit : « J'ai envoyé à Caton un modèle, une
» planche ou figure, montrant comme
» on peut *méthodiquement*, et sans beau-
» coup de peine, *disposer dans le plus
» bel ordre possible une grande multi-
» tude d'hommes.* Il vous aura sans doute
» montré cela, sinon demandez-lui : voici
» la figure. »

Ici en effet Weishaupt ajoute encore la figure de progression, et continue : « *L'es-
» prit du premier, du plus ardent, du
» plus profond des adeptes,* se commu-

» nique journellement et sans cesse aux
» deux A : par l'un il passe à BB, et par
» l'autre à CC; de ces deux-ci, il arrive
» de la même manière aux huit suivans,
» de ces huit aux seize, aux trente-deux,
» ainsi de suite. J'en ai écrit plus au long
» à Caton. Bref, *chacun a son aide-ma-*
» *jor, par lequel il agit médiatement sur*
» *tous les autres. Toute la force sort du*
» *centre et vient de nouveau s'y réunir.*
» Chacun se subordonne, en quelque ma-
» nière, *deux hommes qu'il étudie à fond,*
» *qu'il observe, qu'il dispose, qu'il en-*
» *flamme, qu'il exerce, pour ainsi dire,*
» *comme des recrues, afin qu'ensuite ils*
» *puissent exercer et faire feu avec tout*
» *le régiment. On peut établir la même*
» *chose pour tous les grades.* » (ÉCRITS ORIG., t. II, lettr. XIII à Celse.)

Il n'en est pas de cette leçon comme de celles qui couloient, en quelque sorte malgré lui, de la plume de Weishaupt, et qu'il laissoit à ses disciples le soin de recueillir pour en faire son code politique. — *Laissez-moi me livrer à mes spécu-*

lations et arranger notre monde. — C'est ainsi que l'on doit communiquer les ordres et opérer en politique. Ces paroles nous montrent, non la loi provisoire, mais la loi méditée, réfléchie et fixée, jusqu'à ce qu'il arrive ce temps de soulever et d'enflammer toutes les légions préparées au terrible exercice, ce temps expressément annoncé par Weishaupt et ses hiérophantes, *de lier les mains, de subjuguer, de faire feu et de vandaliser l'univers.*

Quand cette loi enfin sera remplie, le Vieux de la Montagne, le dernier Spartacus pourra sortir lui-même de son sanctuaire ténébreux, et se montrer triomphant au grand jour. Il n'existera plus ni empire, ni loi; l'anathème prononcé sur les *nations* et sur leur *Dieu*, sur la société et sur ses lois, aura réduit en cendres nos autels, nos palais et nos villes, nos monumens des arts et jusqu'à nos chaumières; le dernier Spartacus, contemplant ses ruines et s'entourant de ses Illuminés, pourra leur dire : Venez et célébrons la mémoire de Weishaupt notre père. Nous avons con-

sommé ses mystères. Des lois qui gouvernoient les hommes, ne laissons plus au monde que les siennes. Si jamais les nations et leur religion, et leur société et leur propriété pouvoient renaître, le code de Weishaupt les a détruites; ce code seul les détruiroit encore.

Il le dira, le dernier Spartacus, et les démons aussi sortiront des enfers pour contempler cet œuvre du code illuminé; et Satan pourra dire : Voilà les hommes ce que je les voulois. Je les chassai d'Eden; Weishaupt les chasse de leurs villes et ne laisse plus que les forêts. Je leur appris à offenser leur Dieu; Weishaupt a su anéantir et l'offense et le Dieu. J'avois laissé la terre leur rendre encore le prix de leurs sueurs; Weishaupt frappe la terre de stérilité. Ils la défricheroient en vain, le champ qu'ils ont semé ne sera plus à eux. Je leur laissois leurs riches et leurs pauvres, leur inégalité; Weishaupt leur ôte à tous le droit de ne rien avoir, et pour les rendre tous égaux, ils les fait tous brigands. Je pouvois jalouser leur reste de vertu, de

bonheur, de grandeur même, sous les lois protectrices de leurs sociétés, de leur patrie; Weishaupt maudit leurs lois et leur patrie, et ne leur laisse plus que le stupide orgueil, l'ignorance et les mœurs du sauvage errant, vagabond et abruti. En les rendant coupables, je leur laissois encore le repentir et l'espoir du pardon; Weishaupt a effacé le crime et le remords : il ne leur laisse plus que leurs forfaits sans crainte, et leurs désastres sans espoir.

En attendant que l'enfer puisse jouir de ce triomphe que lui prépare le code illuminé, quels succès de la secte en sont déjà les funestes présages? Quelle part a-t-elle eue à la révolution qui désole déjà tant de contrées et en menace tant d'autres? Comment engendra-t-elle ce fléau appelé, dans ces jours de révolution, de forfaits et d'horreur, les *Jacobins*? Quels ont été enfin jusqu'ici les terribles effets de ce code illuminé, et que peut-on en redouter encore? C'est ce qui nous reste à dire dans la partie historique de la secte.

CINQUIÈME PARTIE.

HISTOIRE DES ILLUMINÉS.

PREMIÈRE, SECONDE ET TROISIÈME ÉPOQUES.

Enfanté peu d'années avant la révolution française, dans les conceptions d'un homme dont toute l'ambition sembloit ensevelie à Ingolstadt, dans la poussière des écoles, comment l'illuminisme, en moins de quatre lustres, devint-il la redoutable secte qui, sous le nom de *Jacobins*, compte aujourd'hui pour ses trophées tant d'autels écroulés, tant de sceptres brisés ou morcelés, tant de constitutions renversées, tant de nations domptées, tant de potentats tombés sous ses poignards ou ses poisons, ou ses bourreaux, tant d'autres potentats humiliés sous le joug d'une servitude appelée la *paix*, ou d'une ser-

vitude plus flétrissante encore, appelée *alliance?*

Sous ce même nom de *Jacobins*, absorbant à la fois tous les mystères, tous les complots, toutes les sectes des conjurés impies, des conjurés séditieux, des conjurés désorganisateurs, comment l'illuminisme s'est-il fait cette puissance de la peur, qui, tenant l'univers consterné, ne permet plus à un seul roi de dire : Demain encore je serai roi, et pas à un seul peuple : Demain j'aurai encore mes lois et ma religion ; pas à un seul citoyen : Demain encore et ma fortune et ma raison seront à moi, demain je ne me réveillerai pas entre l'arbre de la *liberté* d'un côté et l'arbre de la mort, la dévorante guillotine de l'autre?

Invisibles moteurs, comment les adeptes secrets du moderne Spartacus ont-ils seuls présidé à tous les forfaits, à tous les désastres de ce fléau de brigandage et de férocité, appelé *révolution?* Comment président-ils encore à tous ceux que la secte médite, pour consommer la désolation

et la dissolution des sociétés humaines?

En consacrant cette cinquième partie des Mémoires sur le jacobinisme à éclairer ces questions, je ne me flatte pas de les résoudre toutes avec la précision et les détails des hommes qui auroient eu la faculté de suivre la secte illuminée dans tous ses souterrains. Sans perdre un seul instant de vue les chefs ou les adeptes, ce monstre a voyagé à travers les abîmes; les ténèbres nous ont plus d'une fois dérobé sa marche : cependant en recueillant les traits qui nous sont dévoilés, il n'est pas impossible d'en réunir assez pour tracer ses progrès depuis son origine jusqu'à ce congrès où le jacobinisme appelle en ce moment les souverains vaincus, bien moins pour mettre fin à l'horreur des combats que pour jouir des terreurs qu'il inspire au dehors, et préparer au dedans des ressources pour de nouveaux triomphes; bien moins pour assurer aux peuples les débris de leurs lois et de leur religion, que pour aviser aux moyens de ne plus en laisser de vestiges. J'essaierai donc en-

core d'aider l'historien à ne pas s'égarer dans ce dédale, en y cherchant les traces de la secte.

L'ordre que je suivrai pour dévoiler les fastes de cet illuminisme sera celui de ses époques les plus remarquables.

Dans la première, on voit Weishaupt jetant les fondemens de la secte, formant autour de lui ses premiers adeptes, essayant ses premiers apôtres, et les disposant à de grandes conquêtes.

La seconde sera celle d'une fatale intrusion, qui valut à Weishaupt des milliers et des milliers d'adeptes, et que j'appellerai l'époque de la franc-maçonnerie illuminisée.

La troisième est celle que les Illuminés appellent le temps de leur persécution, et qui suivit la découverte de leur secte en Bavière. Retirés dans leurs antres, mais plus actifs que jamais, de souterrains en souterrains, ils arrivent dans ceux de Philippe. Avec tous ses arrière-adeptes, il leur donne toutes les loges de sa maçonnerie française. De cette monstrueuse as-

sociation, naissent avec les Jacobins tous les forfaits et tous les désastres de la révolution. C'est la quatrième époque de l'illuminisme; c'est le temps où commence l'exécution de ses complots. Celui-là seul sait à quel point la terre est condamnée à les voir s'accomplir, qui permit aux Jacobins de naître, comme il permet au démon de la peste d'infecter les empires, jusqu'à ce que son calice épuisé l'ait vengé d'une génération d'impies. — Avant que d'arriver à ce temps des forfaits et des désastres, remontons à l'origine même de la secte qui les a fait tous éclore.

Depuis bien des années, et surtout depuis que la franc-maçonnerie avoit pris faveur en Europe, il s'étoit formé en Allemagne une foule de petites sociétés secrètes, ayant chacune leur loge, leur vénérable, leurs mystères. Tels tous ces ordres appelés, les uns de l'*harmonie*, de l'*espérance*, les autres *frères constantistes*, *frères noirs*. Ce n'étoient encore là que de petites coteries, dangereuses, il est vrai, par le secret que l'on y affectoit, par l'amour

des ténèbres auxquelles s'accoutumoient les jeunes gens, mais dans lesquelles on ne voit point qu'il se fût introduit encore des opinions ou des projets alarmans, soit pour l'État, soit pour la religion. Le temps n'étoit pas encore arrivé, où l'on auroit des preuves du parti que de grands conspirateurs savent tirer de ces mystérieuses pépinières.

Lorsqu'en Allemagne le bruit se répandit d'un nouvel ordre d'Illuminés, établi par Weishaupt, bien des personnes crurent que ce n'étoit là aussi qu'une de ces petites franc-maçonneries de collège, dont tout l'objet cessoit pour les adeptes dès qu'ils avoient fini leur cours d'études. Les Illuminés eux-mêmes ne manquèrent pas d'accréditer cette opinion, quand leur secte fut découverte. Si la nature de leur code et de leurs mystères n'avoit pas suffi pour démontrer dans leur auteur des intentions et des projets d'une tout autre importance pour le gouvernement, il suffiroit de jeter les yeux sur les archives de la secte naissante, pour y voir la résolu-

tion, les moyens d'étendre ses complots, et de ne leur donner d'autres limites que celles des empires.

PREMIÈRE ÉPOQUE DE L'ILLUMINISME.

Ce fut le 1er mai, année 1776, que Weishaupt jeta les fondemens de son illuminisme; la liste des adeptes trouvée dans leurs archives montre son nom inscrit en ce jour en tête de tous les autres. En ce même jour, on y trouve installés aréopagites *Ajax-Massenhausen et Tibère-Merz*. (ÉCRITS ORIGIN., t. Ier.) Il est vrai qu'il choisit ces deux premiers adeptes parmi ses élèves étudians en droit à l'université d'Ingolstadt; mais dans le cours ordinaire des études, son école se composoit de jeunes gens de dix-huit à vingt ans, c'est l'âge où les passions se prêtent le plus facilement aux sophismes de la séduction. Weishaupt sentit trop bien qu'il pouvoit en faire celui de ses apôtres, et les envoyer faire dans leur mission sous sa conduite, ce qu'il faisoit lui-même dans Ingolstadt. Dès la première année de son

illuminisme, dans son atroce impiété, singeant le Dieu du christianisme, il conçut en ces termes les ordres qu'il donnoit à Massenhausen, de répandre son nouvel évangile : *Jésus-Christ n'a-t-il pas envoyé ses apôtres prêcher dans l'univers? Vous qui êtes mon Pierre, pourquoi vous laisserois-je oisif et tranquille chèz vous? Allez donc et prêchez, ite et prædicate.* (ÉCRITS ORIGIN., lettr. à Ajax, 19 septembre 1776.)

Le moderne Céphas n'avoit pas même attendu ces ordres de son maître, pour lui donner des preuves de son zèle. Dès le premier mois de son installation, il avoit déjà exercé son apostolat à Munich, et enrôlé l'adepte Xavier Zwack, devenu si fameux sous le nom de *Caton.* Par ce nouvel apôtre, la secte fit bientôt dans Munich des progrès que Weishaupt peint lui-même en ces termes, dans sa lettre adressée à Tibère-Merz, le 13 mars 1778 :

« J'ai un plaisir extrême à vous appren-
» dre les heureux progrès de mon ordre

» sachant très-bien la part que vous y
» prenez, et la promesse que vous m'avez
» faite d'y contribuer de tous vos moyens.
» Écoutez donc; — sous peu de jours me
» voilà en état d'établir deux loges à Mu-
» nich. La première est composée de Ca-
» ton, et d'Hertel à qui j'ai donné le nom
» de *Marius*, et de Massenhausen que
» nous nommons *Ajax*. Ceux-là reçoi-
» vent directement de moi leurs instruc-
» tions. Vous serez aussi membre de leur
» conseil, quand vous vous trouverez à
» Munich. Il m'a fallu arrêter Ajax, quoi-
» qu'il pût m'être bien utile; car il est le
» premier qui ait eu connoissance de la
» chose, et c'est lui aussi qui m'a enrôlé
» Caton. Si la chose étoit à faire, je ne le
» prendrois plus; mais je lui ai si bien
» rogné les ongles, qu'il ne peut plus me
» jouer les tours de ses intrigues. Je ne
» lui laisse pas un sou de notre caisse en-
» tre les mains. Je l'ai confiée à Marius.
» — Caton est à Munich la cheville ou-
» vrière, l'homme qui conduit tout. C'est
» pour cela que désormais il faut que

» vous soyez en correspondance avec lui.
» C'est dans cette loge que se règle tout
» ce qui tient à la direction générale de
» l'ordre; mais tout me doit être envoyé
» pour l'approbation.

» Au second collège (ou bien à la se-
» conde loge de Munich) appartiennent
» les frères ci-dessus, et de plus Berger
» sous le nom de *Cornelius Scipion*, et
» un certain Troponero que nous nom-
» mons *Coriolan*, homme excellent pour
» nous, âgé de quarante ans, long-temps
» dans le commerce à Hambourg, très-
» fort sur les finances, dont il tient au-
» jourd'hui école à Munich.

» A ceux-là vont se joindre bientôt
» Bader et Westenrieder, l'un et l'autre
» encore professeurs dans la même ville.
» Cette loge s'occupe des affaires locales,
» de ce qui peut nous être utile ou nous
» nuire à Munich. Claudius, cousin de
» Caton, et le jeune Sauer, apprenti mar-
» chand, sont au noviciat. Beierhamer,
» appellé *Zoroastre*, et reçu depuis peu
» de jours, va faire son essai à Landshut,

» où nous l'envoyons sonder le terrain.
» Michel, sous le nom de *Timon*, et Ho-
» heneicher vont attaquer Freysingen.

» Vous connoîtrez fort peu de ceux
» d'Eichstadt. Il suffit de vous dire que
» là nous avons pour directeur le conseil-
» ler Lang, nommé *Tamerlan*. Déjà son
» zèle nous a valu Odin, Le Tasse, Osiris,
» Lucullus, Sésostris, Moïse. *Ne sont-ce*
» *pas là d'assez bons progrès?* Nous avons
» aussi à Munich notre propre libraire.
» Nous y faisons imprimer à nos frais
» *Alphonse de Varyas*, sur les *stratagè-*
» *mes* et les *sophismes des Jésuites*. Vous
» en aurez bientôt un exemplaire. Si vous
» envoyez à Caton une contribution en
» argent, comme vous me l'avez offerte,
» vous nous ferez plaisir; il vous en fera
» passer la reconnoissance.

» Oh! si par votre zèle et vos dispo-
» sitions nous pouvions faire aussi quel-
» que chose en Souabe, cela nous don-
» neroit une bonne avance. Je vous en
» conjure, mettez donc la main à l'œu-
» vre. *Dans cinq ans, vous serez étonné*

» *de ce que nous aurons fait.* Caton est
» incomparable. Voilà le plus difficile sur-
» monté. *Vous allez nous voir faire des*
» *pas de géant.* Oh! mettez-vous y donc
» aussi. *Vous attendriez en vain une*
» *meilleure occasion d'acquérir de la*
» *puissance.* Vous avez toutes les con-
» noissances et toute l'habileté qu'il nous
» faut pour cela. Ne pas bâtir dans cet
» Elysée quand on le peut, quand on en
» a l'occasion, c'est un double crime. Il
» s'en est trouvé tant d'autres à Eichstadt;
» votre patrie ne pourroit-elle pas aussi
» devenir un autre Eichstadt? — Quant à
» moi, les services que je peux rendre
» ici sont bien peu de chose. Répondez
» au plus tôt; faites de cette lettre l'extrait
» ordinaire, et renvoyez-la-moi, etc. »

Weishaupt n'étoit pas toujours si modeste sur ses travaux et ses succès pour la propagation de son ordre. Dès la première année de son institution, on le voit en effet profiter des vacances que lui laissoient ses fonctions publiques, pour se transporter à Eichstadt, qu'il appelle *Er-*

serum. Il consacre à son apostolat tout le temps que les instituteurs de la jeunesse destinent communément à se reposer de leurs travaux annuels, et ensuite il écrit à son Ajax : « J'ai certainement » dans ces vacances fait bien plus, à moi » seul, que tous vous autres ensemble. » (LETTR. IV.)

De retour à Ingolstadt, il ne chercha plus qu'à combiner ses fonctions publiques d'interprète des lois avec celles d'instituteur secret d'une société destinée à les renverser toutes. Il remplit les premières avec une assiduité et une apparence de zèle si imposante, qu'il fut élu recteur de l'université. Ce surcroît de devoirs publics ne fut pour lui qu'un surcroît d'hypocrisie. Cette même année, loin de perdre de vue ses complots, il établit une école secrète, où, se dédommageant des leçons qu'il se voyoit forcé de donner en public, il sut se préparer, dans une nouvelle espèce d'élèves, d'abondantes ressources pour la propagation de son illuminisme. Professeur et recteur de l'uni-

versité, il profita de ce double titre pour inspirer de la confiance aux parens de ses écoliers. Il fit de sa maison un de ces pensionnats où les jeunes gens, plus habituellement sous les yeux de leurs maîtres, sont aussi sensés plus spécialement à l'abri des dangers de leur âge. L'intention de ce monstrueux pédagogue, offrant sous ce prétexte sa table et sa maison aux élèves de l'université d'Ingolstadt, se manifeste dans plusieurs de ses lettres. Il sollicite les pères et les mères de lui confier leurs enfans, et c'est en se félicitant d'avoir obtenu ce précieux dépôt, c'est, par exemple, en écrivant à ses adeptes qu'il auroit à sa table le jeune baron de Sechroeckenberg et le jeune Hoheneicher, qu'il ajoutoit : *Il faudra bien aussi que ces gens-là mordent à l'hameçon qui leur sera jeté.* C'est après avoir vu combien cette école intérieure lui fournissoit de moyens de séduction, qu'il écrivoit : *L'année prochaine aussi je prendrai chez moi des pensionnaires, et cela toujours pour notre grand objet.* (LETTR. I A AJAX,

XX A CATON, t. I.) S'il arrivoit qu'il ne pût obtenir des parens quelques-uns des élèves sur qui il avoit jeté les yeux, il cherchoit autour de lui des maisons de confiance où il les attiroit pour ne point les perdre de vue. Il leur offroit, par exemple, un logis dans la maison de sa mère elle-même, et ensuite il leur écrivoit : *Je ne vous force pas d'y venir; mais ce qu'il y auroit ici de bon, c'est que j'aurois souvent un prétexte d'aller dans votre chambre, et que là nous pourrions nous entretenir plus aisément encore que chez moi, sans que personne en sût rien. Notre union en seroit plus secrète.* (LETTR. V A AJAX.)

A peine y avoit-il deux ans que Weishaupt consacroit à son illuminisme cette école intérieure, et déjà ses élèves, dignes de ses projets, alloient propager ses complots dans d'autres souterrains. Pour juger l'importance des moyens par celle des succès, tenons-nous-en encore à lui-même, et méditons tout ce qu'il en rapporte dans la lettre suivante.

« Désormais, » écrit-il à ses deux grands aréopagites, Caton et Marius, « désor-
» mais vous aurez à prendre un autre ton
» avec Timon et Hoheneicher. Je leur ai
» révélé le secret; je me suis dévoilé à
» eux comme auteur de notre ordre, et
» je l'ai fait pour bien des raisons.

» 1° Parce qu'il faut *qu'ils deviennent*
» *eux-mêmes fondateurs d'une nouvelle*
» *colonie à Freysingen, leur patrie*, et
» qu'ils ont besoin pour cela de leçons
» spéciales, qu'il eût été trop long de leur
» donner par lettres, sur l'ensemble de no-
» tre système et sur notre marche. Pen-
» dant qu'ils sont encore ici auprès de
» moi, je profite du temps pour les for-
» mer à tout.

» 2° Parce qu'en attendant, il faudra
» qu'ils *m'enrôlent le baron d'E. et quel-*
» *ques autres étudians.*

» 3° Parce que H. (assez évidemment
» ce même Hoheneicher qu'il vient de
» nommer, celui précisément dont il di-
» soit, en l'amenant dans son pensionnat:
» *Il faudra bien qu'il morde à l'hame-*

» *çon*), parce que Hoheneicher connois-
» soit trop bien ma manière de penser et
» d'écrire, pour n'avoir pas tôt ou tard
» deviné que tout ceci étoit mon ouvrage.

» 4° Parce que, *de tous mes pension-*
» *naires de l'année dernière, il étoit le*
» *seul qui n'eût pas connoissance de la*
» *chose.*

» 5° Parce qu'il s'est offert de contri-
» buer à notre bibliothèque secrète de
» Munich, *et qu'il nous livrera spéciale-*
» *ment divers objets très-importans de*
» *celle du chapitre de Freysingen.*

» Enfin, parce qu'après trois mois d'in-
» structions que j'ai encore à leur donner,
» ils seront l'un et l'autre en état de nous
» rendre de grands services. » (ÉCRITS ORIGINAUX, t. I, lettr. XII à Caton et à Marius.)

De cette lettre, il suit évidemment, 1° que de tous les jeunes pensionnaires appelés à la table de Weishaupt, dès la première année de sa conspiration, pas un seul n'avoit échappé à ses pièges; 2° qu'avant même de leur avoir donné

ses dernières leçons, il se servoit d'eux pour enrôler à ses complots ceux des autres élèves de l'université qu'il ne pouvoit pas attirer à sa table; 3° que le moment où il les renvoyoit à leurs parens, comme ayant terminé leurs études des lois de leur patrie, étoit précisément celui où il les renvoyoit dans leur patrie, munis de tous les principes, de tous les artifices de sa conspiration contre ces mêmes lois, contre celles de toute société, de toute religion et de toute propriété.

Les adeptes qu'il avoit à Munich suivoient si fidèlement ses leçons et son exemple pour la propagation de son ordre, que Weishaupt, calculant leurs succès et les siens, n'hésitoit pas à leur écrire : *Si vous continuez avec le même zèle, sous peu de temps nous serons maîtres de toute notre patrie*, c'est-à-dire *de toute la Bavière*. (ÉCRITS ORIGIN., t. I, lettr. XXVI, 14 novembre 1778.)

Il s'en falloit bien que ses vues se bornassent à cet électorat. Bientôt il écrivit à

ses aréopagites qu'ils eussent à lui chercher, parmi les étrangers qu'ils avoient à Munich, des hommes que l'on pût instruire, et envoyer planter aussi des colonies à Augsbourg, Ratisbonne, Saltzbourg, Landshut, et dans la Franconie. Lorsqu'il faisoit cette demande, l'existence de son ordre n'étoit pas encore soupçonnée autour de lui dans Ingolstadt, et déjà pour la Bavière seule, il comptoit cinq loges à Munich; d'autres loges et d'autres colonies étoient établies à Freysingen, à Landsberg, à Burghausen, à Straubing; il étoit près d'en établir à Ratisbonne et à Vienne. Il en avoit déjà en Souabe, en Franconie et dans le Tirol. Ses apôtres étoient d'un côté à Milan, et de l'autre en Hollande. Il n'y avoit pas trois ans que son illuminisme étoit fondé, et il comptoit déjà plus de mille initiés sous ses lois. (LETTR. XXV A CATON, 13 nov. 1778.)

Le rôle, ou pour mieux dire la multiplicité, la variété des rôles qu'il jouoit dans Ingolstadt pour ajouter à ses succès, n'est pas facile à concevoir. Il nous en

donne au moins une idée légère, lorsque, se proposant pour modèle, il écrit à l'adepte Caton : « Faites comme moi; éloi-
» gnez-vous des compagnies nombreu-
» ses. — Mais attendez seulement, l'heure
» vient, et elle arrivera bientôt, où vous
» aurez beaucoup à faire. Souvenez-vous
» de ce Séjan, qui prenoit si bien l'air d'un
» homme désœuvré, et qui faisoit tant de
» choses en semblant ne rien faire. *Erat*
» *autem Sejanus otioso simillimus, nihil*
» *agendo multà agens.* » Jamais conspirateur n'avoit donné plus fidèlement le précepte et l'exemple; mais il devoit aussi une partie de ses succès au zèle et à l'activité qu'il savoit communiquer à ses adeptes.

Le plus remarquable de ceux-ci étoit sans doute ce Xavier Zwack, qu'il appeloit l'adepte *incomparable.* Il fut toujours aussi l'adepte *intime;* c'est à lui que sont adressées la plupart des lettres imprimées sous le titre d'*Écrits originaux;* c'est lui qui mérita de s'entendre dire par le fondateur de la secte : « Vous voilà dans un
» poste où il n'est que moi au-dessus de

» vous. Vous êtes élevé sur tous les autres » frères. Un vaste champ s'ouvre à votre » puissance et à votre influence, si nos » systèmes se propagent. » (LETT. XXVII, tom. I.)

Tant de faveurs et de distinctions supposent bien des titres. Pour apprécier ceux de cet adepte favori, il suffiroit de jeter un coup-d'œil sur le portrait qu'en trace son frère *enrôleur*, annonçant à Weishaupt l'acquisition qu'il en a faite. D'après ce portrait, Xavier Zwack, fils d'un commissaire de la chambre des comptes, est né à Ratisbonne. Au moment de son insinuation, c'est-à-dire le 29 mai 1776, il se trouve âgé de vingt ans. A cet âge, « sa » taille est d'environ cinq pieds; *tout son* » *corps, maigri par la débauche*, tourne » au tempérament mélancolique. Ses yeux » sont d'un gris sale, *foibles et languis-* » *sans; son teint pâle et blême, son regard* » *habituellement penché vers la terre.* » — Son caractère moral est dépeint en ces termes : « Le cœur sensible, extraordinai- » rement philanthropique; stoïque dans

» ses jours de mélancolie. — Du reste,
» ami du vrai, circonspect, *extrêmement*
» *secret.* — *Parlant souvent de lui-même*
» *avantageusement, envieux à l'aspect*
» *des perfections des autres,* voluptueux,
» cherchant à se perfectionner. — Très-
» peu fait pour la grande compagnie, co-
» lère et emporté, prompt à s'apaiser. —
» Disant volontiers ses opinions secrètes,
» quand on a la précaution de le louer en
» le contredisant. — Aimant les nouveau-
» tés. — *Sur la religion et la conscience,*
» *bien éloigné des opinions communes.*
» *Pensant précisément comme il le faut*
» *pour l'ordre.* — *Maître parfait dans*
» *l'art de se contrefaire et de dissimuler;*
» bon pour notre ordre, comme spéciale-
» ment jaloux d'apprendre à connoître les
» hommes. »

Ce tableau d'un adepte devenu si cher à Weishaupt pourroit à peu près se réduire à ces termes : débauche immodérée, fatuité extrême, jalousie, dissimulation, noire mélancolie. C'en est là bien plus qu'il n'en faudroit pour bannir ce Zwack de

toute société honnête ; mais il pense déjà comme il le faut à Weishaupt en fait de *religion et de conscience*, c'est-à-dire il n'est déjà qu'un franc athée ; il a de plus pour le *secret* et pour les *nouveautés* tout cet amour qu'il faut aux conjurés révolutionnaires ; il est un de ces *philanthropes* qui ne disent aimer le genre humain que pour détester les lois qui le gouvernent. C'en est plus qu'il n'en faut pour racheter auprès de la secte tous les vices du candidat. C'en fut assez pour faire de Xavier Zwack l'adepte favori et le *Caton* de Weishaupt.

Cependant peu s'en fallut que les leçons du frère insinuant ne privassent l'illuminisme de tous les services qu'il pouvoit attendre de ce nouveau Caton. A peine eut-il appris que *la mort pour le sage ne doit être qu'un sommeil éternel*, plein de ce principe, et fatigué de son existence, il se persuada que mourir de sa propre main étoit aussi mourir en grand philosophe. Il écrivit à son enrôleur même, et lui fit part en ces termes de sa résolution : « Ami,

» je m'en vais, c'est le meilleur parti que
» j'aie à prendre. Porte-toi bien : ne doute
» pas de ma *probité, n'en laisse pas dou-*
» *ter les autres*; confirme les sages dans le
» jugement qu'ils vont porter de ma mort;
» *regarde avec pitié ceux qui la blâme-*
» *ront.* — Garde-toi de me plaindre. »

Une lettre dans le même genre, écrite aussi de sa main, invitoit le reste des frères à honorer sa cendre de leur souvenir, à le bénir, tandis que la *superstition le maudiroit.* « Sur le bord de ma fosse, ajou-
» toit le moderne Caton, j'y descends avec
» réflexion; j'ai choisi la mort *par convic-*
» *tion, par démonstration*; je la choisis
» *pour mon bonheur.* » On ne sait ce qui vint persuader à ce jeune insensé qu'il étoit pour lui une autre espèce de bonheur; mais il choisit de vivre, et aujourd'hui encore, poursuivant les complots de la secte, il a trouvé son protecteur dans le sérénissime prince de Salm-Kirbourg. Ses *pensées sur le suicide* ne furent pas perdues, au moins pour sa belle-sœur : elle chercha aussi la mort en philosophe, et se précipita du

haut d'une tour. En choisissant de vivre, Caton-Zwack devint tout à la fois un conseiller intime de la cour de Bavière, aux appointemens de vingt mille florins, et le premier conseiller de Weishaupt dans cet aréopage, grand directeur de toutes les conspirations de la secte contre toutes les cours et tous les souverains.

Par ces qualités du plus intime adepte de Weishaupt, il est facile de juger celles qu'il exigeoit de ses autres élèves pour leur accorder sa confiance. Outre ceux qu'il a déjà nommés dans sa lettre à Tibère, il en est encore bien d'autres dont les *Écrits originaux* nous mettent en état d'apprécier le zèle. Tel est, entre autres, ce marquis de Constanza, que l'on voit sous le nom de *Diomède*, dès les premières années de la secte, parcourir le Tirol et le Milanais en apôtre de l'illuminisme. Tels sont le comte de Savioli, le baron de Magenhoff, dont Weishaupt avoit fait son *Brutus* et son *Sylla*; le comte de Papenheim, dont il fit son *Alexandre*. Tels surtout furent différens professeurs de collège ou maîtres d'é-

cole, que Weishaupt choisissoit toujours de préférence, pour attirer la jeunesse dans son illuminisme. Les progrès de cet ordre dans la première époque, et les moyens dont Weishaupt se servoit pour ajouter sans cesse au nombre de ses adeptes, s'apprécieront surtout par la note suivante, trouvée dans les papiers de Caton-Zwack, et conçue en ces termes :

« Nous avons dans *Athènes* (à Munich),
» 1° une loge régulière d'Illuminés ma-
» jeurs; 2° une moindre assemblée d'Illu-
» minés très-propre à notre objet; 3° une
» grande et remarquable loge maçonni-
» que; 4° deux considérables *églises* ou
» académies du grade minerval.

» A Thèbes (Freysingen), de même une
» loge minervale, aussi bien qu'à Mégare
» (Landsberg), à *Burghausen*, à *Strau-*
» *bing*, à *Ephèse* (Ingolstadt). Nous en
» aurons une dans peu à Corinthe (Ratis-
» bonne).

» Nous avons acheté (à Munich) une
» maison pour nous, et nous avons si bien
» pris nos mesures, que non-seulement les

» bourgeois ne se récrient plus sur nos
» assemblées, mais qu'ils parlent de nous
» avec estime, lorsqu'ils nous voient pu-
» bliquement aller à cette maison ou à la
» loge. *Certainement c'est là beaucoup*
» *pour cette ville.*

» Nous avons dans cette maison un ca-
» binet d'histoire naturelle, des instru-
» mens de physique, une bibliothèque,
» et tout cela, de temps à autre, s'accroît
» des dons des frères.

» Le jardin est destiné à la botanique.

» L'ordre procure aux frères tous les
» journaux scientifiques. — Par différentes
» pièces imprimées, nous avons réveillé
» l'attention des princes et des bourgeois
» sur certains abus plus remarquables.
» Nous nous opposons aux religieux de
» toutes nos forces, et nous avons vu de
» bonnes suites de ces travaux.

» Nous avons disposé la loge absolument
» suivant notre système, et nous avons
» rompu avec Berlin.

» Nous avons non-seulement réprimé
» les enrôlemens des R. C. (rose-croix),

...

» mais nous avons réussi à les rendre sus-
» pects.

» Nous sommes effectivement en traité
» d'une alliance plus étroite avec la loge
» de....., et avec la loge nationale de Po-
» logne.... »

Autre note de la même main, sur les progrès politiques de l'ordre.

« Par les intrigues de nos frères, les Jé-
» suites ont été éloignés de toutes les pla-
» ces de professeurs; nous en avons purgé
» l'université d'Ingolstadt.

» La duchesse douairière, l'*institut des*
» *cadets*, a tout disposé suivant le plan
» fait par notre ordre. *Cette maison est*
» *sous notre inspection; tous les profes-*
» *seurs sont membres de notre ordre. Cinq*
» *d'entre ces membres ont été bien pour-*
» *vus; et tous les élèves seront à nous.*
» Par la recommandation des frères, *Py-*
» *lade* est devenu *conseiller fiscal ecclé-*
» *siastique;* en lui procurant cette place,
» nous avons mis *à la disposition de l'or-*
» *dre l'argent de l'Église : aussi avons-*

» *nous, par l'emploi de cet argent, déjà*
» *réparé la mauvaise administration de*
» *nos — et de —; nous les avons tirés des*
» *mains des usuriers. Avec ce même ar-*
» *gent, nous soutenons toujours de nou-*
» *veaux frères.*

» Nos frères d'église ont été par nos soins
» tous pourvus de *bénéfices*, de *cures* ou
» de *places de précepteurs*. Par nos soins
» encore, nos frères *Arminius* et *Cortez*
» *sont devenus professeurs dans l'uni-*
» *versité d'Ingolstadt*. Dans cette même
» université, nous avons procuré des bour-
» ses à tous nos jeunes élèves.

» A la recommandation de notre or-
» dre, *la cour fait voyager deux de nos*
» *jeunes gens*, qui se trouvent à présent à
» Rome.

» *Les écoles germaniques* sont sous l'in-
» spection de l'ordre, et n'ont pas d'autres
» préfets que nos frères.

» *Nous dirigeons aussi la société de*
» *bienfaisance.*

» L'ordre a procuré à un grand nombre
» de frères qui sont dans les dicastères,

» dans les bureaux d'administration, des » appointemens et des surcroîts de paie.

» Nous avons *pourvu nos frères de quatre chaires ecclésiastiques.*

» Sous peu, nous serons maîtres de » toute la fondation barthélémique destinée à l'éducation des jeunes ecclésiastiques. Toutes nos mesures sont prises » pour cela; l'affaire a pris une bonne » tournure. *Par ce moyen, nous pourrons munir toute la Bavière de prêtres* » *adroits et convenables* (*à notre objet*).

» Nous avons les mêmes vues et le » même espoir sur une autre maison de » prêtres.

» *A force de mesures, d'efforts infatigables, et par les menées de divers —* » *par* — nous sommes venus à bout non-» seulement de maintenir le conseil ecclésiastique que les Jésuites vouloient faire » sauter, mais de faire attribuer à ce conseil, aux collèges et universités, tous » les biens dont les Jésuites avoient encore l'administration en Bavière, tels » que l'institut de la mission, l'aumône

» d'or, la maison de retraite et la caisse » des convertis. Nos illuminés majeurs » ont tenu pour *cet objet six assemblées ;* » *plusieurs y ont passé des nuits entiè-* » *res, et* — »

De combien de problèmes ou d'énigmes cette note de l'adepte Caton ne prépare-t-elle pas la solution dans l'histoire de la révolution française ! Avec quel soin on voit ici la secte s'insinuer d'avance dans le sanctuaire même ! Comme elle cherche déjà à pénétrer dans les dicastères, les conseils et les bureaux d'administration publique ! Comme elle sait déjà faire servir les trésors de l'Église et de l'État à soudoyer ses apôtres ! Comme elle sait déjà s'emparer de la tendre jeunesse, élever ses novices aux dépens des fondations publiques, faire payer ses voyageurs par les princes mêmes dont elle médite la ruine ! Mais il est dans cette même note des énigmes d'un autre genre. On y voit Caton-Zwack s'applaudir en même temps d'une loge maçonnique érigée dans Munich par les Illuminés, et des triomphes remportés

par ces Illuminés sur les francs-maçons rose-croix. Qu'est-ce tout à la fois que cette concurrence, ce désir d'imiter les frères francs-maçons, et cette guerre déclarée aux plus fameux adeptes de la franc-maçonnerie? Ces questions nous amènent à l'exposition du moyen le plus profondément conçu par Weishaupt, pour la propagation de ses complots. Elles tiennent à ses premières tentatives et à l'histoire de son intrusion dans les loges maçonniques. L'exécution de ce fameux projet nous conduit à la seconde époque de la *franc-maçonnerie illuminisée*.

SECONDE ÉPOQUE DE L'ILLUMINISME. — PROJET DE WEISHAUPT SUR LES FRANCS-MAÇONS.

Dès les premiers jours de son illuminisme, Weishaupt avoit conçu tout le parti qu'il tireroit pour ses complots de la multitude des francs-maçons répandus en Europe, s'il pouvoit jamais s'insinuer dans leur alliance. « Que je vous dise une nou-» velle, » écrivoit-il à son adepte Ajax dès l'année 1777 : « avant le carnaval

» prochain, je pars pour Munich et me » fais recevoir franc-maçon. *Que cela ne » vous effraie pas ; notre affaire n'en » va pas moins son train. Par cette dé- » marche, nous apprenons à connoître » un lieu ou un secret nouveau, et nous » en devenons plus forts que les autres.* » Il reçut en effet les premiers grades maçonniques dans la loge de *Munich*, appelée de *Saint-Théodore*. Il vit dans cette loge les jeux d'une innocente fraternité; mais dans ces jeux *il vit l'égalité et la liberté* faire toutes les délices des frères. Il soupçonna des mystères ultérieurs. On lui dit en vain que toute discussion religieuse ou politique étoit bannie des loges; il en disoit autant à ses novices sur l'objet de son ordre, et il savoit ce que devenoient toutes ces assurances. Bientôt l'adepte Zwack, instruit par un maçon appelé *Marotti*, lui donna des connoissances plus profondes sur les *hauts grades* maçonniques. Bientôt il écrivit au même adepte qu'il avoit acquis lui-même sur cet objet bien d'autres connoissances, dont

il vouloit faire usage dans son plan, mais qu'il réservoit pour ses grades plus avancés. Assuré désormais de ses découvertes, et de l'usage qu'il pouvoit en faire pour mêler ses mystères à ceux des francs-maçons, et acquérir par là tous ces millions de frères répandus dans les loges maçonniques, il ordonna à ses aréopagites de se faire recevoir francs-maçons. Il fit toutes ses dispositions pour avoir le même avantage dans ses diverses colonies. Malgré tous ses efforts en ce genre, ses succès furent lents. Il avoit les secrets des francs-maçons, et les francs-maçons n'avoient pas les siens. Les rose-croix virent avec chagrin s'élever une nouvelle société qui ne peuploit ses loges qu'aux dépens des leurs, et qui commençoit à les décréditer, en se vantant d'avoir seule les vrais secrets de l'ordre. De là ces dissensions, ces jalousies dont on a vu les traces dans la note de Caton-Zwack. Il étoit difficile de dire lequel des deux partis l'emporteroit dans cette lutte. Weishaupt imaginoit mille moyens de triompher; mais il n'étoit pas

encore décidé sur l'usage qu'il feroit de sa victoire. « D'abord, écrivoit-il à Zwack, » j'aurois voulu faire venir de Londres une » constitution pour nos frères, et ce seroit » encore mon avis, si on pouvoit s'assurer » du chapitre (maçonnique) de Munich. » Il faudra essayer. — Je ne puis écrire » rien de fixe là-dessus, jusqu'à ce que je » voie la tournure que prendront nos af- » faires. Peut-être m'en tiendrai-je à ré- » former, peut-être ferai-je un nouveau » système maçonnique; peut-être encore » me résoudrai-je à incorporer la franc- » maçonnerie dans notre ordre, pour ne » faire des deux qu'un même corps : le » temps décidera ». (LETT. LVII A CATON, mars 1780.)

PHILON-KNIGGE.

Pour le fixer dans ces incertitudes, il falloit à Weishaupt un homme qui donnât moins de temps à peser les difficultés, qui les tranchât plus aisément. Le démon même des révolutions et de l'impiété lui envoya un baron hanovrien, nommé

Knigge. A ce nom, les honnêtes maçons allemands reconnoissent celui qui empesta jusqu'au jeu fraternel de leurs premières loges, et qui vint consommer la dépravation de leurs impies rose-croix. Dans leur indignation, tous ces frères honnêtes pardonneroient presque à Weishaupt, pour faire retomber sur *Knigge* seul toute leur haine et tout l'opprobre de leur société devenue le vaste séminaire de l'illuminisme. La vérité des faits est que, dans cette intrusion, Philon-Knigge ne fut que le digne instrument de Spartacus-Weishaupt. Ce que l'un exécuta, l'autre l'avoit conçu depuis long-temps. Dans leur funeste ensemble, ces deux hommes avoient précisément tout ce qu'il falloit, l'un pour donner des lois à la plus désastreuse des sectes, l'autre pour propager ses mystères, et pour donner à ses complots des légions d'adeptes.

PARALLÈLE DE KNIGGE ET DE WEISHAUPT.

Dans ses méditations farouches, Weishaupt eût suppléé Satan tout occupé de

ses projets contre le genre humain; Knigge rappelleroit un de ces génies méchans, ailés comme la peste, impatiens de voler partout où le roi des enfers leur a montré le mal à faire. Dans ses conceptions, Weishaupt combine lentement ses complots, calcule ses ressources, compare ses essais; pour assurer son choix, il le diffère. Dans sa légèreté, Knigge a plus tôt agi qu'il n'a délibéré. Il voit le mal à faire, et il le fait, prêt à se replier, si ses premiers moyens lui manquent. L'un prévoit les obstacles qu'il pourroit rencontrer, et cherche à les lever; l'autre franchit celui qu'il trouve, crainte d'avoir perdu son temps à l'écarter. L'un ne veut point de fautes qui retardent sa marche; l'autre avance toujours malgré ses faux pas.

Tapi dans les ténèbres, la grande jouissance de Weishaupt seroit d'avoir bouleversé le monde sans le voir et sans être vu. La conscience des forfaits est pour lui ce qu'est pour l'honnête homme celle des vertus. Ses succès lui suffisent; le plaisir de nuire l'emporte sur la célébrité qui au-

roit pu l'en empêcher. Knigge est un de ces êtres qui se montrent partout, qui se mêlent de tout, et qui veulent toujours paroître avoir tout fait. Tous les deux sont impies, tous les deux détestent également le frein des lois; mais Weishaupt, dès le commencement, a posé ses principes : il a percé dans l'étendue de ses conséquences, il faut que sa révolution les réalise toutes, et il croira n'avoir rien fait, s'il laisse encore subsister quelques lois religieuses ou sociales. L'impiété de Knigge et sa rebellion ont eu leur enfance et leur gradation. Il a parcouru successivement les écoles publiques et les écoles souterraines de l'incrédulité du siècle; il saura varier ses leçons et se plier à tous les caractères. Il lui faut aussi ses révolutions; il ne manquera pas celle qui se présente pour celle qu'il attend. Il fera un déiste, un sceptique, là où il ne pourra pas faire un athée. Suivant les circonstances, il jouera tous les rôles des sophistes, et il se prêtera à tous les grades de la rebellion.

Pour ses peuples nomades, pour ses

hommes-rois, égaux et libres, religion, magistrat, société, propriété, Weishaupt veut tout anéantir; Knigge détruira moins, pourvu qu'il puisse gouverner tout ce qui reste. Du fond de sa retraite, l'un a plus étudié les hommes, il sait mieux ce qu'il voudroit en faire; l'autre les a plus vus dans ses intrigues, il se contentera plus aisément de ce qu'il peut en faire. Pour dernier résultat de leur scélératesse commune et de leurs disparates, Weishaupt broie mieux ses poisons, et Knigge les vend mieux; à eux deux ils suffisent pour empester le monde entier.

Quand l'ennemi commun du genre humain rapprocha ces deux êtres, ils avoient déjà l'un et l'autre tout ce qui pouvoit rendre leur union désastreuse. Le baron hanovrien avoit été vomi sur la terre presque en même temps qu'elle enfanta le monstre bavarois, et toute sa vie sembloit n'avoir été qu'une préparation continuelle au rôle qu'il devoit jouer pour seconder Weishaupt, surtout pour lui ouvrir les portes de ces loges répandues d'orient en occident, et

du nord au midi, pour lui trouver dans les antres maçonniques tout ce que leurs mystères pouvoient y avoir disposé d'adeptes pour les siens.

Knigge nous dit lui-même qu'il avoit dès l'enfance un penchant extrême pour les sociétés souterraines. A peine eut-il atteint l'âge requis pour être admis dans les loges, qu'il se fit franc-maçon. Les frères qui l'admirent à leurs mystères étoient ceux qui se disent de la *stricte observance*. Il arriva au grade des *Templiers*, de ceux qui, dans l'espoir de recouvrer un jour les possessions des anciens chevaliers de cet ordre, se distribuent, en attendant, le titre de leurs commanderies. On lui donna celui de chevalier du cygne, *eques à cygno*. Contre son espérance, ce titre se trouvoit inutile pour sa fortune. Jaloux d'y suppléer, de se donner, au moins dans les loges, une importance qu'il avoit inutilement cherchée partout ailleurs, pour exceller dans les mystères, il étudia spécialement, sous la conduite du charlatan *Schrœder*, tous ceux de la *magie* et de l'*al-*

chimie. Chaleureux, fantastique, bouillant, tel qu'il se peint lui-même à l'âge de vingt-cinq ans, il crut à tous ces mystères; il se livra aux évocations, à toutes les sottises de l'antique et de la moderne cabale. Bientôt il ne sut plus *s'il y croyoit* ou *s'il devoit y croire*. Au milieu de ses enchantemens, *il se flattoit de voir se débrouiller le chaos des idées qui rouloient dans sa tête*. Pour les développer, il eût voulu entrer dans toutes les loges maçonniques; il en étudia toutes les sectes. (Voyez ses derniers *Éclaircissem.* pag. 24.) Comme s'il eût voulu réunir à lui seul tous les égaremens de l'esprit humain, il joignit à cette étude celle des sophistes du jour, s'abreuvant d'un côté de tous les délires cabalistiques, et de l'autre de toutes les impiétés soi-disant philosophiques. Il fit pour sa fortune ce qu'il fit pour les sciences; il essaya de tout sans être plus heureux. Tour à tour courtisan, directeur d'un théâtre, écrivain libelliste, protestant, catholique, de nouveau protestant, il ne sut se fixer qu'à l'école de tous les incrédules.

ACCORD DE KNIGGE ET DES ARÉOPAGITES.

Par une étrange combinaison, dans le temps où les Illuminés vinrent s'offrir à lui, une nouvelle intrigue, une vraie conspiration de Knigge et ses projets sur les frères maçons, laissoient à peine à Weishaupt l'honneur de l'invention. Il cherchoit à réunir toutes les différentes sectes de cet ordre, pour gouverner par elles les princes et les rois, sans qu'ils s'en aperçussent. Il avoit déjà communiqué ses projets à différens maçons, lorsque dans l'année 1780, il rencontra à Francfort-sur-le-Mein le marquis de Constanza, apôtre de Weishaupt. Il fut en peu de jours un des plus grands admirateurs de la nouvelle secte et de son fondateur. Weishaupt reconnut lui-même dans Knigge l'adepte qui devoit lui rendre les plus importans services. Pressé de lui communiquer ses derniers grades, il lui fit part de tous ses secrets. Le plus important de tous, en ce moment, étoit que les derniers mystères, sollicités par Knigge, n'étoient encore qu'ébauchés, que

Weishaupt en étoit lui-même l'inventeur, et qu'il avoit besoin d'un homme qui l'aidât à fixer ses dernières idées et à terminer son code. Ces confidences auroient pu révolter un autre adepte, elles ne firent que donner à Philon-Knigge l'espoir de partager lui-même la gloire du fondateur. Il s'étoit alors élevé de grandes dissensions entre Weishaupt et ses aréopagites. Philon-Knigge accourut à Munich. Il réconcilia le maître et les adeptes, il gagna si bien leur confiance, que, par un traité formel entre eux, il fut convenu qu'on lui livreroit tous les différens grades et toute la partie du code simplement ébauchée jusqu'alors; que son travail, de nouveau examiné par l'aréopage et approuvé par Weishaupt, serviroit enfin de règle aux derniers mystères. Un article non moins remarquable de cette convention portoit que Philon-Knigge se rendroit à Wilhemsbad, où devoit se tenir une assemblée générale des députés maçonniques; que là il emploieroit tous ses moyens pour gagner à l'illuminisme la plus grande par-

tie des frères députés, pour introduire ensuite et faire prévaloir les mystéres de Weishaupt dans toutes les loges maçonniques. Cette seconde partie de sa mission rendoit extrêmement pressant le travail dont Philon s'étoit chargé pour terminer le code des mystères. Sa plume légère et facile, ennemie de toute irrésolution, eut bientôt fait son choix dans le portefeuille de Weishaupt. Suivant sa convention avec les aréopagites, il laissa dans leur premier état tous ces grades préparatoires de novice, de minerval, d'illuminé mineur, que tant de frères avoient déjà reçus. Il étoit dit aussi qu'il laisseroit dans l'état ordinaire les trois premiers grades maçonniques, devenus intermédiaires. Il maria celui d'illuminé majeur aux grades écossais, il recueillit enfin pour ceux d'épopte et de régent tout ce que les travaux de Weishaupt lui offroient de plus impie, de plus séditieux dans les principes, de plus artificieux dans les moyens, et il en résulta ce code de la secte dont on a vu toute l'essence.

Les irrésolutions de Weishaupt le reprirent : il concevoit toujours quelque chose de plus séducteur encore; mais il délibéroit, Knigge vouloit agir. La seconde partie de sa mission ou ses succès auprès des francs-maçons de Wilhemsbad dépendoient surtout d'une résolution à prendre qui fixât pour jamais les mystères, les grades d'*épopte et de régent illuminé*. Weishaupt fut de nouveau pressé, et il approuva tout. *Il mit à tout son nom et le sceau de l'ordre.* Knigge se trouva libre dans son apostolat de Wilhemsbad. (Voyez les *derniers Éclaircissemens de Philon-Knigge*, depuis la pag. 55 jusqu'à la pag. 123; *Ibid.*, ses lettres à Caton, *Écrits originaux*, t. II, et sa convention avec les aréopagites.)

ASSEMBLÉE DES FRANCS-MAÇONS A WILHEMSBAD.

Ce n'étoit pas une société insignifiante que celle dont les députés accouroient de toutes les parties du monde à Wilhemsbad, et que Philon étoit chargé de réunir à son illuminisme. Les écrivains maçon-

niques les plus modérés ne croient pas qu'on puisse évaluer *à moins d'un million* le nombre de leurs frères. Que l'historien s'en tienne à ce calcul, quelque partialité qu'il puisse affecter, à la vue de ces députés d'une société secrète, composée au moins d'un million d'adeptes, accourus de toutes les parties de l'Europe à ce congrès mystérieux, bien des questions sérieuses pour les peuples et pour les souverains se présentent très-naturellement à notre esprit. Quels vœux et quels projets apportent avec eux les députés d'une association si formidable, sourdement répandue autour de nous? Que vont-ils méditer et combiner entre eux, pour ou contre les nations? Si c'est pour nous et le bien général de l'humanité que leurs conseils se réunissent, de quel droit vont-ils délibérer sur notre religion, nos mœurs ou nos gouvernemens? Qui leur a confié nos intérêts? Qui leur a dit que nous voulons agir ou penser, ou être gouvernés d'après leurs délibérations ou machinations souterraines, ou bien comme ils l'ap-

pellent, d'après leur industrieuse et secrète influence?

Si leurs projets sont des conspirations ou des vœux de changer notre culte et nos lois, frères insidieux et citoyens perfides, de quel droit vivent-ils au milieu de nous comme enfans d'une même société et soumis aux mêmes lois? Si ce n'est ni pour nous ni contre nous, s'il ne s'agit que de resserrer les liens de leur fraternité, de propager des vœux de bienfaisance et l'amour général des humains; au peuple ces prétextes chimériques, *ad populum phaleras!* L'Américain, le Russe, l'Anglais et l'Italien courront-ils donc en Allemagne pour apprendre dans le fond d'une loge à être bienfaisans chez eux? La nature et l'Évangile ne parlent donc pas assez haut ailleurs que dans vos *planches maçonniques?* Ou bien encore, pour le plaisir de vos banquets fraternels, pour porter vos santés *en zig-zag* ou *en équerre*, pour entonner vos hymnes à l'innocente égalité, vous aurez choisi, pour vos mystères, l'antre qu'auroient choisi des conju-

rés pour leurs complots? Trouvez d'autres prétextes, ou bien ne soyez pas surpris de nous voir soupçonner des conspirations.

Ces réflexions et ces questions deviennent bien plus sérieuses, lorsqu'on fait attention à l'état dans lequel se trouvoit alors la franc-maçonnerie. Quels que fussent les anciens mystères, au moins est-il constant que depuis un demi-siècle elle étoit infectée d'une foule d'adeptes, infectés eux-mêmes de tous les systèmes de l'impiété et de la rebellion, dans ces différens grades de frères africains, de chevaliers de l'aigle, chevaliers du soleil ou de l'étoile, philosophes sublimes ou kadosch. La plupart de ces grades, il est vrai, avoient été inventés par les maçons français; mais ils se répandoient en Allemagne, où toutes les réformes de Hund, de Schubard, de Zinnendorff, toutes les impostures de Jaeger, toutes celles des nouveaux rose-croix ou des Illuminés arrivés de Suède, n'étoient que de nouvelles formes données aux antiques mystères d'une liberté et d'une égalité désor-

ganisatrices. Le système qui sembloit alors devenir dominant en Allemagne, en Suède et dans le midi de la France, étoit celui d'une secte dont les adeptes prenoient tantôt le nom de *théosophes*, tantôt celui de *philalètes* ou de chevaliers bienfaisans. Ils n'étoient dans le fond que les disciples de Swédenborg, de Saint-Martin et de W***. Leur système apparent n'annonçoit que toutes les sottises, les absurdités ou les inepties de l'*anthropomorphisme :* ils sembloient ne parler que de leur *monde visible et invisible, de leurs esprits, de leurs apparitions, de leurs anges mâles et femelles, de leur homme intérieur et extérieur, de leur nouvelle Jérusalem, de la rénovation du genre humain;* mais dans le fond, il est aisé de démontrer, par les productions de leurs principaux écrivains, que toute leur doctrine se réduisoit à un véritable matérialisme, d'après lequel le feu devenoit le principe de toutes choses et le vrai dieu de l'univers. Leur nouvelle Jérusalem n'étoit qu'une révolution méditée pour ramener le monde à ce qu'il

leur plaisoit d'appeler l'état primitif de l'homme, à cet état antérieur à l'établissement de la société civile. Malgré toute leur hypocrisie, leur système se rapproche infiniment de celui de Weishaupt. Les épreuves par lesquelles ils font passer leurs adeptes ont même quelque chose de bien plus atroce, leur serment est bien plus terrible et bien plus menaçant. Qu'on en juge par l'exposé suivant.

Lorsqu'un de ces hommes que la secte a su enchaîner dans toute l'illusion des visionnaires, espère enfin trouver l'art des prodiges, la science des sciences, dans les derniers secrets des adeptes, on lui propose de consommer son dévoûment aux supérieurs qui tiennent cette science dans leurs mains. C'est un pacte nouveau qui ne doit plus en faire que l'aveugle instrument de tous les complots dans lesquels on l'entraîne. Au jour marqué pour l'initiation, à travers un sentier ténébreux, il est conduit à l'antre des épreuves. Dans cet antre, l'image de la mort, le jeu des spectres, les breuvages de sang, les lampes

sépulcrales, les voix souterraines, tout ce qui peut effrayer l'imagination, et la faire passer successivement de la terreur à l'enthousiasme, est mis en usage, jusqu'à ce qu'enfin tour à tour effrayé, fatigué, exalté, et privé de l'empire de sa raison, il ne puisse plus que suivre l'impulsion qui lui sera donnée. La voix d'un invisible hiérophante perce alors dans cet abîme, fait retentir la voûte de sons menaçans, et prescrit la formule de cet exécrable serment que l'initié répète :

« Je brise les liens charnels qui m'at-
» tachent à père, à mère, frères et sœurs,
» époux, parens, amis, maîtresses, rois,
» chefs, bienfaiteurs, à tout homme quel-
» conque, à qui j'ai promis foi, obéis-
» sance, gratitude ou service.

» Je jure de révéler au nouveau chef
» que je reconnois, tout ce que j'aurai
» vu, fait, lu, entendu, appris, deviné,
» et même de rechercher et épier ce qui
» ne s'offriroit pas à mes yeux. Je jure
» d'honorer l'*aqua toffana*, comme un
» moyen sûr, prompt et nécessaire de pur-

» ger la terre par la mort ou par l'hébé-
» tation de ceux qui cherchent à avilir la
» vérité ou à l'arracher de mes mains. »
(Voy. *la Loge rouge dévoilée*, p. 11, et l'*Histoire de l'assassinat de Gustave III, roi de Suède*, sect. 4.)

A peine ce serment est-il prononcé, la même voix annonce à l'initié que dès ce moment il est affranchi *de tous ceux qu'il a faits jusqu'alors à la patrie et aux lois*. « Fuyez, ajoute-t-elle, la tentation
» de révéler ce que vous avez entendu;
» car le tonnerre n'est pas plus prompt que
» le couteau qui vous atteindra, quelque
» part que vous soyez. »

MANOEUVRES ET SUCCÈS DE KNIGGE A WILHEMSBAD.

Sous quelque nom que fussent accourus à Wilhemsbad les adeptes de cette espèce d'Illuminés, et tous ceux des arrière-grades maçonniques, leurs systèmes et leurs moyens étoient assez différens pour nourrir les jalousies; mais c'étoit dans tous le même vœu d'une révolution aussi antisociale qu'antireligieuse, et chacun d'eux

cherchoit également à faire prévaloir ses systèmes parmi les députés. Knigge nous dit qu'il avoit eu aussi l'honneur d'être député par ces loges maçonniques. La mission qu'il avoit reçue de ses nouveaux confrères lui parut exiger qu'il s'abstînt lui-même d'assister aux délibérations. Il crut pouvoir servir plus utilement son illuminisme, en se réservant d'agir au dehors, tandis que Minos-Dittfurt, député avec lui par les aréopagites, observeroit tout ce qui se passoit dans l'intérieur. D'abord il essaya de gagner les suffrages de tous les députés, et de faire agréer par leur assemblée le code de Weishaupt. Ce premier plan d'attaque ne lui réussit pas.

Il résolut alors, ainsi qu'il nous le dit lui-même, *d'attaquer un à un* les députés, et *de gagner ensuite tout le corps, loge par loge.* Il convint avec Minos que désormais toute leur attention relativement au congrès se réduiroit à deux objets : l'un étoit d'empêcher que l'assemblée ne prît aucune résolution contraire aux

intérêts de leur illuminisme; l'autre, de préparer et de faciliter son entrée dans les loges; de s'y prendre si bien, que nul grade, nul grand-maître même ne pût empêcher les frères bavarois d'y dominer, ou de se ménager les moyens de marier tôt ou tard leur code illuminé au code maçonnique. C'étoit là que tendoit toute la mission que Knigge donnoit à son co-adepte Minos, en le chargeant de faire décréter par l'assemblée, « 1° une espèce » de réunion de tous les systèmes maçon- » niques dans les trois premiers grades, » de manière qu'un franc-maçon admis à » ces grades fût reconnu pour frère légi- » time dans toutes les loges, de quelque » classe et dans quelque système qu'il fût » d'ailleurs; 2° que dans la franc-maçon- » nerie ordinaire, il ne fût jamais fait » mention ni des hauts grades, ni des » chefs inconnus; 3° que tout envoi d'ar- » gent aux supérieurs maçonniques fût » interdit; 4° qu'il fût travaillé à un nou- » veau code pour les frères; 5° que toutes » les loges eussent le choix de leurs maî-

» tres et de leur directoire, c'est-à-dire » de la principale loge à laquelle la leur » seroit soumise. » (ECRITS ORIG., t. II, *rapport de Philon;* DIMIEH 1132, janvier 1783.)

En donnant à Minos le soin de faire passer ces articles auprès du congrès, Philon-Knigge, au dehors, se réduisit au rôle de frère insinuant et scrutateur. « Je cher-» chai à savoir, » dit-il toujours lui-même dans le rapport de sa mission aux aréopagites, « et je sus la tournure que les » choses prenoient dans l'assemblée. Je » sus tous les divers systèmes que l'on » cherchoit à rendre dominans. J'établis » avec les chefs du système de Zin-» nendorff un commerce de lettres que » j'entretiens encore. » (Ce système de Zinnendorff, composé en forme de grades écossais et suédois, des chevaliers du Temple et des *confidens de Saint-Jean*, étoit précisément alors le plus généralement suivi en Allemagne.) « Je scrutai » par diverses voies les commissaires des » autres classes. J'en vis plusieurs s'ou-

» vrir d'eux-mêmes à moi, me chercher
» et me confier leurs secrets, parce qu'ils
» savoient bien que mes motifs étoient
» dans le bien même de la chose, et non
» dans l'intérêt personnel. — Enfin les dé-
» putés apprirent, *je ne sais trop com-*
» *ment*, l'existence de notre illuminisme;
» ils vinrent *presque tous chez moi*, et
» me prièrent de les recevoir. — Je ju-
» geai à propos d'exiger d'eux *les lettres*
» *reversales* (de nos candidats), en leur
» imposant un silence absolu; mais je me
» gardai bien de leur communiquer la
» moindre partie de nos écrits secrets. Je
» ne leur parlai de nos mystères qu'en
» termes généraux, pendant tout le temps
» que dura le congrès. » (*Ibid.*)

Cette marche de Knigge, et le soin qu'il avoit de faire entendre que sans doute la franc-maçonnerie avoit des mystères de la plus haute importance, mais que les vrais et les profonds maçons, seuls en possession de ces mystères, étoient ailleurs que dans ce grand congrès, ajoutèrent à la curiosité et à l'ardeur pour son illuminisme.

L'attention de prendre ces *lettres reversales*, la qualité de candidat, la promesse qu'il avoit soin d'exiger en même temps de ces députés, de n'adhérer à aucune proposition contraire aux intérêts des nouveaux frères, suffisoient pour le rassurer contre toutes les résolutions à prendre par l'assemblée. Les dispositions qu'il observa dans ces mêmes députés étoient d'ailleurs bien faites pour ajouter à son espoir. « Je » leur dois la justice, écrit-il encore à » son aréopage, que je les trouvai, *pour* » *la plupart au moins, remplis de la* » *meilleure volonté*; que si leur conduite » n'étoit pas conséquente, c'étoit unique- » ment *faute d'avoir été à une bonne* » *école*. » (*Ibid.*) « J'eus le plaisir de voir, » ajoute-t-il dans ses *derniers Éclaircissemens*, page 85, « que si *les intentions* » *excellentes* qui avoient réuni tous ces » hommes-là de *tous les coins de la franc-* » *maçonnerie* n'étoient pas plus efficaces, » c'est qu'ils ne savoient pas s'accorder sur » les principes. La *plupart* se montroient » tout prêts à suivre tout système qu'ils

» jugeroient plus propre à donner à leur » ordre cette utilité, cette activité, l'ob- » jet de tous leurs vœux. »

De pareilles dispositions annonçoient à Knigge les plus grands succès, et en effet ils surpassèrent en quelque sorte son espoir. A l'issue de l'assemblée, tous ces députés accoururent chez lui solliciter l'admission à ces mystères. De pareils candidats pouvoient se passer de longues épreuves; avec eux, il falloit courir aux mystères : il les initia aux grades d'époptes et de régens, et tous, assure-t-il, *les reçurent avec enthousiasme;* tous furent enchantés (1).

A dater de l'instant où tous ces députés

(1) Je ne sais à quelle des deux sectes illuminées avoit été initié le comte de Virieu dans cette assemblée de Wilhemsbad; mais l'une et l'autre pouvoient également lui suggérer la manière dont il exprimoit le résultat du congrès maçonnique. De retour à Paris, félicité sur les admirables secrets qu'il étoit censé apporter de sa députation, pressé par les saillies de M. le comte de Gilliers, qui, dans les francs-maçons, n'avoit encore vu que des hommes dont l'esprit et le bon sens ont droit de se jouer : *Je ne vous dirai pas les secrets que j'apporte,* répondit enfin le comte de Virieu, *mais ce que je crois pouvoir vous dire, c'est que tout ceci est plus sérieux*

maçonniques furent illuminés, les progrès de la secte bavaroise devinrent menaçans. Ils furent si rapides, que bientôt l'univers alloit se remplir de conjurés. Leur centre désormais étoit à Francfort, auprès de Knigge, du moins quant à l'activité. Il en comptoit au moins cinq cents initiés par lui seul, et presque tous choisis dans les antres maçonniques. Ces nouveaux adeptes bientôt se répandirent dans les diverses loges, et y firent, pour les mystères de Weishaupt, ce que Knigge avoit fait pour eux-mêmes. L'intrusion des frères dans la maçonnerie devint si générale, que dans ses instructions au grade d'illuminé diri-

que vous ne pensez; c'est qu'il se trame une conspiration si bien ourdie, si profonde, qu'il sera bien difficile et à la religion et aux gouvernemens de ne pas succomber. — Heureusement pour lui, ajoutoit M. le comte de Gilliers en rapportant ce fait, M. de Virieu avoit un très-grand fonds de probité et de droiture. Ce qu'il avoit appris dans sa députation lui inspira tant d'horreur pour ces mystères, qu'il y renonça absolument, et devint un homme très-religieux. C'est à cela même que nous devons le zèle qu'il montra dans la suite contre les Jacobins.

geant, la secte crut pouvoir ajouter ces paroles remarquables : « *De toutes les loges légitimement constituées en Allemagne, il n'en est qu'une seule qui ne soit pas unie à nos supérieurs;* encore cette loge est-elle réduite à cesser ses travaux. » Cette assertion n'est pas la seule preuve qui nous reste des grands succès dont fut suivie la mission de Knigge à Wilhemsbad. Il est dans les *Écrits originaux* une collection des comptes rendus par les provinciaux de la secte à leur aréopage. Tenons-nous-en aux villes que dévoilent malgré eux, ou ces écrits des grands adeptes, ou bien leur résidence habituelle. Dès l'année 1783, quelle alliance redoutable n'ont-ils pas déjà formée ! Le premier de ces provinciaux, immédiatement sous les ordres de Weishaupt, a sous lui, dans la Bavière seulement, les loges de Munich, de Ratisbonne, de Landsberg, de Burghausen, de Straubing et de Freysingen. Dans les cercles de Franconie et de Souabe, le baron Mahomet préside au moins à celle d'Eichstadt, où il réside ha-

bituellement, à celles de Bamberg, de Nuremberg, d'Augsbourg, de Montpelgard, à celles du duché de Wurtemberg. Dans les cercles du Rhin, dans le Palatinat, la secte a au moins Deux-Ponts, Manheim, Frankenthal, Heidelberg, Spire, Worms et Francfort-sur-le-Mein. Avec leurs capitales, elle a les électorats de Mayence, de Trèves et de Cologne. Dans l'électorat de Hanovre, elle a encore ses loges dans Hanovre même et dans Gottingue. En Westphalie, elle a au moins celles d'Aix-la-Chapelle, de Neuwied et d'Achembourg; en haute et basse Saxe, celles de Kiel, de Brême, de Brunswick, de Gotha et d'Iéna. Ses grands adeptes Nicolaï et Leuchsenring l'établissent à Berlin, et l'adepte Brutus nous montre déjà ses loges minervales en plein exercice à Vienne en Autriche, comme elles le sont à Lintz. Hannibal, ou ce commissaire de Weishaupt, le baron de Bassus, les établit à Inspruck, à Bolzano et dans les autres villes du Tirol. Du fond de son sanctuaire à Ingolstadt, Weishaupt préside à tous

ces conjurés; il occupe par eux le centre et le contour de l'Allemagne. Déjà en quelque sorte, il en est l'empereur souterrain; il a plus de villes dans sa conspiration que le chef de l'empire n'en a sous son domaine.

Enflé de cet empire, Weishaupt ne pouvoit pas se cacher à lui-même qu'il en devoit à Knigge la plus grande partie. Knigge, de son côté, sentoit également toute la justice de ses prétentions au titre de second fondateur; mais il connoissoit mal celui qui l'avoit devancé. La jalousie d'autorité dans le cœur de Weishaupt prit la place de la reconnoissance. Ce général sentoit d'ailleurs toute la nécessité de réunir en lui, et en lui seul, la suprématie de son ordre, pour le diriger plus uniformément et plus conformément dans ses vues. Il ménagea à son collègue des mortifications et des désagrémens. Knigge s'en offensa; de grandes dissensions s'élevèrent entre ces deux rivaux. Weishaupt n'en souffroit point; il se montra ferme et constant à exiger de Knigge toute la soumis-

sion des plus simples adeptes, et celui-ci quitta enfin, ou au moins fit semblant de quitter l'ordre. On ne vit point Weishaupt en témoigner le moindre regret. Sa puissance dès-lors sembloit être à l'abri des revers; mais dans ce moment même où il croyoit pouvoir l'exercer sans concurrens dans toutes ses loges souterraines, s'élevoit contre lui un orage qui fait dans les annales de la secte le sujet de la troisième époque.

Un des grands reproches que Weishaupt faisoit à Philon-Knigge, étoit d'avoir admis dans les grades supérieurs bien des candidats, sans leur avoir fait subir les épreuves prescrites par son code; mais Knigge étoit encore mieux fondé, en lui reprochant à lui-même de ne pas toujours attendre que les candidats fussent arrivés aux derniers mystères, pour leur dévoiler tout le rôle qu'y jouoit l'athéisme, en leur recommandant, comme des livres précieux à l'ordre, les productions publiées sous le nom de Boulanger. (ÉCRITS ORIG., lettr. de Philon à Caton.) Les succès de

Weishaupt l'avoient en effet rendu si téméraire, que sur la religion il ne gardoit plus de mesures avec les simples écoliers de ses minervales. Aussi dès l'année 1781, la cour de Bavière avoit-elle eu déjà quelques soupçons sur la nouvelle secte. Elle avoit même ordonné des recherches, que les Illuminés eurent l'art d'écarter et de rendre inutiles. Pour en prévenir de nouvelles, Weishaupt imagina de faire de l'électeur même l'adepte tutélaire de ses complots. « Je suis d'avis, écrivit-il à ses » aréopagites, que pour nous fortifier, vous » fassiez une députation à l'électeur, pour » lui offrir le protectorat des loges ecclec- » tiques. Les frères Ulysse et Apollon, et » quelques autres membres des plus distin- » gués, Celse même, pourroient être dépu- » tés pour cela. Si le prince accepte, nous » voilà à l'abri de toute persécution, et » personne ne craindra plus de se joindre » à nous pour fréquenter nos loges. » (Lettre du 7 fév. 1783.)

Ce que Weishaupt appelle ici ses *loges ecclectiques*, étoient celles qu'il avoit ima-

ginées pour soustraire ses frères maçons, et les nouveaux mystères qu'il introduisoit dans ces loges, aux recherches et à l'autorité des grands-maîtres ou supérieurs généraux de l'ordre maçonnique. Il appeloit ces loges *ecclectiques*, parce qu'il faisoit semblant de leur laisser à toutes la liberté de choisir leurs mystères et de se gouverner elles-mêmes, tandis que son plus grand soin étoit de mettre à leur tête des vénérables et tous les principaux officiers dépendans de son illuminisme. La manière dont il vouloit s'y prendre pour tromper l'électeur se trouva inutile. Déjà son altesse électorale commençoit à prendre des précautions contre toutes les *sectes, communautés, sociétés* et *confraternités secrètes*. Elle les avoit déjà défendues dans ses États. Les simples francs-maçons avoient obéi et fermé leurs loges. Les francs-maçons illuminés, qui avoient des adeptes à la cour même, se crurent assez forts pour braver la défense. Un ouvrage publié en l'année 1784, par M. Rabot, professeur à Munich, sous le titre de *Pre-*

mier avis sur les francs-maçons, commença à dévoiler plus spécialement les projets des nouveaux adeptes. Le comte Joseph de Torring les attaqua bientôt avec encore plus de vigueur. Les Illuminés ne se contentèrent pas d'opposer de prétendues apologies à ces premières attaques; les artifices par lesquels ils se flattoient d'écarter l'orage se voient plus clairement dans les lettres de Weishaupt à ses adeptes.

« Écoutez à présent mon conseil, » leur écrivoit-il le 18 septembre 1784 : « si » l'on en vient aux enquêtes, je suis d'a- » vis que nul des chefs ne se laisse entraî- » ner dans les détails et les particulari- » tés, mais qu'il déclare positivement que » nulle force ne pourra nous engager à » faire, à tout autre qu'à l'électeur, les » ouvertures nécessaires. Là-dessus, il fau- » droit lui donner à lire mes deux grades » des plus hauts mystères. C'est au moins » ainsi que j'en agirai, si l'on s'adresse à » moi. Vous verrez alors quelle heureuse » tournure nos affaires prendront. Vous

» avez lu ce que le frère D. pensoit du
» premier grade ; j'en suis sûr, l'électeur
» en jugera de même, j'espère tout de la
» bonté de ma cause. »

Ce moyen de défense de la part de Weishaupt seroit inconcevable, si l'on ne savoit pas que les deux grades qu'il prétendoit montrer à l'électeur n'étoient que de ces grades postiches qu'il avoit eu soin de préparer pour faire illusion au prince, c'est-à-dire de ceux dont les Illuminés retranchoient ce qui auroit été très-révoltant pour certains candidats. Ils en retranchoient même quelquefois toute la partie des mystères, tous les discours du hiérophante, et n'en laissoient subsister qu'un vain cérémonial. C'est ainsi que Weishaupt leur écrivit lui-même bientôt après, en désignant les grades qu'ils pouvoient montrer sans aucun retranchement, mais en marquant exactement ce qu'il falloit supprimer des autres. « Dans le grade d'*il-*
» *luminé dirigeant*, par exemple, vous
» ne montrerez au prince que la cérémo-
» nie de réception et mon discours; *de*

» *tout le reste; rien du tout.* Du grade de
» prêtre, *ne donnez que l'instruction re-*
» *lative aux sciences, encore faut-il bien*
» *la relire et n'y laisser aucun renvoi,*
» aucune illusion au reste.

» J'écrirai demain à *Alfred*, » c'est-à-dire au ministre Seinsheim, continuoit-il; « cette lettre annoncera d'avance à la
» cour la manière dont je prétends me
» montrer. — Dites hautement à l'élec-
» teur que *notre ordre est un produit de*
» *ses États, et que j'en suis l'auteur.* —
» Montrez-vous grands, fermes et sans
» crainte. Ma conduite vous dira ce que
» je sais être. — Dans l'instruction du
» grade de prêtre, prenez bien garde à la
» partie relative à l'histoire; *n'y laissez*
» *rien qui confirme le vol fait aux ar-*
» *chives.* » (LETTR. du 2 février 1785, ÉCRITS ORIGIN.)

Toutes ces ruses de Weishaupt devinrent inutiles. La cour avoit acquis des connoissances assez positives pour commencer à prendre des précautions contre ce héros de la secte. Peu de jours après

tous ces avis donnés à son aréopage, il fut déposé de sa chaire de professeur en droit à Ingolstadt, au moins comme *fameux maître* de loge, et rebelle aux ordres portés contre les sociétés secrètes. Les mystères de la sienne n'étoient cependant pas encore spécialement dévoilés. Il étoit seulement notoire que divers membres de son illuminisme, révoltés de sa doctrine et de ses projets, avoient renoncé à ses loges dès l'année 1783. Ceux-ci étoient, entre autres, le prêtre Cosandey et l'abbé Renner, l'un et l'autre professeurs d'humanités, le conseiller aulique Utschneider, et l'académicien Grünberger. Quelque horreur que ces frères eussent conçue de la secte, sans être arrivés à ses derniers mystères, il ne paroît point qu'ils eussent fait jusqu'à ce moment aucune démarche contre elle. Au moins n'étoient-ils pas entrés dans des détails suffisans pour éclairer la justice du souverain, lorsque le 30 mars 1785, Cosandey et Renner reçurent, de la part de son altesse électorale et de leur évêque de Freysingen,

ordre de comparoître devant le tribunal de l'ordinaire, et d'y déclarer tout ce qu'ils avoient vu chez les Illuminés de contraire aux mœurs et à la religion. Leur déposition juridique et celle des deux autres Illuminés qui avoient suivi leur exemple en renonçant à l'ordre, sont celles que nous avons déjà fait connoître dans la partie du code illuminé. Comme les déposans n'avoient pas encore été admis dans les hauts grades, leur déclaration laissoit encore des recherches à faire sur le but ultérieur de la secte. On avoit négligé dans le temps de s'emparer des papiers de Weishaupt, et il étoit assez évident que les adeptes auroient pris toutes les précautions possibles pour soustraire les leurs aux recherches les plus sévères. La cour sembla peu occupée de celles qu'il convenoit de faire, jusqu'à ce qu'enfin le 11 octobre 1786, dans un moment où les adeptes se croyoient en sûreté, des magistrats se transportèrent à Landshut, dans la maison de Caton-Zwack, par ordre de l'électeur. D'autres en même temps, et par

le même ordre, firent une descente au château de Sanderdorff, appartenant à l'adepte *Hannibal*, baron de Bassus. Le fruit de ces visites fut la découverte de ces lettres, de ces discours, règles, projets, statuts, que l'on peut regarder comme les véritables archives des conjurés, et dont la cour de Bavière fit imprimer le recueil en deux volumes, sous le titre d'*Écrits originaux de l'ordre et de la secte des Illuminés*. La conspiration de Weishaupt parut alors si monstrueuse, que l'on pouvoit à peine concevoir comment toute la scélératesse humaine avoit suffi pour s'y prêter; mais en tête des deux volumes que forme cette correspondance, se trouvoit, pour tous ceux qui auroient quelque doute sur son authenticité, une invitation à venir eux-mêmes se rassurer par l'inspection des pièces déposées aux archives de l'électeur, avec ordre de n'en refuser à personne la vérification. Toute la ressource des conjurés fut de se récrier sur la prétendue violation du secret domestique. Ils inondèrent le public de leurs

prétendues justifications, ils eurent l'imprudence de vouloir qu'on ne vît dans leurs lettres que des projets formés pour le bonheur du genre humain, bien plus qu'une conspiration contre la religion ou la société; mais jamais ils n'osèrent accuser de faux ou de supposition aucun de ces écrits. Tous leurs aveux existent dans leur apologie même, et la conspiration antireligieuse, antisociale, qui en est le résultat, porte sur des preuves trop évidentes, pour que les sophismes puissent faire illusion (1).

Malgré toute l'évidence qui résultoit de ces écrits originaux, la plupart des princes d'Allemagne restèrent dans une inaction et dans une espèce de neutralité qui seroient inconcevables, si on ne savoit pas combien la plupart étoient déjà environnés

(1) Voyez *Lettre apologétique de Zwack*, *préface de l'illuminisme prétendu corrigé par Weishaupt*; *Défense du baron de Bassus*, et surtout *les derniers Éclaircissemens de Knigge*. Celui-ci reconnoît très-positivement toutes les lettres qui lui sont attribuées dans ce recueil des *Écrits originaux*, et il cite sans cesse celles de Weishaupt comme aussi authentiques que les siennes.

des adeptes de Weishaupt. Frédéric II, roi de Prusse, fut presque le seul qui exhorta la cour de Bavière à sévir contre les Illuminés. Il auroit fait sans doute lui-même tout ce que l'intérêt de l'État exigeoit pour l'extinction d'une pareille secte; mais les archives de l'illuminisme ne furent découvertes que les 11 et 12 octobre 1786, et Frédéric mourut le 17 août de la même année. Son successeur étoit en proie à des adeptes d'une autre espèce, à ces visionnaires swédenborgistes ou martinistes, à peu près aussi fourbes que les Illuminés de Bavière. L'empereur Joseph n'étoit pas encore détrompé sur les loges qui l'entouroient; plus d'un prince allemand étoit déjà séduit par Weishaupt. Voilà ce qui explique leur indifférence, ce qui nous dit même comment il s'en trouva plusieurs aux yeux de qui les procédés de la cour de Munich ne furent que la persécution de leurs propres frères. Le prince-évêque de Ratisbonne fut le seul qui seconda par ses ordonnances celles de l'électeur.

Quelque peu d'impression que fissent d'ailleurs les projets de la secte, la cour de Bavière continua ses procédés juridiques. Environ vingt adeptes furent cités, les uns déposés de leur emploi, les autres condamnés à quelques années de prison; d'autres, et surtout Zwack, prirent la fuite pour échapper à la justice. Celle de l'électeur au moins ne sera pas accusée d'avoir été sanglante, pas un seul de tous ces adeptes ne fut condamné à mort; ce supplice sembloit réservé à Weishaupt. On mit sa tête à prix; la régence de Ratisbonne, auprès de laquelle il s'étoit réfugié, n'osa plus au moins le soutenir ouvertement. Il se retira auprès de son altesse le duc de Saxe-Gotha. La protection qu'il y trouva, et toute celle dont jouissent encore dans diverses cours plusieurs de ses adeptes, s'explique par le nombre des disciples qu'il avoit déjà dans les postes les plus éminens, au rang même des princes. La liste de ceux-ci étonneroit peut-être la postérité, si elle étoit connue dans son entier, si nous n'avions pas déjà vu par

quels moyens Weishaupt les séduisoit, en leur cachant d'abord une partie de ses mystères; par quels moyens ensuite il les aveugloit, les enchaînoit, en les entourant de ses adeptes, qui savent s'emparer dans les ministères, les dicastères et les conseils, ou les sénats, des places les plus importantes, soit pour eux, soit pour leurs affidés.

Je ne prétendrai pas que ces artifices de l'illuminisme excusent absolument tous ces princes disciples de Weishaupt. Trop infailliblement ils sont au moins les dupes de son impiété avant que d'être le jouet de ses complots. Trop infailliblement l'un n'est ici que la juste punition de l'autre. Quoi qu'il en soit, en tête de ces princes adeptes se trouve Louis Ernest de Saxe-Gotha. Son nom de guerre chez les Illuminés étoit *Timoléon*. Il paroît aujourd'hui que ce prince reconnoît son erreur. Il ne souffre plus que Weishaupt paroisse en sa présence, mais il lui continue encore sa pension; il le souffre à sa cour, où Weishaupt jouit encore de l'accueil le plus

...

favorable auprès de la princesse Marie-Charlotte de Meinungen. Je ne sais si Auguste de Saxe-Gotha, frère du duc régnant, partage aujourd'hui ses dégoûts; mais à l'arrivée de Weishaupt, il partageoit aussi la qualité d'adepte, sous le nom de *Walther-Fürst*.

Charles-Auguste, duc de Saxe-Weimar, s'étoit aussi fait initier sous le nom d'*Eschyle*; mais il a renoncé aux mystères de la secte.

Le héros des guerriers à Minden, et celui des francs-maçons à Wilhemsbad, le feu prince Ferdinand de Brunswick, n'avoit pu résister à aucune espèce d'illuminisme. W*** l'avoit initié à celui de Swédenborg et des martinistes. Les rendez-vous qu'il donnoit à Knigge l'entraînèrent dans celui de Weishaupt, qui fit de lui son frère ou son grand-prêtre *Aaron*. Avec ce sacerdoce, Ferdinand devint même si zélé pour l'ordre, que les *Écrits originaux* nous le montrent promettant toute sa protection à un certain Kuntgen, ministre protestant de Petzum, à qui la secte avoit

confié la mission de Londres, pour illuminiser *joliment* l'Angleterre, ainsi que nous l'assure le vice-provincial *Agis-Kræber*, dans son rapport officiel auprès des aréopagites.

Quant au feu prince de Neuwied, on ne sait de quel nom fut récompensé tout son dévoûment pour la secte. Mais c'étoit de sa cour que les Illuminés disoient eux-mêmes : *Si nous avions partout la même puissance, le monde entier seroit à nous.* On peut juger de l'usage qu'ils firent de cette puissance par le procès que son fils et son successeur fut obligé de leur intenter pour entrer dans ses droits les plus légitimes, et leur ôter au moins la plupart des emplois, et jusqu'à l'éducation de son fils, dont ils s'étoient emparés malgré lui.

Des adeptes d'une autre espèce étoient Mgr le baron Dalberg, coadjuteur des sièges de Mayence, de Worms, de Constance, gouverneur de la ville et du pays d'Erfurt; le prélat Haslein, vice-président du conseil spirituel à Munich, évêque *in*

partibus. Le premier est connu dans les annales de l'ordre sous le nom de *Crescens*, le second sous celui de *Philon de Biblos*. Il est à croire que ni l'un ni l'autre de ces prélats n'avoient été initiés aux derniers mystères de la secte; mais il est encore à désirer que le monde soit au moins édifié par une rétractation authentique de leur part.

Au rang des hauts adeptes, on peut encore mettre l'*Alexandre* de la secte, le général comte de Pappenheim, gouverneur d'Ingolstadt, et le comte Seinsheim, ministre et vice-président du conseil à Munich : le nom de guerre de celui-ci étoit *Alfred*.

C'étoit aussi un adepte précieux à la secte que le comte de Kollowrath. Knigge le surnomma *Numénius*. C'est de lui que Weishaupt vouloit entreprendre l'éducation, pour le guérir de sa théosophie. S'il parvint aux arrière-grades, ce ne fut point au moins avec l'enthousiasme d'*Alfred*.

A Cologne, Weishaupt regardoit aussi comme un élève de la haute volée le ba-

von Waldenfels, le *Chabrias* de l'ordre, et ministre de l'électeur. Mais cet adepte, avec encore moins de penchant pour les hauts mystères, abandonna l'illuminisme dès qu'il en connut les fourberies. On nous en dit autant du baron Riedesel, surnommé dans l'ordre *Ptolémée-Lagus*; mais il s'en faut bien qu'on puisse espérer d'arracher aux ténèbres dont Weishaupt environne ses conjurés, le vrai nom de tous ceux qui lui sont restés attachés, et que l'on pourroit mettre au nombre des adeptes importans. La liste qui en fut publiée quelque temps après les *Écrits originaux* nous les montre répandus dans les conseils, dans la magistrature, dans le militaire, dans les maisons d'éducation publique. Cette espèce de coup-d'œil général nous dira mieux les soins et l'attention des conjurés à s'emparer des postes les plus importans de la société, en conspirant pour sa ruine.

Liste *des principaux Illuminés, depuis la fondation de la secte, en* 1776, *jusqu'à la découverte de ses* Écrits originaux, *en* 1786.

Noms de guerre.	Vrais noms des adeptes.
Spartacus	Weishaupt, professeur en droit à Ingolstadt, fondateur de la secte.
Agrippa	Will, professeur à Ingolstad.
Ajax	Massenhausen, conseiller à Munich.
Alcibiade	Hoheneicher, conseiller à Freysingen.
Alexandre	comte de Pappenheim, général et gouverneur d'Ingolstadt.
Alfred	comte Seinsheim, vice-président à Munich, exilé d'abord comme Illuminé, ensuite envoyé de Deux-Ponts à Ratisbonne, et enfin de retour et en place à Munich.

Noms de guerre.	Vrais noms des adeptes.
Arrien.	comte de Cobentzel, trésorier à Eichstadt.
Attila.	Sauer, chancelier à Ratisbonne.
Brutus.	comte Savioli, conseiller à Munich
Caton.	Xavier Zwack, conseiller aulique et de la régence, exilé comme adepte.
Celse.	Bader, médecin de l'électrice douairière.
Claude.	Simon Zwack.
Confucius.	Baierhammer, juge à Diessen.
Coriolan.	Troponero, conseiller à Munich.
Diomède	marquis de Constanza, *id.*
Epictète	Mieg, *id.* à Heidelberg.
Epiménides.	Falck, *id.* et bourgmestre à Hanovre.
Euclide	Riedl, conseill. à Munich.
Hannibal. . . . : .	baron de Bassus, Grison.
Hermès.	Solcher, curé à Haching.
Livius.	Rudorfer, secrétaire des États à Munich.

Noms de guerre.	Vrais noms des adeptes.
Louis de Bavière . .	Lori, exclu de l'ordre.
Mahomet.	baron Schroeckenstein.
Marc-Aurèle. . . .	Koppe, premier prédicateur de la cour, et conseiller du consistoire à Hanovre.
Marius.	Hertel, chanoine exilé de Munich.
Ménélaüs	Werner, conseiller à Munich.
Minos.	baron Dittfurth, conseiller à la chambre impériale de Wetzlar.
Moenius..	Defresne, commissaire à Munich.
Musée	baron Monjellay, exilé de Munich, accueilli et placé à Deux-Ponts.
Numa.	Sonnensels, conseiller à Vienne et censeur.
Numa Pompilius . .	comte Lodron, conseiller à Munich.
Périclès.	baron Pecker, juge à Amberg.
Philon.	baron Knigge, au service de Brême.

Noms de guerre.	Vrais noms des adeptes.
Philon de Biblos . .	le prélat. Haslein, vice-président du conseil spirituel à Munich, évêque *in partibus*.
Pythagore	Drexl, bibliothécaire à Munich.
Raimond de Lulle. .	Fronhower, conseiller à Munich.
Simonides	Ruling, conseiller à Hanovre.
Solon.	Micht, ecclésiastique à Freysingen.
Spinosa	Münter, procureur à Hanovre.
Sulla.	baron Mengenhofen, capitaine au service de Bavière.
Tamerlan	Lang, conseiller à Eichstadt.
Thalès.	Kapfinger, secrétaire du comte Tattenbach.
Tibère.	Metz, exilé de Bavière, puis secrétaire de l'ambassadeur de l'empire à Copenhague.

Noms de guerre.	Vrais noms des adeptes.
Vespasien	baron Hornstein, à Munich.

Voyez pour tous ces adeptes la liste publiée dans les journaux allemands.

Cette liste paroît avoir été plus spécialement rédigée sur les adeptes bavarois, qu'avoit fait connoître le premier volume des *Écrits originaux*. Le second pouvoit fournir presque toutes les additions suivantes, sans compter un nombre prodigieux d'autres adeptes, dont le vrai nom n'a pas été découvert. Les noms auprès desquels je ne citerai pas ces écrits me sont connus par les journaux publics, ou bien par des mémoires et des lettres particulières.

Addition à la liste précédente.

Noms de guerre.	Vrais noms des adeptes.
Aaron.	Cet adepte est simplement mentionné sous les lettres initiales P. F. V. B. (*prinz Ferdinand von Brunschweig*, prince

Noms de guerre.	Vrais noms des adeptes.
	Ferdinand de Brunswick), soit lorsqu'il mande Knigge, soit lorsqu'il promet toute sa protection à l'adepte qui doit illuminiser l'Angleterre. (ÉCR. ORI. t. II, p. 121 et 184.)
Accacius.	docteur Koppe, surintendant, d'abord à Gotha, ensuite à Hanovre. (P. 123.)
Agathocles.	Schmerber, marchand à Francfort-sur-le-Mein. (P. 10.)
Agis.	Krober, gouverneur des enfans du comte de Stolberg, à Neuwied. (*Id.*, p. 181.)
Alberoni.	Bleubetreu, ci-devant juif, ensuite conseiller de la chambre à Neuwied. (*Id.*)
Amelius.	Bode, conseiller intime à Weimar. (*Id.*, p. 213, 221, etc., etc.)

Noms de guerre.	Vrais noms des adeptes.
Archélaüs	de Barres, ci-devant major en France. (*Id.*, p. 183.)
Aristodème	Compe, bailli à Wienbourg, pays d'Hanovre.
Bayard	baron de Busche, Hanovrien, officier au service de la Hollande. (P. 195.)
Bélisaire	Peterson, à Worms. (P. 206.)
Campanella	comte de Stolberg, oncle maternel du prince de Neuwied, et avec lui toute sa cour, *favoris*, secrétaires, conseil, tous sans exception. (P. 69 et 189.)
Crescens	baron de Dalberg, coadjuteur de Mayence. (*Mémoires, lettres, journaux allemands.*)
Chrysippe	Kolborn, secrétaire du coadjuteur à Mayence. (T. II, p. 73 et 100.)
Cyrille	Schweickard, à Worms.

Noms de guerre.	Vrais noms des adeptes.
Gotescalc	Moldenhauer, professeur protestant de théologie à Kiel, dans le Holstein. (T. II, p. 198.)
Héségias	baron de Greifenclau, à Mayence. (*Id.*, p. 196.)
Leveller (niveleur) .	Leuchsering, Alsacien, instituteur des princes de Hesse-Darmstadt, chassé de Berlin, réfugié à Paris.
Lucien.	Nicolaï, libraire et journaliste à Berlin. (T. II, p. 28.)
Manéthon	Schmelzer, conseiller ecclésiastique à Mayence. (P. 196.)
Marc-Aurèle. . . .	Féder, professeur à Gottingue. (*Id.*, p. 81) (1).

(1) C'étoit en voyant toute l'illusion que son grade d'épopte, ce grade si étrangement impie, faisoit au docteur Féder et à quelques-uns de ses confrères à l'université de Gottingue, que Weishaupt écrivoit à Caton : « Vous ne sauriez croire le bruit que fait ce grade, et » l'estime qu'il inspire à notre monde. Le plus admi- » rable en tout ceci, c'est que de grands théologiens pro-

Noms de guerre.	Vrais noms des adeptes.
. . . .	Munter, professeur en théologie à Copenhague. (P. 123.)
Numénius	comte de Kollowrath, à Vienne. (P. 199.)
Pierre Coton. . . .	Vogler, médecin à Neuwied. (P. 188.)
Pic de la Mirandole.	Brunner, prêtre à Tieffenbach, dans l'évêché de Spire. (P. 174.)
Théognis.	Frischer, ministre luthérien en Autriche. (P. 204.)
. . . .	Kuntgen, ministre protestant à Petzum, Frise orientale. (P. 184.)
Timoléon.	Ernest-Louis, duc de Saxe-Gotha. (*Mémoir.*)
Walter-Fürst. . . .	Auguste de Saxe-Gotha. (*Ibid.*)

» testans et réformés (luthériens et calvinistes), qui
» sont de notre ordre, croient réellement voir dans ce
» grade l'esprit et le vrai sens du christianisme. Pauvres
» humains! que ne pourroit-on pas vous faire croire? »
(*Écrits origin.*, t. II, lettre XVIII.)

POLITIQUE

INÉES.

L'ILLUMINISME,

Les , préfectures , ont sous , eux les , directeurs ,
erbon, Minden, Corvey, Nassau.
len, Hoye, Schoembourg.

ectorat de Saxe, Prévôtés et Zeitz.

idebourg et Poméranie.

duchés de Saxe et Schwartzbourg.
lt, Mansfeld, Stolberg et Querfurt.

ctorat, Celle, Grubenhagen.
fenbuttel, Magdebourg, Halberstadt.
le, le Holstein, Hambourg, Hidelsheim.
dembourg, Lubeck, Ratzebourg.

Nous ne mettons point dans cette liste l'adepte Eschyle, ou bien Charles-Auguste de Saxe-Weimar, puisqu'il a renoncé à l'honneur d'être disciple de Weishaupt. Nous pourrions et devrions y ajouter le feu prince de Neuwied à bien des titres, et il seroit le cinquième des princes très-connus parmi les adeptes : mais il n'est plus, et nous n'avons pas des preuves assez certaines pour remplacer son nom par celui de divers autres princes, dont l'illuminisme n'est pourtant guère douteux en Allemagne.

LA SECTE POURSUIVANT SES COMPLOTS.

Tels étoient les principaux adeptes de Weishaupt, lorsque la secte fut découverte. Échappé à la punition que méritoient ses atroces complots, il fit semblant d'y avoir renoncé; mais dans le temps même qu'il assuroit le public des meilleures intentions, il n'étoit occupé qu'à rétablir toute sa puissance. Il n'avoit même fui d'Ingolstadt qu'en menaçant secrètement tous ceux qui l'en chassoient,

de changer un jour *toute leur joie en pleurs*. (LETTR. A FISHER.) Au milieu des écrits secrets découverts chez Caton-Zwack, s'étoit même trouvée cette apostille remarquable, écrite de sa main : « Il » faut, pour rétablir nos affaires, que, » parmi les frères échappés à nos revers, » quelques-uns des plus habiles prennent » la place de nos fondateurs, qu'ils se dé» fassent des mécontens, et que, de con» cert avec de nouveaux élus, ils travail» lent à rendre à notre société sa première » vigueur. » (ÉCRITS ORIGIN., t. I, dernière pag.)

Cet avis suffisoit pour avertir les princes des efforts que la secte alloit faire pour réparer ses pertes. La plupart affectèrent cependant de la regarder comme détruite. Weishaupt n'épargna rien pour les tenir dans cette idée. Retiré à Gotha, on eût dit qu'il y vivoit tranquille, et sans prendre aucune part ultérieure aux progrès de son illuminisme; mais on pouvoit aussi se rappeler ce précepte favori : *Avec tout l'air d'un homme oisif, apprenez à tout*

faire. Afin de mieux cacher son jeu, il parut s'être absolument démis du gouvernement de son ordre en faveur d'un certain Bode, dont Knigge avoit fait un adepte, sous le nom d'*Amélius*.

Conseiller intime à Weimar, ce Bode sembloit avoir passé la plus grande partie de sa vie dans les loges maçonniques. Il en avoit étudié tous les mystères, et s'étoit fait une grande réputation parmi les frères. Knigge l'avoit connu à Wilhemsbad, et lui avoit soufflé tout son enthousiasme pour le nouvel illuminisme. Il s'étoit même fait entr'eux une espèce de pacte, par lequel Amélius-Bode s'étoit engagé à fournir à la secte tous ses moyens pour introduire ses mystères dans toutes les loges maçonniques. C'étoit réellement à lui que Weishaupt devoit la plus grande partie de ses succès en ce genre. Il ne pouvoit pas se faire suppléer par un plus digne successeur. Le premier soin de Bode fut de détourner l'attention du public des complots de la secte. Parmi les grands moyens qu'il employa, il en est un sur-

tout qui ne seroit qu'une fable risible et méprisable, sans l'étonnant parti que les Illuminés surent en tirer pendant quelques années. Cette fable étoit celle de la *franc-maçonnerie jésuitique*. Tout son artifice consistoit à faire regarder les Jésuites comme les directeurs secrets de tous les francs-maçons, à l'exception de ceux-là seulement qui étoient venus se réunir à l'illuminisme. Dès l'année 1781, Philon-Knigge avoit déjà posé les fondemens de cette fable, en écrivant *contre les Jésuites*, ainsi qu'il nous le dit lui-même, par ordre de Weishaupt. (ÉCRITS ORIGIN., t. II, lettr. de Philon à Caton.) Les motifs qu'il leur prêtoit étoient d'abord d'avoir voulu faire de la maçonnerie un moyen de rétablir la famille des Stuarts sur le trône d'Angleterre. (*Ibid.*, lettre circulaire aux loges.) Cette cause ne pouvant pas donner un grand intérêt aux maçons allemands, les Illuminés en vinrent à dire que les Jésuites s'étoient cachés dans la maçonnerie pour se répandre parmi les protestans et les ramener tous à la reli-

gion catholique. On s'aperçut enfin que par Jésuites ils entendoient tous ceux qui refusoient d'entrer dans leurs complots, ceux-là surtout, catholiques ou protestans, princes même ou ministres luthériens, qui vouloient empêcher le déisme ou l'athéisme de pénétrer en Allemagne, et toute la fable des Jésuites maçons fut décréditée. Les argumens dont Bonneville l'appuie dans un livre dont Bode lui avoit fourni les matériaux, et qu'il intitula : *Les Poignards arrachés, ou les Jésuites chassés de la maçonnerie ;* ces argumens, dis-je, étoient si absurdes, si ridicules même, il étoit surtout si impossible de croire avec lui que les francs-maçons écossais et anglais ne fussent que les aveugles instrumens des Jésuites, que l'on cessa enfin de s'occuper en Allemagne de cette chimère. Trop malheureusement elle avoit d'abord produit un grand effet parmi les francs-maçons protestans. Bien des frères, craignant de n'être conduits dans leurs loges que par les Jésuites, étoient accourus à celles de Weishaupt,

quand l'*union germanique* vint donner à l'illuminisme un bien plus grand nombre d'adeptes.

UNION GERMANIQUE.

Cette *union germanique* eut pour auteur un adepte nommé Bahrdt, homme également décrié par l'infamie de ses mœurs et par l'impudence de son impiété. Initié par l'assesseur Dittfurth, il contracta bientôt des liaisons étroites avec Nicolaï, libraire de Berlin, et l'un de ces hommes tels que l'auroit été d'Alembert, si les circonstances l'eussent appelé à la même profession. A la tête d'un commerce immense en fait de librairie, ce Nicolaï s'étoit fait lui-même auteur d'une espèce d'encyclopédie hebdomadaire, intitulée : *Bibliothèque allemande universelle*. Il s'étoit donné pour coopérateurs divers sophistes, tels que le fameux juif Mendel Sohn, Biester, bibliothécaire du roi, et Gédike, conseiller du consistoire de Berlin. Depuis long-temps, on s'étoit aperçu que l'objet de ces écrivains et de leur

journal étoit de renverser en Allemagne jusqu'aux derniers mystères du christianisme, conservés dans l'évangile de Luther et de Calvin. Ce fut avec ces hommes-là et avec Leuchsering, que l'Illuminé Bahrdt concerta son *union germanique*.

Dans le plan de cette association, il ne s'agissoit de rien moins que de réduire d'abord toute l'Allemagne, et dans la suite tous les autres peuples, à l'impuissance de recevoir d'autres leçons, de lire d'autres productions que celles qui leur seroient fournies par les Illuminés. A la tête de la fédération se trouvoient vingt-deux adeptes, choisis dans cette espèce d'hommes qui, soit par leurs fonctions, soit par leurs travaux littéraires, avoient acquis le plus d'aptitude à diriger l'opinion publique vers toutes les erreurs de sa secte. Les autres frères coalisés, épars dans les provinces, devoient tous tendre au même objet, sous la direction de ces vingt-deux chefs. Les adeptes à rechercher plus spécialement étoient les écrivains, les maîtres de poste et les libraires. Les confédérés étoient di-

visés en simples associés et en frères actifs. Le secret de la coalition étoit réservé à ces derniers. Leurs instructions étoient calquées sur la tournure que Bahrdt lui-même et divers apostats des universités protestantes prenoient depuis long-temps pour réduire le christianisme à leur prétendue religion naturelle, en faisant de Moïse, des prophètes et de Jésus-Christ même, des hommes distingués par leur sagesse, mais n'ayant rien de divin ni dans leur doctrine, ni dans leurs œuvres. « La superstition à déraciner, la liberté » à rendre aux hommes en les éclairant, » les vues du fondateur du christianisme » à remplir sans moyens violens, voilà » notre objet, étoit-il dit aux frères : c'est » pour cela que nous avons formé une » société secrète, à laquelle nous invi- » tons tous ceux qui sont pénétrés des » mêmes vœux, et qui en ont senti l'im- » portance. »

Pour les remplir ces vœux, pour répandre partout ces prétendues lumières, les frères actifs devoient, dans chaque

ville, établir des sociétés littéraires, des clubs de lectures (*Lesegeselchaften*), le rendez-vous et la ressource de ceux qui n'en ont pas de suffisantes pour se procurer tous les livres du jour. Les mêmes frères devoient attirer dans ces clubs le plus grand nombre possible d'associés, diriger leurs lectures, épier leurs opinions, insinuer celles des Illuminés, laisser parmi les frères vulgaires ceux qui ne donneroient aucun espoir; mais initier, après les sermens ordinaires, ceux que l'on verroit entrer dans les vues et le système de l'ordre.

La société devoit avoir ses gazettes et ses journaux rédigés par les adeptes, et on ne devoit rien épargner pour faire tomber tous les autres écrits périodiques.

Toutes les bibliothèques de ces sociétés devoient être composées de livres conformes au but. Le choix de ces livres et le soin de les fournir aux associés étoient confiés à des secrétaires, surtout à des libraires initiés aux mystères de la coalition.

Tous les frères devoient encore chercher à s'emparer absolument du commerce de la librairie, soit en initiant les libraires eux-mêmes, soit en décréditant, en empêchant la vente de toute production favorable aux gouvernemens ou à la religion. La coalition devoit intéresser ses écrivains à multiplier leurs productions, par la partie du gain qu'elle leur assuroit. Il devoit enfin y avoir des fonds établis pour dédommager tout libraire qui auroit refusé de vendre des livres composés dans un esprit contraire à celui de la secte.

L'adepte qui avoit conçu tout ce projet fut lui-même mis à la tête des frères coalisés, et il les dirigeoit depuis long-temps dans sa maison appelée *Bahrdtsruhe*; toute l'Allemagne se remplissoit de ces véritables loges d'Illuminés transformées en sociétés littéraires; tout le plan de la coalition étoit suivi du plus désastreux succès, lorsque Bahrdt lui-même, dans une production sur la *liberté de la presse*, porta si loin l'impudence contre la religion et le gouvernement, contre le roi de

Prusse lui-même, que les magistrats eurent ordre d'en rechercher l'auteur, de s'emparer de sa personne et de ses papiers. Cet ordre fut exécuté; tout ce que l'on pouvoit attendre de preuves relatives à la coalition et à son objet fut constaté. Bahrdt fut quelque temps détenu en prison; mais il recouvra sa liberté, et la coalition n'en fut pas continuée avec moins de succès. Le grand effet de tous ses artifices fut d'abord d'empêcher la plus grande partie du bien que se proposoient les écrivains honnêtes, dont les livres étoient, ou décriés par la secte, ou supprimés par ses libraires; de donner ensuite à l'illuminisme tous ces auteurs plus affamés qu'instruits, toujours disposés à vendre au plus offrant la liberté et le mensonge, et enfin d'enhardir dans leur impiété cette multitude de sophistes et de journalistes dont la littérature allemande abonde encore plus que la littérature française. Poètes, historiens, grammaturges, presque tous prirent le ton qu'ils savoient devoir leur assurer les éloges des journaux coalisés.

...

Le plus grand mal venoit du soin que prenoient les adeptes d'initier à leurs mystères les professeurs des universités protestantes, les maîtres d'écoles, les instituteurs des princes. On le dit à regret, mais il n'est plus possible de se le cacher, la plupart des universités du nord de l'Allemagne se trouvèrent alors, et sont trop malheureusement encore les repaires d'où s'exhale tout le poison de l'illuminisme dans des écrits et des leçons pareilles à celles des professeurs Frédéric Crammer, Ehlers ou Koppe. (Voyez surtout l'*Avertissement d'Hoffmann*, sections 16, 17 et 18.)

Mais il s'en faut bien que les littérateurs des provinces catholiques fussent exempts de l'infection. Vienne surtout se remplissoit de ces frères ardens à répandre partout les principes de la secte. Elle y voyoit, entre autres, deux adeptes fameux dans le chevalier de Born et dans le sieur Sonnenfeld, l'un de ces écrivains appelés *beaux esprits*, parce qu'on ne peut pas leur donner du *bon sens*. Ces espèces de

sociétés littéraires se multiplièrent jusque dans la Hongrie. Un adepte, nommé Zimmermann, d'abord chef des frères aux loges de Manheim, bientôt aussi zélé pour la propagation de leurs complots que le célèbre Zimmermann le fut pour en dévoiler toute la trame, se vantoit d'avoir établi, à lui seul, plus de cent de ces clubs conspirateurs, dans ses courses en Suisse et en Hongrie. Le même zèle les avoit multipliés en Hollande. Les frères se vantoient même déjà de quelques succès en Angleterre.

Pour ouvrir en Europe la carrière des révolutions, pour donner l'impulsion à cette multitude d'initiés désorganisateurs, la secte n'avoit plus besoin que de porter ses mystères chez une nation active et puissante, mais, hélas! souvent plus susceptible de cette effervescence qui prévient la pensée, que de la réflexion qui prévoit les désastres; chez une nation que jamais l'illusion ne domina en vain, qui, avant d'appeler la sagesse à ses conseils, pouvoit, dans ses premiers accès, briser les

trônes, renverser les autels, et ne sortir d'un funeste délire qu'au moment où il ne resteroit plus qu'à pleurer sur des ruines.

Elle existoit dans toute l'étendue de la France, cette nation alors, à bien des titres, peut-être la première des nations de l'Europe, mais malheureusement trop accessible aux grandes illusions. L'aréopage scrutateur avoit les yeux sur elle. Il crut voir le moment arrivé d'envoyer ses apôtres sur les bords de la Seine. A ce moment commence la quatrième époque de l'illuminisme bavarois, celle qui va donner à la secte tous les frères dont elle avoit besoin, et nous montrer les grands acteurs de la révolution, les Jacobins, sortant de la coalition de tous les mystères, de tous les complots des sophistes, des francs-maçons et des Illuminés.



SIXIÈME PARTIE.

QUATRIÈME ÉPOQUE; ARRIVÉE DES ILLUMINÉS EN FRANCE; SECTE DES JACOBINS, FORMÉE PAR LA COALITION DES CONJURÉS CONTRE L'AUTEL, LE TRONE ET LA SOCIÉTÉ; RÉVOLUTION FRANÇAISE.

Dès l'année 1782, Philon-Knigge et Weishaupt avoient eu le projet d'agréger à leur illuminisme la nation française, mais son génie ardent et difficile à contenir offroit à ces deux chefs de puissans motifs pour ne pas trop hâter leurs conquêtes au-delà de Strasbourg. Weishaupt surtout n'étoit pas homme à se contenter d'une révolution partielle, et il étoit à craindre que les Français n'éclatassent avant que les autres peuples fussent disposés à les seconder. Cependant il étoit déjà dans Paris même un certain nombre d'adeptes, dont le plus remarquable étoit ce comte de Mirabeau, que la révolution

devoit rendre si fameux. Après avoir connu en Allemagne les Illuminés Nicolaï, Biester, Gedike, et surtout Leuchsering, il s'étoit encore plus étroitement lié avec Mauvillon, digne élève de Knigge, et alors professeur au collège Carolin. Instruit par ces frères, surtout par Mauvillon, dans tous les mystères de Weishaupt, il avoit déjà lui-même initié quelques maçons parisiens, lorsqu'il crut devoir appeler en France des apôtres plus exercés que lui dans tous les artifices de la secte. Il sut persuader aux aréopagites qu'il étoit temps de se montrer chez une nation qui n'attendoit que leurs moyens pour une révolution à laquelle tant d'autres conjurés la disposoient depuis bien des années. Le vœu de s'emparer de cette révolution et de la diriger ne permit plus aux frères allemands d'hésiter. Celui-là même qui, depuis la fuite de Weishaupt, étoit censé le chef des Illuminés, cet *Amélius*-Bode, le plus important des francs-maçons que Knigge avoit initiés à Wilhemsbad, fut élu député auprès des loges parisiennes.

Il eut pour adjoint à son apostolat cet autre élève de Knigge, que la secte avoit nommé *Bayard*, et dont le vrai nom étoit Guillaume, baron de Busche. Ces députés arrivèrent à Paris en 1787. Les circonstances où se trouvoit la France ne pouvoient pas être plus favorables à leur mission.

ÉTAT DES LOGES MAÇONNIQUES FRANÇAISES A CETTE ÉPOQUE.

Les emprunts et la mauvaise administration des finances avoient engagé Louis XVI à convoquer les notables, pour aviser aux moyens de remplir le vide du trésor de l'État. Les conjurés sophistes et maçons ne cherchoient qu'à profiter du mécontentement public pour ajouter aux troubles. A la tête de ces derniers étoit surtout Philippe, grand-maître de toutes les loges dépendantes *du grand-orient*, et dès-lors méditant des projets de vengeance, qui devoient ou le mettre lui-même sur le trône, ou perdre celui qui l'occupoit et renverser la monarchie. L'autorité qu'il exerçoit sur les maçons n'étoit

rien moins qu'indifférente à ses complots. En France seulement, le tableau de sa correspondance nous montre dès-lors deux cent quatre-vingt-deux villes ayant chacune des loges régulières sous ses ordres. Il y en avoit quatre-vingt-une dans Paris, seize à Lyon, sept à Bordeaux, dix à Montpellier, autant à Toulouse, six à Marseille, et presque dans chaque ville un nombre proportionné à sa population, sans compter une foule d'autres loges, qui, sans relever du même grand-maître, n'en étoient pas moins disposées à la révolution de l'égalité et de la liberté.

Les principales des loges parisiennes méritoient d'autant plus l'attention du gouvernement, que les adeptes sembloient s'y être distribués et classés eux-mêmes suivant l'espèce d'erreur ou d'intérêt qui les entraînoit dans les complots. L'une étoit celle des *Neuf-Sœurs*, l'autre celle de la *Candeur*, une troisième celle des *Amis-Réunis*, une quatrième celle de la rue *de la Sourdière*.

LOGE DES SOPHISTES MAÇONS RÉVOLUTIONNAIRES.

La première étoit plus spécialement celle des *sophistes maçons*. Elle avoit pour protecteur ce duc de la Rochefoucauld, accueillant tous les projets du philosophisme, et pour *vénérable* ce M. P......, caressant en public la fortune et l'aristocratie, ménageant même la religion; mais dont le rôle révolutionnaire auroit moins étonné, si l'on eût mieux connu celui qu'il jouoit dans le secret des frères. Sur son trône de vénérable, il étoit entouré de ce Condorcet, dont le nom se trouve partout où l'on trouve des conjurés; du commandeur Dolomieu, de Brissot, de Garat, Bailly, Camille Desmoulins, Cerutti, Fourcroy, Lalande, Chénier, Champfort; en un mot, de tous ces sophistes écrivains qui se sont montrés les plus zélés révolutionnaires.

LOGE DES ARISTOCRATES MAÇONS RÉVOLUTIONNAIRES.

La loge de la *Candeur* étoit celle des frères titrés, mariant leur ambition avec

l'égalité et la liberté maçonniques. On y voyoit ce Lafayette, disciple de Sieyes, rêvant la gloire de Washington, balbutiant déjà les *droits de l'homme*; et proclamant d'avance dans *l'insurrection le plus saint des devoirs*. Les Lameth, surnommés *les ingrats*, n'y cherchoient qu'à punir la cour de ses bienfaits, comme Custines à la punir de ses mépris. Mais là étoient aussi les hommes le plus spécialement dévoués à Philippe, tels que Sillery, le plus vil de ses esclaves, et d'Aiguillon, le plus hideux de ses masques.

LOGE MIXTE D'ARISTOCRATES DUPES ET D'ILLUMINÉS MARTINISTES. — MYSTÈRES DES MAÇONS MARTINISTES OU SWÉDENBORGISTES.

Des frères plus profonds et des frères plus dupes composoient la loge des *Amis-Réunis*. Ces derniers étoient pour la plupart gens de finances, faisant de leur loge celle des fêtes les plus splendides et des concerts les plus mélodieux; mais tandis qu'ils se livroient aux plaisirs de ces fêtes, deux *frères terribles*, munis de leur épée,

veilloient à la garde d'un escalier dérobé qui conduisoit à une loge supérieure, appelée le cabinet des archives. Et là présidoit Savalette de Lange. Cet adepte, chargé de la garde du *trésor royal*, c'est-à-dire honoré de toute la confiance qu'auroit pu mériter le sujet le plus fidèle, étoit en même temps l'homme de toutes les loges et de tous les complots. Pour les réunir tous, il avoit fait un mélange de tous les mystères maçonniques, réservant à ses derniers adeptes ceux des Illuminés de Swédenborg, appelés aussi *Martinistes* et *Philalètes*. Pour être admis à la loge supérieure, il falloit être ce que les frères appeloient *maître de tous les grades* philosophiques, c'est-à-dire, avoir déjà juré, avec les maçons *chevaliers du soleil*, haine à tout christianisme, et avec les maçons *kadosch*, haine à tout autel et à tout roi. Sa correspondance avec les frères de l'intérieur et ceux de l'étranger étoit immense. Je sais des frères mêmes dont le nom servoit à voiler ce commerce, combien ils étoient étonnés de son étendue, et les pré-

cautions prises par Savalette pour qu'ils n'entrassent jamais eux-mêmes dans le sanctuaire, où la lecture des lettres arrivant d'Allemagne surtout étoit suivie de la délibération des adeptes. Ceux-ci étoient, entre autres, Bonneville, Chappe de la Henrière, auxquels se joignoit W***, lorsqu'il laissoit ses frères de Lyon pour venir donner des leçons à ceux de Paris. Au dehors, sous le masque de charlatans, de visionnaires, ces nouveaux francs-maçons ne parloient que de leur puissance d'évoquer les esprits, d'interroger les morts, de les faire apparoître, et d'opérer cent prodiges de cette espèce. Pour décréditer par leurs prestiges les miracles de Jésus-Christ, on les voyoit étudier et copier tout l'artifice du charlatan Mesmer. Dans le fond de leurs loges, ils nourrissoient des complots tout aussi impies, tout aussi désorganisateurs, mais dans leurs formes plus atroces que ceux de Weishaupt. Quand on a pénétré leur doctrine, on reconnoît bientôt qu'ils ont beau prononcer le nom de Dieu, s'appeler *théosophes*, il n'est point

pour eux d'autre Dieu que l'élément du feu; on voit encore dans eux les plus ardens apôtres de l'égalité et de la liberté révolutionnaires. Toute cette régénération du genre humain, dont ils flattent leurs élèves, et qu'ils annoncent à leurs dupes, surtout en Angleterre, sous le nom de *Jérusalem céleste*, n'est pas autre chose que le monde rendu à ses prétendus droits de liberté et d'égalité, à ce règne de l'homme vivant seul souverain de ses actions, et délivré de toute loi sociale.

Ce feu enfin qui, dans leur langage, *doit purifier le monde*, n'est pas autre chose que la révolution française.

Les épreuves qui doivent précéder la révélation de ces mystères sont plus terribles encore que celles des Kadosch, et plus propres à former des Séïdes, à les enflammer dans la carrière des assassins et des parricides. Lorsqu'un de ces hommes que la secte a su entraîner dans toute l'illusion des visionnaires, espère enfin trouver l'art des prodiges, la science des sciences, dans les derniers secrets des adeptes,

on lui propose de consommer son dévoûment aux supérieurs qui tiennent cette science dans leurs mains. C'est un pacte nouveau qui ne doit plus en faire que l'aveugle instrument de tous les complots dans lesquels on l'entraîne. Au jour marqué pour l'initiation, à travers un sentier ténébreux, il est conduit à l'antre des épreuves. Dans cet antre, l'image de la mort, le jeu des spectres, les breuvages de sang, les lampes sépulcrales, les voix souterraines, tout ce qui peut effrayer l'imagination, et la faire passer successivement de la terreur à l'enthousiasme, est mis en usage, jusqu'à ce qu'enfin, tour à tour effrayé, fatigué, exalté et privé de l'empire de sa raison, il ne puisse plus suivre que l'impulsion qui lui sera donnée. La voix d'un invisible hiérophante perce alors dans cet abîme, fait retentir la voûte de sons menaçans, et prescrit la formule de cet exécrable serment que l'initié répète :

« Je brise les liens charnels qui m'at-
» tachent à père, mère, frères, sœurs,

» époux, parens, amis, maîtresses, rois,
» chefs, bienfaiteurs, à tout homme quel-
» conque à qui j'ai promis foi, obéissance,
» gratitude ou service.

» Je jure de révéler au nouveau chef
» que je reconnois, tout ce que j'aurai vu,
» fait, lu, entendu, appris ou deviné, et
» même de rechercher et épier ce qui ne
» s'offriroit pas à mes yeux. Je jure d'ho-
» norer l'*aqua toffana* comme un moyen
» prompt, sûr et nécessaire de purger la
» terre par la mort ou par l'hébétation
» de ceux qui cherchent à avilir la vérité
» ou à l'arracher de mes mains. »

A peine ce serment est-il prononcé, la même voix annonce à l'initié que dès ce moment il est *affranchi de tous ceux qu'il a faits jusqu'alors à la patrie et aux lois*. « Fuyez, ajoute-t-elle, la tentation de ré-
» véler ce que vous avez entendu, car le
» tonnerre n'est pas plus prompt que le
» couteau qui vous atteindra, quelque part
» que vous soyez. » (Voyez *la Loge rouge dévoilée*, pag. 11; l'*Histoire de l'assassinat de Gustave III*, sect. 4.)

Ainsi se modeloient les adeptes de cette secte atroce, née des délires de Swédenborg, et transportée successivement d'Angleterre, d'Avignon, de Lyon à Paris. Ce n'est pas simplement des auteurs les mieux instruits; c'est des élèves mêmes de ces Illuminés que j'ai appris qu'il existoit entre les mains de leurs supérieurs deux listes, l'une *noire* et l'autre *rouge*; que sur la première étoit le nom de leurs disciples qui leur étoient devenus suspects, et sur la seconde, appelée *liste de sang*, le nom de ceux que rien ne préservoit de la mort dont leur tribunal avoit prononcé la sentence contre eux.

LOGE TOUTE D'ILLUMINÉS MARTINISTES.

Dès l'année 1781, il s'étoit formé dans Paris, rue de la Sourdière, un club tout composé de cette espèce d'Illuminés, au nombre de cent vingt à cent trente. Leur chef étoit encore ce Savalette de Lange, si occupé de sa correspondance au comité des *Amis-Réunis*. Le fameux comte de Saint-Germain avoit aussi ses rendez-vous

dans cette loge, et il s'y rendoit d'Ermenonville, où, avec ses mystères de la plus infâme prostitution, il avoit aussi cette liste de sang, sur laquelle ne fut pas écrit en vain le nom du chevalier de Lescure. — Une députation spéciale avoit appelé au club de la rue de la Sourdière ce Cagliostro, dont les mystères n'avoient jusqu'alors été que ceux d'un charlatan; c'est là qu'ils devinrent ceux d'un conjuré et d'un apôtre de la révolution. Il y fut introduit par le sieur Raymond, jadis directeur de la poste aux lettres à Besançon, et alors dans Paris, véritable enthousiaste de Swédenborg et de ses visions, se glorifiant même dans ses confidences des cent cinquante frères voyageurs entretenus par sa loge, et des productions révolutionnaires qui en sortoient habituellement comme du club d'Holbach. Condorcet et Diétrich appartenoient aussi à cette loge. Ce dernier, devenu en Alsace un des grands bourreaux de la révolution, étoit depuis long-temps un des adeptes de Weishaupt, et là, comme ses frères en Allemagne, il ne se mêloit

aux Illuminés soi-disant *théosophes*, que pour réunir à l'illuminisme bavarois toutes les sectes et tous les moyens révolutionnaires.

Quant aux autres loges parisiennes affiliées au *grand-orient*, elles étoient toutes plus ou moins infectées des arrière-grades maçonniques; mais il en étoit peu où l'on ne trouvât quelques-uns de ces frères initiés aux mystères appelés philosophiques.

LOGES D'ARISTOCRATES TOUS DUPES.

La loge du *Contrat-Social* mérite ici une mention d'autant plus spéciale, que la plupart des écrivains allemands en ont fait l'asile où descendirent ces députés de leur illuminisme. C'est une erreur à réparer dans l'histoire de la secte et de ses progrès en France. Cette loge étoit presque entièrement composée de ces ducs, de ces marquis, de ces chevaliers de l'aristocratie, qu'il faut compter parmi les frères dupes. C'étoit certainement une espèce de crime contre l'État que le nom même de

Contrat-Social qu'ils avoient adopté; ce nom sembloit réellement indiquer des frères tout remplis des systèmes politiques de Jean-Jacques. La vérité est cependant que sur leur liste on ne trouve pas un seul de ces hommes que l'on puisse appeler vrais conjurés. Il n'est pas vrai surtout que Philippe y dominât. On n'y voulut jamais de lui, et il n'y parut point. Lafayette ne s'y montra qu'une seule fois; le marquis de la Salle, n'y trouvant point des frères propres aux grands mystères, s'étoit réfugié à la loge des *Neuf-Sœurs*. Enfin j'ai entre les mains les preuves démonstratives que, s'il s'est trouvé au *Contrat-Social* une conspiration, c'étoit sous les auspices de la reine même, contre les Jacobins et Philippe. Il est vrai que cette conspiration tardive ne fit que prouver aux ducs et aux marquis du *Contrat-Social* combien ils étoient dupes; car leurs *planches tracées*, ou leurs lettres adressées aux autres loges pour les ramener au parti royaliste, furent toutes dénoncées au grand club, et ne servirent qu'à démontrer combien les francs-

maçons révolutionnaires l'emportoient sur les autres.

RÉCEPTION ET CONVENTIONS DES AMBASSADEURS ALLEMANDS AUX AMIS-RÉUNIS.

Mirabeau et Diétrich, auxquels s'adressèrent naturellement les ambassadeurs des Illuminés allemands, connoissoient trop bien les dispositions aristocratiques des frères et des adeptes femelles, princesses et duchesses qui faisoient du *Contrat-Social* une salle d'opéra et de bals, de concerts, bien plus qu'une loge maçonnique, pour aller y dévoiler les grands mystères. Le chef de l'ambassade, Amélius-Bode, et son associé, le baron de Busche, furent, il est vrai, reçus plusieurs fois au *Contrat-Social*; ils le furent même avec ces honneurs maçonniques rendus dans toutes les loges aux frères visiteurs, et surtout aux frères étrangers. Je connois plusieurs maçons qui se souviennent très-bien de les y avoir vus en 1787; mais ce fut au repaire de Savalette, au comité secret des *Amis-Réunis*, qu'ils dévoilèrent le

grand objet de leur mission. C'est là que le code de Weishaupt fut mis sur le bureau, et que se rédigea le plan de l'alliance à faire entre les francs-maçons français et les Illuminés tudesques. L'historien se flatteroit en vain de connoître ici les détails des délibérations. Tout ce que mes *Mémoires* en disent, c'est qu'on en vint à des négociations formelles, dont les députés ne manquoient pas de rendre compte à leur aréopage, et que les négociations furent plus longues qu'on ne s'y étoit attendu. En effet, les formes adoptées par Weishaupt, son long noviciat et ses longues minervales ne s'accommodoient guère au génie des Français. Les conseils se terminèrent par la résolution d'introduire les nouveaux mystères dans les loges françaises, sans rien changer à leurs anciennes formes; de les *illuminiser* sans leur faire connoître le nom même de la secte qui leur apportoit ces mystères; de ne prendre enfin du code de Weishaupt que les moyens convenables aux circonstances pour hâter la révolution.

RÉSULTAT DE L'AMBASSADE EXPLIQUÉ PAR LES FAITS.

Si les faits n'étoient pas venus nous donner des connoissances plus positives, nous serions encore réduits à ignorer les grands succès dont l'*Amélius* et le *Bayard* illuminés rapportèrent la nouvelle aux frères allemands. Mais ces faits ont parlé; rapprochons les époques, et il sera aisé d'en conclure ce que la révolution française doit à la fameuse ambassade.

PREMIER FAIT.

Aussitôt après le départ de ces ambassadeurs, aux mystères des *Amis-Réunis* et des *Philalètes* succéda une nouvelle tournure donnée aux secrets maçonniques, un nouveau grade s'introduisit dans ces loges; les frères de Paris se hâtèrent de l'envoyer dans les provinces. J'ai sous les yeux le Mémoire d'un frère qui, vers la fin de 1787, en reçut le code dans sa loge, à plus de quatre-vingts lieues de Paris. Tout le fond de ce grade étoit un discours calqué sur celui du hiérophante *épopte il-*

luminé. C'étoient *tous les principes de l'égalité, de la liberté, de la religion prétendue naturelle*, que Weishaupt étale dans ce grade. C'étoient la même tournure, la même explication donnée aux symboles maçonniques, et surtout le même enthousiasme. Le franc-maçon de qui je tiens ce fait refusa l'affiliation; mais, ajoute-t-il, la plupart des frères qui composoient la loge *furent tellement électrisés, qu'ils devinrent les moteurs les plus ardens de la révolution*.

SECOND FAIT.

A cette même époque, les maçons, fidèles aux préceptes de l'épopte, et cherchant à se fortifier par le nombre, multiplièrent prodigieusement leurs loges. Les faubourgs de Paris, et dans les provinces, les villages mêmes se remplirent de maçons, portefaix, artisans, paysans, dont le nom seul d'égalité, de liberté, suffisoit pour échauffer la tête sur les nouveaux droits de l'homme. Philippe porta la précaution jusqu'à faire initier à la loge des *Amis-Réunis* ces lé-

gions de gardes françaises, destinées au siège de la Bastille.

TROISIÈME FAIT.

A cette même époque, s'établissent dans Paris ces comités *politiques*, ces comités *régulateurs*, dont les délibérations, portées au comité du *grand-orient*, sont envoyées aux loges dispersées. — Les instructions arrivent jusqu'aux extrémités du royaume. Je connois des frères qui les ont reçues en Amérique même. Par ces instructions, tous les vénérables sont avertis d'*en accuser la réception, de joindre à leur réponse le serment d'exécuter fidèlement tous les ordres qui leur arriveront par la même voie, sous peine des poignards ou de l'*aqua toffana, *qui attendent les traîtres*. Les vénérables que ces ordres effraient sont obligés de céder le fauteuil ou la direction des loges à d'autres frères (1).

(1) Pour réfuter une imputation que je n'avois pas eu l'idée de lui faire, et que personne ne méritoit moins que lui, M. le chevalier de la Calprade m'écrivit qu'il

QUATRIÈME FAIT.

Les instructions se succèdent et se pressent jusqu'au moment des États-généraux. Les francs-maçons n'épargnent rien pour faire tomber la députation sur leurs adeptes; ils réussissent presque complètement pour la députation du tiers, et à Paris au moins pour les députés de la noblesse.

CINQUIÈME FAIT.

Le jour de l'insurrection générale est

avoit reçu, non pas une, mais deux lettres du *grand-orient*, semblables à celles dont il est parlé dans le texte; qu'au lieu d'en faire part à sa loge de Sarlat, il les avoit brûlées, comme dictées par un esprit de révolte et de jacobinisme; qu'alors il éprouva ce que j'ai souvent dit, que, tout vénérable de loge qu'il étoit, il n'en avoit pas moins été jusqu'alors dupe des jeux maçonniques, puisqu'il avoit dans sa loge des frères des hauts grades, qui l'observoient, et qui, avertis des lettres qu'il avoit reçues, lui demandèrent ce qu'elles étoient devenues, et pourquoi il n'avoit pas exécuté les ordres du *grand-orient*. Bien convaincu alors des projets maçonniques, il abandonna sa loge, et peu de temps après, sur la nouvelle d'un mandat d'arrêt lancé contre lui, il alla se réunir aux Français émigrés en Espagne, où il n'a cessé de donner les preuves les moins équivoques de son attachement à ses légitimes souverains.

...

fixé au 14 juillet 1789. En ce jour, les cris de *liberté* et d'*égalité* se font entendre hors des loges. *La chaîne des correspondances* du code illuminé a si bien réussi, qu'au même instant tous les brigands et tous les frères sont en insurrection d'un bout du royaume à l'autre, et partout se livrent au même brigandage.

SIXIÈME FAIT.

En ce jour, il n'est plus de loges maçonniques; tous les frères se sont transportés aux sections, à l'Hôtel-de-Ville, aux comités révolutionnaires. Un nouvel antre se forme sous le nom de *Club-Breton*, auprès des États-généraux. Il se compose de Mirabeau, de Sieyes, de Barnave, de Chapelier, du marquis de la Coste, Glezen, Bouche et Pétion, de l'élite des adeptes de la capitale et des provinces. De nouvelles scènes bientôt les transportent à Paris; ils s'établissent dans une église appelée des *Jacobins*. Le nom de cette église passe à leur club; ils y sont suivis de tout ce que Paris contient

de frères dévoués à la révolution. Au même instant se forment dans toutes les villes et dans tous les villages, et sous le même nom de *Jacobins*, une foule de clubs qui se hâtent de s'affilier, de correspondre avec le club parisien, qui en suivent ponctuellement la marche et toutes les instructions.

SEPTIÈME FAIT.

Ces antres, désormais appelés *Clubs de Jacobins*, ne sont autre chose que ces arrière-loges maçonniques, où les adeptes francs-maçons s'étoient unis aux adeptes sophistes, et ensuite aux adeptes swédenborgistes et martinistes, enfin aux adeptes illuminés de Weishaupt. Ce sont les mêmes principes d'*égalité* et de *liberté*, d'impiété et de rebellion; c'est le même zèle et la même fureur pour la révolution; ce sont jusqu'aux mêmes formes à observer dans leurs séances, dans leurs délibérations pour l'admission ou le renvoi des frères. C'est surtout le même serment que celui des loges conspiratrices. Pour être admis

au grand club comme au *grand-orient*, tout aspirant doit être présenté par *deux parrains*, qui répondent de sa conduite et de sa soumission. Tout comme dans les mystères des maçons philalètes, kadosch, illuminés de toutes les espèces, l'initié au grand club jurera cette soumission aveugle et absolue aux décisions des frères. Il jurera plus spécialement d'observer et de faire observer tous les décrets rendus, *en conséquence des décisions du club*, par l'Assemblée nationale. Il jurera même qu'il *s'engage à dénoncer au club tout homme dont il aura connu l'opposition à ces décrets*; qu'il *n'excepte de la dénonciation ni ses amis les plus intimes, ni son père ou sa mère, ou aucun des membres de sa famille*. Enfin il jurera, comme tous les adeptes de Weishaupt, d'exécuter, de faire exécuter tout ce que les membres intimes de ce club ordonneront, et même *tous les ordres qui pourroient répugner à son jugement et à sa conscience*. (MÉMOIRE SUR LES JACOB.) S'il n'a point fait tous ces sermens, il pourra bien être admis aux ga-

leries de la populace jacobine, mais il n'entrera jamais aux comités régulateurs; car les frères n'ont point quitté leurs loges pour renoncer à leurs moyens. Il est aux Jacobins comme au *grand-orient* des comités de *rapports*, de *finances*, de *correspondances*, et par-dessus tout, un *comité* appelé par excellence *le comité secret*. Il est une *liste noire* et une *liste rouge*, qui décident du sort des frères simplement exclus, ou des frères proscrits.

HUITIÈME FAIT.

Tout ce qu'ont fait pour la révolution ces hommes désormais appelés *Jacobins*, n'est plus un mystère. Cette révolution n'est pas elle-même autre chose que l'histoire de leurs forfaits et de leurs atrocités, de leurs constans efforts pour établir le règne de l'impiété et de la rebellion. Mais quels sont-ils donc tous ces hommes dont la coalition a formé ces antres du jacobinisme? Prenez la liste de leur grand club, dans l'instant où il se forme; là, vous verrez d'abord tout ce qui reste encore du

club d'Holbach, tous ceux que nous avons compris sous le nom de sophistes. Ils ont quitté leurs coteries et leurs lycées; ils ont quitté le manteau de leur philosophie : ils sont là tous couverts du bonnet rouge. Tous, Condorcet, Bailly, Champfort, Cerutti, Mirabeau, Brissot, Sieyes, Dupont, Lalande, Dupuy, Garat, Mercier, athées, déistes, encyclopédistes, économistes, ils sont tous sur la première liste des Jacobins, sur la première ligne des rebelles, comme ils le furent sur celle des impies. Ils y sont avec la balayure des brigands et des loges, comme avec les héros des forfaits et des mystères; avec les bandits de Philippe, comme avec Chabroud, son avocat, et Lafayette, son rival. Ils y sont avec tous les apostats de l'aristocratie, comme avec ces apostats du clergé, élevés dans les loges maçonniques. Ils y sont avec le marquis de Montesquiou, les comtes de Pradieu, de la Touche, Barras, Alexandre Beauharnais, Saint-Fargeau, Sillery, d'Aiguillon, de Menou, comme ils y sont avec Sieyes, Périgord d'Autun,

Noel, Chabot, dom Gerles, Grégoire, Fauchet, et toute la liste de leurs intrus, figurant autrefois dans la liste des loges. Ils y sont avec les frères des provinces accourus se reconnoître aux signes maçonniques, avec Rabaud, Mendouze, Barrère, Goupil de Prefeln. Ils y sont avec tous les adeptes de Swédenborg ou des martinistes, avec Savalette de Lange, W***, M***, Prunelle de Lierre, P*** de Lyon, Raymond de Besançon. Enfin ils y sont avec les adeptes de Weishaupt, Bonneville, Diétrich, La Reveillère, Drouet, Babœuf, et avec tous ces autres adeptes de l'illuminisme bavarois, accourus alternativement d'Allemagne en France, et de France en Allemagne, pour prendre ou pour exécuter les ordres du grand club, pour combiner la marche des frères endeçà et en-delà du Rhin, c'est-à-dire avec les tudesques illuminés, Rebmann, Leuchsering, Dorsch, Blau, Nimis, Hoffmann; mais ils y sont aussi avec tous les bourreaux de la révolution sortis des mêmes antres, avec Tallien, Legendre, Sergent,

Collot-d'Herbois, Fouquier-Thinville, Couthon, Saint-Just, Payan, Henriot, Coffinal, Marat et Robespierre. (Voyez dans l'ouvrage intitulé : *Causes et effets de la révolution*, la liste des comités jacobins; voyez aussi Montjoie, *Conspiration d'Orléans.*)

Ce n'est point le hasard qui nous montre dans les lycées des sophistes, dans les loges maçonniques ou illuminées, et aux Jacobins, cette identité d'objets, de principes, de complots, de moyens, et enfin de personnages. Il nous en a coûté pour arriver aux preuves de cette monstrueuse association. Depuis le jour où Voltaire, en faveur de son égalité et de sa liberté, jura d'écraser le prétendu *infâme*; depuis le jour où Montesquieu ne vit que des esclaves soumis à des monarques législateurs; depuis ce jour où Jean-Jacques ne vit qu'un malfaiteur du genre humain dans l'homme *qui, ayant le premier enclos un terrain, s'avisa de dire : Ceci est à moi, et fut le fondateur de la société civile*, jusqu'à ce jour fatal où les adeptes de Vol-

taire, de Montesquieu, de Jean-Jacques, au nom de cette même égalité et liberté, vont réunir dans ces clubs jacobins tous les sophismes de leurs académies contre le Christ, tous les complots des loges contre les rois, tous les blasphèmes de Weishaupt contre Dieu, contre les rois, contre la société; il nous a fallu, pour éclairer leur marche, étudier bien des systèmes, dévoiler bien des artifices, pénétrer dans bien des antres. Mais les voilà enfin dans celui qui devoit réunir tous leurs moyens comme toutes leurs sectes. L'histoire désormais n'a plus besoin de mes recherches pour démontrer tous leurs forfaits, tous les désastres de la révolution sortis de ce repaire. Les mémoires publics et les journaux, ou les archives des clubs eux-mêmes, lui disent assez hautement les désastres et les forfaits qui ont suivi la coalition de toutes ces sectes, comprises désormais sous le nom de *Jacobins*. Ma tâche pourroit être regardée comme finie.

IDENTITÉ DE COMPLOTS ET DE GRADATION DE MOYENS CONTRE LA RELIGION.

Cependant il est encore un ordre à observer dans l'inondation même de ces fléaux. Il est dans l'association même des scélérats une sagesse monstrueuse qui dirige la marche des forfaits, qui ne les fait éclore que successivement et au temps utile. Avec cette sagesse, la profonde noirceur fait servir les moins pervers de ses complices à préparer les voies, elle sait s'en défaire ou les écarter, quand, cessant d'avancer, au lieu de simples instrumens, ils deviennent obstacles. Ainsi, aux Jacobins eux-mêmes, et dans le centre de leur coalition, il est une progression de complots et de scélératesse. Chaque secte y conserve ses secrets ultérieurs, et chaque conjuré ses passions, ses intérêts, tout comme dans les arrière-loges. Il est un vœu commun à tous, celui de renverser tout ce qui existe, et d'établir *leur liberté et leur égalité* sur un nouvel ordre de choses. Tous détestent le Dieu de l'Évan-

gile, mais il faut aux uns le Dieu de leur philosophisme, et le philosophisme des autres ne souffre point de Dieu. Il faut à Lafayette un roi-doge, sous l'empire et les lois du peuple souverain; il faut pour Philippe qu'il n'y ait plus de roi, ou qu'il le soit lui-même. Il ne faut à Brissot, ni le roi de Philippe, ni le roi de Lafayette. Il faut à Mirabeau et à Necker un autre ordre de choses quelconque, dont ils soient les grands modérateurs; il ne faut à Diétrich, à Condorcet, à Babœuf et aux derniers adeptes de Weishaupt, d'autre modérateur que l'homme-roi, n'ayant partout que lui pour maître. Voyez, dans le cours de tous ces complots, comment les grands adeptes savent mettre en avant les simples initiés. Les sophistes et tous les conjurés des loges ont juré d'écraser les autels du christianisme; voyez par quelle gradation ce serment se remplit.

Une première assemblée de conjurés suspend et abolit les vœux de religion, décrète et exécute la spoliation générale du clergé, imagine et rédige en constitu-

tion un simulacre de religion catholique, et chasse de leurs temples tous les prêtres qui refusent le serment du schisme ou de l'erreur. Sous une seconde assemblée, ces prêtres sont bannis ou immolés par hécatombes. La troisième poursuit ceux qui ont échappé aux premiers législateurs. Les prévaricateurs eux-mêmes sont condamnés à un nouveau genre d'apostasie. Il faut, pour satisfaire l'impiété des nouveaux Dioclétiens, renoncer au titre, au caractère sacerdotal : tous les temples de Jésus-Christ se ferment, il n'est plus en France aucun autel de libre, si ce n'est celui de la raison érigée en divinité, c'est-à-dire celui de ces prétendus sages adorant leur raison, ou s'adorant eux-mêmes et leur délire; car leur raison, sans doute, n'est pas autre chose qu'eux-mêmes se flattant d'avoir la raison en partage. A ce culte d'Hébert succède celui de Robespierre, à celui de Robespierre succède celui du théophilantrope La Reveillère-Lépaux. Sous les uns et les autres, ce n'est jamais que ces religions inventées

par les adeptes pour éteindre celle du christianisme, pour accoutumer le peuple à se passer de toutes. Ainsi que tous les autels de Jésus-Christ, il faut que tous les prêtres disparoissent : les uns sont massacrés, les autres, entassés dans les prisons, attendent à chaque heure le même sort; d'autres n'échappent au glaive des brigands que pour périr sous la guillotine, ou bien dans ces vaisseaux que l'art atroce des soupapes engloutit avec toutes les victimes dont on a soin de les charger. Une mort plus cruelle et plus lente, sous le prétexte des déportations, attend ceux que la révolution a parqués, a pressés et serrés par trois et quatre cents dans la calle, ou bien sur le tillac des navires errans pendant dix mois entiers sur les côtes de France, jusqu'à ce que l'intempérie des saisons, la famine, l'inanition, mettent fin aux outrages bien cruels encore dont les accablent, non pas les hommes, mais les monstres que les tyrans leur ont donnés pour sentinelles. Quand vous verrez ainsi périr jusqu'à cinq cent soixante prêtres

sur le vaisseau *le Washington* et sur celui des *Deux-Associés* (1); quand vous aurez à raconter combien d'autres ont péri sous le glaive des juges assassins ou des soldats bourreaux; quand vous aurez à dire que dans cette persécution, les plus heureux des prêtres sont ceux qui errent en Europe, loin de leur patrie, et sans autre asile, sans autre moyen de subsister, que la pitié, la charité des peuples encore inaccessibles à la rage des impies; quand vous aurez à dire tout ce que les Jacobins ont fait et font encore pour anéantir et les temples et les prêtres de Jésus-Christ, souvenez-vous toujours de ces mystères, de ces sermens de haine prononcés dans l'abîme des loges, et vous nous direz si, avec les mêmes hommes, vous n'êtes pas encore forcés de reconnoître aux Jacobins le même objet, la même rage d'impiété, qu'au club des sophistes, aux loges des kadosch, aux antres de Weishaupt.

(1) Voyez le *Récit abrégé des souffrances de huit cents ecclésiastiques sur ces deux vaisseaux*, par un de ceux qui en ont supporté toutes les rigueurs.

CONTRE LA MONARCHIE.

Même gradation et même identité de complots, de forfaits contre la monarchie. Le prince que la secte trouve sur le trône est ce roi si jaloux de voir son peuple heureux, c'est ce même Louis XVI, qui, au milieu de ses dangers, prononça tant de fois ces paroles : *S'il faut pour me sauver qu'il soit versé une seule goutte du sang de mes sujets, je défends qu'on la verse;* c'est par lui qu'elle veut qu'on annonce à tous les autres rois le destin qu'elle leur prépare. Elle a eu contre Dieu ses intrus, ses déistes, ses athées; elle a contre la monarchie ses neckéristes, ses fayétistes, ses constitutionnels, ses girondins, ses conventionnels, et c'est ici surtout qu'elle sait varier, ménager et graduer les rôles, pour arriver à la dernière catastrophe; c'est ici que l'histoire les montre fidèlement remplis.

Les élus des élus ont prononcé que le tyran mourra; ce tyran, c'est Louis XVI. Necker le prend, le livre à la discrétion

des conjurés du tiers législateur. Lafayette, Bailly, leurs constituans, le reçoivent en cet état, ne lui laissent plus qu'un sceptre morcelé et sa robe de pourpre. Ils le quittent après avoir appris au peuple à le traîner de Versailles à la Grève, de Varennes aux Tuileries. Là, ils l'abandonnent, entouré des bandits et de toutes les piques de la rebellion. Brissot et ses girondins, poursuivant la route ouverte par Necker, aplanie par Lafayette, n'avoient plus qu'à souffler sur le trône : sous le nom de *commission extraordinaire*, leur comité secret a long-temps médité les décrets qui vont enfin donner le coup mortel à la monarchie (1). Tous ces décrets sont prêts; les brigands appelés des provinces pour l'exécution sont déjà dans Paris; le 10 août arrive, Brissot et ses gi-

(1) Voyez dans les adresses de Brissot à ses commettans, de Louvet à Robespierre, comment les conjurés se glorifioient eux-mêmes de tout ce qu'ils faisoient depuis long-temps pour amener la catastrophe du 10 août, et combien, dans leur commission extraordinaire, ils avoient mis de soin à préparer d'avance tous les décrets prononcés en ce jour contre Louis XVI.

rondins s'emparent de ce trône, et ils le hachent. Louis XVI passe des Tuileries aux tours du Temple : c'est là que Robespierre, Pétion et Marat vont le prendre, et du Temple, Louis XVI est mené à l'échafaud.

Dans toute cette suite de séditions, de rebellions, de trahisons, jusqu'à la consommation du régicide, il est bien des acteurs différens; en est-il un moins coupable que l'autre? Tout cela appartient aux mêmes complots de l'égalité et de la liberté, tout cela a brillé successivement dans les antres de la secte; tous ces auteurs se montrent en leur temps sur le théâtre et dans les diverses scènes de cette tragédie, tous ont joué le rôle que la secte a su leur distribuer pour arriver à la sanglante tragédie du plus monstrueux régicide; ils sont tous Jacobins.

CONTRE TOUTE PROPRIÉTÉ ET TOUTE SOCIÉTÉ.

A travers cette succession de massacres et de brigandages, la secte semble quelquefois avoir perdu le fil de ses complots;

elle n'a pas cessé un seul instant de les poursuivre. En ce moment, plus que jamais, elle les presse, par ses *pentarques* ou ses cinq directeurs, contre les rois, les prêtres et les nobles, et contre ses pentarques eux-mêmes, elle a encore le dernier de ses mystères. Vainement ils s'efforcent de maintenir un reste de société pour affermir leur trône sur les débris de celui des Bourbons; elle a dit : Ces débris des trônes et de la société périront avec les débris de la propriété. — Sous ces premiers législateurs, elle a d'abord anéanti celle de l'Église; bientôt a disparu celle des nobles émigrés. Ceux de l'intérieur ont vu leurs richesses se fondre sous la guillotine ou sous les confiscations. Bientôt les adeptes Bruissard, Robespierre et les deux Julien ont écrit qu'il étoit venu *le temps de tuer l'aristocratie mercantile, comme celle des nobles*. Ils ont dit dans leurs confidences, ainsi que Weishaupt dans ses mystères, qu'il falloit *écraser le négociantisme; que là où il y avoit de gros négocians, il y avoit beaucoup de fripons*,

et que la liberté ne pouvoit y établir son empire. (Voyez le *Recueil des pièces trouvées chez Robespierre,* imprimées par ordre de la Convention, n°s 43, 75, 89, 107, etc.) La guillotine et les réquisitions sont venues dépouiller les bourgeois, les marchands, comme les nobles et l'Église.

Ce ne sont pas là les derniers coups que la secte médite contre la propriété, pour écraser enfin toute société. Nous avons vu ses adresses au peuple tracées par Babœuf, Drouet, Lagnelot, et les autres adeptes des derniers mystères, et là nous avons lu : « *Législateurs, gouvernans, riches, pro-* » *priétaires,* écoutez à votre tour. — *Nous* » *sommes tous égaux.* — *Eh bien! nous* » *prétendons désormais vivre et mourir* » *comme nous sommes nés. Nous voulons* » *l'égalité réelle ou la mort.* Voilà ce qu'il » nous faut, et nous l'aurons cette égalité » réelle, n'importe à quel prix. Malheur à » ceux que nous rencontrerons entre elle et » nous! Malheur à qui feroit résistance à un » vœu si prononcé! *La révolution fran-* » *çaise n'est que l'avant-courrière d'une*

» *révolution bien plus grande, bien plus so-*
» *lennelle, et qui sera la dernière. — Nous*
» *consentons à faire table rase, pour nous*
» *en tenir à l'égalité. Périssent, s'il le*
» *faut, tous les arts, pourvu qu'il nous*
» *reste l'égalité réelle!* »

« Législateurs, gouvernans, proprié-
» taires riches et sans entrailles, en vain
» prétendez-vous neutraliser notre sainte
» entreprise, en disant : Ils ne font que
» reproduire *cette loi agraire* demandée
» déjà plusieurs fois avant eux. — Calom-
» niateurs, taisez-vous. *Nous tendons à*
» *quelque chose de plus sublime, de plus*
» *équitable : le bien commun ou la com-*
» *munauté des biens. Plus de propriété*
» *individuelle des terres. La terre n'est à*
» *personne. Nous réclamons, nous voulons*
» *la jouissance communale des biens de la*
» *terre; les fruits sont à tout le monde...*
» *Disparoissez enfin, révoltantes distinc-*
» *tions de riches et de pauvres, de grands*
» *et de petits, de maîtres et de valets, de*
» *gouvernans et de gouvernés! Qu'il ne soit*
» *plus d'autre différence parmi les hommes*

» *que celle de l'âge et du sexe.* » (Extrait des pièces trouvées chez Babœuf, imprimées par ordre de l'assemblée.)

Ainsi, dans ses forfaits et dans ses succès contre la religion et contre les rois, ainsi, jusque dans ses derniers essais contre les démocraties mêmes, et contre les derniers vestiges de la société, de la propriété, tout, absolument tout, dans la révolution française, nous montre la secte poursuivant sans cesse ses projets; ses disciples, ses adeptes, ses brigands de tous les grades, mis sans cesse en action pour arriver au dernier terme de ses conspirations. Il ne lui a pas été donné encore, et nous espérons bien qu'il ne lui sera jamais donné d'en combler la mesure. Mais que l'esprit humain calcule, s'il le peut, tous les forfaits, tous les désastres que lui doit déjà la France; il nous restera toujours à prévoir ceux qu'elle médite encore, à ne pas oublier cet avis, que *la révolution française n'est que l'avant-courrière d'une révolution bien plus grande et bien plus solennelle.* Il restera surtout à réflé-

chir sur ce grand phénomène, sur la rapidité de ces succès qui ont déjà fait de la révolution française celle d'une si grande partie de l'Europe, qui menacent d'en faire la révolution de l'univers. Eh bien! cette même coalition de toutes les sectes réunies au grand club de Paris, sous le nom de *Jacobins*, est encore le fait d'où dépendoient tous ces succès et les conquêtes mêmes des légions et des héros révolutionnaires.

PROGRÈS DE LA RÉVOLUTION EXPLIQUÉS PAR L'ÉTENDUE DE LA SECTE ET L'UNIVERSALITÉ DES COMPLOTS.

Par les apôtres de Weishaupt, les mystères désorganisateurs sont répandus dans les arrière-loges maçonniques, dans toutes les sociétés secrètes; par la correspondance secrète des frères, la trame s'ourdit et se développe dans toutes ces arrière-loges. Dès le commencement de la révolution française, un manifeste signé Philippe est parti de ce *grand-orient* de Paris, devenu en quelque sorte le second aréopage de la secte. Ce manifeste est adressé à

toutes les loges maçonniques, à tous leurs *directoires*, chargés d'en faire l'usage convenable auprès des frères dispersés en Europe. Par ce manifeste, et en vigueur de la fraternité, « toutes les loges sont sommées de se confédérer, d'unir leurs efforts pour le maintien de la révolution, de lui faire partout des partisans, des amis, des protecteurs, d'en propager la flamme, d'en susciter l'esprit, d'en exciter le zèle et l'ardeur dans tous les pays, et par tous les moyens qui sont en leur pouvoir. » (AVIS IMPORTANT D'HOFFMANN, t. I, sect. 19.)

Les frères allemands, les plus disposés de tous au manifeste par les mystères de Weishaupt, sont aussi les plus zélés de tous pour le seconder. A peine les armées de Custine se montrent sur le Rhin, les adeptes de Strasbourg, en correspondance, d'un côté avec ceux de Paris, et de l'autre avec ceux de Spire, de Worms, de Mayence, ont déjà combiné les moyens de lui livrer cette dernière ville, un des grands boulevards de l'Allemagne. Déjà ce

Stamm, fameux illuminé de Strasbourg, est auprès du général, et s'est emparé de sa confiance; bientôt arrive de Mayence une députation du club illuminé, dirigée par l'adepte Boehmer. Les députés invitent Custine à *pénétrer dans le pays, et l'assurent qu'il comblera les vœux du plus grand nombre des habitans. Ils ajoutent que, s'il est inquiet sur les moyens de surmonter les difficultés apparentes, ils peuvent l'assurer qu'eux et leurs amis ont assez de pouvoir pour promettre de les lever; qu'ils sont les organes d'une société nombreuse, au nom de laquelle ils lui promettent un dévoûment entier, et la plénitude de leur zèle pour contribuer à ses succès.* Custine est effrayé de l'entreprise; il se résout enfin. A l'aspect de Mayence, tout son effroi renaît; il n'a pas seulement les premiers moyens d'un siège régulier : cependant les frères lui dictent ses sommations. La première réponse du commandant Gimmich renouvelle son effroi; il pense à la retraite. Une lettre de Mayence au député Boehmer vient lui

apprendre qu'ils ont *travaillé la bourgeoisie*; qu'il suffit d'ajouter à la première sommation de *nouvelles menaces*; que *l'ami possédant la confiance du général est décidé à tout employer pour lui persuader l'impossibilité de défendre la place*. Cet ami, Eikenmayer, chargé lui-même de la défense des remparts, et de diriger l'artillerie, s'est en effet uni au baron de Stein, envoyé de Prusse : il réussit à démontrer la prétendue impossibilité de résister à un ennemi qui n'a pas même le moyen d'attaquer, qui est bien résolu à s'enfuir pour peu qu'on lui résiste. Il court lui-même demander à capituler; Custine est maître dans trois jours, et sans coup férir, de ces remparts dont l'aspect seul le remplissoit d'effroi. (Voyez *Mém. de Custine*, t. I, p. 46 et suiv.) En récompense de leurs services, il laisse les frères dominer dans sa conquête, et celui de tous qui l'a le mieux servi, le traître Eikenmayer, passe sous les drapeaux des Jacobins, en qualité de général. Ainsi se prennent les villes où la secte domine.

...

L'historien peut suivre Custine à Francfort, il verra l'illuminé Pitsch et tous les frères d'Isenbourg le servir avec le même zèle. Quand il faudra montrer les grands auteurs de la république *cisrhénane*, il retrouvera encore l'adepte Bœhmer uni à l'adepte Kempis, conseiller intime de l'électeur de Cologne, au professeur Gerhard, à l'avocat Watterfal et à toute la liste du club illuminé.

Les frères conjurés n'ont pas moins fait pour Dumourier que pour Custine. Dans ce temps où l'armée des alliés rebroussa de Verdun en Allemagne, Wandernoot, sous le nom de *Gobels-Croix*, s'occupoit à Londres, avec une douzaine de Jacobins français, des moyens de révolutionner l'Angleterre; mais il avoit laissé des frères dans la Flandre et le Brabant, il connoissoit leurs dispositions, et ne consentit à se distraire des complots sur l'Angleterre que pour rédiger la marche à suivre dans la conquête du Brabant. Les frères de Paris firent passer ses instructions à Dumourier. « Celui-ci, disoit Wander-

» noot même à ses confidens, ne changea
» pas un mot au manifeste que j'avois écrit
» à Portman-Square. Le peuple, gagné
» par nos agens et par ce manifeste, se
» jeta dans nos bras, et la Flandre fut
» prise. »

Les progrès et les complots de la secte expliqueront encore plus facilement la conquête de la Hollande par Pichegru. Amsterdam seul avoit quarante clubs; les Jacobins dominoient également dans leurs loges à Leyde, à Harlem, à Neaden. La Convention avoit auprès d'eux Malabar; leurs commissaires, les nommés Larchevêque et Aiglam. Pour subvenir aux frais de la révolte, ils avoient, surtout dans les maisons de commerce, les comptoirs de Texier, de Coudère, de Rochereau; les trésors et le zèle révolutionnaire du juif Sportas. Pichegru pouvoit compter sur quarante mille Hollandais prêts à se déclarer pour lui. Larchevêque et Fresine lui faisoient passer le résultat de toutes les délibérations, et tous les avis nécessaires pour diriger sa marche. La conspiration

fut découverte, trente des principaux conjurés, et même le général Eustache, qu'on leur envoyoit de Paris pour les commander, furent arrêtés. Mais leur partie étoit déjà si bien liée, que le général anglais eut beau demander qu'on lui livrât les adeptes prisonniers, pour s'assurer de leurs personnes; pour toute punition, ils furent envoyés aux avant-postes. Nimègue, Utrecht, Berg-op-Zoom, Amsterdam, furent pris comme Mayence. Si leur vainqueur n'avoit pas d'autre titre à ses lauriers, il pourroit dire comme Custine et Dumourier : Je suis venu, j'ai vu et j'ai vaincu, parce qu'au lieu de soldats à combattre, j'ai trouvé des adeptes à embrasser.

L'historien qui voudra suivre la révolution dans toutes les parties de l'Europe trouvera partout les frères conjurés préparant de même les voies par leurs conspirations. Il verra, en Espagne, celle de Reddeléon, vendant aux Jacobins Figueras, payée d'abord par la promesse d'un million, et ensuite par la guillotine. En Portugal, il aura à tracer celle de l'adepte

Serge, s'égorgeant pour garder son secret, mais le laissant dans sa correspondance; à Naples, celle dont les principaux membres ont été arrêtés, et dont M. Rey avoit développé toute la trame; à Rome, celle dont Cerutti avoit tout le secret, quand, au commencement de la révolution, il disoit déjà au secrétaire du nonce à Paris: *Gardez bien votre pape, car je vous l'annonce, et vous pouvez en être sûr, vous n'en aurez plus d'autre*; à Vienne, celle qui fut ourdie par Méhalovich et par Hebenstreit, qui, l'un et l'autre, la payèrent de leur tête; à Berlin, celle de tous les frères qui avoient mis le feu à deux maisons, pour s'emparer des postes, tandis que la garnison accouroit éteindre l'incendie, mais dont le général Mollendorf sut prévenir les suites en ordonnant aux troupes de rester à leur place, et en se saisissant des incendiaires. La révolution offrira encore à dévoiler les complots dont l'adepte Mauvillon avoit tracé le plan, et tous ceux qui devoient éclater le même jour, dans toute l'Allemagne, le 1er no-

vembre 1793 (1). Que l'historien arrive à Saint-Pétersbourg (2); là, il aura aussi à décrire la conspiration de Genet, de

(1) Il avoit paru à Limoges un illuminé portant ou se donnant le nom de baron *d'Hillmer*, et dont les mystères étoient si atroces, qu'ils excitèrent l'indignation de ceux qu'il vouloit initier, et qu'il fit très-bien de s'enfuir pour éviter le glaive de la justice. (Voyez les *Mémoires sur le Jacobinisme*, tome IV, ch. XI.) C'est à cet homme-là qu'il faut appliquer ce que j'ai dit à la page 379, de son *forcené* jacobinisme. Il ne m'étoit pas donné de prévoir que l'identité de nom le feroit confondre avec un autre M. Hillmer, que l'on voyoit d'ailleurs jouer un rôle bien différent dans sa visite au gymnase de Hall. (P. 502.) Il ne m'étoit pas donné davantage de prévoir que l'auteur d'une lettre que j'ai reçue pour sa justification, n'étant pas assez familier avec le français, prendroit pour une injure le mot de *s'aviser*, dans une circonstance où il ne désigne que l'impertinence de quelques jeunes gens fort peu disposés à recevoir des conseils, et prêts à insulter celui qui *s'avise* de leur en donner.

(2) A l'occasion de ces Jacobins conjurés en Russie, je dois ajouter la note suivante :

On lit dans les *Mémoires sur le Jacobinisme*, que M. Duveyrier et ses compagnons de voyage avoient été découverts à Copenhague avec une mission factice pour des achats de blé, avec une mission plus réelle de visiter les frères de Pologne et de Russie, d'y presser les complots, d'attenter même aux jours de monseigneur le comte d'Artois. Cette imputation étoit fondée sur une

Bossi, et de tout le club qui s'étoit établi à l'hôtel même du chevalier de Withwooth, ambassadeur d'Angleterre. Les

lettre écrite par mademoiselle Nivellet, cousine de M. Duveyrier, et à qui celui-ci devoit avoir révélé l'objet de son voyage. Cette lettre avoit été trouvée si importante, que M. le comte de Simolin, ambassadeur de Russie, avoit envoyé à sa cour l'original, après en avoir toutefois livré à M. Leclerc, émigré, qui l'avoit reçue à Dusseldorf, une copie collationnée, et certifiée vraie par l'ambassadeur même. D'autres copies en avoient été envoyées au ministère anglais, à bien d'autres personnes, en sorte qu'il n'étoit pas possible d'en révoquer en doute l'authenticité, et moi-même, aujourd'hui que j'ai vu une des copies envoyées à Londres, je ne puis en douter; mais je dois ajouter que jamais je n'en aurois fait usage, si j'avois su ce que le fils de M. Duveyrier m'a fait certifier par plusieurs personnes, que les terreurs de la révolution avoient plusieurs fois jeté sa cousine, mademoiselle Nivellet, dans une vraie démence; ce qui m'auroit suffi pour déclarer que sa lettre et l'imputation à laquelle elle a donné lieu doivent être regardées comme non avenues. Je ferai mieux, je dirai que, très-expressive sur tout le reste, elle n'exprimoit pas le dessein qu'on prêtoit au voyage de M. Duveyrier à Saint-Pétersbourg, voyage que d'ailleurs il ne fit pas. Sans doute, la mission qu'avoit déjà remplie M. Duveyrier, en portant, de la part de la première assemblée, à monseigneur le prince de Condé, l'ordre de s'éloigner des frontières, ou de rentrer en

soixante millions envoyés de France aux missionnaires en Pologne lui en diront assez sur les complots que la secte n'a cessé

France dans la quinzaine, sous peine d'être déclaré déchu de tous ses droits à la couronne, sous peine même d'être poursuivi et puni comme traître à la patrie, et en vertu d'un décret statuant de plus que, s'il se présentoit en armes sur le territoire français, tout citoyen *devoit lui courir sus, et se saisir de sa personne;* sans doute, dis-je, une pareille mission, acceptée et remplie par M. Duveyrier, avoit paru capable d'autoriser le soupçon clairement exprimé par M. le comte de Simolin; sans doute encore, au moment où j'écrivois, ce même soupçon pouvoit paroître légitime à ceux qui avoient lu la fameuse adhésion à la constitution de l'an III, adhésion signée par Grouvelle, Duveyrier, Lamarre, Castera, Fournier, etc., et dans laquelle on lisoit ces étranges paroles : « Nous attestons donc, » non le ciel, qui n'est que l'espace matériel dans » lequel flottent les mondes, mais la nature entière, » l'ame universelle des êtres, le principe de l'ordre » créé ou inerte; notre conscience, au fond de la» quelle sont empreintes les idées de cet ordre éter» nel, et le peuple souverain, qui a reproduit toutes » ces idées dans ses lois; nous attestons tous ces au» gustes garans, que nous sommes irrévocablement ré» solus à maintenir et défendre notre constitution par » tous les efforts dont la nature nous a rendus capa» bles... Si quelqu'un de nous étoit assez lâche pour » trahir cet intérêt sacré, nous jurons de le dénoncer

d'y nourrir. A Constantinople, il versa la mission des apôtres envoyés en Asie et en Afrique, confiée au chevalier de Mouradgea, d'Hohson, jadis internonce et ambassadeur de Suède, combinant ses conseils avec ses élèves Ruffin et Lesseps, sous les lointains auspices du ministre Périgord. Pour expliquer la conquête de Malte, il se ressouviendra du projet des arrière-loges sur cette île; mais il ajoutera que, si les chevaliers se trouvoient autrefois exclus des loges par la nature même des

» et de le poursuivre, comme digne de tous les sup-
» plices et de tous les opprobres. » (*Moniteur* du 2 octobre 1793, pag. 1163.) Mais tout cet enthousiasme réel ou simulé, voulût-on même y joindre la folie d'un homme qui se vante d'avoir joué, sur le théâtre de Rome, le rôle de Brutus, ne suffisent pas pour se persuader qu'il ait voulu réaliser ce rôle sur la personne d'un prince dont le nom ne rappelle rien moins que les vices d'un tyran. L'imputation atroce à laquelle avoit donné lieu contre M. Duveyrier la lettre de sa cousine, mademoiselle Nivellet, doit donc être regardée comme non avenue, ainsi que le mémoire auquel j'avois eu soin de renvoyer cette accusation, de manière à faire sentir qu'il n'avoit pas produit dans moi une vraie conviction.

mystères, une nouvelle politique avoit appris à mettre parmi ces chevaliers eux-mêmes des adeptes tels que des Dolomieu, des Bosredon, des Hompesch; à les mettre même à la tête de l'ordre, afin que Buonaparte pût dire aussi, en arrivant à Malte : J'ai vu et j'ai vaincu.

Dans le sein de l'Amérique même, que l'historien n'oublie point les progrès dont les frères se félicitoient dans ces contrées; il sera moins surpris de les voir réunir leurs contributions pour aider les rebelles d'Irlande, ou d'entendre parler de l'adepte Adet, ministre des pentarques auprès des États-Unis, et de son émissaire David Léan, convaincu d'avoir parcouru le Canada, déguisé en marchand, et disposant déjà d'autres adeptes à l'usage des piques, à la réception des flottes, des légions de Jacobins, qui devoient partir de Brest pour la conquête de cette colonie.

Je voudrois pouvoir annoncer à l'historien que la secte conspiratrice a au moins respecté celle des nations qui, le plus sagement contente de ses lois, devoit

aussi se montrer la plus constante à repousser les complots désorganisateurs. Mais l'adepte illuminé Kuntgen n'est pas le seul qui ait traversé l'Océan pour illuminiser l'Angleterre. Le fameux *Caton*-Zwack est venu aussi faire les essais de sa mission à Oxford, et s'ils n'ont réussi qu'à lui concilier le mépris des docteurs dont il emportoit les manuscrits ou les découvertes, pour les faire imprimer en Allemagne comme le fruit de son propre génie, d'autres apôtres se sont félicités d'autres succès. Les illuminés Zimmermann et Ibiken ont laissé au moins des traces des mystères dans plus d'une loge, et de nombreuses sociétés ont prouvé que, si les conjurés avoient changé de nom, les complots étoient restés les mêmes. Les annales de ces conjurés sont aussi ouvertes en Angleterre; les recherches de la justice, la sagesse des ministres, les rapports des sénateurs, ont dévoilé les fastes des sociétés se disant tantôt *correspondantes*, tantôt *constitutionnelles*, et là, nous avons vu les frères d'Édimbourg liés, pour les mêmes

complots, avec ceux de Dublin, de Londres, de Sheffield, de Manchester, de Stockport, de Leicester; tous d'intelligence dans les vœux, les invitations, les félicitations adressées aux Jacobins législateurs (1). La *société-mère* nous a offert tout l'art des *comités secrets du grand-orient* sous Philippe, tout celui de l'*aréopage bavarois* sous Weishaupt, tout celui du *club d'Holbach* sous d'Alembert, pour séduire les peuples, et pour les entraîner avec la même impiété dans la même révolution. La même secte qui, en Suède, a fait périr Gustave III sous les coups d'Ankarstroem; qui, en Autriche, a versé le poison à Léopold; qui, en France, a livré Louis XVI à ses bourreaux; cette même secte a eu dans Londres même ses adeptes assassins, et si, en Allemagne, la tête de

(1) Voyez, sur ces sociétés, les *Rapports des comités aux parlemens d'Angleterre et d'Irlande*, ou bien l'*Extrait de ces rapports*, et l'*Appendice* que le zèle du traducteur anglais de ces *Mémoires* lui a suggéré d'y ajouter sur les complots qui ont plus spécialement menacé sa patrie.

Louis XVIII, roi fugitif, a été atteinte d'un plomb meurtrier, celle de Georges III, au milieu de son peuple, environné des acclamations, des transports de l'amour le plus juste, a été désignée aux brigands. En détournant la balle régicide, le ciel n'en a pas moins laissé à la secte, et la preuve, et la honte, et la scélératesse des mêmes attentats.

Fatiguée de ses crimes obscurs, pour soulever tout à la fois les armées, les flottes et les peuples, en Angleterre comme en France, la même secte a fait circuler les blasphèmes et les sophismes de la sédition. En Irlande, elle a promis à un peuple égaré l'indépendance de ses autels et de ses lois au prix d'une révolution qui hait et brise tous les autels, qui ne laisse pour lois que l'esclavage sous le joug des tyrans. Déjà même, en Irlande, ce n'étoient plus de simples complots à étouffer; c'étoit toute la force des armées qu'il falloit opposer à la multitude des conjurés, appelant et attendant sans cesse les légions des frères Carmagnoles. Qu'il soit béni, cet

ange tutélaire qui fait avorter tant de complots, tant de séditions; qui a su jusqu'ici conserver cet empire proscrit, ainsi que tous les autres, dans les conseils des conjurés.

En terminant ici les Mémoires que j'ai consacrés à dévoiler la secte révolutionnaire, il s'en faut bien que je croie avoir rempli ma tâche de manière à n'avoir pas besoin de l'indulgence de mes lecteurs. Ce que j'assurerai au moins avec confiance, c'est qu'en cherchant à dévoiler les odieux mystères de nos sectes désorganisatrices, je n'ai pas eu d'autre vœu que celui d'être vrai, pour être plus utile. Je voyois les nations peu instruites sur les grandes causes d'une révolution qui les menace toutes : j'ai cru que les moyens de s'en préserver, ou de mettre un terme à ce fléau, seroient moins difficiles à trouver, si la source en étoit mieux connue; et si j'ai acquis quelque droit à être encore entendu sur ces moyens conservateurs, qu'il me soit permis de les exposer, autant qu'il est en moi, dans la conclusion suivante.

CONCLUSION.

Quelle triste et pénible carrière j'ai enfin terminée! Au milieu de ces antres où se creusoit dans le silence des ténèbres le tombeau des autels et des trônes, dans ces clubs souterrains où se sapoient les fondemens de toute religion et de toute société, combien de foi l'ame oppressée, le cœur serré, et tous les sens glacés d'horreur, j'ai senti ma constance prête à m'abandonner! Indigné de la trame que je voyois s'ourdir, de cette chaîne immense de forfaits que je voyois se méditer encore, combien de fois je me suis dit à moi-même : Laisse là ces vils et monstrueux conjurés; laisse-les dans l'abîme de leurs complots! Peut-être vaut-il mieux encore devenir leur victime, que souiller ta pensée de tant d'impiétés, de tant de

noirceur, de tant de scélératesse, et apprendre à la postérité que ton siècle en a été coupable. — Mais dans ce siècle, il est encore des hommes à sauver, il est encore des nations qui n'ont pas subi le joug des Jacobins; pour se résoudre enfin à le secouer, peut-être seroit-il utile à tes compatriotes de savoir quelle suite de noirs complots et d'artifices le leur ont fait subir; peut-être la postérité aura-t-elle besoin de savoir ce que fut de nos jours la secte désastreuse, pour empêcher le fléau de renaître. Cet espoir seul a triomphé dans moi d'une répugnance si naturelle à l'écrivain honnête. Seul il a soutenu mon ame révoltée d'un travail qui tenoit sans cesse devant mes yeux l'image odieuse de tant de conjurés, et les preuves trop palpables des forfaits, des désastres qu'ils préparent encore à l'univers.

Me serois-je trompé dans cet espoir? Ah! s'il en est ainsi, qu'elles soient donc déchirées toutes ces feuilles que j'ai consacrées à tirer des ténèbres la trame qui s'ourdit contre vous! Rois, pontifes, ma-

gistrats, princes et citoyens de tous les ordres, s'il est vrai que désormais nous cherchions vainement à dissiper l'illusion fatale; s'il est vrai que déjà l'air empesté des Jacobins, engourdissant et votre ame et vos sens, vous ait plongés dans un assoupissement léthargique; s'il est vrai que déjà la torpeur de la paresse vous rende insensibles à vos dangers, à ceux de vos enfans, de votre patrie, de votre religion et de toutes vos lois; si déjà vous n'êtes plus capables du moindre effort, du moindre sacrifice à faire pour le salut de la chose publique et le vôtre; s'il n'est plus dans le monde que de ces ames lâches, toutes disposées à subir le joug de la secte, vivez, soyez esclaves des Jacobins. Soyez-le des principes de leurs adeptes, et que votre fortune soit la proie de leurs brigands; que vos temples, vos trônes, vos gouvernemens, que ces palais et ces maisons qui vous servent d'asile, s'écroulent sous leurs haches. Déchirez, avec ces feuilles, le présage de ces désastres : attendez dans la joie, la mollesse, les festins

et le sommeil, que l'heure des révolutions sonne pour vous. Les Jacobins prennent sur eux le soin de la hâter. L'oracle qui l'annonce ne seroit qu'un supplice précoce et inutile. Fermez l'oreille au bruit des chaînes qui se forgent pour vous. Gardez-vous d'approcher l'augure de vos malheurs, et cherchez des prophètes qui vous disent des choses agréables.

Mais s'il est encore de ces hommes qui n'aient besoin que de connoître l'ennemi des autels et de la patrie, pour montrer le courage de la vertu et les ressources d'une ame vigoureuse, c'est pour ceux-là que j'ai écrit. C'est à ceux-là que je viens dire : Malgré tous les complots des Jacobins et tous les artifices de leur secte, malgré toute cette puissance qu'ils ont déjà acquise, le monde n'est pas encore à eux. Il est encore possible d'écraser cette secte, qui jure d'écraser votre Dieu, votre patrie, vos familles et tout l'édifice de vos sociétés. Il est encore pour vous et pour la patrie des moyens de salut. — Mais dans la guerre que la secte vous fait,

ainsi que dans toute autre guerre, tout ce salut dépend d'abord de la conviction de vos dangers, de la vraie connoissance de l'ennemi, de ses projets et de ses moyens. Ce n'est pas sans raison que j'ai accumulé les preuves de l'évidence, pour vous montrer dans le jacobinisme la coalition des *sophistes de l'impiété*, jurant de renverser tous les autels du Dieu de l'Évangile; des *sophistes de la rebellion*, jurant de renverser tous les trônes des rois; des *sophistes de l'anarchie*, au serment de détruire les autels du christianisme, ajoutant celui de renverser toute religion quelconque; au serment de renverser tous les trônes des rois, ajoutant celui d'anéantir tout gouvernement quelconque, toute propriété, toute société gouvernée par des lois. Je savois qu'on néglige tout moyen de salut, tant qu'on croit les dangers imaginaires. Si mes démonstrations vous laissent encore sans conviction, et résistant à l'évidence même sur la réalité des complots de la secte, j'ai perdu tout le fruit de mon zèle; il ne me reste plus qu'à gé-

mir sur votre aveuglement. Vous voilà dans la situation où la secte désire vous trouver. Moins vous croirez à ses projets, plus elle est sûre de les exécuter. J'insiste donc encore; pardonnez à des instances qui ont pour tout objet votre salut et celui de la chose publique.

Permettez-nous de supposer que l'on vient vous apprendre qu'il est autour de vous des hommes qui se cachent sous le voile de l'amitié, qui n'attendent que l'heure favorable au projet, formé depuis long-temps, de s'emparer de votre or et de vos champs, d'incendier votre demeure, peut-être d'attenter à votre vie, à celle de vos proches, de votre épouse ou de vos enfans; supposez que l'on vous a donné de ce complot formé contre vous, la millième partie des démonstrations que j'ai fournies des complots formés contre l'État, contre tous les États sans exception, perdrez-vous en vains raisonnemens, en doutes superflus sur la réalité de vos dangers, un temps que les perfides emploieront à hâter votre perte? ou fau-

dra-t-il encore recourir à des exhortations pour vous presser de vous défendre? Eh bien! ce que je veux ici, c'est que vous sachiez bien, princes, riches et pauvres, nobles, bourgeois, marchands et citoyens de toutes les classes, c'est que toutes ces conspirations des adeptes sophistes, des adeptes francs-maçons, des adeptes illuminés, sont des conspirations contre vous, contre vos trésors, vos comptoirs, vos familles, vos personnes; c'est que votre patrie livrée à l'incendie révolutionnaire, ce palais ou bien cette maison que vous habitez, ne sont pas marqués pour échapper aux flammes; c'est que votre fortune, tout comme le trésor de l'État, est la proie destinée aux brigands ou bien aux réquisitions de leurs pentarques; c'est que le caractère spécial d'une révolution faite par des sectaires, n'est pas que ses dangers diminuent en devenant communs: c'est qu'elle fait pleuvoir la terreur, l'indigence, l'esclavage sur chacun comme sur tous.

Dans toute l'étendue des régions où la

secte a pu se montrer souveraine, en France et en Hollande, en Brabant, en Savoie, en Suisse et en Italie, cherchez en effet un seul homme riche qui ait conservé sa fortune intacte; un seul pauvre qui n'ait pas à craindre la réquisition de ses bras, de son industrie ou de ses enfans; une seule famille qui n'aît pas à pleurer sur la ruine ou bien sur la mort de quelqu'un de ses membres; un seul citoyen qui puisse s'endormir dans la confiance qu'il se réveillera plus certain de sa fortune, de sa liberté, de sa vie, que ceux qu'il aura vus la veille, ou dépouillés, ou traînés dans les fers, ou expirant sur l'échafaud : vous n'en trouverez pas. Cessez donc de vous flatter vous-mêmes. Le danger est certain, il est continuel, il est terrible; il vous menace tous sans exception.

Gardez-vous cependant de céder à cette espèce de terreur qui n'est en elle-même que lâcheté et découragement, car avec la certitude des dangers, je n'en dirai pas moins : Veuillez être sauvés, vous le serez. Je le dirai au nom des Jacobins eux-

mêmes. Ils l'ont assez souvent répété pour nous l'apprendre : on ne triomphe pas d'une nation qui veut bien se défendre. Sachez vouloir comme eux, et vous n'aurez plus rien à craindre d'eux. Pour le vrai Jacobin, il n'est point de ces velléités que les premiers obstacles font disparoître. Il n'est dans les mystères de la secte qu'une volonté ferme, générale, constante, inébranlable : celle d'arriver, malgré tous les obstacles, à l'exécution de ses derniers projets. Le serment, et le seul de ses sermens irrévocables, celui de changer la face de l'univers, de le soumettre tout entier à ses systèmes, voilà le vrai principe de ses ressources, de tout ce zèle dont elle anime ses adeptes, de tous les sacrifices qu'elle sait en obtenir, de tout l'enthousiasme qu'elle inspire à ses guerriers, de toutes les fureurs, de toute la rage qu'elle souffle à ses brigands. C'est par là qu'elle est secte, c'est par là qu'elle est forte, c'est par là qu'elle tend, qu'elle dirige sans cesse ses adeptes, ses légions, ses clubs, ses loges et ses sénats au même but; mais c'est

par là aussi qu'elle vous donne la leçon la plus essentielle à prendre dans la nature même de ses complots. C'est par là qu'elle nous autorise à vous dire : Toute cette révolution française n'est pas autre chose que le fruit des sermens que la secte inspire à ses adeptes, c'est-à-dire de cette volonté, de cette résolution ferme, constante, inébranlable, de renverser partout l'autel, le trône et la société. C'est parce qu'elle sait vouloir, qu'elle triomphe; donc, pour triompher d'elle, il faut savoir lui opposer en faveur de l'autel, du trône et de la société, cette résolution et cette volonté tout aussi fortement prononcée, aussi peu accessible aux compositions et au relâchement, que le vœu de ses adeptes. Qu'il ne soit donc plus dit que les Jacobins seuls savent vouloir, seuls suivre leur objet. Connoître tous les maux dont la révolution vous menace, et vouloir franchement, réellement et fortement vous y soustraire, ne vous dispense pas sans doute des moyens à étudier, des efforts, des sacrifices à faire pour vous en

délivrer; mais n'imaginez pas aussi que nous insistions vainement sur la franchise et la sincérité de cette volonté. Il en est de la révolution française comme il en est des vices et des passions. On sait, en général, qu'il est des dangers et des malheurs attachés à la suite; on voudroit s'en défendre, on le veut foiblement, lâchement; les passions et les vices triomphent, et on subit le joug. Suis-je venu à bout, au contraire, de vous inspirer le courage des résolutions? puis-je compter que tout ce qui vous manque est de connoître les vrais moyens de triompher de la secte? je vous le dis avec confiance : la secte est écrasée, et tous les désastres de la révolution disparoissent. Lecteur humain, que pourroient révolter ces paroles, *la secte est écrasée*, souvenez-vous qu'en vous disant : *Il faut que la secte des Jacobins soit écrasée, ou bien que la société toute entière périsse*, j'ai eu soin d'ajouter : *Écraser une secte n'est pas imiter ses fureurs et l'homicide enthousiasme dont elle anime ses élèves*. Souvenez-vous qu'en vous di-

sant : *La secte est monstrueuse*, je me suis hâté d'ajouter : *Mais ses disciples ne sont pas tous des monstres. Oui, anéantissez le Jacobin, mais laissez vivre l'homme. La secte est toute entière dans ses opinions; elle n'existe plus, elle est doublement écrasée, quand ses disciples l'abandonnent pour se rendre aux principes de la société.* C'étoit pour arriver aux moyens d'arracher au jacobinisme ses victimes et pour les rendre à la société, non pour les immoler, que j'ai consacré tant de soins à vous faire connoître les projêts et la marche de la secte, et ce sont ces moyens conservateurs que je m'applaudis enfin de voir former le résultat de ces Mémoires. Voyez combien les armes que je viens lui opposer diffèrent de celles qu'elle met entre les mains de ses disciples.

Les Jacobins font à l'esprit des peuples une guerre secrète d'illusion, d'erreur et de ténèbres; je veux que vous leur opposiez une guerre de sagesse, de vérité et de lumière.

Les Jacobins font aux princes, aux gouvernemens des peuples, une guerre de haine pour les lois et la société, une guerre de rage et de destruction; je veux que vous leur opposiez une guerre de société, d'humanité et de conservation.

Les Jacobins font aux autels, à la religion des peuples, une guerre d'impiété et de corruption; je veux que vous leur opposiez une guerre de mœurs, de vertus, de conversion : je m'explique.

J'entends ici par guerre d'illusion, d'erreur, de ténèbres, celle que fait la secte par les productions de ses sophistes, par les pièges de ses émissaires, par les mystères de ses clubs, de ses loges, de ses sociétés secrètes. Il n'est plus temps ici de le contester, nous l'avons démontré jusqu'à satiété : ce sont là les grands moyens préparatoires des triomphes révolutionnaires. C'est par là que le jacobinisme vient à bout d'insinuer ses principes d'une égalité et d'une liberté désorganisatrices, d'une souveraineté toujours chimérique, mais toujours flatteuse pour l'orgueil de

la multitude, toujours mise en avant par les tribuns qui la maîtrisent. C'est à force de mettre sous les yeux de cette multitude tous les sophismes de leurs vains *droits de l'homme*, c'est par les déclamations exagérées contre les lois actuelles, par les descriptions du prétendu bonheur qu'ils nous préparent, par les essais au moins qu'ils nous proposent, que les émissaires du jacobinisme s'assurent sur le peuple l'empire de cette opinion, qui leur ouvre les portes de vos villes, bien plus sûrement que leurs foudres n'abattent vos remparts. — De ces faits désormais incontestables, je conclus : S'il est dans vos conseils de prévenir les désastres de nos révolutions, commencez par ôter à la secte tous ces moyens d'illusion. Ecartez loin du peuple toutes ces productions incendiaires, et quand je dis du peuple, je dis de toutes les classes de la société; car je n'en connois point d'inaccessibles à l'illusion. Je dis même plus spécialement de cette classe que vous avez cru la plus abondante en lumières. Je dis de cette

classe de nos littérateurs sophistes, de nos Voltaire et de nos d'Alembert, de nos Jean-Jacques et de nos Diderot, de nos académies et de nos docteurs de musées; car c'est précisément cette classe qui a le mieux prouvé combien l'illusion des sophismes a de pouvoir sur elle. C'est dans cette classe que se trouvent les ministres révolutionnaires, les Turgot, les Necker; c'est dans cette classe que se trouvent les grands acteurs révolutionnaires, les Mirabeau, les Sieyes, les Laclos, les Condorcet, et toutes les trompettes révolutionnaires, les Brissot, les Champfort, les Garat, les Mercier, les Gudin, les Lamétherie, les Lalande, les Chénier; et les bourreaux même révolutionnaires, les Carra, les Fréron, les Marat. Je dis encore de toute cette classe d'avocats si féconds en paroles, si riches en délire; car c'est dans cette classe que se trouvent les Target, les Camus, les Treilhard, les Barrère, et les tyrans de la révolution, les La Reveillère-Lépaux, les Rewbel, les Merlin, les Robespierre : car tout ce qu'a

prouvé cette classe de sophistes des lettres et des académies, ou du barreau, c'est que si elle avoit plus de moyens pour donner des couleurs séduisantes aux sophismes de la sédition et de l'impiété, et à tous les principes de la révolution, elle étoit aussi celle qui s'abreuve le plus facilement, le plus abondamment de ses poisons; c'est qu'elle étoit tout à la fois la plus empestée et la plus contagieuse, la plus prompte à boire le venin, et la plus dangereuse, la plus ardente à le répandre. Non, je ne ferai point d'exception de classes; il n'en est point qui m'autorise à en faire pour elle; quand je dis au magistrat public, aux souverains : Voulez-vous éviter les désastres de la révolution française? écartez loin du peuple toutes ces productions, tous ces libelles de l'impiété et de la sédition. Qu'il soit puni en traître, celui qui les écrit ou les répand, s'il voit et s'il veut faire le mal qu'il fait à la société; qu'il soit puni en insensé, s'il croit pouvoir séduire et éviter les suites de la séduction.

Mais quoi! déjà s'élèvent les cris d'intolérance, de tyrannie, d'oppression du génie dans l'empire des lettres! Je le prévoyois bien, que j'aurois à parler à des hommes qui nous disent vouloir, et qui ne veulent pas; qui nous disent détester la révolution, et qui redoutent d'en étouffer le germe. Mais vous, dont la profession honorable est d'éclairer les nations par vos écrits, de montrer aux princes les devoirs à remplir pour le bonheur des citoyens; vous, dont l'intention se manifeste par la sainteté des principes, par votre zèle pour les lois, par la sagesse de vos leçons, est-ce de votre part que viennent ces réclamations? Non; non, les chaînes à jeter sur l'écrivain empoisonneur de l'opinion publique n'effraient pas l'auteur honnête; les lois prohibitives des poignards ne révoltent que l'assassin. Il n'est plus temps de nous laisser séduire par ces vains mots : *Liberté du génie, liberté de la presse*. Dans la bouche des Jacobins, toutes ces réclamations désormais cacheroient mal le piège. — Voyez

ce que la secte fait elle-même pour empêcher la vérité de dessiller les yeux du peuple. Partout où les adeptes règnent, demandez ce que c'est aujourd'hui que cette liberté de penser, de parler et d'écrire. Ils écrasent l'auteur, le vendeur et l'acheteur de tout livre contraire à leurs systèmes. Les presses de Crapart, les journaux de La Harpe, les discours de tout vrai citoyen, sont des conjurations que les pentarques envoient expier dans les déserts de la Guiane. Il est temps de concevoir, enfin, toute l'illusion de cette prétendue oppression de la pensée et du génie. Si le magistrat est dupe de ces cris, le peuple en est victime, et c'est le peuple qu'il faut sauver de l'illusion, pour le sauver des révolutions. Celui-là est leur père, et non pas leur despote ou leur tyran, qui arrache à ses enfans tout instrument qui peut devenir entre leurs mains, et contre eux-mêmes, le glaive de la mort.

Vainement le sophiste vous parle de discussions utiles. Demandez au sénat de

Rome pourquoi il se hâte de chasser du sol de la république tous ces sophistes de la Grèce, arrivés si experts dans les discussions; il vous répondra qu'on ne discute point pour savoir si la peste est utile, qu'on se hâte d'écarter loin des peuples quiconque en est atteint, et tout ce qui peut en propager le germe. Redoutez pour ce peuple les discours, la présence de ces vils séducteurs; mais redoutez encore plus leurs impies et séditieuses productions.

Toutes vos lois sont armées du glaive contre le conjuré dont un mot a trahi les complots, et vous souffrez que le sophiste conjuré vive et converse habituellement par ses écrits avec tous vos sujets, qu'il soit sans cesse, par ses livres, au milieu de leurs enfans, qu'il leur répète sans cesse ses leçons, qu'il leur en insinue tous les principes, qu'il les presse, les médite avec eux, et qu'il les leur présente sous le jour qu'un génie perfide a long-temps étudié, qu'il a trouvé enfin le plus propre à les séduire, à les égarer, et à les révolter contre vous! Ce mot,

qui échappa au Jacobin, pouvoit ne faire qu'une impression légère; cette suite de sophismes, que sa plume a digérés, feront une impression profonde. Certes, vos lois ne sont qu'inconséquence, si l'écrivain révolutionnaire n'est pas pour elles le plus dangereux des conjurés, et vous êtes le plus malavisé des magistrats, si vous laissez toutes ses productions circuler librement dans les campagnes et dans les villes.

Faudra-t-il encore vous apprendre tout ce que ces libelles ont donné de puissance à la secte? La révolution n'est pas ingrate, et sa reconnoissance vous dit assez quels sont ses pères. Suivez le Jacobin au Panthéon. Voyez et les honneurs et les hommages qu'il leur rend. Demandez-lui ce qui peut mériter à Voltaire et à Jean-Jacques la gloire de cette apothéose. Vous l'entendrez la justifier et vous répondre : Ces hommes ne sont plus, mais leur génie respire tout entier dans leurs livres, et là ils font encore pour nous plus que nos légions. Là, ils préparent les cœurs et les

esprits à nos principes ; là, ils nous donnent l'opinion publique, et quand l'opinion publique est conquise, nos conquérans volent à des triomphes certains. O vous que ces aveux rendroient jaloux du même hommage, arrêtez un instant, et tout autour de ces nouveaux dieux, voyez l'ombre flottante des victimes de la révolution! Voyez comment, éplorées, furieuses, elles vont de l'urne de Voltaire à l'urne de Jean-Jacques! Entendez-vous ces accablans reproches? Jouis de tout l'encens que font brûler pour toi les Jacobins. Ce ne sont pas eux ; c'est toi qui nous a immolées. Tu dois être leur dieu ; tu fus notre premier bourreau. Tu es encore celui de nos enfans ; tu fus celui de notre roi. Dieu du blasphème et dieu de l'anarchie, qu'il retombe sur toi leur sang et le nôtre, et tout celui que versent, que verseront encore les brigands formés à ton école!

Épargnez-vous ces plaintes et vos propres remords, vous à qui le Dieu de la société a donné des talens, qu'il est en votre pouvoir de tourner à la perte ou à

la conservation de vos semblables. Que le nom des sophistes divinisés ne vous en impose pas. Ils ont pu obscurcir la lumière; c'est à vous à ramener l'empire de ces vérités fondamentales : Le Dieu qui a formé les hommes pour la société ne leur a pas donné le code de ces prétendus *droits d'égalité et de liberté*, principes de désordre et d'anarchie. Le Dieu qui ne soutient la société que par la sagesse des lois n'a pas livré à l'inexpérience et au caprice de la multitude le soin de les dicter ou celui de les sanctionner. Le Dieu qui ne nous montre l'empire et le maintien des lois que dans la subordination des citoyens aux magistrats, aux souverains, n'a pas fait autant de magistrats, de souverains, que de citoyens. Le Dieu qui a lié les classes de la société par la diversité des besoins, et qui fournit à ces besoins par la diversité des talens, des professions, des arts, n'a pas donné à l'artisan et au berger le droit du prince chargé de veiller à la chose publique. — A ces vérités simples et naturelles,

rendez ce jour de l'évidence que les sophistes de la rebellion sont venus obscurcir, et le danger des révolutions disparoîtra. Prenez, pour éclairer ce peuple, tous les soins qu'ont pris les Jacobins pour l'aveugler. Rendez-lui ses principes; rendez-les-lui dans toute leur pureté. Point de composition avec l'erreur; quelle que soit l'illusion qui entraîne vers la révolution, peu importe à la secte, pourvu que sa révolution arrive. Elle a pour les uns ses sophismes antireligieux, et pour les autres ses sophismes antipolitiques. A d'autres encore, elle ne montrera que la moitié des conséquences à tirer ou du chemin à parcourir; souvent, sous le prétexte des réformes, ce seront quelques essais à faire sur les nouveaux moyens qu'elle propose. Loin de nous ces génies à demi-révolutions, à demi-conséquences! Ce sont nos Lafayette, nos Necker que la secte met en avant; ce sont ou ces hommes hautement rebelles, appelés *Constitutionnels*, ou ces autres hommes, par dérision, sans doute, appelés *Monarchiens*. Ils ont com-

mené notre révolution, ils ont encore la sottise d'admirer ce qu'ils vouloient faire, et de s'étonner que d'autres soient venus briser le sceptre qu'ils avoient morcelé. Les écrivains de cette espèce, loin d'éclairer le peuple, ne font que jeter sur nos yeux le premier bandeau de l'erreur; c'est le service des premiers adeptes révolutionnaires.

Dans vos leçons encore, gardez-vous d'imiter cet écrivain qui croit servir le trône, en ne montrant dans la religion que des ressources inutiles pour la cause des gouvernemens. Que n'a-t-il mieux senti les conséquences du sarcasme copié de Bayle et de Jean-Jacques, celui qui, au milieu de ses justes et pressantes exhortations adressées aux princes pour réunir leurs forces contre les Jacobins, s'est permis de dire à ses lecteurs : « Dans une » crise semblable, les Romains se fussent » armés avec la résolution de mourir ou de » vaincre ; les premiers chrétiens eussent » chanté des hymnes à la Providence et » couru au martyre : leurs successeurs ne

» meurent ni ne combattent! » (MERCURE BRITANNIQUE, volum. Ier, n° 4, p. 292.) Assurément l'intention de cet auteur n'est pas de renouveler le mépris tant affecté de nos sophistes pour la religion; mais ne voyez-vous pas combien fausse est votre politique, lorsque vous nous montrez la prétendue nullité du christianisme, quand il s'agit d'opposer le courage des peuples aux tyrans révolutionnaires? Heureusement, il n'est pas vrai que les premiers chrétiens se fussent contentés de chanter des hymnes à la Providence et de courir au martyre. Les premiers chrétiens n'étoient pas des imbéciles, ils ne confondoient pas la puissance légitime, à laquelle il ne faut opposer que le courage du martyre, avec celle du tyran usurpateur ou du barbare armé contre l'empire. Sous le drapeau des Césars, ils savoient, aussi bien que les autres Romains, vaincre ou mourir; ils le savoient encore mieux qu'eux, et ce n'étoit pas sans raison que leurs apologistes défioient l'école des sophistes de montrer dans les légions chré-

tiennes des lâches ou des traîtres. De nos jours encore, ils ne se contentoient pas de chanter des hymnes, ces chrétiens de la Vendée, dont les plus fiers républicains redoutoient autrement le courage que tout celui des soldats de Beaulieu ou de Clairfayt. Ceux de nos émigrés que leur piété distinguoit au milieu des camps, ne savoient-ils aussi que chanter des hymnes à la Providence, quand il falloit combattre l'ennemi? Pourquoi ce triple outrage aux héros chrétiens, à leur religion, et à l'évidence même de la raison? Pourquoi cette affectation de présenter comme inutiles à la cause des gouvernemens, ces ressorts si puissans et si actifs du christianisme? La couronne du soldat mourant pour des lois ou pour un roi que son Dieu lui ordonne de défendre, ne vaut-elle donc pas tous vos lauriers? Dites à ce soldat chrétien qu'il n'entre point de lâches dans les cieux, et vous verrez s'il ne sait pas aussi vaincre ou mourir. Vous croyez nous servir contre les Jacobins, en nous présentant le christianisme sous le jour de la sottise?

Les Jacobins paieroient vos sarcasmes, parce qu'ils en prévoient les conséquences. Faudra-t-il donc toujours que les écrivains de la secte soient plus avisés que les nôtres? Elle sait leur apprendre à combattre à la fois le trône et l'autel; ne saurons-nous donc jamais défendre l'un sans heurter l'autre?

Quelle est donc ici la cause de ces imprudences, de ces fausses lumières? On n'étudie pas assez la secte et ses artifices. On cherche à se cacher jusqu'à sa puissance et à son influence. J'admire, comme vous, la vigueur de ce même écrivain, qui cherche à réveiller le courage des nations; mais certes, s'il se trompe sur les véritables causes de nos malheurs, que ne devons-nous pas craindre de ceux qui n'ont pas, à beaucoup près, son énergie et ses lumières! J'ai peur que la secte ne lui sache encore gré de nous dire : *C'est à ce fanatisme continental, bien autrement qu'aux Illuminés, qu'on doit attribuer la léthargie des classes supérieures.* Je ne connois point, moi, de

fanatisme continental ou insulaire, et je ne veux point que les princes y croient, parce que le leur insinuer, c'est ajouter à cette léthargie. On ne fait point d'efforts contre la fatalité. Je sais au moins que les Illuminés seront bien aises que vous croyiez très-peu à leur influence, parce que moins vos écrits les feront redouter, moins il sera pris de précautions contre eux. Je suis même assuré que si vous aviez étudié les ressources des frères insinuans auprès des classes supérieures, auprès des cours elles-mêmes, vous auriez trouvé à cette léthargie bien d'autres causes que la fatalité (1).

(1) Au reste, il est réellement aisé de voir que l'intention de l'auteur du *Mercure* n'est rien moins que de favoriser les Illuminés. Il est tout comme nous indigné du succès des *inepties philosophiques*, du *moderne républicanisme*, de la guerre que les révolutions font à la propriété et à toutes les lois, de ces jeunes Jacobins arrivant de l'université de Gottingue, de l'audace des *lettrés révolutionnaires*, de ce *Pacte du Nord*, c'est-à-dire de cette *réunion de théologiens, de professeurs et de philosophes du Holstein*, demandant à se former en *assemblée centrale, ayant sous elle des comités subordonnés, pour former et diriger l'éducation publique avec une entière*

Loin de moi l'absurde prétention de croire pouvoir seul donner des conseils utiles; c'est, au contraire, parce que je voudrois que le public fût aidé des vôtres, que je voudrois aussi vous voir mieux instruit sur la cause de nos malheurs. Je voudrois qu'il se fît une sainte coalition de tous ces hommes qui, aux talens et au

indépendance du gouvernement, des lois, de la religion, etc. (P. 292.) Il auroit parlé tout comme nous des *Illuminés*, s'il avoit su que ces *inepties philosophiques* et leur *succès* sont très-spécialement l'œuvre de la secte; que ces élèves sortant de l'université de Gottingue arrivent d'un repaire d'Illuminés; que ce *Pacte du Nord* n'est qu'une branche de l'*union germanique*, imaginée par l'illuminé Bahrdt; que le plan de cette éducation est dû à l'illuminé Campe, ci-devant pasteur et prédicateur de la garnison de Postdam, appelé à Brunswick, grand protégé du premier ministre, et décoré du titre de *citoyen français*, en récompense de tout ce qu'il a écrit plus spécialement sur cette éducation indépendante. (Voyez *Révision universelle de ce qui a rapport aux écoles*, etc.) J'en reviens donc à dire : Etudiez la secte, son code, son histoire, ses moyens auprès des grands, et loin de mépriser son influence, vous verrez qu'elle explique bien mieux que votre fatalisme la désastreuse léthargie des hommes qui devroient se montrer les plus actifs.

génie des lettres, joignent un véritable zèle contre les erreurs révolutionnaires. Je sais le mal qu'a fait la coalition des écrivains sophistes du club d'Holbach, sophistes des loges maçonniques et sophistes des antres de l'illuminisme; je sais et l'influence de leurs principes sur l'opinion, et celle de l'opinion sur nos malheurs: pourquoi les écrivains honnêtes ne s'uniroient-ils pas pour corriger l'opinion et ramener le peuple aux vrais principes, en lui découvrant tous les artifices de la secte qui l'égare?

Il est dans son code des instructions spéciales que nous avons vues consacrées aux adeptes pour séduire cet âge plus accessible à l'illusion. Je voudrois inspirer aux pères citoyens le vœu d'écarter loin de leurs enfans tous les livres et tous les maîtres suspects. Je voudrois que le gouvernement eût, pour éloigner ces adeptes révolutionnaires des chaires publiques, des fonctions de pasteur, de professeur, autant de soin que nous avons vu la secte en prendre pour les procurer à ses élèves

et s'assurer ainsi de la jeunesse. Malheur à nous, si le détail des précautions nous effraie, lorsque la secte les néglige si peu elle-même; lorsqu'on la voit presque aussi soucieuse pour le maître d'école qu'elle placera dans un village, que pour l'adepte qu'elle insinuera dans les cours, ou pour le général qu'elle donnera à ses légions!

Il est par-dessus tout une illusion chère au jacobinisme, celle qu'il cherche à faire par des essais, par des demi-réformes, celle par laquelle il a le plus tenté les Anglais mêmes. Ah! prévenez surtout les peuples contre tous ces perfides essais. Dites-leur que la France a aussi commencé par des essais, que les succès n'en sont que trop connus. S'il faut humilier ici l'orgueil du sophiste jacobin, et dissiper l'espoir de tout ce prétendu bonheur qu'il attache à ses systèmes, dites aux peuples que les essais sont faits depuis longtemps; que les brigands Lollards, et les brigands Bégards, les brigands de Jean de Wall, des Maillotins et des Muncer, nous promettoient aussi le bonheur de l'égalité

et de la liberté; que c'étoit bien la peine de nous parler de révolutions philosophiques, quand on ne fait que rajeunir les erreurs de ces sectes les plus viles, les plus méprisées par nos pères, et tout à la fois les plus barbares, les plus dévastatrices. Lorsque, sous prétexte d'avoir des vérités à éclaircir, le Jacobin cherche à vous entraîner dans ses discussions, prévenez ses sophismes; répondez qu'on ne discute ni avec Weishaupt ni avec Robespierre. L'un nous dit tout ce que dirent les brigands de tous les siècles, l'autre fait ce qu'ils firent. Si les modernes Jacobins ajoutent quelque chose, ce n'est pas aux principes, c'est uniquement aux artifices, à la férocité de toutes ces sectes. Ils n'ont acquis de droits qu'à nos mépris, à notre haine.

Repoussée par ce double sentiment, que la secte perde enfin cet empire de l'illusion, qui prépare tant de triomphes à ses héros; vous la verrez rentrer dans ses souterrains, dans ses arrière-loges, qui si long-temps lui servirent d'asile. Elle y

cherchera de nouveau à se former des légions d'adeptes, elle y méditera encore de nouveau la ruine des autels, du trône et de la société. Mais ici, quel citoyen honnête ne voit pas ses devoirs? Sous quelque nom, sous quelque prétexte ou apparence que le magistrat ait cru pouvoir tolérer jusqu'ici les clubs, les antres ou les loges des sociétés secrètes, qu'attendent donc pour les proscrire les puissances qui en ont vu sortir tant de légions de conjurés? Qu'attendez-vous pour en sortir vous-même, et vous surtout qui prétendez avoir des droits à nos exceptions? Cette loyauté personnelle que vous nous objectez, cette fidélité dont vous faites profession envers la religion et la patrie, comment les conciliez-vous désormais avec cette affection pour ces loges, que vous savez avoir servi d'asile à tant de sectes conspiratrices? Ce n'est pas nous, ce sont les Jacobins et les chefs même les plus monstrueux des Jacobins, ce sont leurs lettres, leurs discours, et tous les fastes de leur histoire, qui vous ont dit tout le parti

qu'ils avoient su tirer de vos mystères et de toutes vos *sociétés secrètes*, pour hâter le succès de leurs conspirations contre la *société générale*, contre toutes nos lois et tous nos autels. Vainement voudriez-vous le cacher : rien n'est mieux constaté dans l'histoire, ces conspirations sont au moins toutes entrées dans vos loges, elles s'y sont toutes fortifiées des légions de vos frères. — Vous n'êtes point de ceux dont la secte osa tenter l'honnêteté? Nous voulons bien le croire; mais quel garant pourriez-vous nous fournir? La secte sait si bien donner au parjure le ton de l'innocence? — Nous voulons bien le croire; mais ce n'est là pour nous qu'un nouveau motif de vous solliciter, au nom de la patrie même, de sortir de ces loges, car votre présence n'en sert que mieux à voiler leurs complots. Plus vous êtes honnête, plus les adeptes conjurés s'autorisent de votre nom, et de la fraternité, de l'intimité dans laquelle vous vivez avec eux. — Nous vous adressons nos plaintes à vous-même; avouez que nous pouvions les adresser au prince

et à nos sénats. Avouez que vous nous donnez bien le droit de leur dire que vous n'êtes, après tout, qu'un demi-citoyen, puisqu'en vertu de vos sermens, vous avez des frères qui vous sont plus chers que nous. Avouez que nous avons le droit d'ajouter : Peut-être même n'êtes-vous qu'un ennemi secret de tout citoyen attaché à sa religion et aux lois de sa patrie, puisque nous sommes sûrs que vous faites partie d'une société secrète, dans laquelle il existe une multitude de frères conjurés, et qu'il est impossible de distinguer vos frères conjurés des frères innocens de leurs complots contre notre religion et nos lois. De quel droit vous plaindriez-vous, si le prince et nos sénats vous excluoient de toute magistrature, de tout emploi qui exige le citoyen tout entier, le citoyen impartial et au-dessus de tout soupçon, puisque votre affection est au moins partagée entre la société générale et vos sociétés secrètes ; puisque cette affection doit être, par vos lois, plus grande pour les membres de vos sociétés secrètes, qu'elle ne l'est pour nous; puis-

...

qu'il est une vraie démonstration que les sociétés secrètes sont, pour un très-grand nombre de leurs membres, des sociétés conspiratrices? En vain parleriez-vous de quelques loges qui ne vous ont point offert de danger. N'eussiez-vous été initié qu'aux mystères de la grande loge de Londres, apprenez que, malgré toutes nos exceptions, cette loge elle-même est devenue suspecte, et qu'on se croit fondé à nous reprocher nos exceptions. (Voyez le *Monthly Review*, appendice au 35e volume, p. 504.) Si vous êtes assez peu jaloux de votre honheur pour rester insensible à ces soupçons, souffrez que je vous parle au moins au nom de ce genre humain, dont vous dites que l'intérêt vous est si cher.

Il n'y a pas encore un siècle, le reste de l'Europe vivoit dans l'heureuse ignorance de vos mystérieuses loges. Vous lui en fîtes le désastreux cadeau; elles se sont remplies de Jacobins, et il en est sorti le plus épouvantable fléau dont l'univers ait été affligé. Vous leur avez donné, pour le produire, les mystères de votre égalité et

de votre liberté; vous leur avez donné, pour le mûrir et pour le combiner, vos ténébreux asiles, et pour y préparer leurs élèves, vos sermens, vos épreuves. Vous leur avez donné enfin, pour les propager d'un pôle à l'autre, votre langage, vos symboles, vos signes, vos caractères, vos directoires, votre hiérarchie et toutes les lois de votre correspondance invisible. Les enfans, je le veux, ont ajouté au secret des pères; mais n'y ont-ils donc pas assez ajouté pour abjurer le lien qui vous unit? Vos loges ne sont-elles donc pas assez souillées, pour vous hâter d'en sortir? Le fléau qu'elles vomissent n'est-il donc pas assez désastreux pour en fermer à jamais toutes les portes? O vous à qui le ciel accorde sur les flottes de la secte des triomphes si éclatans, l'univers attend encore de vous une victoire plus utile peut-être. La secte disparoît au grand jour devant vos amiraux; chassez-la des ténèbres où elle se flatte d'être née de vous. Montrez que, si l'abus de vos mystérieuses sociétés a pu être fatal à l'univers, il vous

en coûte peu d'ôter à de vils conjurés un prétexte qui peut obscurcir votre gloire. Prouvez que si des jeux innocens chez vous ont pu se changer en fléau, ce n'est pas à votre ame que coûtera un sacrifice utile aux nations. Votre exemple est puissant, et il vous appartient de donner celui de l'anathème sur toute société secrète, de fermer les loges maçonniques, de les fermer sans exception et pour toujours, quels que soient leurs mystères. Il n'est point de ces antres où la secte ne cherche à pénétrer. Il n'en est point où le magistrat public, où le vrai citoyen puisse être assuré qu'elle n'est pas entrée avec ses complots, avec tous ses moyens de séduction. Plus vous êtes vous-même zélé pour nos lois, moins vous pouvez nous servir de garant contre ses projets, puisqu'à côté de vous, elle attend de vous avoir séduit pour se manifester à vous. Frères maçons anglais, vous avez fait au monde un présent devenu bien funeste! que votre histoire se termine par ces mots : Le fléau étoit sorti des loges qu'ils avoient données

aux nations; ils surent sacrifier leurs propres loges pour le salut des nations.

Ce que nous disons aux frères de la maçonnerie anglaise, pourquoi tous les frères honnêtes ne se le diroient-ils pas à eux-mêmes sur le continent? Leur présence dans ces asiles de ténèbres n'autoriseroit plus les Jacobins à s'y réfugier avec tous les mystères. Réduits à eux-mêmes, les sophistes ou brigands ennemis de nos lois, par cela même qu'ils s'y trouveroient seuls, parleroient vainement de l'innocence de leurs jeux. S'ils continuoient à fréquenter ces antres, le magistrat, en sévissant contre eux, n'auroit plus à craindre les réclamations des citoyens honnêtes. Tout lui diroit alors qu'il est temps de frapper toute société secrète de l'anathème de la loi. Alors toutes les productions publiques de la secte supprimées ou rejetées avec indignation par tous les citoyens, les vrais principes seuls présentés au peuple, et prenant dans son esprit la place de toute erreur désorganisatrice; alors encore, la secte chassée de tous ses

souterrains, nous pourrions enfin nous flatter de voir la vérité et la lumière succéder à toute cette guerre d'illusion, d'erreurs, de ténèbres, qui, par les triomphes des Jacobins sophistes, va partout préparant les triomphes des Jacobins brigands et destructeurs.

Mais ils sont arrivés, ces jours si longtemps attendus dans les mystères de la secte, ces jours de brigandage et de dévastation. Les adeptes se sont multipliés dans les ténèbres; ils en ont *fait sortir* leurs légions. Sans renoncer à cette première guerre d'illusion, ils ont ouvert celle des piques et des haches, de tous les foudres révolutionnaires. Souverains et ministres des empires, c'est à vous qu'appartient le soin de répondre, par la valeur de nos héros et par la force de nos armées, à ces hommes de sang. Il ne m'est point donné d'entrer dans les conseils de nos guerriers, et de délibérer avec eux sur les moyens de repousser la secte au champ de Mars; mais pour en triompher par votre valeur, nous sera-t-il permis d'avertir

votre sagesse, qu'il est pour vous une autre étude à faire que celle de la force? Le Jacobin n'est pas un ennemi commun; il vous fait une guerre de secte, et l'on ne triomphe pas des sectes comme de ces héros, ou même de ces brigands, de ces barbares simplement ambitieux de conquêtes ou avides de butin. Tous les combats ici sont ceux de l'opinion. Le Jacobin en a tout le délire, mais il en a aussi toutes les ressources. Pour triompher de ses fureurs, commencez donc par connoître l'objet de son délire.

Je l'avois annoncé, je crois en avoir fourni assez de preuves : dans cette guerre de piques et de foudres, la secte n'envoie pas ses légions pour s'emparer des sceptres, mais pour les briser tous. Elle ne promet ni à ses soldats, ni à ses adeptes, la couronne des princes, des rois, des empereurs; elle exige des uns comme des autres le serment de broyer les couronnes, les princes, les rois, les empereurs. Dans vous, ce n'est pas même votre personne qu'elle hait, c'est le chef, le ministre de

l'ordre social. La guerre qu'elle fait aux nations est contre elles ce qu'elle est contre vous. C'est encore la guerre de l'opinion qui hait, non pas l'Anglais, mais les lois de l'Anglais; qui déteste, non pas le Germain ou l'Espagnol, l'Italien, ou bien tout autre peuple, mais le Dieu, les autels, les sénats, les trônes du Germain, de l'Espagnol, de l'Italien et de tout autre peuple. Ne vous y trompez pas, ses pentarques, sans doute, s'efforcent de plier ses projets et ses complots à leur ambition; mais ses mystères nous l'ont assez appris, ce n'est pas pour mettre Philippe, ou Barras, ou Rewbel sur le trône, qu'elle vote la mort de Louis XVI. Elle se sert de ses tyrans pour abattre les rois; mais elle se réserve d'abattre ses tyrans, quand enfin elle aura brisé par eux tous les liens de la société. Non, ce n'est pas un nouvel empire qu'elle veut établir; c'est à la nullité même de tout empire, de tout ordre, de tout rang, de toute distinction, de toute propriété, de tout lien social, qu'elle veut arriver. C'est là le dernier

terme des mystères de son égalité et de sa liberté; c'est là ce règne d'anarchie et d'absolue indépendance, proclamé dans ses antres sous le nom de *règne patriarcal, règne de la raison et de la nature.*

Souverains et ministres, vous tous sur qui reposent les intérêts des citoyens, savez-vous pourquoi nous insistons sur cette haine dominante, gratuite, générale, seul principe ultérieur de toute cette guerre? C'est qu'elle vous apprend à n'opposer vous-mêmes à la secte qu'une guerre toute d'amour, de zèle et d'ardeur pour le maintien universel de l'ordre social. C'est qu'il faut ici, plus que jamais, vous résoudre à mettre de côté tout ce qui n'est qu'intérêt personnel, tout ce qui vous feroit oublier l'intérêt général de la société. C'est que, dussent pour un instant les intérêts de la secte se combiner avec les vôtres, il n'en faudra pas moins suspendre ici tous ces ressentimens mutuels de puissances, ou même de nations jadis émules, jalouses et trop long-temps ennemies les unes des autres; c'est que, malheur à vous, poli-

tique imprudent, si vous croyez un seul instant pouvoir faire servir la secte, ou ses principes, ou ses bras à vos propres vengeances, à vos vues personnelles, sans que les services que vous en attendez se tournent contre vous.

Je ne suis point de ceux qui, dans les premiers mouvemens de la révolution française, ont cru voir les ressorts de cette absurde et funeste politique s'unissant aux Jacobins, sinon pour écraser, du moins pour affoiblir une puissance antique, dont la gloire fatiguoit celles mêmes qui partagèrent le plus tout son éclat. Je sais ce que la secte suffisoit à faire d'elle-même, quand elle est sortie de ses antres. Mais qu'elle ne soit point perdue pour l'histoire, qu'elle soit toujours présente aux souverains, la leçon terrible que leur donna cet homme regardé si long-temps comme le grand politique du siècle. La secte s'annonçoit, en Amérique, avec les premiers élémens de son code d'égalité, de liberté et de peuple souverain; par des combinaisons désastreuses, Lafayette,

d'Estaing, Rochambeau, volèrent aider ce peuple souverain à secouer le joug de la mère-patrie. Je n'entre point ici dans la discussion des droits, des prétentions entre Philadelphie et Londres; mais qu'il sorte aujourd'hui du tombeau, ce Vergennes, faiseur en Amérique et fauteur en Hollande des révolutions du peuple égal et libre, et qu'il voie ce que la secte a fait du trône qu'il prétendit venger par elle, en abaissant une puissance émule. Qu'il se joigne à Vergennes, ce Mercy d'Argenteau, ministre de Joseph II, et qu'il voie à quoi ont abouti les services de cette populace souveraine qu'il se préparoit à convoquer dans le Brabant, les services des *prétendus amis du salut public*, c'est-à-dire de ces *émissaires* de la secte déjà régnante dans Paris, de ces Jacobins qu'il *accueilloit et qu'il favorisoit*, pour arriver à l'oppression par l'anarchie. (LETTR. SUR LES AFFAIRES DES PAYS-BAS AUTRICHIENS, lettr. II, p. 31.) Non, la secte qui jure de briser tous les sceptres n'est pas faite pour étayer le

vôtre ou le venger. Loin donc toute alliance, toute union de ses principes, de ses moyens avec les vôtres! Elle ne perdra pas de vue l'essence même de ses projets; elle ne semblera s'ouvrir à vous, en abattant ce trône que vous jalousez, que pour vous trouver seul, quand elle se tournera contre vous.

C'est peu de renoncer aux désastreux services d'un moment; quand l'ennemi commun de la société se montre, il faut que tous les chefs de la société ne voient plus que l'ennemi commun à repousser. Tout ce que vous ferez contre lui, vous l'aurez fait pour vous, pour votre peuple, ou pour cette partie de la société et des empires dont vous êtes le chef. Loin donc ici encore, ces calculs de tout ce qu'il pourra vous en coûter de sacrifices et d'efforts, ou de ce qui pourra vous en dédommager! Quand vous voyez brûler ce toit voisin de vos palais, est-ce assez de ne pas ajouter à l'incendie? ou bien commencez-vous par demander quelle sera la récompense des soins que vous

donnerez à éteindre les flammes? Plus follement avide, perdrez-vous à piller cette maison en feu, un temps que l'incendie gagne pour embraser la vôtre? Sauvez tous les empires, vous sauverez le vôtre. Tous ceux que vous laissez au Jacobin le temps d'abattre sont autant d'obstacles qu'il écarte pour arriver à vous. Tous les foudres qu'il sait tirer de leur ruine, et toutes ces nouvelles légions dont il se fortifie, assureront-elles vos dédommagemens? ou bien à force de bassesses, de tempéramens et de complaisances, attendrez-vous des exceptions, et vous flatterez-vous de trouver toujours neutre le pentarque qui aura fait semblant de n'en pas exiger davantage de vous? Ou même encore, dans la désertion de la cause commune, vous reposerez-vous sur des traités de paix, sur des traités même d'une alliance offensive ou défensive? O pudeur! ô oubli de la cause commune! ô honte! ô lâcheté! Non, non, vous n'auriez pas pensé à ces traités, si vous aviez connu la secte qui vous les

proposoit. Vous les avez signés! Vous n'êtes pas en paix, et vous n'êtes pas neutre à son égard; vous êtes son esclave. Vous avez fait de votre sceptre ce qu'elle a impérieusement voulu que vous en fissiez, en attendant qu'elle le brise. *Vous êtes* resté neutre! C'est-à-dire, vous n'avez pas osé résister au Jacobin, qui n'attend, pour vous faire sentir tout le poids de vos fers, ou pour vous immoler, que d'avoir triomphé de ceux qui pouvoient vous défendre ou venger votre *mort*. Vous avez fait la paix avec cet ennemi commun de la société! C'est-à-dire que vous avez juré de laisser égorger la société entière, renverser tous les trônes, broyer toutes les puissances, sans opposer la moindre résistance. Vous avez fait des traités d'alliance! C'est-à-dire que vous avez juré d'aider les destructeurs, les dévastateurs à détruire et à dévaster.

Vous sentez comme nous la honte, la bassesse, l'opprobre de la neutralité, de la paix et de tous ces traités; mais il est une force majeure..... Eh bien! dites-le donc

que vous êtes vaincu, que vous êtes déjà esclave de la secte, et nous vous répondrons : Ne faut-il donc jamais savoir mourir, plutôt que de subir le joug? Est-il sauvé, ce trône, sur lequel la secte ne vous laisse que pour régner par vous? Est-il sauvé, ce peuple, quand il faut que ses bras servent jusqu'aux forfaits des Jacobins? Est-il sauvé, l'esclave enchaîné sur le banc des galères, et dont les bras ne peuvent qu'agiter des rames pour le service du pirate? Ah! s'il vous reste encore quelque force et quelque liberté, levez-vous, et combattez encore les combats de la société. Si cette vaine image de puissance que la secte vous laisse peut encore vous séduire, écoutez donc la secte même, par la bouche de Jean de Bry, et au milieu de ses législateurs, sollicitant la légion régicide, le décret qui devoit envoyer *douze cents assassins* tuer, non pas un roi, mais tous les rois! Ne vous ont-ils pas dit assez clairement ce qu'ils veulent de vous, de votre peuple, ces législateurs mêmes, lorsqu'ils ont déclaré *fraterniser* avec tout

peuple qui voudra secouer le joug de ses lois, de son chef, de ses magistrats? (Décret du 9 novembre 1792.) Quoi! vous croiriez encore qu'il est un roi exempt de la proscription! et vous voyez la secte célébrer tous les ans la fête des bourreaux de leur roi, et vous les entendez décréter, répéter dans leurs fêtes, en présence de ces ambassadeurs de rois neutres ou de rois alliés, le serment de *haine à la royauté*. Vous voyez leurs adeptes, jusque dans vos chaires d'*enseignement public*, annoncer qu'encore quelques années, et les derniers mystères de la secte seront accomplis; il n'y aura plus ni rois, ni magistrats, ni nation, ni patrie, ni société gouvernée par des lois, et vous hésiteriez à oublier toutes vos jalousies, toutes vos dissensions personnelles, à mettre de côté toutes ces réserves, toutes ces prétentions, toutes ces méfiances, et ces altercations, et ces inimitiés de roi à roi, de peuple à peuple, de puissance à puissance, quand il s'agit de sauver, non pas votre puissance, mais toutes les puissances; non pas votre peu-

ple, mais tout peuple vivant en société, ou sous des rois, ou sous des lois quelconques!

Il en est encore temps, les nations sont encore plus puissantes que la secte; que toutes les nations, que tous leurs rois et leurs sénats, que tous leurs citoyens s'unissent, que pas un seul homme vivant en société ne regarde comme étrangère à sa personne cette guerre d'une secte qui a juré la ruine de toute société. Que le Jacobin ne soit pas le seul à connoître les ressources de l'enthousiasme. Celui de la patrie, celui de ses autels, celui de ses lois, celui de vos fortunes, de vos enfans, de vos villes, de vos maisons, celui enfin de l'ordre social à conserver, seront-ils donc ou moins actifs ou moins puissans? Vous inspireront-ils moins de courage, et vous résoudront-ils à moins de sacrifices que l'enthousiasme du délire? et sera-t-il dit que les brigands seront toujours les seuls à connoître le prix de l'union et du concert des forces? Partout ils ne sont qu'un, ils n'ont qu'un même objet, ils ne

servent qu'une seule et même cause. Ils sont frères partout, par cela seul qu'ils voient partout l'ordre social à renverser. Chefs des nations, soyez frères comme eux, par cela seul qu'il est pour vous tous un intérêt commun à conserver cet ordre social. Voilà ce que j'appelle une guerre de zèle pour la société, une guerre toute dirigée contre la secte même, et la seule qui puisse lui ôter ses ressources, que ne lui ont peut-être déjà que trop fournies des politiques accoutumés aux guerres de vengeance, de jalousie et d'ambition, peu habitués aux sacrifices que prescrivent les guerres d'un intérêt commun et général.

Lorsque j'invite ainsi toutes les puissances, toutes les nations à ne faire, en quelque sorte, qu'une seule puissance, qu'une seule nation, n'avoir toutes qu'un même zèle et qu'une même ardeur dans les combats contre la secte, me demandez-vous, lecteur, ce que devient cette guerre toute d'humanité, de conservation, que je voulois voir opposée à cette guerre de fureur, de destruction, de rage qu'elle fait elle-

même à la société? Sans doute, répondrai-je, sans doute, il m'en coûte de sonner en quelque sorte moi-même le tocsin qui appelle toutes vos légions au champ de Mars : mais lorsqu'enfin toutes celles de la secte se nourrissent de sang et de carnage; lorsqu'il est des cent mille et des cent mille citoyens que leur tranquillité, leur aversion pour toute résistance, n'empêchèrent pas d'être victimes; lorsque des femmes, des vieillards, des enfans, ont été égorgés nouvellement encore dans les montagnes de la Suisse, comme dans les plaines de la Vendée et dans toute la France; lorsque partout où la secte peut faire arriver ses armées de brigands, il faut ou ployer le genou devant l'idole ou tomber sous les piques, quel est ici le véritable ami de l'humanité? Celui-là pense-t-il à conserver la société, qui laisse les armées de la secte se promener successivement du Brabant en Hollande, de la Savoie en Suisse, du Piémont au Milanais, à Rome, et partout renverser l'ordre social, parce que partout elles ne trou-

vent qu'une résistance foible et isolée? Le véritable ami de l'humanité, est-ce donc celui qui laisse le fléau s'étendre et ravager l'Europe, ou bien celui qui vous presse d'en étouffer le germe? La main conservatrice de vos jours est-elle celle qui, craignant de toucher à la plaie, la laisse mûrir des semences de la mort, ou bien celle qui, appliquant le fer et le feu, tranche le membre gangrené pour conserver le corps? Oh! si vos conseillers d'une cruelle humanité avoient vu qu'une secte dont l'empire est tout dans la terreur, dont les moyens sont ceux des brigands assassins, ne doit pas être domptée par de perfides complaisances, combien ils eussent épargné d'horreurs et de fleuves de sang! Combien cette terreur a donné à la secte de citoyens et de soldats, qui eussent mieux aimé servir contre elle que pour elle! et combien encore qui, malgré la terreur, se fussent joints à vous, s'ils avoient cru vous voir armés uniquement contre elle, non pour votre propre ambition! Je ne suis point entré dans les conseils des puis-

sances; j'aime à croire l'erreur de mes compatriotes mal fondée, et peut-être faut-il la rejeter sur la secte même, qui en tire un parti si désastreux; mais combien de soldats elle a su se donner, dont le courage eût été tout pour vous, si vous étiez venus à bout de les convaincre que votre cause étoit uniquement celle de leur roi, de leurs lois et de leur religion; s'ils ne s'étoient pas crus entre deux ennemis, et obligés de repousser celui qui venoit, non pas pour les défendre, mais pour profiter de leurs dissensions, pour se faire une proie de leur patrie, ou pour leur ménager le sort que la Pologne et Venise ont subi! Qu'il soit, au moins, ôté aux Jacobins ce vain prétexte; que tout peuple opprimé apprenne de vos déclarations franches et soutenues par les faits, à ne plus voir dans vous que de vrais libérateurs, et dans vos légions que des hommes armés par le vœu seul de rétablir l'ordre social.

Mais que fais-je et qu'allois-je promettre? Verrois-je donc le sort de ma patrie,

le destin des empires, dépendre tout entier de la force de nos armées? Ah! il est une guerre que la secte nous fait, plus terrible que celle de ses brigands. Les succès de son impiété, la corruption des mœurs, l'apostasie d'un siècle se disant celui de la philosophie, voilà ses véritables armes et la grande source de nos désastres. Vous, que ces vérités effraient, parce qu'elles vous touchent de plus près, remontez aux causes de vos malheurs, et apprenez à les retrouver toutes dans cette apostasie.

Avec tout le génie des démons, un désastreux sophiste s'écria : Je ne servirai point, ma raison sera libre. Le Dieu de la révélation me poursuivra, je poursuivrai le Dieu de la révélation. Je me ferai contre lui une école; j'aurai mes adeptes conjurés avec moi, et je leur crierai : *Ecrasez l'infâme*, écrasez Jésus-Christ. — Cette école s'est établie sur la terre; des rois, des grands du monde ont applaudi à ses leçons; ils les ont savourées, parce qu'ils y trouvoient la liberté de

toutes leurs passions. Voilà le premier pas de la révolution. Ne m'importunez plus de vos inutiles réclamations; relisez les fastes de l'impie que vous avez idolâtré: c'est là que sont nos preuves. Princes, riches, seigneurs, chevaliers, voilà le crime, non pas de chacun de vous, mais d'un nombre si grand parmi vous, que je peux en quelque sorte l'appeler le crime de votre caste (1). Les prêtres de ce Dieu, que vous aviez abandonné, vous avertirent

(1) Il est dans cette caste, comme dans les autres, des noms parfois communs aux personnes les plus dignes de louanges pour la conduite qu'elles ont tenue dans le cours de la révolution, et à des hommes qui se sont signalés par une espèce d'enthousiasme pour leur liberté et leur égalité désorganisatrices. C'est là ce qui m'engage à observer que ce M. de Sinety, capitaine d'infanterie au régiment de Soissonnais, et, dès l'année 1776, exerçant à Lille sa mission révolutionnaire, n'appartenoit ni à la branche établie à Marcilli, de M. de Sinetty, ancien page de Louis XV, major du régiment Royal-Navarre, cavalerie, et dont le frère est aujourd'hui aumônier de Monsieur, frère du Roi; ni à celle du marquis de Sinetty, ancien sous-gouverneur des enfans de France, et mort officier-général. (Voyez les *Mémoires sur le Jacobinisme*, t. II, chap. XIV.)

qu'il étoit des fléaux réservés aux apostats; que votre exemple seroit funeste au peuple comme à vous. Souvenez-vous comment furent reçues ces menaces; mais reprenez les fastes de l'école que vous nous opposiez. Le ciel, dans sa colère, laissa les élèves des sophistes se multiplier comme les sauterelles. Ils se crurent aussi les dieux de la raison; ils dirent aussi : Nous ne servirons pas; mais c'est en jetant les yeux sur vous qu'ils ajoutèrent : L'oppression et la tyrannie ont mis sur le trône des hommes comme nous; le hasard de la naissance a fait des nobles et des grands, qui valent moins que nous. Ils le dirent, et ce que la liberté des passions vous faisoit faire contre Jésus-Christ, l'orgueil de leur égalité le fit contre vous. Ils conspirèrent contre le trône, et contre les grands ou les nobles qui l'entouroient. — Frappés d'aveuglement, vous accueillîtes cette nuée de sophistes comme vous aviez accueilli leur maître. — Les prêtres du Seigneur vous avertirent encore que toute cette école d'impiété, avec la ruine

de l'Église, entraîneroit la vôtre, celle des lois, des magistrats, des princes et des rois. La raison elle-même vous parloit hautement comme vos prêtres; mais vous aviez fermé l'oreille à la révélation, vous refusâtes d'écouter la raison.

Le Dieu que votre apostasie irritoit chaque jour, laissa cette nuée de sophistes s'enfoncer dans l'abîme des loges, et là, sous le voile des jeux maçonniques, les arrière-adeptes réunirent leur conspiration contre l'autel, contre le trône, contre toute grandeur, à celles de ces sages dont vous étiez les dupes. Les adeptes se multiplièrent autant que les sophistes. Sous les auspices d'un nouveau sage, ajoutant l'impiété à l'impiété, le blasphème au blasphème, se forma, sous le nom d'*Illuminés*, une nouvelle secte, méditant, comme le héros de votre apostasie, d'écraser Jésus-Christ, et comme les élèves de ce héros, jurant de vous écraser vous-mêmes, et comme toutes les sectes des brigands, d'écraser tout empire des lois. — C'étoit à ces complots que se réduisoient tous les

...

fruits de la philosophie que vous vous obstiniez à regarder comme la vraie sagesse. Pour vous désabuser enfin de cette idole, et bien moins encore pour se venger que pour vous rappeler à la foi, aux vertus de son Evangile, savez-vous ce qu'a fait votre Dieu? Il a fait taire ses prophètes eux-mêmes et les docteurs de sa loi. Il leur a dit : « Laissez là ces leçons que » vous opposez au délire des impies. C'est » à moi qu'ils opposent leur raison; c'est » mon Fils qu'ils ont fait serment *d'écra-* » *ser*. Ils veulent être seuls à régner sur » ce peuple. Ils ont pris sur eux seuls le » soin de le conduire au vrai bonheur; » je les laisserai faire, j'abandonne ce » peuple à leur sagesse. Sortez du milieu » d'eux, vous tous, mes prêtres et mes » pontifes; emportez avec vous l'Évangile » de mon Fils, laissez les sages abattre » ses autels, laissez-les au milieu de ses » temples élever des trophées au héros qui » voulut l'écraser, et que ce peuple mar- » che guidé par la lumière seule de leur » raison. Sortez, retirez-vous; mon Fils

» et moi, nous livrons et ces grands et ce
» peuple à leurs sages. Qu'ils soient con-
» duits par eux, puisqu'ils ne veulent plus
» de moi et de mon Fils. »

Français, ainsi a dit le Dieu de vos pères. Oh! qu'il sait bien confondre *la prudence des prudens, la sagesse des sages!* Parcourez à présent ce vaste empire qu'il a livré à votre prétendue philosophie. Ses prêtres n'y sont plus, ses autels sont abattus, son Évangile a disparu. Calculez à présent les forfaits et les désastres. Promenez-vous sur ces ruines; voyez et ces débris et ces décombres. Demandez à ce peuple ce que sont devenus ces millions de citoyens qui peuploient ses campagnes et ses villes. Dites-lui : Quelle inondation de barbares est venue les désoler? Qu'est devenue cette ville si fière de sa grandeur et de la pompe de ses palais? Que sont-elles devenues ces autres villes, les émules de Tyr? Où s'est-il écoulé cet or que leurs vaisseaux apportoient chaque année des rives de l'aurore et des îles de l'Occident? Cette joie et ces chants d'allé-

gresse, pourquoi sont-ils changés en pleurs et en gémissemens? Ces fronts, jadis l'image du bonheur, pourquoi sont-ils couverts du sombre voile de la terreur? et pourquoi ces soupirs que la crainte d'être entendus étouffe vainement? Vous tous, peuples naguère si heureux encore sous les lois de vos pères, aujourd'hui en proie à tous les maux de la révolution, n'avez-vous pas ses philosophes et toute la sagesse de ses déistes, de ses athées ou de ses philanthropes? Vous surtout, disciples et long-temps zélés protecteurs de tous ces sages de la révolution, d'où vient donc que vous êtes aujourd'hui errans et vagabonds, pauvres et désolés sur toute la surface de l'Europe? N'est-elle pas aujourd'hui triomphante dans le centre de son empire, cette philosophie dont vous aviez fait votre idole?

Ah! qu'ils sont accablans ces sarcasmes d'un Dieu trop bien vengé! Malheureuses victimes de votre confiance à tant de faux sages! concevez donc enfin qu'il est terrible d'être abandonné à l'empire de

leur impiété. Avouez qu'elle a été bien désastreuse votre crédulité, votre confiance à ces héros sophistes. Ils vous avoient promis une révolution de sagesse, de lumières, de vertus, et ils vous ont donné une révolution de délire, d'extravagance et de scélératesse. Ils vous avoient promis une révolution de bonheur, d'égalité, de liberté, de l'âge d'or, et ils vous ont donné une révolution, à elle seule, le plus épouvantable des fléaux qu'un Dieu justement irrité par l'orgueil et par l'impiété des hommes ait jamais versé sur la terre, et voilà le terme de toute cette impiété qu'il vous plut d'appeler *philosophie*. Encore une fois, il ne s'agit plus de contester sur la cause primordiale de nos malheurs; elle est trop évidente. Et Voltaire et Jean-Jacques sont les héros de la révolution, comme ils furent les héros de votre philosophisme. Il s'agit de mettre un terme à votre illusion, si vous ne voulez pas que le fléau continue, ou bien être sans cesse exposés au danger de le voir renaître. Il faut que la révolution soit la mort de cette

philosophie d'impiété, si vous voulez qu'il s'apaise, ce Dieu qui n'envoya la révolution que pour venger son Fils. Ce n'est pas en persistant dans l'outrage, en laissant dans votre cœur la première cause de vos désastres, que vous en trouverez la fin. Le grand crime du Jacobin, c'est son impiété; mais sa grande ressource, c'est la foiblesse, hélas! peut-être la nullité de votre foi. Il a l'enfer pour lui, tant qu'il combat contre Jésus-Christ; vous n'aurez pas les cieux pour vous, tant *que* vos mœurs ou votre incrédulité vous tiendront, comme lui, ennemis de Jésus-Christ. Par votre impiété, vous êtes frères du Jacobin, vous êtes Jacobins de la révolution contre l'autel; ce n'est pas en persistant, comme lui, dans cette haine de l'autel, que vous apaiserez le Dieu qui venge cet autel par la révolution des trônes, et par la perte de vos propriétés, de vos rangs et de vos dignités.

Telle est la dernière, telle est la plus importante des leçons que nous donnent ces fléaux progressifs, comme les com-

plots mêmes des *sophistes de l'impiété*, des *sophistes de la rebellion*, des *sophistes de l'anarchie*. Puissé-je l'avoir profondément inculquée dans l'esprit de mes lecteurs! Puisse-t-elle surtout disposer les voies au retour de la religion, des lois et du bonheur dans ma patrie! et le Dieu qui soutient mes travaux ne les aura pas laissés sans récompense.

FIN.